

Sembène Ousmane

le  
dernier  
de  
l'Empire



L'harmattan / Collection Encres noires



Sembène Ousmane

**LE DERNIER  
DE  
L'EMPIRE**

*roman sénégalais*

**Editions L'Harmattan  
7, rue de l'Ecole-Polytechnique  
75005 Paris**

© L'Harmattan, 1981  
ISBN : 2-85802-169-4  
ISSN : 0223-9930

**Deuxième édition : 1985**

*A ma femme de si loin  
venue  
Carrie D. « Malawi »  
Aux enfants  
Alioune Alain  
Mame Moussa  
je dédie ce livre qui les  
a tant privés de l'odeur  
envahissante de ma pipe.*

Sembène

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce présent ouvrage ne veut être pris pour autre chose qu'un travail d'imagination.

Notre cher et beau pays n'a fécondé, façonné, que des femmes et des hommes dignes de notre estime, de notre confiance absolue pour être à la place qu'ils occupent même momentanément.

Ces femmes et hommes de notre cher SUNUGAL — Sénégal — sont au-dessus des médiocres types campés dans ce livre. Je ne pardonnerai (jamais) à une lectrice, un lecteur, toute comparaison, toute allusion même furtive entre « ces personnages inventés » et nos vaillants concitoyens, dévoués à notre avenir jusqu'à leur mort (d'une manière ou d'une autre). Et n'hésiterai pas à recourir à nos lois (qui sont justes, équitables).

GALLE CEDDO

Août 1976 — Janvier 1981

*Sembène*

## CHAPITRE 1

Vendredi 6 h 30

Le gendarme, l'arme à la hanche, le visage ferme, de la paume droite lui fit signe d'attendre, et s'éloigna sur ses jambes arquées dans le couloir silencieux à cette heure très matinale. Une porte capitonnée en simili-cuir l'avala.

Mam Lat Soukabé, ministre d'État chargé des Finances et de l'Économie, empruntait une fois par semaine ce corridor, et cela depuis des années. Il connaissait chaque porte de cette allée, conduisant à la Grande Salle du conseil des ministres. Surpris de l'accueil froid du garde, il se demandait : « Pourquoi le président de la République, Léon Mignane, le convoquait-il si tôt ? » Mentalement, il évalua l'heure : 6 h 15-7 h 25. Dans moins de quatre heures, il devait parapher l'acte protocolaire de financement du Fonds International d'Aide. Lui-même avait veillé à la rédaction du texte.

Mam Lat Soukabé inspecta l'enfilade. Au bout du couloir, il discerna l'ombre d'un autre gendarme, avec son fusil mitrailleur. L'obsession d'un revers de fortune le gagnait. Une impression de malaise, d'insécurité, l'envahissait. La présence de ces hommes, tous

armés, signifiait quoi ? « Si le Vénérable ne m'avait pas appelé, je foutrais le camp ! » A peine s'était-il dit cela qu'il sursauta, changeant sa Samsonite de main, et observant le côté opposé. Un autre gendarme, l'allure militaire, venait vers lui. « Bonjour, Monsieur le Ministre », lança l'homme en uniforme, une fois à sa hauteur. La phrase toute anodine apaisa Mam Lat Soukabé. Il rendit le salut par un grognement accompagné d'une forte expiration. Le suivant du regard, il vit revenir le premier gendarme, ayant à ses côtés Corréa, ministre d'État chargé de l'Intérieur. La vue de son collègue lui redonna confiance en le soulageant. Il se porta hâtivement vers Corréa.

— Bonjour, dit-il avec empressement, et il ajouta interrogatif : que se passe-t-il ?

— Suis-moi, se contenta de lui ordonner Corréa.

Mam Lat Soukabé portait un complet en tergal soyeux, ultra-léger, acheté dans la Cinquième Avenue à New York, une chemise en soie des Indes, une cravate rayée sur fond jaune, des chaussures à semelles compensées pour se donner de la taille. Il se teignait les cheveux et, par coquetterie, laissait blanchir quelques poils de sa moustache, taillée en croissant de lune. On ne savait s'il devait ses innombrables conquêtes féminines aux soins donnés à sa mise, ou à sa position d'Argentier du pays.

Dans la Grande Salle du Conseil, cinq personnes étaient réunies. Mam Lat Soukabé traîna son regard à tour de rôle sur chacun : Wade, ministre d'État chargé des Forces Armées ; Haïdara, ministre d'État chargé des Affaires Étrangères ; le doyen Cheikh Tidiane Sall, ministre d'État chargé de la Justice ; Mapathé, ministre d'État chargé de l'Information et des Relations avec les Assemblées, et enfin Daouda —

David pour les intimes —, Premier ministre. La lassitude se lisait dans leurs yeux. Ils s'étaient tus à son entrée. Sur la longue table, devant les fumeurs, les mégots débordaient des cendriers.

— Nous t'avons cherché partout cette nuit, en vain. Il paraît que tu étais en réunion, dit Daouda (le Premier ministre) assis à sa place habituelle à la droite du fauteuil présidentiel vide.

— Pourquoi cet interrogatoire ? demanda Mam Lat Soukabé avec hargne, fixant le Premier ministre avec hostilité.

— Nous voulons savoir, reprit le Premier ministre, traduisant son je veux savoir par nous voulons savoir. Il répéta en élevant le ton :

— Où as-tu passé la nuit ?

Il se pressa d'ajouter pour atténuer l'indiscrétion de sa question :

— C'est très important.

La rivalité des deux hommes divisait l'équipe gouvernementale, l'appareil administratif, et fissurait leur parti au pouvoir. A tous les échelons, chacun avait ses partisans.

— On m'a téléphoné pour me dire que le président de la République voulait me voir.

Mam Lat Soukabé s'imposait.

Le Premier ministre Daouda avait parlé en maître mais le courant ne passait pas.

— Où ai-je passé la nuit ? Franchement, je ne vous le dirai pas.

Mam Lat Soukabé, debout, toisait le seul Européen, assis derrière le ministre de l'Intérieur, Corrée.

— Adolphe, puisque vous m'avez téléphoné pour

me dire que le Vénérable (surnom du président de la République) me demandait, où est-il ?

Adolphe garda le silence.

\*  
\* \* \*

A cette réunion insolite, le ministre d'État chargé des Finances et de l'Économie était indésirable. Le doyen Cheikh Tidiane Sall, chargé de la Justice, s'opposait à cet ostracisme. Il argumentait : « Mam Lat a un rang égal à nous tous, ici. Vouloir l'exclure ou ignorer son existence serait une erreur plus grave que l'objet de cette réunion. » Cheikh Tidiane ne jetait pas l'huile sur le feu. A ces propos, le trio Corrêa, Wade et le Premier ministre, réagit vivement. D'habitude, seule la présence du président de la République faisait taire les deux clans. En son absence, le fossé qui séparait les deux bandes allait s'élargir. La course pour la succession du président était ouverte bien avant ce vendredi matin.

— Doyen, vous vous porterez garant de la docilité de Mam Lat.

— En vertu de quoi et pourquoi serais-je le garant de la docilité du ministre d'État chargé des Finances, s'était écrié le vieil homme.

Haïdara hésita à répondre. Le ministre des Affaires Étrangères voulait éviter les heurts de la transmission du pouvoir. L'éventualité d'une lutte entre les deux prétendants, comme une tempête, s'annonçait à l'horizon.

— Mais on ne le trouve nulle part. Chez aucune de ses femmes, déclara Corrêa avec une pointe de dénigrement.

— Je me refuse à ce sectarisme. Nous partageons avec lui les mêmes prérogatives de ministre d'État. Il est très matinal. Donc, nous pouvons le rejoindre à son ministère avant de quitter ce lieu.

Cheikh Tidiane consulta sa montre de gousset, dont la chaîne barrait son gilet. Pour mettre fin aux discussions, il proposa :

— Disons que Monsieur Adolphe lui téléphonera.

C'est ainsi que Monsieur Adolphe — conseiller personnel du président de la République — s'est permis, au nom de ce dernier, de convoquer le ministre.

\*  
\* \*

— Monsieur Adolphe, je vous écoute, prononça avec assurance Mam Lat Soukabé à l'adresse de l'Européen.

— Assieds-toi, Mam, lui intima le doyen Cheikh Tidiane, en mettant tout son ascendant moral dans l'injonction, et en poussant la chaise.

Mam Lat s'installa, les mains sur son attaché-case.

— Puis-je savoir où tu as passé la nuit ? Je ne dis pas séance tenante... Mais tout à l'heure.

Le ministre d'État chargé des Affaires Étrangères avait parlé sur un ton de camaraderie. Souffrant de la vue, il cachait ses prunelles derrière des verres fumés très foncés, à fine monture en or. Son visage plat, le rideau épais de ses paupières, conféraient à sa physiologie un profil de caméléon.

— A toi particulièrement, Haïdara, je ne dirai rien, laissa tomber Mam Lat Soukabé. Est-ce que, à mon tour, je peux savoir ce qui se passe ? Où est le Vénéral ?

Personne ne lui répondit. Il se retourna vers sa droite et demanda :

— Doyen, qu'est-ce qui se passe ?

— Dis-moi où tu étais cette nuit, lui enjoignit le vieil homme.

— Chez une femme qui n'est pas la mienne. Mais je n'en dirai pas plus. Qu'est-ce qui se passe ?

Le doyen Cheikh Tidiane coula un regard de biais vers Daouda (Premier ministre).

(Il est bon de savoir que les deux hommes ne s'adressaient la parole que par personne interposée.)

— Mam Lat, cette nuit, nous avons constaté la disparition de Léon.

Étant l'aîné du président de la République, Cheikh Tidiane l'appelait par son prénom.

— Doyen... tu...

Il eut du mal à achever sa phrase. La terre s'ouvrait sous ses pieds. Comme dans un mauvais rêve, il éprouvait la sensation de flotter dans le vide.

— Est-il ?, articula-t-il difficilement.

— Non ! Non ! Pas mort. Nous l'espérons. Léon a simplement disparu, lui répondit le doyen.

Le regard de Mam Lat Soukabé alla du visage du doyen au « trône » vide. Et il dit :

— C'est un canular ! Pourtant nous ne sommes pas un 1<sup>er</sup> avril.

Sans le savoir, il faisait les mêmes remarques que les autres, des heures plus tôt.

— Pourtant c'est aussi vrai, que toi et moi sommes présents ici.

— Doyen, ce n'est pas possible ! Un président de la République ne peut pas disparaître comme ça. Le Palais est bien gardé jour et nuit.

— Qui t'a dit que c'est au Palais que cela s'est passé ? questionna Corrêa, jouant au flic.

— Où cela s'est-il passé, alors ?... Non... ne plaisantons pas avec ça... Je dois signer ce matin les accords avec le F.I.A.

— Personne ne plaisante, Mam Lat. Le Vénérable a effectivement disparu cette nuit. Nous sommes les seuls au courant de cette triste nouvelle.

Mam Lat Soukabé, l'esprit paralysé, gardait le silence.

L'atmosphère de requiem s'épaississait.

Les cinq hommes, ainsi que le Premier ministre, étaient les hommes de confiance de Léon Mignane, président de la République. Chacun dans son domaine était son confident. Son absence injectait en eux une vapeur humide, engourdissante. Le manque de sommeil avait gonflé leurs paupières. Les traits tirés, les cravates dénouées, ils écoutaient les battements de leurs cœurs.

— Le Vénérable ne peut pas disparaître ainsi. Demandons à son conseiller... Monsieur Adolphe.

Adolphe, expatrié, conseiller personnel du président, avait été surpris par la question de Mam Lat.

Depuis leur retrait en conclave, personne n'avait pensé, ou eu le courage, de s'adresser à Monsieur Adolphe. Le Blanc était embarrassé. La vivacité de Mam Lat le gênait. De même que tous ces regards braqués sur lui. Il sentait son autorité ancienne lui glisser des mains, comme ces comédiens qui ont très mal assimilé leur texte, et que tout changement de décor désarçonne. Pour la première fois depuis des décennies de présence dans le pays, il se voyait métèque.

\*  
\* \*

En 1950, nanti de ses deux bacs, Adolphe s'engagea dans l'armée de sa patrie. Après quelques mois d'initiation à Corniche-Kléber, à Strasbourg, il fit un séjour en Allemagne occupée — zone française. Il part ensuite en Indochine. Il se fait remarquer, et aura droit à des récompenses, des citations. Il sera l'un des milliers de vaincus du corps expéditionnaire français à Dien Bien Phu. Cette grande défaite humiliante, qui tachait la renommée de l'armée de son pays, le blessa profondément. Il alla ruminer sa vengeance à l'école de Saint-Maixent, pour devenir officier. Gavé d'histoire des « Bâisseurs d'Empires », il témoignait une haine sans borne aux hommes politiques qui bradaient l'héritage colonial. Il aura sa revanche lorsque Charles de Gaulle mettra les politicards au pas.

Lieutenant, le voilà en Algérie. Méhariste, il parcourt le Sahara pour la défense de la France. Il bouffait des Fellagha. Pour le soldat défait dans les rizières d'Indochine, un second échec dans le bled serait une catastrophe. « La Méditerranée traverse la France, comme la Seine traverse Paris », répétait-il en écho à un homme très célèbre.

Engagé à fond, pratiquant la conduite canonnière, il recevra son troisième galon. L'Algérie, aussi, était perdue... L'orgueil blessé, traumatisé, il regagnera son pays plein d'amertume.

L'esprit de corps aidant, il sera envoyé au Sénégal. Il n'est plus soldat en uniforme et n'a plus de commandement. Il est conseiller politico-militaire du président de la République. Avec Corrèa (ministre de l'Intérieur), il constitue un groupe chargé des archives

et des tâches occultes. Il ne relevait que du président et avait ses entrées intimes à la Chancellerie française. Il avait le pas sur tous les ministres en activité.

— Monsieur Adolphe, vous n'avez toujours pas répondu à ma question, relançait Mam Lat Soukabé.

Adolphe, d'un trait d'esprit, mesura la disparité entre lui et ce technocrate. L'insistance de Mam Lat l'effarait. Il sortit une Gauloise filtre et l'alluma avant de dire :

— Je ne peux pas répondre à votre question, Monsieur le Ministre. J'espère que c'est un canular.

— Le Vénérable est retombé en enfance, alors ! Nous avons des polices, dont une secrète, une officielle, une sous-secrète, et que sais-je encore ? Vous nous dites... peut-être que c'est un canular ! Et toi, Corrèa, que faisait ta police ? Tu dois nous donner des explications, tonna Mam Lat Soukabé.

— Ne viens pas le dernier nous répéter les mêmes paroles.

Énervé, Corrèa avait haussé le ton. Il fixait le doyen Cheikh Tidiane d'un air accusateur : « Qu'est-ce que j'avais dit ! La présence de Mam Lat est cause d'affrontements. »

— Je veux savoir, se rebiffa Mam Lat. J'assume les mêmes responsabilités que n'importe qui, ici. Un président de la République disparaît, et toi, tu veux me la faire fermer. Où étaient tes hommes ?

— Depuis la découverte du corps de son chauffeur, le vieux Siin, nous contrôlons l'étendue du Cap-Vert.

— Bon ! Il y a en plus un cadavre, dit Mam Lat s'emparant de la direction des débats à la place de Daouda.

— Oui.

— Et moi qui pensais que cela s'était passé au Palais.

— Cela s'est déroulé en ville à la Corniche-ouest, expliqua Corréa.

— Qu'est-ce qu'il est allé foutre là-bas ?

La question resta sans réponse.

Chacun avait élaboré une explication, mais se gardait de la formuler.

— Disons que c'est la bande de l'escadron noir qui a fait le coup, lança Mam Lat en verve, heureux de son trait d'esprit.

Une certaine moue étira un coin de sa bouche. Ses moustaches sel et poivre, abondantes, s'allongèrent.

— Quel rapport peut-il y avoir entre notre pays et les terroristes ? s'enquit Cheikh Tidiane.

— Je ne sais pas, lui répondit Mam Lat. Peut-être que l'Intérieur peut répondre à cette question !

— Quoi ! Chaque responsable d'un parti d'opposition, légal ou non, est sous surveillance. J'ai vérifié moi-même les entrées et sorties des nationaux comme des étrangers. Toutes les communications sont sur table d'écoute. Les dépêches des journalistes et agences de presse sont discrètement contrôlées pour éviter les fuites.

— Disons encore que ce sont les Israéliens qui nous ont fait le coup d'Entebbé à Dakar.

— Idi Amin n'est plus au pouvoir. Il a fui...

— Et le nôtre, où est-il en ce moment ? apostropha Mam Lat, le ton acerbe, l'œil moqueur.

— Peut-être les Palestiniens, alors !

— Peut-on savoir, Haïdara, pour quel motif les Palestiniens, selon vous, feraient le coup ?

Le doyen Cheikh Tidiane Sall avait parlé en arti-

culant lentement et en dévisageant Haïdara. Aîné de Léon Mignane, il avait été son plus ancien compagnon, et témoin de son ascension au pouvoir. Il s'était souvent opposé à son cadet, lui aussi septuagénaire. Cela lui avait valu, à maintes reprises, d'être rabroué par l'un ou l'autre des ministres de la Deuxième Génération de l'Indépendance. Lors d'une session en présence des (22) ministres et du Vénérable, Daouda s'était écrié « Doyen, la bêtise n'a pas d'âge. Tes propos sont insipides. » L'Afrique a perdu son sens du droit d'aïnesse. Ce n'est plus qu'une relique.

Au fil des réunions, Cheikh Tidiane enregistra des écarts de langages répétés, dont il faisait les frais. Léon Mignane avait vu que son camarade d'âge n'était pas insensible aux sarcasmes bien dispensés. Se voulant au-dessus de la mêlée, neutre, il le consolait : « Démocratiquement, chacun doit exprimer ses opinions. Nous devons reconnaître, sans complexe aucun et sans avoir honte d'en rougir, que les *Tubabs* nous ont enseigné la démocratie moderne. Sous l'arbre à palabre de l'antique Afrique, le monopole de la vérité-juste était l'apanage des doyens d'âge. »

Cheikh Tidiane avait accusé le coup avec stoïcisme. Depuis lors, il se garda de trop parler et de beaucoup réfléchir. Des semaines durant, ses rapports avec Léon Mignane s'étaient dégradés. Durant les rencontres hebdomadaires, ils n'échangeaient des paroles que pour sauvegarder les formes. Il fut surpris lorsqu'en fin de conseil des ministres Léon vint lui dire avec modestie apparente : « Cheikh, je veux te consulter. » Et il s'empessa d'ajouter : « Bien entendu, si tu es libre. Je serai au Palais, dimanche après-midi. »



Ce dimanche-là, après une sieste réparatrice, Cheikh Tidiane se rendit au Palais. En vieux couple, il descendirent au jardin, côté mer. A l'horizon, la couverture liquide azur se confondait au ciel sans nuages. Des vautours tournoyaient en rond. Longeant l'allée, leurs pas crissaient sur les gravillons. La cause-rie traînait. Cheikh Tidiane Sall, circonspect, prêtait l'oreille, et ponctuait par des « hum ! hum ! » les silences, en secouant son crâne fraîchement rasé, dont le cuir chevelu noir brillait.

D'un coup Léon lâcha :

— Et si on rétablissait nos relations diplomatiques avec Israël ? Sadate est un grand Africain, et il a fait preuve de courage en signant la paix avec les Juifs.

Cheikh Tidiane s'arrêta de marcher. Trois pas plus loin, Léon Mignane l'attendait. Ils se dévisagèrent un court laps de temps. Cheikh Tidiane, la veste déboutonnée, les mains au dos, le rejoignit, taciturne.

— Dans cette partie du monde, le contexte politique a changé. Le Moyen-Orient doit enfin connaître la paix. Les nuits de sommeil du Juste, ajouta Léon Mignane.

De loin, son regard suivait le parachutiste de garde, avec son arme individuelle, longeant la murette en pierre rouge, renforcée de fil électrique.

Cheikh Tidiane toisait le président en refoulant au mieux les pensées qui lui montaient aux lèvres et dit :

— Léon, sois clair ! Quel contexte ? Les pays arabes ont rompu avec Sadate.

— C'est du provisoire tout cela... Une attitude conjoncturelle. Il faut voir cela selon un plan évolutif.

Des pays arabes vont renouer avec Sadate et rétablir leurs relations diplomatiques. C'est dans ce sens qu'il faut réfléchir...

— Tous les pays arabes ont condamné Sadate, à leur conférence de Bagdad. Mieux, le siège de la Ligue arabe est transféré à Tunis. Pourquoi veux-tu nager à contre-courant de l'histoire ?

De sa haute stature, Cheikh Tidiane fixait la chevelure teinte.

— Il n'est pas question, Cheikh, d'aller à contre-courant. Il faut voir la réalité en face. Sadate a eu le courage de faire ce qu'il a fait. Il mérite son prix Nobel de la Paix, dit Léon Mignane en se grattant la joue.

— Et l'O.L.P. ? Léon, explique-toi ! Je ne te suis plus. Qui veux-tu dédouaner ? Sadate ? L'État Hébreu ? Ou qui ?

— Non ! Non ! Il n'est pas question, ni ne s'agit de dédouaner, se défendit-il.

Une légère rétraction de la lèvre inférieure de Léon Mignane modifia la ligne de sa bouche.

— Alors, Léon, attends la décision de l'O.U.A. Et n'oublie pas l'aide que tu as sollicitée auprès de certains pays du Golfe...

— Où veux-tu en venir, Cheikh ?

— Léon, te rafraîchir un peu la mémoire.

Malgré son emprise sur lui-même, Léon Mignane avait été blessé. Il n'aimait pas qu'on lui rappelât ses absences. Un rictus de mépris accentua la grimace de sa bouche.

— Si les vannes de pétrodollars tarissent, nous ferons appel à nos partenaires.

— Lesquels ?

— Les Européens ! Est-ce que les Arabes ont

rompu avec les pays européens qui entretiennent de tous temps des relations avec Israël ? Pourquoi dois-je être plus royaliste que le roi ?

Léon Mignane martela la fin de sa phrase en se hissant sur la pointe des pieds. Il perdit l'équilibre et s'écria « hôôp ! » Puis il retrouva aplomb.

Un sourire éclaira le visage de Cheikh Tidiane. Il repensa à un article lu dans la presse européenne : « Des rencontres secrètes se déroulent, tant en Afrique Noire qu'en Europe, pour amener certains états à reconnaître l'État Hébreu. » On lisait plus loin : « Les États-Unis, la Grande-Bretagne, le Canada, la France et l'Allemagne Fédérale étaient disposés, ainsi qu'Israël, à combler le vide que créerait une rétorsion des pays arabes bailleurs de fonds. Cette opération des « Grandes Puissances » consoliderait la position égyptienne face à l'hostilité du monde musulman, et en même temps sortirait l'État Hébreu de son isolement. » Cheikh Tidiane ne doutait plus de la véracité de telles allégations.

— Léon, tu es prêt à sacrifier l'O.L.P. ? A quel prix ?

— Moi ? Tu me connais bien Cheikh, je ne cède jamais. *Muug* ! s'exclama-t-il, levant son front. Il crut judicieux d'ajouter : Israël n'a jamais exigé le départ des représentants de l'O.L.P., ni de Paris, ni de Londres, ni de Bonn, ni de Rome...

— Pour la simple raison qu'il n'a pas de moyen de pression sur ces gouvernements. De plus, ces pays ont besoin de pétrole...

— Je te répète Cheikh, personne ne peut faire pression sur moi. Ni aujourd'hui, ni demain...

Une expression malicieuse prit possession de la vieille figure de Cheikh Tidiane Sall. Ce sourire s'étira

jusqu'à l'œil. Léon Mignane détestait cet air de supériorité chez son compagnon.

— Léon, tu ne résisteras pas à une poussée occidentale. Je te connais trop bien. L'Occident a plus d'influence sur toi, que sur n'importe quel autre Chef d'État actuel de la périphérie de l'Hexagone.

Léon Mignane était déçu. Il regrettait de l'avoir invité. Il nota les fois où Cheikh, sans nuance, l'avait attaqué : son désaccord pour l'acquisition d'un Boeing, pour les festivités marquant le jour anniversaire de ses soixante-dix ans, son refus de se rendre à l'aéroport pour l'accueillir, son opposition à l'envoi d'un contingent au Shaba (Zaïre). Vieux couple habitué à une vie commune, ils hésitaient à se séparer. Léon Mignane avait peur d'être abandonné. Néanmoins, dépité, il le relança :

— Cheikh, nous bavardons en toute amitié, et voilà que tu m'offenses. Tu manques de plus en plus de pondération. Généralement, en Afrique, avec l'âge on acquiert la sagesse.

— Léon, l'âge et l'expérience me donnent le privilège de ne plus prendre certaines précautions ou d'user de ruse pour dire à un ami la vérité. Et surtout lorsqu'on me consulte. Je n'ai pas devant moi le Chef de l'État. Oublie ton rôle et parle-moi avec franchise. Pourquoi cette hâte à vouloir renouer avec Israël ? Qui te pousse à le faire ?

— Personne ne me manipule. Tu crois que je te cache quelque chose ?

— Oui, Léon ! Oui.

La cognée était rude.

Silencieux, ils cheminaient côte à côte. Sur la pente gazonnée, une paire de grues couronnées déam-

bulaient. Elles sortaient de l'ombre du bâtiment, pour accéder à la zone ensoleillée.

La désillusion gravait une ride sur la joue de Léon Mignane. Il se tortura les doigts pour dire enfin :

— Nous reprendrons ce tête-à-tête, Cheikh.

— Léon, je ne crois pas à son utilité, déclara Cheikh Tidiane Sall avec commisération pour son ami.

\*  
\* \*

Le doyen dévisagea Daouda, puis Corréa. Étaient-ils au courant des intentions de Léon de renouer avec Israël ? S'adressant à Haïdara, il demanda :

— Est-ce que Léon ne vous avait pas confié l'étude d'un projet de rétablissement de relations diplomatiques avec Israël ?

— Dans le cadre de nos séances de travail hebdomadaires, j'ai étudié avec le Vénérable la situation dans cette partie du monde, à la lumière des derniers événements survenus entre Jérusalem et Le Caire. Mais aucune décision n'a été prise. Nous attendons les rapports de notre mission diplomatique accréditée dans la capitale égyptienne.

Haïdara, ministre d'État chargé des Affaires Étrangères, ne décidait rien sans au préalable obtenir le quitus du Vénérable. L'orientation de la politique extérieure du pays était un domaine exclusivement réservé au président. Parfois, Léon Mignane convoquait un diplomate en poste, et lui passait un bon savon, sans avertir son chef de la diplomatie. Les ambassadeurs envoyaient leur rapport directement au Chef de l'État, et ensuite une copie conforme à leur patron.

— Nous disons que c'est un deuxième cas Aldo Moro, relança Mam Lat Soukabé, le cigare au bout du bec.

— Sur le plan juridique, sans corps, il n'y a pas meurtre d'individu.

— Le Vénérable n'est pas un individu, reprit avec une brutalité toute mesurée le Premier ministre s'adressant à Cheikh Tidiane. Il tentait de reprendre son autorité perdue depuis l'arrivée de Mam Lat. Il ajouta : Même si vous êtes de la même classe d'âge, vous devez savoir que vous parlez du Premier Magistrat de notre pays.

Cheikh Tidiane le dévisagea avec étonnement. Que signifiait la sortie de Daouda ? La Constitution faisait de lui l'héritier direct.

— Comment a-t-on pu avoir ce coup fourré ? Ni l'Armée qui nous coûte cher, ni l'Intérieur, ne sont foutus de nous préserver d'un tel... coup.

— Tu nous accuses de négligence ; mais dans quel but l'aurions-nous été ?

— C'est à toi, Corréa, de nous dire où se trouve le Vénérable.

— L'Armée veille à nos frontières, opina Wade (Armées).

Mam Lat chassa la fumée de son cigare en tournant son visage vers Wade. Tout en lui, en cet instant, traduisait le peu de respect qu'il avait pour ce collègue.

— Alors nous allons envoyer les *yenekat* (1) nous chercher le Vénérable.

— Un peu de respect, Mam Lat, lui cria Corréa avec irritation.

(1) *Yenekat* : crieurs publics.

— Combien de jours allons-nous dissimuler cela ? Et comment allons-nous gouverner le pays ? Et si c'était un coup d'état à blanc...

Le regard de Mam Lat se posa, tour à tour, sur chacun et finit sur le Premier ministre. Daouda inclinait son cou de cigogne. La phobie d'un putsch, même du vent, glaçait son sang.

A tous, l'absence du Vénérable apportait des angoisses. Aucun n'était un élu du peuple. Peu d'entre eux bénéficiaient d'une clientèle électorale. Léon Mignane les avait recrutés, et avait confié à chacun un portefeuille, qu'il surveillait. A part Cheikh Tidiane Sall, leur âge n'atteignait pas la cinquantaine. Léon Mignane, en évinçant ses anciens colistiers des années 40-50-60, avait confié à Cheikh Tidiane : « Je vais faire appel aux jeunes. La Deuxième Génération de l'Indépendance. » Il avait, seul, hissé Daouda (qu'il avait surnommé David) au piédestal de Chef de gouvernement. Léon Mignane en aspirant par le bas cette seconde génération, en la canalisant, en l'orientant, élargissait ainsi son pouvoir de contrôle, tout en l'accroissant.

Daouda (David) n'avait pas cherché à être le numéro 2. N'était-il pas fils spirituel du Vénérable ? Non. Un exécutant. Aujourd'hui, toute décision à prendre l'inquiétait. Sans fausse honte, il était conscient de sa fragilité. Daouda souffrait d'une tare de naissance, qu'il enfouissait au plus profond de son être.

— Messieurs, quelle solution adopter ? demanda-t-il.

— Tout d'abord, respecter et faire respecter la règle du jeu. En cas de vacance du pouvoir, constatée

par la Magistrature, le P.M. (Pé-em) succédera au président de la République jusqu'à la fin de la législature en cours.

— *Muug* ! Jamais ! Mais jamais ! Je n'ai jamais été d'accord avec cet article. Et l'ai toujours combattu. Et aujourd'hui, plus que jamais. Le pays n'est la propriété de personne pour se permettre de le léguer à qui on veut...

— Mam Lat, et la légalité ?

— Doyen, quelle légalité ? Ici, face au Vénérable, j'ai traité cette disposition d'abus de pouvoir... Voire d'arbitraire. Et cela, chacun de nous, présent ici, le sait. Le pays n'est pas un empire. Et je maintiens ma position.

Corréa et Haïdara se dévisagèrent. Pour eux deux, le manque de considération au Premier ministre était insupportable. Aussi avaient-ils suggéré au président de se débarrasser de Mam Lat Soukabé...

Cheikh Tidiane nettoyait ses lunettes. Le front baissé, il se disait : « Ça y est ! La compétition est engagée ! » Il présageait la suite des événements. Ce matin même, il allait quitter le gouvernement. C'était une très ancienne décision...

— Mam Lat, tu te désolidarises du gouvernement ?

— Je n'ai jamais dépendu du P.M. Je reçois mes ordres du Vénérable. Et si on maintient cet article qui fait du Premier ministre le successeur du Vénérable, on introduit en même temps la violence dans le pays.

Mam Lat Soukabé souhaitait provoquer une crise pour balayer Daouda, depuis que le Vénérable lui avait confié son projet de retrait imminent. L'occasion se présentait. Il n'allait pas la rater. Séance tenante, il engageait l'épreuve de force et la précipitait.

— Nous pouvons faire face à toutes les éventualités, Monsieur Mam Lat, répliqua sèchement Corréa, à bout de patience.

— Corréa, dès que tu commenceras avec la violence, chaque jour tu séviras...

— J'ajouterai, Doyen, l'interrompit Mam Lat en déposant son mégot de cigare... et se penchant en avant, le regard fixé sur Corréa, que tu seras obligé de maintenir l'escalade de la violence. Et ce sera l'asphyxie économique. Pour payer les fonctionnaires, je suis obligé de... emprunter ou racler les caisses des services publics. Le pays vit au-dessus de ses possibilités et moyens. Une banqueroute. Et je sais de quoi je parle.

Tous se rendirent à l'évidence. Les journées à venir seraient tendues.

— Que proposes-tu, Mam Lat ? interrogea Mapathé (ministre d'État chargé de l'Information et des Relations avec les Assemblées).

— Ce que je propose, répéta Mam Lat, d'un accent supérieur, dissoudre l'Assemblée et le Gouvernement, et retourner aux urnes.

— Vous perdez le sens de la mesure. Vous semblez tous en détresse. Et si Léon Mignane se jouait de nous, déclara le doyen en rompant le silence.

— Doyen, l'interpella Corréa. Il enrageait face à une telle allégation, pour lui monstrueuse. Doyen, pourquoi le Vénérable jouerait-il à cache-cache avec nous ? Et le cadavre du chauffeur ?

Cheikh Tidiane regardait l'antilope bambara dont la forme se découpait avec netteté. Depuis l'annonce de la disparition de Léon Mignane, le doute s'était infiltré en lui. Il savait que Léon ne s'était embarrassé d'aucune morale pour façonner son pouvoir dont il

adorait la griserie. Le rajeunissement de ses cadres dirigeants n'avait eu pour autre but que le raffermissement de son autocratie.

— Explique-toi, Doyen ! lui demanda Mapathé.

— C'était une déduction personnelle, justifia-t-il avec calme. Je vous suggérerais quelques jours de patience. Nous sommes, aujourd'hui, vendredi ; demain, samedi, ensuite, dimanche. Un long week-end en perspective... Le samedi et le dimanche, Léon n'a pas beaucoup d'activité. Et, lundi... vous prendrez la décision qui s'imposera.

Haïdara lança un coup d'œil vers Daouda, encouragé par le cillement de ce dernier, il opina :

— Des paroles très sages... Nous allons garder ce lourd secret jusqu'à lundi.

— Je ne pourrai pas maintenir la surveillance de toute la ville sans éveiller les soupçons.

Mam Lat consulta sa montre à quartz. Il était huit heures dix. Ce fait n'avait échappé à personne. Il demanda à Mapathé : « Est-ce que l'Information sera présente à la signature des documents du F.I.A. tantôt ? » L'autre lui confirma la venue de la Radio et de la Télévision.

— Une dernière chose, je décroche aujourd'hui. Le P.M. a pris acte de ma décision que j'avais présentée à Léon. C'est une coïncidence malheureuse... mais je dois partir. Je vous remercie tous.

Daouda improvisa un discours d'adieu et l'acheva par :

— Nous ne devons pas quitter nos maisons. Nous devons respecter nos engagements, même en l'absence du Vénérable. C'est tout.

Mam Lat partit le premier...

\*  
\* \*

Ponctuels, les bureaucrates de la Présidence, hommes et femmes, étaient arrivés, vêtus avec discrétion. Employés modèles, ils se parlaient doucement, avec amabilité, esquissaient des sourires en guise de rires. Ne sont-ils pas les détenteurs de quelques bribes de secrets d'État, travaillant auprès du Vénérable ? Ils ne traînent pas dans les couloirs. Derrière les portes capitonnées, numérotées, les machines à écrire crépitaient légèrement. Les quelques gendarmes, ou gardes aperçus ici et là, ne suscitaient en eux aucune méfiance. Tout un chacun mijotait ses loisirs pour le week-end.

## CHAPITRE 2

Vendredi 8 h 42

— Est-ce que le doyen Cheikh Tidiane a vraiment pensé ce qu'il a dit du Vénérable ? demanda Haïdara au milieu du silence qui sembla durer une éternité.

Les quatre ministres (Information, Armées, Affaires étrangères, Intérieur) rumaient les mêmes pensées. « Un coup monté par le Vénérable ? Pourquoi ? Et l'assassinat de son chauffeur privé ? » La réponse à cette série d'interrogations, chacun la refusait. Un président de la République ne peut pas prendre la fuite comme un vulgaire voyou.

Adolphe tassé dans son coin réservait sa réponse. Sa mission était de maintenir l'influence de son pays, coûte que coûte. Daouda restait une énigme pour lui. Sera-t-il à la hauteur de ses nouvelles responsabilités ? Adolphe savait que tous les ministres, excepté Corrêa, nourrissaient à son égard des ressentiments. Il regarda Maphaté se lever et répondre à la question de Haïdara.

— Je ne sais pas...

De la fenêtre, à travers les rideaux, il voyait le jardin. Le jardinier, accroupi, arrachait les mauvaises herbes.

— Je ne peux pas croire à une manigance du Vénéral. Il est au-dessus de tels actes.

— Mais il y a le cadavre du conducteur, répéta Mapathé en reprenant sa place.

— Oui ! C'est une situation inexplicable... Il faudra tout prévoir dès que la nouvelle aura percé. Je n'ai pas très confiance en Mam Lat Soukabé. Il fait cavalier seul...

— Pourquoi ne provoquons-nous pas une rencontre avec les chefs de l'opposition ? Prendre les devants... et isoler Mam Lat Soukabé, suggéra Haïdara.

— Hormis les communistes clandestins, l'opposition légale a été façonnée par le Vénéral, déclara Corrêa qui traîna son regard las sur le visage de Daouda.

Il alluma sa vingtième cigarette au moins. Il n'exprimait que le tiers de ses pensées.

— Nous ne nous portons pas plus mal avec ce semblant de démocratie, même si elle a été créée par le Vénéral. A l'extérieur, c'est pour lui une victoire, un facteur de renommée. Il est bon d'entendre d'autres sons de cloches. Nous devons attendre lundi pour prendre une décision...

Mapathé, de la main, fit signe à Corrêa de ne pas l'interrompre. Il poursuivit, très calculateur :

— ...Nous avons avec nous la légalité. Le P.M. est Secrétaire Général adjoint du Parti. Par cet article de la Constitution, il est d'office président et chef des Armées.

— Juste, tout cela, ponctua Corrêa. Mais d'ici lundi, beaucoup de choses peuvent se passer. Il ne faut pas se laisser surprendre. Un pouvoir vacant est une tentation... Je vais garder la Gendarmerie, consi-

gner la Légion d'Intervention, et mettre la Police en alerte. La chose qui m'embête le plus est ce match de foot, qui doit avoir lieu dimanche, entre l'équipe de la police et les fonctionnaires.

— Alors, tu vois. Il ne faut pas brusquer les choses. Je vais tripler les minutes d'antennes pour le match... Une bonne idée...

— Les Trois Armées sont consignées, ajouta Wade, ministre d'État chargé des Forces Armées, heureux de cette veine.

Un timbre persistant se fit entendre. Tous fixèrent le téléphone.

Adolphe décrocha et dit :

— La Présidence ! oui... oui. Bonjour Madame. Oui, Monsieur le Premier ministre est là...

Il se retourna vers Daouda.

— C'est Madame votre épouse.

— Je ne bougerai pas d'ici, leur dit Daouda, prenant le combiné.

Les trois hommes se suivirent. Derrière eux, Adolphe referma la porte.

— Oui, c'est moi, chérie, répondit Daouda avec une pointe de déception dans la voix. Il avait espéré entendre le Vénérable, l'appeler même du bout du monde. Il émettait des sons rauques, tout en grattant son front étroit. Progressivement, l'angoisse le quitta : « Voyons chérie, ce sont encore des enfants. Oui !... de petits bourgeois. Je suis de ton avis !... Non ! rien de grave. Je t'assure. Il doit voyager... Tu connais le Vénérable. Infatigable ! J'ai mes cachets (il se tâta les poches). D'accord ! Je t'embrasse. A ce soir... »

Daouda reposa le combiné. Son regard de biche fuit le long de la table verte. La cendre débordait des cendriers pleins de mégots ; les chaises (22 chaises)

vides ; les statuettes, les masques, tout était inerte. S'appuyant sur le dossier, sa main droite monta à la recherche de ses yeux. Il se tritura les paupières.

La seconde dura une éternité...

Pour se secouer, Daouda se dressa sur ses longues jambes et alla vers la fenêtre du milieu. En marchant, il lançait ses grands pieds. D'ailleurs, il ne se chaussait que sur commande. Il avait la taille au-dessus de la normale. Une tête en forme de noix de coco, soudée au corps par un cou, haut, cylindrique, et frêle comme tout son personnage : un gringalet. Aucune musculature ne jaillissait de son épiderme cuivré. De la fenêtre il voyait les Peugeot 604 sortir de l'enceinte. Un garde avait arrêté la circulation pour que les ministres puissent passer.

Daouda n'avait pas ambitionné d'être un point de mire, ni même une référence. Il n'avait pas suivi le cheminement long et pénible de la voie hiérarchique du parti pour se hisser à cette responsabilité. Docile, studieux, il ne brillait pas par un esprit nourri de profondes méditations. Il était par contre doué d'une mémoire hors du commun. Une qualité reçue à sa naissance. Son ambiance familiale, son éducation originelle, l'avaient introverti. Ses condisciples universitaires ne lui connaissaient aucun goût particulier. Lorsque ceux-ci, à Dakar comme à Paris, courtoisaient les filles, les échangeaient, se les partageaient, lui, timide, reclus, se réfugiait dans les bouquins. Cette fuite dans l'étude, que ses copains interprétaient comme la marque d'un grand bosseur, un sérieux, était en fait un complexe. Son père, Gorgui Massamba, griot de la dynastie des Ayanes (famille de Mam Lat Soukabé), lui avait dicté : « Quel que puisse être ton avenir, Daouda, tu dois savoir tenir ton rang. » Ces paroles

de son père se collèrent à lui comme sa peau. Telle une ombre qui, selon la courbe du soleil, le précédait ou le suivait.

Il aura à vérifier les propos de son père. Daouda s'était épris de Madeleine, une étudiante sénégalaise de confession chrétienne. Il voulut l'épouser après deux années de fréquentation. Deux semaines avant la cérémonie, Madeleine lui sortit tout de go :

— Ni mon père ni ma mère ne sont d'accord pour notre mariage.

Cette cuisante déception amoureuse aviva sa sensibilité. Une blessure béante ! Il se renferma sur lui-même. Avec acharnement il se replongea dans ses études. S'il inspirait confiance à ses camarades, par contre il refusait d'assumer des responsabilités syndicales au sein de la F.E.A.N.F. (2). Il épousa Guylène, une Antillaise qui avait un fils d'un premier lit. Il fit à cette femme des îles lointaines deux autres enfants : une fille et un garçon. Major de sa promotion, muni de tous ses diplômes et de deux licences, il rentra au Sénégal.

Daouda souhaitait être un obscur rouage dans la nouvelle administration.

Léon Mignane l'appela à ses côtés pour être son Secrétaire Général. Du mieux qu'il put, Daouda fut un très bon coordinateur. Jeune, discipliné, discret. Le président de la République, sans faire de lui un confident, le consultait parfois. Ses observations, annotations au crayon en marge des pages, ses rapports succincts, lui valurent de plus en plus de considération de la part du Chef de l'État. Aux côtés de Léon

(2) F.E.A.N.F. : Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France.

Mignane, Daouda se familiarisa avec les fonctions de chef. Il apprit à ferrer ses armes à l'ombre du père. Loyal serviteur, brillant second, il exécutait les ordres sans poser de question. Les remous, ainsi que les séismes internes du pouvoir, n'avaient jamais ébranlé sa fidélité filiale.

Après l'éviction d'Ahmet Ndour (président du conseil des ministres), Daouda est désigné comme Premier ministre par Léon Mignane. Inconnu du public, de son Parti, il leur est imposé. Grâce à l'information bien dispensée, son profil émergea. N'avait-il pas été, des années durant, l'homme de confiance du Père de la Nation ? On ne grandit pas au pied du baobab sans se nourrir de sa sève.

Lorsque les tenants du savoir disparaîtront, il ne restera plus qu'à consulter ceux qui leur servaient de domestiques.

Daouda, d'un doigt, repoussa la manche de sa chemise blanche pour savoir l'heure : 9 heures 25. Il avait convoqué l'ambassadeur de France, un ami. En attendant, il était bien seul. Propulsé au premier plan de l'actualité, dans cette Afrique tourmentée, face à l'immensité et au poids de sa responsabilité, il tentait de contrôler son désarroi.

Il arpentait la Grande Salle, qu'il n'avait pas quittée depuis deux heures du matin. Jadis, lorsqu'il assumait l'intérim du Vénérable, ce dernier lui indiquait la marche à suivre. Assailli de questions, il les refoula, refusait de se laisser aller au doute. « Et si le Vénérable avait fui ? Echec de sa politique économique ? Faillite des finances ? » Toutes les solutions proposées ont été des palliatifs. Cette cruelle et évidente

vérité, Daouda, par un puissant retour de sa foi aveugle dans le Vénéral, l'effaça. » Il y a des pays africains plus pauvres », argumentait-il, pour conserver l'image adoratrice de son père protecteur. « Et si on l'avait tué ? Mais pourquoi ? »

Ruminant ce chapelet d'interrogations, Daouda revenait à chaque pas vers le fauteuil présidentiel, le « trône » comme tout le monde l'avait surnommé. Il l'examinait sous tous les angles, suivait chaque ligne des sculptures. Il ne s'était jamais assis dessus, même lorsqu'il remplaçait le président.

Ce trône en bois ékoumé était sculpté de motifs et de symboles légendaires, appartenant aux diverses ethnies du continent. La masse reposait sur quatre pieds qui portaient le masque plein de dignité d'un Ibibio-barbu ; les accoudoirs étaient renforcés par deux tyi-warra en ébène ; sur le dossier, faces interne et externe, un léopard souplement étendu, les crocs menaçants, se tenait prêt à bondir sur sa proie.

Daouda découvrait pour la première fois le trône. Il en était fasciné, comme attiré par une puissance surnaturelle. Il s'en approcha, timidement. Le coussin en soie de Cachemire, brodé main, le charma. Il avança son bras pour tâter l'étoffe. Les battements de son cœur doublaient de rythme. Un flux de sang tiède monta de ses doigts et parcourut son bras. Lorsque son majeur explora les coutures, l'afflux de son sang se fit plus rapide, glacial, saisissant. Tout son corps en était imprégné. Brûlé, il retira sa main, haletant. Il promena des yeux craintifs, sur les murs, les replis des rideaux, les masques et les statuettes. Il était persuadé que quelqu'un l'épiait. Il tourna sur ses talons. Personne en vue ! Mais la sensation demeurait en lui.

Ce choc de frayeur lui rappela que le Vénéral

s'adonnait à la pratique du fétichisme. Avant chaque voyage, il faisait venir des maîtres en la matière, pour consultation. Lui-même, Daouda, avait été plusieurs fois envoyé auprès de ces doctes personnes. Il avait plus d'une fois surpris Léon Mignane s'aspergeant de *Safara* (3). Il n'était pas prêt d'oublier l'histoire de ce nouveau-né, volé à la maternité pour être sacrifié.

Un jour, le Vénérable, disposé à la confiance, lui avait soufflé :

« L'Afrique est irrationnelle ! Ou, alors, sa rationalité surprend le monde moderne... et l'étonne. Ces pratiques, il faut les utiliser... savoir se protéger de ses adversaires internes. »

Se souvenant de ces paroles, Daouda acquit la certitude que le trône était marabouté. Le Vénérable n'est pas mort, se dit-il en reculant.

Soutapha frappa, et entra. Il venait annoncer que « le ministre des Affaires Étrangères, accompagné de l'ambassadeur de France, attendaient... »

(3) *Safara* : sorte d'eau bénite.

## CHAPITRE 3

Daouda se composa une mine accueillante. Le diplomate sexagénaire, doyen du corps diplomatique accrédité au Sénégal, avait été le dernier recteur blanc de l'université, avant qu'un natif du pays n'occupât ce poste. La plupart des ministres en exercice avaient été ses anciens étudiants. Il avait noué des relations personnelles avec quelques-uns.

Jean de Savognard avait été informé de la disparition de Léon Mignane, par Adolphe, avant l'initiative de Daouda. Cela, Daouda l'ignorait. Pendant que se réunissaient les cinq ministres d'État, en cette nuit de vendredi, Jean de Savognard avait convoqué, en sa résidence, ses conseillers pour étudier la situation et décider des mesures à prendre en urgence. Par ailleurs, il avait aussitôt averti le ministre (Français) de la Défense, et le chargé des Affaires Africaines. Dare-dare cette même nuit, s'était tenu un mini-conseil de guerre à l'Élysée, autour du président de la République (Française)...

Daouda conduisait Jean de Savognard à la table basse, entourée de fauteuils recouverts de velours verdâtre. Confortablement assis, ce dernier s'enquit des nouvelles de la famille du Premier ministre. Ils échangèrent des mondanités. L'ambassadeur profitait,

comme il disait, de cet entretien pour régler certains problèmes de routine. Il aborda le cas de quelques-uns de ses ressortissants incarcérés. Cette diversion voulue lui permettait d'étudier Daouda, essayant ainsi de saisir le fond de sa pensée et ses intentions. Il avait suivi l'évolution du Premier ministre. Si brusque et surprenante que pouvait être l'éclipse de Léon Mignane, l'un des meilleurs produits de l'école coloniale, Daouda représentait son greffon.

En bon père, initiateur, soucieux de son héritage, Léon Mignane avait lui-même introduit son héritier dans l'univers politique et financier d'Europe. Daouda, Premier ministre, fera une visite officielle à ses pairs et futurs partenaires. Le prétendant doit se faire connaître chez ses beaux-parents.

L'entrevue prenait des tournures protocolaires lorsque Daouda, d'une voix enrouée, contrôlant son débit, déclara :

— Cette salle n'est pas indigne de ce que je vais vous confier...

Il marqua un court temps d'arrêt, son regard accrocha le trône. Le léopard hiératique le fixait. Jean de Savognard fit circuler son regard pour ajouter flatteur :

— Cette salle est vraiment belle !

— C'est le Vénérable en personne qui a dirigé la décoration, comme on dit aujourd'hui.

— Quel goût ! Un vrai artiste, ponctua le Blanc.

Tous les trois admirèrent le décor.

— J'ai demandé à vous voir, reprit Daouda, comme s'il avait perdu puis recouvré le fil de ses pensées, pour vous informer d'une triste nouvelle. Pour ma part, j'espère qu'elle n'est que conjoncturelle. Le Vénérable a disparu cette nuit.

Jean de Savognard, plissant le front, demanda :

— Quand a-t-on constaté son absence ?

Daouda lui raconta tout ce qu'il savait.

— Et sa garde personnelle ?

— Ce matin, tous ont été interrogés avec discrétion. Le Vénérable leur avait donné congé. J'ai été informé par le ministre de l'Intérieur, qui l'a été par Adolphe. Nous avons retrouvé la Peugeot 403 et le corps du chauffeur, criblé de balles. A la place du Vénérable, il y a des points d'impact, mais pas de traces de sang.

— A-t-on analysé le sang trouvé dans l'auto ?

— Ce sang n'est pas de son groupe sanguin.

— Ah ! fit Jean de Savognard perplexe.

— Oui, s'entêta Haïdara. Le groupe sanguin du Vénérable ne se retrouve qu'en Europe du Nord. Résultat, on ne peut pas dire s'il a été blessé ou tué.

A cette déclaration du chef de la diplomatie, l'ambassadeur préféra se taire, tout en pensant : « Un nègre arien, où a-t-on vu ça ? »

— Avez-vous informé d'autres Chancelleries ?

— Non, même pas sa famille, actuellement en France.

— Et si c'était un coup d'État ?

— Un coup d'État ! répéta Haïdara, en retirant sa cigarette de sa bouche. Il n'y a ni occupation de la Radio, ni mouvement de troupes sur l'étendue du territoire national.

— Otage ?

— Il est très difficile de répondre à votre question.

— Et ses rapports avec l'O.L.P. ?

Les deux Noirs s'entredévisagèrent. Cette question était-elle une information, ou bien orientait-elle leurs investigations ?

— Parmi les voyageurs entrés dans le pays, ou qui l'ont quitté, on ne signale rien d'anormal, répondit Daouda.

Il comprit aussi que son interlocuteur savait que des rencontres entre Européens et Africains se tenaient pour négocier une éventuelle reconnaissance d'Israël.

— Peut-on présenter autrement...

— Je vous écoute, dit Daouda en rompant le silence qui suivit le mutisme du diplomate.

Il étendit ses bras au-dessus du fauteuil ; ses mains retombèrent mollement.

Jean de Savognard se méprit, en interprétant ce mouvement comme une marque de suffisance. Or, ce n'était que lassitude. Il était très méfiant vis-à-vis de cette seconde génération qui sautait du nationalisme le plus xénophobe au communisme le plus dogmatique.

— Et si le Président avait...

Il se tut. Il regrettait d'avoir poussé sa pensée un peu trop loin. Il roula la pointe de sa langue sur ses fausses dents en matière plastique.

— ... Admettons que le Président... ce n'est qu'une supposition, se corrigea-t-il, que le Président ait une liaison extra-conjugale. Et que tout ceci se soit passé là-bas.

Il avait prononcé d'un jet ces paroles, en épiant le Premier ministre. Le subit changement apparu sur le visage de Daouda, ainsi que le brusque tassement de sa posture, ne lui échappèrent pas. Par ses canaux d'information, il était au courant des escapades du Président. Son prédécesseur lui avait laissé la liste des « amies ». Ce n'était pas Léon Mignane en tant qu'être qui l'intéressait, mais ce qu'il représentait dans l'échiquier occidental.

Daouda eut la gorge obstruée par la vive montée de sa pomme d'Adam. Il ne permettait à personne d'aborder la vie intime du père... Une tristesse infinie se dégageait de son regard. Il détourna les yeux vers Haïdara. Ce dernier, pudique, et respectueux des préceptes de la vieille Afrique, était outré de l'irrespect du Blanc. D'une voix monocorde, il trancha :

— Le Vénérable est au-dessus de cela. De plus, chez nous, les Africains, en matière de femme, nous avons un autre point de vue.

Jean de Savognard avait touché un point sensible. Fêru de sociologie africaine, il se murmura : « Des orphelins ». Avec son savoir-faire, il reprit :

— Je crois qu'en matière d'investigation, vous ne devez négliger aucune piste. Néanmoins, j'ai un très grand respect pour le Président.

Haïdara était soulagé.

— Un grand homme, lança Daouda avec sincérité.

Jean de Savognard, libéré de son embarras, relança le sujet.

— Où en sont les recherches ?

— Nous nous sommes attelés à cela. Je voudrais que votre Police nous aide avec discrétion. Cette demande ne sera pas écrite.

Jean de Savognard sourit malgré la gravité du moment. Selon lui, Daouda se montrait un délicat correspondant. Il admirait la concision de ses propos pour se faire comprendre.

— Nos deux services ont toujours œuvré ensemble, et en étroite collaboration. Et ce ne serait pas en pareille circonstance que mon pays abandonnerait le vôtre. Avec votre autorisation, même verbale, je peux avertir mon gouvernement...

Daouda scruta le visage de Haïdara. Pas de réponse. D'un ton assuré il déclara :

— Vous devez attendre. Je vous informerai en temps utile.

La fermeté de la réponse et la personnalisation d'une décision à prendre surprirent l'ambassadeur. Il pensa à Adolphe : « Est-ce qu'il pourra influencer ce jeune ? »

— Vous êtes optimistes, dit-il.

Puis pour lui, il ajouta : « Tu dois t'imposer »...

— Je dois paraître candide ! Que ferais-je avec une armée amie, mais étrangère, dans les bras en pareille circonstance. Je n'ai aucune preuve de la mort du Vénérable.

— Et ce chauffeur tué...

— En effet il y a mort d'homme...

(Tous les deux avaient supprimé dans leur conversation le verbe assassiner).

— ... La présence d'une armée n'est pas une garantie de sécurité. Et j'ai aussi l'opposition sur mon dos. Je dois éviter de « tchadiser » la situation.

L'ambassadeur reconnut la véracité des faits. Très subtil, il élargit la conversation :

— De tout ceci, qu'en pense le doyen Cheikh Tidiane Sall ?

Le visage de Daouda se rembrunit. Il analysait les paroles entendues pour découvrir leur sens caché. Voulait-on lui imposer ce vieil homme ?

— Il a donné sa démission. Elle est acceptée, lâcha Daouda en fixant le Blanc, sans se dérober aux prunelles de reptile.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas de revenir ?

Daouda se raidit, réunissant ses mains entre ses genoux.

— Il s'est retiré de sa propre volonté. Le Vénérable était au courant de sa démission.

— N'avez-vous pas peur qu'il rejoigne une des fractions de l'opposition ?

— Non, punctua Daouda avec une certitude juvénile. Sans le Vénérable, il y a longtemps que le doyen aurait été enterré, politiquement parlant.

— Drôle de coïncidence !

— L'histoire ne s'arrête pas pour autant.

— Vous êtes confiant en l'avenir...

— Le Vénérable m'a enseigné que tout n'est jamais tel qu'on le voit, répondit Daouda, s'accrochant aux lambeaux de pensées de Léon Mignane, qui lui redonnaient confiance...

Devant le Blanc, il ne ressentit nullement l'obligation de se justifier.

— La Constitution fait de vous le successeur.

Daouda devint méditatif. Il bougea. Ses yeux allèrent de l'un à l'autre avec une rapidité insoupçonnée. D'une voix humble, il dit :

— En attendant le retour du Président, je ne suis qu'un intérimaire.

Jean de Savognard se demandait si le fils serait de la même trempe que le père. Pour lui, être de la MÊME TREMPE signifiait le respect des valeurs et du mode de vie à l'occidentale. Par tous les moyens, il devait creuser dans les veines de ces hommes, des labyrinthes charriant les valeurs et la prédominance de son pays.

La conversation repartit avec souplesse, faisant des incursions sur d'autres terrains. Jean de Savognard testait le Premier ministre pour vérifier l'étendue, la solidité de sa compétence. Ce jeunot, aujourd'hui peut-être ! ou demain, serait un Chef d'État. Est-ce

qu'il mérite qu'on engage pour lui la réputation de son pays, le reste de sa carrière ? Où trouver un autre homme plus maniable ? Le nom de Mam Lat Soukabé lui vint à l'esprit. Un poulain aussi...

Daouda étayait ses analyses mordantes de raisonnements irréprochables. Faisant preuve d'une savante subtilité, démêlant l'écheveau politique en évitant les embûches tendancieuses que lui glissait l'ambassadeur.

— En effet ! en effet ! Je ne l'avais pas vu de cette façon, affirmait le Blanc, impressionné par l'érudition de Daouda.

Conquis, Jean de Savognard se marmonait que « Daouda était l'homme qu'il fallait. Sa jeunesse n'était pas un handicap... Plutôt une garantie. »

Daouda n'est pas connu des fichiers de la rue Monsieur, ni n'avait, comme bon nombre d'étudiants d'alors, frayé avec le Parti Communiste Français, ni tenu un rôle au sein de la F.E.A.N.F. Le facteur décisif de son soutien à Daouda découlait de sa formation de dauphin. Il avait grandi, pris racine à l'ombre de Léon Mignane. Il avait été question de remplacer le président, devenu trop âgé. La sénilité du Vénérable, même bien gardée, transpirait des confidences.

— Et si la situation tournait au pire entre nos deux pays ?

— Il ne sera jamais question de modifier nos options, ni de mettre en cause nos accords réciproques signés par le Vénérable, répondit ouvertement Daouda, sans esquiver le regard du Blanc.

— Nous tiendrons le coup ! Faites-nous confiance, affirma Haïdara.

En se retirant, Jean de Savognard promit son soutien, dans la continuité. Daouda le raccompagna jusqu'à la porte.

— Au revoir, Monsieur le Président, fit entendre le Blanc.

Daouda tressauta. Cette appellation le courrouçait. Droit comme un palmier, il dominait son monde. Jean de Savognard éleva son regard jusqu'à son visage. Mais aucune expression ne trahissait ses tourments.

— Au revoir, Excellence.

Haïdara reconduisit l'ambassadeur.

\*  
\* \*

De nouveau seul, Daouda toisa le trône. Sa peur de tout à l'heure s'était évanouie. La faim, cruellement, le tenaillait, exorcisant en lui la fascination du trône. Il téléphona à la Primature (4) pour que sa secrétaire lui apportât : « un bon petit-déjeuner ». Il manda son Chef de Cabinet et son Directeur de Cabinet.

Les deux hommes n'avaient qu'à traverser la rue. Dix minutes plus tard, ils étaient dans la Grande Salle. Daouda conféra avec eux ; rectifia trois à quatre notes. Il se fit représenter à une réunion de routine.

Les deux fonctionnaires, plus jeunes que lui, se retirèrent au moment où Victorine, la secrétaire, entra, portant un carton bien enveloppé. Dans le couloir, le Directeur de Cabinet, en caftan, confia à son collègue :

— Le P.M. a l'air décidé.

— Il s'entraîne pour son rôle de Chef d'État, répondit l'autre.

Victorine, toute parfumée, déposa le carton sur la

(4) Primature : les bureaux du Premier ministre et ses annexes.

longue table et l'ouvrit : café, lait, croissants, œufs durs, sucre, jus d'orange... Elle fit le service.

Depuis cinq ans, Victorine était sa collaboratrice. Le sourire facile, elle ne se plaignait jamais de sa tâche.

Assise à l'endroit qu'avait occupé l'ambassadeur de France (cela, elle ne le savait pas), elle vérifia le courrier à signer. Elle admirait la salle... et sa douce température. Elle était choquée de voir que le ménage n'avait pas été fait.

Après la collation, Daouda lui dicta une lettre à envoyer à tous les gouverneurs de régions. Au nombre de huit. Il signa quelques lettres, ordonnances. Il annula ses rendez-vous.

Victorine partit avec les brouillons, lâchant derrière elle son parfum. Elle était déçue : Daouda ne lui avait pas fait de compliments...

Daouda fit venir Soutapha, secrétaire de la présidence de la République. Âgé de trente-deux ans, il était un inconditionnel de la pensée de l'Authénégraficanitus, et était la cheville de la jeunesse du parti. Exerçant les mêmes fonctions que Daouda, il y a une décennie, il était un pont...

Installé à l'extrémité de la table, Soutapha lui brossa le profil de la Présidence. Daouda nota sur une feuille : « Trouver un ministre de la Justice. »

## CHAPITRE 4

Le doyen Cheikh Tidiane Sall avait regagné son bureau ministériel, au quatrième étage du building administratif, le cœur gros. Pas plus tard qu'avant-hier, mercredi, il avait rappelé à Léon Mignane son intention de se retirer, ce vendredi. Léon Mignane s'était pincé la lippe, évitant de le regarder... « Je te demande, Cheikh, au nom de notre vieille amitié de ne rien divulguer... à la presse. Je te demande cette faveur », suppliait-il.

Cheikh Tidiane Sall hésitait à donner sa parole. Divers faits successifs avaient altéré leurs liens d'amitié, vieux de plus de cinquante années. D'un altruisme élémentaire, il s'engagea à ne rien révéler de sa démission. Léon Mignane, le tapotant, ajouta : « Là, je te reconnais ! C'est africain. Je ne manquerai pas de venir te voir dans ta retraite. » Ce matin il regrettait d'avoir cédé, d'avoir donné sa parole. A quoi son silence aura-t-il servi ?...

\*

\* \*

Cheikh Tidiane Sall, né avec ce siècle (le nôtre), était fils d'un sergent laptot-tirailleur. Son père,

Abdoulaye Sall, auxiliaire modèle, avait gagné ses galons en participant intensément à la « pacification » et à la pénétration coloniale, dans le Haut Sénégal. Il savait faire respecter l'ordre de la « civilisation » par la trique ou par les armes. Homme de grande taille, le timbre haut et fort, il savait maintenir au sol les récalcitrants pour les fustiger.

Le chef — ou roi — traditionnel du village de Tch... s'était rebellé contre l'autorité nouvelle des *Tubabs* et de leurs auxiliaires. Le Capitaine commandant le fort de Tch... rendit justice ; sa justice. En une nuit, l'authentique chef, ainsi que ses femmes et enfants, furent déportés. Et on intronisa Abdoulaye Sall comme chef du village. Vers les années 30, avant sa mort, le vieillard, Abdoulaye Sall, épinglera sur sa poitrine la Légion d'Honneur « pour services rendus à la France ».

Abdoulaye Sall, musulman fervent, attirera dans sa concession royale des lettrés en arabe, pour enseigner le Coran à tous les enfants. Son fils, Cheikh Tidiane Sall (l'un des trente), fréquentera cette médersa à toit de paille jusqu'à l'âge de dix ans, avant d'être inscrit à l'école française : école des Otages, ensuite dénommée : école des fils de chefs. L'école en banco avait sa toiture en chaume. Elle était dirigée par un vieux soldat d'origine bretonne. Après quatre années de scolarité, il fut décidé que le fils du chef irait poursuivre ses études secondaires à Saint-Louis (du Sénégal).

Saint-Louis du Sénégal — Ndar, de son nom Wolof — creuset de l'intelligentsia arabophone, francophone, et des grandes langues africaines, bouillonnait d'idées neuves. Centre de transit, commercial, administratif, cette ville était depuis 1848 sous contrôle des métis, créoles, mulâtres, apparentés aux Blancs

métropolitains, qui dirigeaient le commerce, les affaires de la cité. Ils étaient les seuls à élire un député pour l'Assemblée Nationale Française à Paris. Leur progéniture était aussi la seule à bénéficier de bourses d'études en Europe.

De jeunes Noirs formés à l'école française, ne pouvant dépasser le cap des études secondaires, s'insurgeaient contre cette ségrégation. Abreuvés des idéaux de la Révolution Française de 1789, ils luttaient par écrit avec la ténacité d'un grain de mil semé sur un sol rocailleux. Cette revendication assimilationniste atteindra son point culminant lorsque Pascal Wellé (un nègre) viendra briguer l'investiture en 1914. Le mandat de député avait toujours été entre les mains des créoles.

Cheikh Tidiane était arrivé dans cette ville à la rentrée scolaire 1909-1910. D'abord intimidé par la jeunesse frondeuse, il s'adaptera. Son avenir était tracé : soit devenir instituteur, soit succéder à son père.

Le jeudi, jour de pause scolaire, le jeune Cheikh Tidiane Sall se rendait au tribunal, non pas pour le plaisir d'entendre rendre justice, mais pour admirer les robes et laisser son ouïe subir le charme des plaidoiries des avocats. Il rêvait, ambitionnait d'être des leurs... Mais pour devenir avocat, il devrait obtenir ses deux bacs et aller à l'université, de l'autre côté de l'océan, en France.

L'entrée en scène de Pascal Wellé allait modifier la surface calme de la cité.

Dans les cercles d'initiés à la langue française, la campagne électorale battait son plein. L'élite noire saisit l'occasion pour détourner les esprits de cette effervescence électorale et les orienter vers leurs revendica-

tions. Les cadres indigènes, instituteurs, commis, interprètes, douaniers, limités dans leur formation intellectuelle par des lois locales, passèrent à l'attaque. Cette campagne teintée de rancune prit une tournure effrayante... qui inquiétait.

Lors d'une réunion électorale à la chambre de commerce de Dakar avec les négociants, les gérants de comptoirs, les gros commerçants, les administrateurs, les directeurs d'huileries, Pascal Wellé se vit harceler de questions sur l'avenir de la colonie. On lui demanda, si, élu, il allait tuer les Européens et les métis. Son sourire d'homme élégant aux lèvres (il l'était), il embrassa du regard l'assistance composée de Blancs. Il déclara d'une voix d'homme sûr de son étoile :

— Je suis noir, de confession chrétienne, et lettré. J'ai une femme blanche, et des enfants métis. Alors je vous demande, quelle partie de moi dois-je assassiner ?

L'assistance resta bouche bée, effarée.

Pascal, rompu à cette finesse républicaine, acheva son propos en disant :

— Je suis la synthèse.

Cette réplique spirituelle apaisa les commerçants, les administrateurs.

A Saint-Louis (du Sénégal), Cheikh Tidiane, un des meilleurs et des plus efficaces publicistes de sa génération, pondra un article intitulé : « *La défense de la Patrie* ». En substance il écrivait :

*« La France est en guerre. Notre devoir à nous, fils chers de cette France martyre, est d'aller la défendre. Nous exigeons notre enrôlement dans l'armée des vaillants défenseurs de notre PATRIE, lâchement attaquée par des ennemis. »*

*Nos pères ont pris part avec bravoure, abnégation et honneur à la haute mission civilisatrice de la France. Cette France de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, de Jean-Jacques Rousseau, de Robespierre et de Danton, etc. est en danger. Nous, fils noirs de cette France, nous sommes prêts à nous faire tuer pour elle... cette France éternelle... au nom de la liberté. »*

L'article eut un immense retentissement. On le distribuait dans les rues de Saint-Louis, de Dakar, Gorée, Rufisque. Son contenu patriotique éveilla les pulsions héroïques de la jeunesse d'alors. Dans les rues, sous les balcons en bois, la jeunesse noire défila en chantant la Marseillaise.

La guerre et la campagne électorale de Pascal Wellé coïncidaient. Ce dernier saisit la balle au vol. La défense de la patrie française lui servit de créneau.

Élu, Pascal Wellé effectuera des tournées de remerciement. A Saint-Louis (Ndar), il est reçu comme un libérateur par une jeunesse décidée. Le cartel des « Jeunes Sénégalais » l'arrachera à la foule des adorateurs revanchards. Eux, avaient des doléances à formuler. Cheikh Tidiane, le porte-parole, exposera leurs revendications.

— Nous voulons être mobilisés dans l'Armée. Nous ne voulons plus être des Français de bas étage. Si nous participons à cette guerre, vous pourrez, à ce moment, exiger pour tous des bourses d'études.

— Il vous faudra obtenir vos bacs, avant de poursuivre vos études supérieures.

— Qu'on nous en donne la possibilité ! Les enfants blancs ou métis ne sont pas plus intelligents que nous. Vous le savez bien, Monsieur le Député.

Pascal Wellé se mordit la lèvre. Il était gêné. Lui-

même n'avait-il pas arrêté ses études au niveau du secondaire, et pourtant il avait progressé dans l'administration.

— A Paris, je ferai de mon mieux.

— Faites-en votre premier thème de discours à l'Assemblée parisienne. Là où il y a des droits, il y a des devoirs.

Quelque chose chez ce jeunot lui déplaisait.

En Europe, la guerre faisait rage entre les deux ethnies, germane et française. Le conflit armé entre les deux états colonisateurs s'étendit jusque dans leurs possessions tropicales.

En 1917, il fut voté (à Paris) que les Noirs français participeraient à la défense de la Patrie. Pascal Wellé aura pour mission « l'enrôlement des tirailleurs sénégalais (5) ».

Cheikh Tidiane, devenu instituteur, poursuivait ses études en solitaire : il s'initiera au latin et au grec. Il n'avait cependant pas abandonné son projet de devenir avocat.

Parmi les milliers de soldats en partance pour les horizons glacés, un seul bénéficiera d'une situation exceptionnelle : Cheikh Tidiane Sall. Il ne connaîtra pas le baptême du feu, protégé du député, couvert par la renommée de son père qui, d'office, avait fait recruter six de ses fils.

En 1918, il obtient ses bacs, pour enfin s'inscrire à la faculté de droit de Paris. La guerre lui prendra trois des six frères mobilisés. La France victorieuse, dans l'allégresse, fêtera ses défenseurs.

(5) Le corps des tirailleurs sénégalais comprenait tous les Noirs d'Afrique colonisée.

Ce jour de la victoire, Cheikh Tidiane pleura de tristesse. Pascal Wellé, sablant le champagne des vainqueurs, lui demanda : « pourquoi pleures-tu, petit, un jour comme celui-ci ? »

Cheikh Tidiane Sall, à qui son ophtalmologue venait de prescrire le port de lunettes, les posa sur la table et répondit :

— Il aura fallu combien de morts africains pour que moi, je puisse accéder aux études supérieures ?

Les convives (rien que des Blancs métropolitains) restèrent silencieux.

— Petit, en raisonnant comme tu le fais en ce moment, tu risques de devenir inconsciemment raciste.

Cheikh Tidiane regarda Mme Wellé, attablée avec eux. Il remit ses lunettes et rétorqua :

— Nous devons reconnaître que, sans cette guerre, les portes de l'université seraient encore fermées aux Noirs africains. Ce n'est pas du dénigrement, mais plutôt un constat.

Deux mois auparavant, le tuteur et son protégé s'étaient verbalement heurtés. Au cours d'un échange d'opinions, Pascal Wellé avait déclaré que « les Noirs sont inaptes à la science ». Cheikh Tidiane avait bondi pour réfuter :

— Mais tu ne connais rien de l'Afrique. Comment peux-tu dire cela ?

— Un futur avocat se doit de faire travailler ses méninges, intervint Mme Wellé pour calmer les deux hommes.

Cheikh Tidiane se retrouva seul au fil des semaines. Il traîna autour des animateurs de la « Ligue des Communistes ». Puis il partit comme il était venu,

sur la pointe des pieds. Il se rendra souvent seul au Café le Croissant. Jean Jaurès y avait été assassiné en 1914. Il avait tout lu de cet homme et il l'admirait en silence.

Ses visites à Pascal Wellé s'étaient bien espacées. Il y rencontra le jeune Léon Mignane, venant du pays. Le Léon Mignane d'alors était bien maigrichon, le front agressif sur un visage au regard fuyant. Comme un aîné et son cadet, ils se verront souvent hors de chez les Wellé.

A la fin des années 30, Cheikh Tidiane, nanti de ses certificats et diplômes, rentrera au Sénégal. Il s'installe à Dakar. Sommité, unique Noir au sud du Sahara à jouir d'un pareil rayonnement intellectuel, partisan de l'assimilation, il exerce son métier en libéral. Il se hisse au-dessus des intrigues politiciennes, des coteries de la loge maçonnique qui s'implantait à Dakar... Il épousera une cousine éloignée.

La seconde guerre des Européens (des mêmes tribus qu'en 1914-1918), en 1939, le surprendra en pleine activité. Patriote de parole et d'esprit, il sera pétainiste, un temps, avant de rallier le petit noyau d'Africains progauillistes.

Dès la fin des hostilités, homme influent, il s'emploie à envoyer des contingents d'étudiants à Paris. Il convainc ses pairs en disant : « La guerre des *Tubabs* nous est profitable... Nous devons former des cadres. »

Il écrira à Léon Mignane, resté à Paris, de revenir au bercail, « pour œuvrer à la réalisation de l'Union Française libre et démocratique ». Léon Mignane lui ravira la direction des opérations dont il était l'initiateur. Second, réduit à n'être qu'une justification pen-

dant plus d'un demi-siècle, il ne tarda pas à se poser des questions.

Le survol de sa vie en ce vendredi matin lui dévoila les faiblesses de son caractère... Il ressentait de cruelles et profondes morsures à ces souvenirs. Une houle souterraine de limons amers charriait en lui des regrets...

De 1914 à ce jour, il n'avait été qu'un tronc flottant, servant à aider les autres à traverser la barre.

\*  
\* \*

De son bureau, il jouissait d'une vue plongeante sur les toitures en tuiles des maisons du quartier à l'architecture coloniale : le Plateau. Il était témoin de l'expansion urbaine de Dakar et de sa modernité : l'émergence des buildings. Fixant le dôme de la cathédrale, ses souvenirs s'entrechoquaient, se diluant les uns dans les autres pour reconstituer une surface tourmentée.

Vers l'édifice Pasteur, il suivait le vol des vautours. Il se posait souvent des questions sur ces rapaces : « Qu'est-ce qui peut les obliger à voler d'un point à l'autre, au-dessus de la ville ? »

Ses préoccupations étaient autres ce jour-là. Narcisse, il revint à ses problèmes.

Son intention de démissionner datait d'environ un an ; avant la commémoration du soixante-dixième anniversaire de Léon Mignane. Il savait Léon plus âgé qu'officiellement déclaré sur son jugement supplétif.

En préparation à cette fête, un conseil interministériel s'était tenu sous la présidence du Premier ministre. Badara, ministre de la Culture, maître d'œuvre,

heureux de cette veine qui le plaçait à la tête de l'actualité, donna lecture du programme des diverses manifestations : « Jour férié sur l'ensemble du territoire national ; conférences et veillées à l'africaine dans les lycées et université, pour étudier les écrits du Vénéral ; tenue d'un colloque sur la théorie de l'Authénégraficanitus, avec des sommités universitaires, tant européennes qu'africaines et arabes, ainsi que celles de la diaspora noire ; séance solennelle d'ouverture avec le témoignage du doyen Sall », finit-il d'énumérer en laissant errer ses yeux au regard perçant d'un côté à l'autre de la table, quémendant un sourire, une mimique d'approbation.

— Tu as omis de citer la Radio, la Télé, et le *Quotidien National*, fit remarquer Mapathé, qui ne voulait pas être oublié :

— Oui... j'allais en parler.

— Bon, coupa Mam Lat Soukabé... moi, je propose l'acquisition d'un Boeing... comme cadeau au Vénéral.

Trois revues d'aviation en feuilles blanches lustrées passèrent de main en main. Chacun fit étalage de son savoir aéronautique : « autonomie de vol, sécurité, envergure, turbo-réacteur ».

« Il y a une salle de bains », clama le ministre des Travaux Publics avec émerveillement. « Et alors ! maugréa son vis-à-vis, lui, chargé de l'Hydraulique. C'est banal ce truc aux States. Tous les big bosses en possèdent au moins un », ajouta-t-il. Il avait vécu cinq années à New York comme membre de la délégation permanente à l'O.N.U.

— Tout le monde est d'accord ?

— Est-ce que je peux savoir combien va nous coû-

ter ce jouet ? demanda le doyen. Déjà le premier zinc nous revient très cher d'après les Finances.

— Doyen, je t'arrête, apostropha Mam Lat. Je ne me rappelle pas avoir mentionné la cherté du premier avion. J'avais dit, ici, que la fréquence des réparations faisait courir un grand risque à la nation. Et c'est lors de ce conseil que j'ai proposé l'achat d'un Boeing. C'est moi qui en ai eu le premier l'idée.

— Bien ! articula le doyen.

Un demi-sourire écrasa l'épaisse moustache colorée de Mam Lat Soukabé, content d'avoir noyé le poisson. De tous les ministres (22), Cheikh Tidiane Sall était le seul à lui faire abandonner son attitude dominatrice.

— Je n'ai pas fini ! Cet avion coûtera combien ?

— Trois milliards et des poussières.

— De nos francs C.F.A. ?

— Oui.

— Comment le peuple va-t-il payer cette somme ? Avec des coques d'arachides ou avec des tourteaux ? Vous semblez oublier la sécheresse.

— Nous négocions avec les fabricants.

— Par l'intermédiaire d'une banque. Les banquiers ne sont pas des enfants de chœur.

— Sommes-nous des enfants de chœur ? demanda Mam Lat, martelant la table pour l'impressionner, et comprimant son visage au noir anthracite.

Comme dit la légende, un lion en colère lèche ses babines. Il en fit autant, fulminant. On entendait sa respiration.

Pendant un moment, chacun crut qu'il allait boxer le doyen.

Quels que soient le lieu et le moment, le vieil homme professait une franchise qui frisait la naïveté. « L'homme politique doit se garder de dire toute,

toute la vérité », lui avait déclaré Pascal Wellé. Cette phrase était sa lanterne rouge. Il se refusait à la garder allumée en dedans de lui. Calmement il répondit :

— Comme des servants de la politique, Mam Lat, ma réponse est : oui.

Tous étaient sidérés à cause de sa maîtrise, de la brutale révélation, ou de la cruelle vérité ? C'est le ministre des Travaux Publics qui déclencha la furie de la tempête. A qui mieux mieux, ils déballèrent leur virulence verbale. Il était devenu la bête expiatoire. En déversant leur hargne sur lui, ils cherchaient à s'attirer les faveurs du Premier ministre et du ministre des Finances. Les deux camps rivaux découvrirent finalement un terrain d'entente.

Daouda, rasséréiné par cette levée de boucliers, laissait son adversaire, Mam Lat Soukabé, conduire l'attaque. Il se gardait d'intervenir, fuyant sciemment sa décharge colérique. Il échangeait avec Corrêa et Haïdara des oeilades.

Talla, ministre de l'Enseignement supérieur, assis au bout de la table, face au trône vide, choqué par cette agression verbale, réagissait, comme si on le piquait, à chaque phrase désobligeante à l'encontre du doyen. Le bout de sa langue rose tapi sur sa tavelure, il observait le vieil homme. Le doyen, les bras croisés sur la poitrine, devisageait chaque attaquant. Il demeurait serein, presque indifférent à ce manque d'égards pour son âge. Justement, Talla compatissait aux invectives, à cause de cela. Il se garda d'intercéder en sa faveur, comme le lui dictait sa conscience. Lui-même ne souscrivait pas à l'achat d'un Boeing, en cette période de calamité naturelle. « Trois milliards et quelques millions, plus les intérêts, seraient plus utiles aux paysans, à l'université, qu'à satisfaire la mégalo-

manie d'un vieillard. » Il étouffa ses réflexions. Il était désolé de son manque de courage pour soutenir le doyen.

Nafissatou, ministre de la Condition féminine, fixa Talla. Dans les yeux de la femme se lisait ceci : « Dis quelque chose ! Tu es un HOMME. »

À ce même moment, Badara (Culture) s'était retourné vers Talla pour lui murmurer : « Il nous emmerde ce vieux con. Est-ce que l'aspect financier est important ? » Talla se garda bien de répondre.

— Messieurs, Messieurs, le Doyen n'est pas contre le fait d'acheter l'avion. Il faut le laisser s'expliquer, dit Nafissatou, ne pouvant plus se taire ou n'être qu'un simple témoin.

— Nafissatou, le Doyen a une bouche pour parler, la rabroua Mam Lat Soukabé avec véhémence, et tenant à imposer son idée.

— Doyen, pourquoi es-tu contre cet avion ? intervint Wade (Armées).

Cheikh Tidiane gonfla sa poitrine pour répondre :

— Ce n'est pas en période de sécheresse qu'on s'offre un jouet de ce prix. Outre son prix très élevé, il y a les intérêts à payer. Qui va avaliser ce prêt ? L'État au nom des déshérités de notre peuple ? Ce cadeau en ce moment est un détournement du bien public.

— Doyen, tu dois penser à l'esprit culturel de cet anniversaire. Le Vénéral est le fondateur du Sénégal moderne, opina Badara.

— Il ne faut pas confondre gaspillage et culture. Et je ne changerai pas d'avis sur ce sujet en cette période où nous demandons des secours de par le monde.

À cette réunion, Cheikh Tidiane se heurta de plus

en plus aux ministres, animés d'une volonté manifeste de l'éliminer. Lui-même se découvrit très âgé... plus de soixante-quinze ans.

La semaine d'après, en audience privée, Léon Mignane le taquina :

— Mais, mais, tu as effarouché les petits (il appelait ainsi les ministres à cause de leur âge). Tu dois comprendre que cet avion n'est pas ma propriété privée.

Cheikh Tidiane scruta le visage du président de la République et lui dit :

— Cet avion n'est ni indispensable, ni une priorité pour le pays. Un truc superflu qui nous revient très, très cher, Léon.

— Je dois voyager ! Avoir des contacts personnels avec certains de mes pairs, les patrons des patrons, afin d'attirer les investissements chez nous...

Cheikh Tidiane secoua négativement son crâne rasé et dit :

— Léon, dis-toi que l'enfance ne se vit pas dans la vieillesse.

Des sourires de dépit voilèrent l'œil de Léon Mignane que l'acrimonie des paroles piquait.

Cheikh, des jours durant, se répéta que « Léon est un monarque... »

\*  
\* \*

C'était un après-midi de préhivernage. Le vieux couple Sall, installé à l'angle de sa véranda à colonnades, profitait du maigre vent. Les naccos, renforcés de fins grillages en nylon vert, les protégeaient des assauts des insectes. Des rayons de soleil hardis tra-

versaient le feuillage du flamboyant, jumelé à un baobab. Les ombres dansaient au gré du vent... La mer, pas très éloignée, mugissait. Le long du mur, courait une bande de plusieurs variétés de fleurs...

— Veux-tu que j'appelle un médecin ? demanda la femme, sans quitter des yeux Cheikh Tidiane.

— Ce n'est pas physique, répondit le vieil homme, en chassant de la main une petite araignée qui, suspendue à son fil invisible, tombait du plafond en bois. Je pense à donner ma démission du gouvernement.

Djia Umrel Ba poussa un soupir, le regard ailleurs. Un rai lumineux rencontra son œil et s'y posa. Elle déplaça son visage.

Destinée à cet homme dès sa naissance, selon la tradition, à l'âge de sept ans, elle était inscrite à l'école française, pour être la compagne de Cheikh Tidiane. On la maria à l'âge de douze ans. Le mariage fut consommé à seize ans, lorsque Cheikh Tidiane allait sur ses trente-trois ans. Déjà mariée, elle fréquentera l'École Normale des filles, puis se retirera pour remplir son rôle d'épouse.

Aujourd'hui, la cinquantaine passée, elle s'habillait à l'ancienne mode des Signara. Les cheveux blancs enveloppés dans un fichu mauve. Une chaîne dorée, passée autour du cou, retenait ses lunettes. En 38, elle était l'unique femme noire à conduire une traction avant coupé. Elle avait reçu à sa table des gouverneurs. Elle recevait encore des avocats, des instituteurs, des écrivains, des intellectuels, des artistes de cinéma : Georges Milton, venu tourner le film *Bouboul, premier roi nègre* ; Joséphine Baker en pleine gloire ; Annie Ducaux, Habib Benglia, Henri Baur, de passage pour un autre film : *L'homme du Niger*.

Elle avait un esprit très vif, et le poids des années avait cette qualité naturelle.

— C'est cela qui te tourmente ! dit-elle.

Elle avait remarqué la morosité de son mari, son manque de sommeil.

— Oui.

— Que va dire Léon (elle aussi disait Léon).

— Je ne sais pas.

Elle saisit son verre et observa son époux avec compassion. Elle ne voulait pas harceler l'homme de questions. Tant d'années de vie commune lui avaient fait connaître son caractère.

— Tu crois qu'il va bouder, se fâcher ?

Elle se répondit à elle-même, en pensant : « Léon sera furieux. Vindictif comme il l'est, il cherchera à t'humilier. »

— Je suis très âgé ! Il est temps de prendre ma retraite.

Elle savait qu'il mentait. Elle ne voulait pas lui faire comprendre qu'elle le connaissait bien mieux qu'il ne se connaissait. Léon Mignane et lui avaient des choses en commun. Elle déposa le verre de limonade... (préparée maison).

— C'est vrai ! Nous sommes âgés. Je te félicite de ta décision. Ce jour-là, nous devrions réunir nos enfants pour fêter cette sortie, hein ?

— Oui, acquiesça-t-il.

La tourterelle cendrée répétait son roucoulement, perchée dans les arbres.

Djia Umrel n'a jamais porté Léon Mignane dans son cœur. Lorsqu'elle le vit pour la première fois en 1945, elle confia à son mari : « cet homme est de la race des hyènes », signification : fourbe.

\*  
\* \* \*

Badou, son fils cadet, professeur de lettres modernes, vint les voir, un soir. Le père et la mère sortaient de table.

— Entre, entre ! Nous écoutons de la musique.

Elle avait pris les deux mains de l'homme qui la dépassait d'une tête.

— Ta famille ? Les enfants ?

— Nous nous portons bien.

— *Joom Gallé* (6) est là.

Le père et le fils se donnèrent l'accolade avec énergie.

— Comment vas-tu, fils ?

— Sénégalaisement... Et toi *Joom Gallé* ?

— Comme tu me vois.

Ceci dit, le vieil homme ouvrit ses bras. Sa femme évita de justesse le bras droit. Le vieil homme, en robe de chambre, sentait la lavande.

— Assieds-toi là..., l'invita la mère. Je suis passée chez toi cette semaine pour emprunter un livre.

— Oui, je sais.

— Toujours actif ?

— Je fais ce que je peux, *Joom Gallé*.

— C'est très bien d'avoir la foi. Tu dois enlever ça... (il désigna la barbe de son fils). Tu n'es pas beau avec. Ta femme ne te l'a pas dit ?

— Si.

— Peut-être qu'il plaît ainsi à sa femme, dit Djia Umrel.

(6) *Joom Gallé* : maître de céans.

— Tu prends un porto, un vrai Sanderman, maintenant qu'il n'y a plus de colonies portugaises.

— Oui, répondit Badou.

— Je vais faire le service, lança le père en se retirant.

Djia Umrel approcha sa figure pour chuchoter, inquiète :

— Rien de grave chez toi, au moins ?

— Mère, rien de grave. Toute la famille se porte bien, répondit Badou, ses yeux plongés dans ceux de la vieille femme.

— Alhamdoulillah ! J'aime mieux cela.

— Figure-toi, fils, que ta mère se maintient mieux que moi, lança Cheikh Tidiane en serrant la bouteille sous son aisselle droite, les verres à la main.

— C'est normal, je suis plus jeune. Mais je suis sujette à toutes les maladies.

— Cela est vrai.

La conversation s'anima sur la longévité des femmes, des hommes ; l'espérance de vie des Africains.

La symphonie de Daphnis et Chloé meublait les instants de silence. De temps en temps, les deux hommes trinquaient.

— Est-ce que je dois vous laisser seuls ?

Ils se dévisagèrent.

— Oui, mère.

— Mon fils, tu es encore antiféministe après l'année de la femme.

— Je n'ai pas dit à la femme de partir. J'ai demandé à ma mère... de m'excuser...

— C'est très subtil... Mais j'ai compris.

— *Debbo* (7), je t'aurais suivie volontiers... mais on me maintient avec autorité.

— Et la bouteille de Sanderman est ton geôlier...

— On ne peut rien te cacher, *Debbo*.

Elle haussa les épaules avant d'embrasser Badou et lui souhaiter « une bonne nuit ».

— *Joom Gallé*, ne profite pas de mon absence pour te libérer avec le porto.

— Promis...

Elle partit, ils vidèrent encore leur verre. Badou promena son regard sur les meubles ; des bibelots européens du siècle dernier les ornaient.

— *Joom Gallé*, la sécheresse ravage bêtes et gens dans nos campagnes. Et voilà que nous gaspillons nos économies. Nous nous endettons pour une mascarade ! Et c'est toi qui va présider cette cérémonie d'allégeance, de déification.

— C'est pour me dire cela que tu es venu ?

— Oui, *Joom Gallé*.

Cheikh Tidiane s'était beaucoup chamaillé avec son fils cadet. Celui-ci avait adhéré au P.C.F. (Parti Communiste Français) à l'époque coloniale. Dans le milieu estudiantin, Badou avait été très célèbre. Ses positions extrêmes rendaient tout rapport avec son père explosif.

Lorsque le Général Charles de Gaulle fit escale à Dakar en 1958, proposant une communauté aux colonies d'Outre-Mer, il s'était heurté à cette jeunesse des années 40. Un grand meeting (célèbre par la suite) avait eu lieu à la place Protet (devenue place de l'Indépendance). Le Général y prononça son discours

(7) *Debbo* : femme.

clé. Les tribunes étaient occupées par les notables, chefs traditionnels, administrateurs, élus. Des soldats en armes assuraient le service d'ordre...

Déjouant la vigilance des gardes, Badou vint se planter devant le Général qui prononçait son allocution. Il étala son calicot. En lettres rouges se lisait : « NOUS VOULONS NOTRE INDÉPENDANCE IMMÉDIATE. » De Gaulle, énervé par ce malappris, s'interrompit pour déclarer : « Si les porteurs de pancartes veulent l'indépendance, qu'ils la prennent. » A ces mots, orgueilleux, le Général mit fin au meeting.

Cheikh Tidiane au centre de la tribune, comme tous, avait reconnu son fils. Il était la cible de tous les regards réprobateurs. Si, à la minute, une arme à feu avait été à sa portée, il aurait abattu Badou. On soupçonnait Cheikh de frayer avec les communistes. Le Général de Gaulle refusa de le recevoir, ainsi que le Gouverneur Général de l'A.O.F. Cheikh coupa les vivres à Badou qui, du coup, vit sa bourse sauter.

Badou poursuivra ses études sans aide, sauf ce que sa mère en cachette lui faisait parvenir. Il connaîtra toutes les privations, sans changer d'un iota. En 1960, Djia Umrel réconcilia le père et le fils.

— Fils, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda le père.

— Que tu t'abstiennes de présider cette farce.

— Je ne peux pas te mentir et me mentir ! J'ai accepté de le faire...

— *Joom Gallé*, Léon Mignane se sert de toi. Et je sais par ouï-dire que les mandarins de ministres se moquent de toi.

Le père, sans s'énerver, accusa le coup. Il ne s'attendait pas à une telle franchise.

— Badou, crois-tu que Léon tomberait si je refu-

sais de présider cette cérémonie. Ou alors que le pays se soulèverait ? Ou encore que la sécheresse prendrait fin ?

— Non ! Franchement, non. Ta participation ou non-participation ne changerait rien, dans l'immédiat, à la misère du peuple. Néanmoins, en tant que fils, conscient de l'enjeu, ce serait avec fierté que je me dirais : « Mon père a été un homme. » Léon Mignane avec son Authénégraficanitus, n'a d'africain que sa peau noire. S'il pouvait se blanchir, il le ferait. Je ne suis pas venu pour te parler en tant que communiste... Mais comme un fils à qui l'on doit du respect, et qui en doit aussi.

Cheikh Tidiane laissa errer son regard. La lumière de la lampe sur pied taillait à vif ses traits. Une expression de gravité se peignit sur son visage. Ce tête-à-tête fit jaillir en lui cette très ancienne pensée : « Lorsqu'on dit à un fils ton père a été un Don Juan, le fils en est fier. Mais lorsqu'on dit à ce même enfant ton père a été un poltron, il se fâche. » Empruntant le ton de la confession il débuta :

— Je suis de deux époques. Plus de la moitié de ce siècle, je me suis convaincu que j'étais Français. J'avais tout fait pour être reconnu comme tel. Et j'avais fini par me convaincre de ma francité. Sais-tu que cette période de ma vie a été la plus importante. Pendant cette ascension, comme un tournesol, je subissais le tropisme européen. De là-bas me venait le soleil, la lumière nécessaire à ma vie spirituelle. Regarde autour de toi. Rien ici n'est un produit de chez nous. Rien de l'héritage de mon père, de mon grand-père. Dans cette bibliothèque, les livres sur l'Afrique n'occupent qu'une infime partie. Et encore ils sont décrits par des Européens. Par contre, si tu

veux des ouvrages en grec, en latin, en allemand, en anglais, en italien, en français, tu peux les consulter.

Ils orientèrent leur regard vers les rayons aux livres reliés avec goût. Le père livrait ses pensées les plus secrètes. Chacune des phrases avait été un long labour de fouille et de jour et de nuit en son for intérieur. Il poursuivit :

— Ma francité m'atteint là. (Sa main passa au-dessus de son crâne rasé.) Elle m'étouffe. J'ai refusé d'opter pour la double nationalité. Ta mère aussi. Je ne croyais pas à l'indépendance. J'avais voté oui pour la Communauté franco-africaine. J'ai été un artisan de l'éviction, à tous les postes administratifs, de tous ceux qui ne partageaient pas à l'époque cette option. Je ne me culpabilise pas.

Badou était peiné par cette confidence. Son père lui apparut autrement qu'il ne se l'était imaginé. En venant il s'était préparé à un affrontement. Mais devant les bonnes dispositions de son géniteur, il restait penaud. Il écoutait.

— Je n'ai jamais été un lâche. Un timide ? C'est vrai. J'ai été un publiciste de Pascal Wellé. J'ai servi de marchepied à Léon Mignane. C'est entre ces deux hommes que se situe ma vie. Que veux-tu, fils ? lui demanda-t-il.

Le fils s'était tu, comme quelqu'un de bien élevé s'efface devant un aîné pour lui céder le passage : le droit à la parole...

— J'ai vu l'évolution des avions : du coucou de Jean Mermoz à la fusée menant le premier homme sur la lune. J'ai pris connaissance à Paris de la Révolution bolchévique ; j'ai vécu la fin de la Première Guerre mondiale. J'ai été témoin de la guerre du Rif, de l'occupation italienne de l'Éthiopie... de sa libéra-

tion, de la guerre d'Espagne, de l'attaque de la Finlande par les Russes, de la Seconde Guerre mondiale, de la fin des conquêtes coloniales, des Indépendances africaines. Il me reste un vœu à formuler : voir tout notre continent libre...

— C'est une question d'années, *Joom Gallé*, se hasarda à dire Badou.

Le père feignit un sourire pour cacher la gravité de sa pensée : la mort. Une mort qui lui ravirait cette ultime chance. Il se lissa les sourcils d'un geste instinctif et répéta :

— Tout n'est qu'une question de temps. Puis d'un ton ferme il interrogea : crois-tu à l'inévitable victoire du Communisme ?

— Oui, *Joom Gallé*. Ce sera peut-être long mais j'en suis convaincu.

— Le poète dit que « Vous êtes des Rocs. »

— Semblème a bien raison.

— Où as-tu puisé cette sève qui coule en toi ? De moi, de mon milieu, de l'environnement, tu as tout rejeté. Comment as-tu fait pour échapper au sortilège européen avec ta formation ? Moi, Léon Mignane, les anciens combattants des deux guerres, malgré le tiédisme de nos rapports avec l'Europe, nous lui restons attachés. A défaut du sein maternel, on tête celui de sa marâtre.

Comme une bonne ménagère laisse l'eau trouble déposer ses impuretés au fond du canari, il fit encore une pause. Il soliloqua pour déclamer cette strophe.

« Mon existence n'a été qu'une fraction de seconde sur le cadran des siècles. »

— Encore de Sembène, affirma Badou. *Joom Gallé*, l'Europe n'a aucun pouvoir attractif sur nous. Pas plus qu'un autre pays.

Le père leva ses lunettes sur le fils et demanda :

— Est-ce que l'Union Soviétique n'en a pas.

— Non, *Joom Gallé*.

— J'espère et souhaite que tous tes camarades aient la même détermination que toi.

— Ils l'ont.

— Alors, fils, vous poursuivez une lutte menée il y a plus de cinq siècles par nos aïeux. Mais sachez que le continent africain est l'enjeu du monde à venir. La qualité de la vie du prochain siècle dépendra des Africains. Quant à moi, je prononcerai le discours inaugural pour le faux soixante-dixième anniversaire de Léon. Je te remercie de cette soirée, et de sa leçon. N'oublie pas non plus que Léon recrute ses thuriféraires parmi ceux de ta génération.

Cheikh Tidiane prit la direction de la sortie. Badou le regarda un temps avant de comprendre et de le suivre.

— Bien le bonjour à ta famille, dit le père en le fixant.

Il avait en mémoire la pancarte, agitée face à de Gaulle.

Le fils parti, il referma la porte à clef.

\*  
\* \*

Les jours se pliaient en semaine. Tous les canons des media étaient orientés vers la fête, pour une action psychologique. L'anniversaire du Vénérable prit le pas sur l'actualité. On rivalisait d'épithètes élogieuses : suprême, éclairé...

Une fondation est créée, portant son nom.

Djia Umrel Ba s'alarmait de la conduite taciturne

de son mari. L'homme s'agitait dans leur lit, les yeux ouverts, se levait pour boire de l'eau. Il précédait les interrogations de sa femme en s'excusant : « Je cuisine mon discours. »

— Ne fais pas plaisir à autrui, lui conseilla-t-elle.

Signification : si tu ne peux exprimer en public ce que tu penses toi-même, ne prends pas la parole.

— Merci, lui répondit-il.

\*  
\* \*

La place de l'Étoile vibrait au rythme des tam-tams, des balafons, des koras, des chants à la gloire du Vénérable. Elle était petite pour recevoir tout ce monde. On brandissait les photos du Père de la Nation. Les policiers réglait la circulation, dense, à coups de sifflets stridents. Les voitures officielles, munies de macarons, se suivaient à la queue leu leu. Des bus amenaient, des quartiers populeux, les membres des sections du parti de Léon Mignane. Les pionniers, en tenue, formaient une haie, derrière les gendarmes en uniforme bleu.

Le soleil du matin, tendre, avivait les couleurs chaudes, chatoyantes, rutilantes.

Dans sa voiture D.S. super, de fonction, Cheikh Tidiane Sall et sa femme, silencieux, considéraient — chacun de son côté — la foule coulant vers la même direction.

Au bas de la cascade d'eau artificielle, deux huisiers en tenue accoururent pour leur ouvrir les portières. L'officier de la garde, en dolmen rouge, cria : « Présenteeez... sabres. » Les sabres en acier inoxydable fendirent l'air, scintillants. Une fillette vint offrir

un bouquet de fleurs à Djia Umrel. La vieille l'embrassa, pendant que les photographes et les caméramen œuvraient.

Djia s'était vêtue à l'ancienne mode, rétro, un chapeau en cloche coiffait sa tête ; et ses lunettes lui pendaient au cou. Elle s'agrippait au coude de l'homme pour pénétrer dans le hall. Le vieil homme portait un complet de soirée sans décorations ; ni nationales, ni internationales. En s'habillant, la vieille lui en avait fait la remarque. « Je n'en vois pas l'utilité », avait-il répondu en la suivant.

Dans le hall de l'Assemblée Nationale se coudoyaient les responsables du Parti ; les chefs religieux catholiques, musulmans, protestants ; la Magistrature en grande tenue, toques et manteaux d'hermine ; les corps constitués, en tenue de gala ; les officiers supérieurs des Trois Armées ; les députés en smoking ; les épouses de ces Messieurs, en robe de soirée. Et par-dessus les diverses coiffures flottaient la rumeur feutrée et la senteur des parfums. On se congratulait, s'embrassait, riait sous cape. La Télévision balayait cette haute société, pendant que les flashes des photographes la mitraillaient, fixant les images pour la postérité.

Une clarté d'eau limpide, que diffusaient les larges vitrines teintées de la façade, baignait l'atmosphère de cordialité.

Le doyen Cheikh Tidiane, affable, saluait ici, là, des députés, ambassadeurs, magistrats, dignitaires...

Son fils aîné, Diouldé, député, en smoking bleu nuit, nœud papillon noir, vint à leur rencontre. Il débarrassa sa mère du bouquet de fleurs. Diouldé, play-boy, dandinait avec une fierté manifeste le nez chapeauté de ray-ban.

Le lendemain de la visite de son puiné, Diouldé avait été voir son père. Discutant avec ce dernier, il attribua à cette fête des facteurs positifs. Il déclara : cette cérémonie symbolise l'unité des citoyens autour du Vénéral.

— Diouldé, veux-tu rédiger mon discours ?

— Non ! *Joom Gallé*, non, répondit-il mal à l'aise.

En partant, il chuchota à sa mère :

— *Joom Gallé* se porte-t-il bien ?

— Il se porte bien...

— Ah ! bon...

Les sirènes escortant le Premier ministre déchirèrent l'air.

Daouda, accompagné de sa femme, Guylène, et de leurs enfants, firent leur entrée. Guylène eut droit à son bouquet de fleurs. Le président de l'Assemblée Nationale, Maguette Kane, en tenue, ainsi que le chef du protocole de ladite maison, vinrent accueillir le Premier ministre. Dans leur sillage se mouvait Badara, ministre de la Culture, plus gros, dans son smoking rouge lie-de-vin.

La clochette tinta plusieurs fois.

Les gens, à pas comptés, gagnèrent l'hémicycle. Chaque groupe d'invités avait sa place indiquée.

Maguette Kane, maître des lieux, ouvrit la séance par quelques mots de bienvenue, avant de céder le micro à Badara. Le ministre de la Culture introduisit le thème de la cérémonie. Il retraça la vie exemplaire du Vénéral, avant de passer la parole à « celui qui, encore vivant, a été son compagnon de lutte ». Le public applaudissait lorsque le doyen Cheikh Tidiane Sall prit place derrière le podium. Il fit courir son regard vers le banc du gouvernement au complet, les députés, le corps diplomatique, les magistrats et le

public. Il n'avait rien écrit. D'un débit posé, méticuleux, il commença à évoquer le long chemin sinueux emprunté par le pays. Il rappela ceux disparus depuis 1914 jusqu'à nos jours... Des noms d'illustres inconnus de notre histoire. La voix montait à mesure qu'il parlait.

... Si du temps de ma jeunesse, le système d'alors, communément connu sous l'appellation de colonialisme, ce système, dis-je, assimilateur des premiers cadres, avait d'un côté le souci de faire de nous des « Français », et de l'autre celui d'accaparer des terres vacantes, aujourd'hui, cette méthode a fait son temps. Néanmoins, nous devons avoir la probité de nous dire et de reconnaître, nous, dirigeants, responsables d'aujourd'hui, que ce même système d'alors avec ses téguments a épousé son temps. Reconnaissons encore que le colonialisme n'est plus l'occupation des terres, mais le ravalement des esprits, l'orientation sociale, le piétinement culturel, l'imposition d'une armada de conseillers optus, dont le rôle, au sein de nos administrations toutes neuves, au lieu d'être de nous aider, est de mettre un frein à toutes les réformes audacieuses, à tous les esprits entreprenants.

« Notre chance, c'est la jeunesse de notre population. Nous devons éduquer nos jeunes, les former, pour développer notre pays. Or, nous mentons... leur mentons, en leur disant que nous préparons leur avenir. Un avenir sombre, funeste. Notre système éducationnel, nos écoles particulièrement, ne sont pas des endroits pour acquérir une culture. Ce sont des centres où l'on fabrique des mandarins. Les jeunes d'aujourd'hui, nés loin des antiques bois sacrés, circoncis dans nos dispensaires et hôpitaux, grandissent dans un univers familial en désagrégation, sans éthi-

que, déchirés. Force est pour nous les Anciens, les guides éclairés, d'admettre que la morale ancienne, fossilisée, n'a aucune prise sur ce temps présent. Comment cette morale peut-elle être digérée ? Qui sert de modèle à ces jeunes ? Une grappe d'individus, légalisée dans la rapine de l'économie nationale, et qui constitue une couche de privilégiés. Ces mêmes individus bâtissent leur fortune sur la sécheresse ; se voulant authentiques, leurs laïus se drapent des lambeaux de l'ancienne culture agonisante. »

Le doyen Cheikh Tidiane Sall se tut. Il se versa un verre d'eau d'Evian.

C'était la consternation dans la salle. L'assistance était médusée. Des murmures de réprobation couraient du côté des gouvernementaux, des législateurs, des notabilités. Des « chut, chut ! » papillonnaient.

Daouda, indigné, baissa son front, se cachant des regards scrutateurs. Corréa se pencha de côté, vers Mapathé. Ce second se leva, ainsi que Badara. Mapathé ordonna aux techniciens de son département (Information) de couper la retransmission en direct du discours. Lorsqu'ils revinrent dans la salle, le doyen poursuivait :

« A chaque soleil couchant, s'ajoutant à celui d'hier, d'avant-hier, d'avant avant-hier, ces jeunes gens constatent qu'on a assassiné le meilleur en eux. Ils palpent l'évanouissement de leur rêve de demain, l'échec et l'atrophie cruelle de leur rôle de père, de mère. Chaque soleil couchant n'est qu'une étape de plus, lugubre, de la vieillesse qui les attend. Regardons autour des panneaux de signalisation routière ! Nous y verrons souvent un vieillard et une meute d'enfants, mendiant. Le premier est à la fin d'une

existence laborieuse de cultivateur, les seconds, eux, ils entrent dans la vie. Quel avenir sera le leur ? Regardons, écoutons ces enfants, ces fillettes, ces hommes, ces femmes, ces fuyards de nos campagnes. A chaque soleil couchant, ce sont des incriminations. Un dévouement verbal aujourd'hui ! Mais rébellion justifiée demain... que le pouvoir voudra mater. Des décrets, des arrêtés et des lois sont tissés en muselière pour protéger, garantir une toute petite minorité de gens. Muselière qui est suspendue sur leurs têtes, les narguant. Le libre espace où doit s'exercer le libre jeu de la liberté démocratique s'amenuise chaque jour. La liberté n'est pas un don et ne saurait l'être pour un individu, ou pour un groupe. Elle — la liberté, dis-je, est une allée par où l'individu ou le peuple corrige les abus... Et en priver le groupe ou l'individu conduit tôt ou tard à la révolte. Nous devons tout faire pour que nos enfants contrôlent cette époque technicienne. Car ils sont — et seront — les créateurs d'un nouveau mode de vie, de culture, de civilisation. Ils doivent accueillir, faire fusionner toutes les ethnies pour façonner cette Afrique nouvelle, sans mimétisme d'une civilisation moribonde. Pour conclure, je dirai que : la cécité de certains esprits dirigeants obnubile notre pays. Fêtons les vingt ans éternels de notre pays. »

Il avait fini. Son vieux regard parcourut le parterre. Chacun se retournait pour sonder son voisin. Dans les gradins réservés au public, quelqu'un applaudit, brisant le silence. L'ovation devint générale, emplissant la voûte. Tous se tinrent debout. Des poumons s'échappaient des « bravo ! », « c'est la vérité ! », « vive le doyen Sall ! ». Un désordre indescriptible se produisit. Le gouvernement complet s'était

retiré avec hâte, échappant ainsi aux journalistes, particulièrement à ceux venus d'Europe.

Des représentants de la presse européenne s'étaient rués vers le doyen, le harcelant de questions.

« Monsieur le Ministre de la Justice, avez-vous pensé à la réaction du président de la République ? »

« Monsieur le Ministre, est-ce que vous pouvez me donner copie de votre discours ? »

« Est-ce que vous vous retirez du gouvernement après ce discours ? »

A toutes ces questions le doyen refusa de répondre.

On annonça que la séance était suspendue pour une dizaine de minutes.

Djia Umrel avait du mal à le rejoindre. Elle se frayait difficilement un chemin. Ils se retrouvèrent enfin. Il lui prit le bras. On s'écartait pour leur libérer le passage. Le vieil homme sans se départir de son mutisme répondait aux congratulations par des hochements de tête.

Dans le hall, au balcon, c'étaient les mêmes gloses. Chacun interprétait une phrase, un mot. Des audacieux vinrent serrer la main au couple.

— C'est ce que tu voulais dire, *Joom Gallé* ? s'enquit la vieille, les yeux levés...

— Oui ! répondit le doyen, cherchant dans le regard de sa femme, sa propre importance. Il questionna : Ai-je bien dit la chose ?

— Je ne pouvais attendre de toi rien de mieux.

— Merci, dit-il en serrant le coude de la femme, heureux d'être admiré.

Malgré le poids de l'âge, il éprouvait le besoin d'être pris pour un véritable homme.

O Femmes ! donnez-nous ce courage, cette force de caractère de ne jamais nous draper dans le mensonge...

O Hommes ! Faites de vos épouses le baromètre de votre hardiesse.

Un vieux notable, somptueusement vêtu, la poitrine constellée de médailles, le sépara de sa femme et déclara :

— Cheikh, tu n'as dit que la vérité vraie.

Le ministre de la Justice le toisa. Au fond de lui, il savait que cet homme n'avait rien compris ni saisi ses paroles en français.

Le chef du protocole de l'Assemblée vint le quêrir. Son interlocuteur le retint au poignet pour marmonner :

— Cheikh, dis à Mignane que je veux le voir. J'ai des choses importantes à lui dire. Je t'en prie... il ne faut pas m'oublier.

Cheikh Tidiane fit ramper un regard attristé sur la mine charbonneuse du notable. Ce même type était capable, dès ce soir, de le désavouer si Léon Mignane lui en intimait l'ordre. Il alla vers Djia Umrel, lui parla avant de se pendre aux basques du chef du protocole.

Djia Umrel, le cœur serré, ne quittait pas des yeux le dos de son mari. Quelqu'un, par inadvertance, vint se placer sur son champ de vision. C'était un journaliste.

— Bonjour Madame ! Que pensez-vous du discours de votre mari ?

Prise au dépourvu, la femme sursauta ; une trépidation rapide de sa lèvre alla mourir derrière ses oreilles. A ce moment précis, son fils aîné, Diouldé, s'était précipité vers elle. Il savait pour quel journal

parisien travaillait le Blanc. Ce dernier profita de l'aubaine...

— Monsieur le Député, je vous pose la même question qu'à Madame votre mère : que pensez-vous du discours du ministre de la Justice ?

Diouldé, malgré ses ray-ban, avait le visage gris. Il garda le silence. Djia Umrel vit l'embarras de son fils et l'en sortit.

— Je vous prie de nous excuser, Monsieur.

Ceci dit, elle entraîna son fils en direction de l'escalier. Ils prirent place sur la banquette, que deux hommes libérèrent à leur intention.

— Diouldé, pourquoi n'as-tu pas répondu à ce journaliste ? demanda-t-elle, en apercevant de loin le Blanc aborder quelqu'un d'autre.

— Que veut-il savoir ?

— Ce que tu penses des propos de *Joom Gallé*.

La vieille fixa son fils, qui lui présentait son profil. Entre verre et paupière, la prunelle, luisante, roulait.

Un invité vint la saluer en s'inclinant avec déférence.

— *Joom Gallé* n'a pas à tenir un tel langage en public. Surtout que c'est en l'honneur du soixante-dizième anniversaire du président de la République. Il l'a attaqué personnellement... la presse européenne va encore discréditer le pays... et les Noirs, débita Diouldé, après le départ du salueur.

— Est-ce que *Joom Gallé* a dit ou non la vérité.

— Mère, il ne s'agit pas de vérité primaire. *Joom Gallé* devait savoir que ce n'est ni le lieu ni le jour. Il devait s'abstenir de parler. *Joom Gallé* n'est pas n'importe qui ! Il est membre du gouvernement et responsable politique.

Ils se turent.

Diouldé, très mécontent, suivait le va-et-vient que tissaient les gens. Dans la foule, il aperçut une jeune femme qui lui avait posé un lapin.

— Où est *Joom Gallé* ? demanda Djia Umrel, brusquement inquiète.

— Avec le P.M. Vraiment mère, je ne sais pas comment t'expliquer la gaffe politique de *Joom Gallé*.

— Va voir où il se trouve en ce moment.

Diouldé étouffa un grognement. L'injonction de sa mère l'irrita et le contraria. Il savait d'avance qu'il n'aurait pas accès au salon d'honneur. Sans se presser, il se dirigea vers l'ascenseur. Chemin faisant, il harponna la femme qui lui avait fait faux bond. Il se retourna et vit que sa mère le surveillait. Elle lui faisait signe de ne pas s'arrêter.

L'ambassadeur d'un pays africain vint lui embrasser la main et prit place à ses côtés.

— Pour des raisons techniques, la séance de ce matin est reportée jusqu'à cet après-midi, à 14 heures, vint annoncer un huissier en parcourant le hall du regard.

La foule se retira.

L'après-midi, le doyen Cheikh Tidiane ne se rendit pas à l'Assemblée Nationale où se tenait le colloque sur l'Authénégraficanitus.

Le surlendemain, Léon Mignane lui fit parvenir deux tomes de Lénine et de Mao. Le geste fit rire le vieux couple jusqu'aux larmes. Rendant coup pour coup, Cheikh Tidiane lui expédia deux volumes de Nkrumah : *la lutte de classes en Afrique*, et *Le Consciencisme*, avec en sus la collection de Frantz Fanon, le tout agrémenté de deux disques du Bembeya Jazz : *Regard sur le passé*.

Aux ministres, cadres et responsables du Parti qui voulaient se débarrasser de lui, Léon Mignane ordonna de ne rien faire... « Il ne faut pas que ce vieux devienne un martyr. En le gardant, il cautionne et justifie notre démocratie. »

\*  
\*

La sonnerie du téléphone se répéta avec insistance, l'arrachant à ses considérations personnelles. Il chercha les vautours dans un ciel plat... « Il va faire un sale temps », se dit-il. Ses pensées, éparpillées, égarées, se réunirent pour retrouver le fait d'aujourd'hui. « Un président de la République qui se volatilise ! Subterfuge ? Pourquoi ? Dans quel but ? »

Cheikh Tidiane décrocha l'appareil : une voix féminine lui annonça :

— Monsieur le Procureur est là.

— Faites-le entrer, s'il vout plaît, Madame.

Cheikh Tidiane était poli, racé, avec ses subordonnés. Il intercédait en leur faveur, usant de son influence. Il avait oublié qu'il avait demandé ce magistrat.

Ndaw, la cinquantaine, cheveux gris cendre, vêtu d'un caftan en tergal blanc, à l'encolure brodée de fils de soie blanc crème, tenait à la main un petit sac en cuir noir.

— Tonton, articula-t-il en prenant avec beaucoup d'effusion la main du ministre de la Justice.

(Le mot tonton, synonyme du nom oncle, est un terme de respect paternel qu'il avait pour son maître à penser).

Cheikh Tidiane le guida jusqu'aux fauteuils. Cha-

cun en occupa un. Cheikh Tidiane rêvait de lui laisser le flambeau. Mais les faits s'étaient déroulés autrement. Il savait Ndaw intègre, lucide et très perspicace. Les deux hommes s'appréciaient mutuellement. Héros anonymes, ils se dressaient contre les abus de l'exécutif. Ils parlèrent des potins de la Magistrature, des carriéristes, des parvenus, de la recrudescence des agressions, des chèques sans provision, des détournements. Le tableau se noircissait à chaque propos.

— Je pars, laissa tomber Cheikh Tidiane. J'ai voulu que tu sois le dernier à qui j'accorde un entretien, dans ce bureau. Il m'aurait été très agréable de te savoir ministre de la Justice.

Ndaw bougea, pour mieux s'accouder. Son visage énergique se comprima. La fossette au centre de son menton s'accusa.

— J'avais été informé par « radio-trottoir » d'un remaniement ministériel, mais pas de ton départ, Tonton, dit-il en sondant les traits tirés du vieil homme.

Les poches sous ses yeux s'éboulaient, débordant le cercle des verres. Des poils blancs, hérissés, envahissaient les joues et le crâne de Cheikh Tidiane.

— Ma décision n'a rien à voir avec cette rotation des portefeuilles, répliqua-t-il d'un ton déclamatoire, comme si on lui demandait de revenir sur sa décision. Je prends ma retraite, et pour de bon.

Ndaw perçut l'accent de frustration.

— Que se passe-t-il, Tonton ?

Le besoin de se confier poussa Cheikh Tidiane à révéler « la fugue de Léon » et la mort — pas naturelle — du chauffeur.

— C'est la carence de l'autorité suprême.

— Et Daouda sera investi de cette charge par notre Constitution.

— Auparavant ceci doit être constaté par la Magistrature, réagit vivement Ndaw en soulevant sa nuque. Puis il ramena avec lenteur sa tête en arrière. Passionné d'équité, il était sans modération contre les outrances. « Ainsi Daouda va monter sur le trône » pensa-t-il, avant de demander : que raconte le ministre de l'Intérieur ?

— Corréa va influencer et conditionner Daouda. Je ne préjuge de rien ! Mais leur groupe est prêt à tout... Mam Lat Soukabé ne va pas rester les bras croisés.

— Cette éclipse du Président est une situation d'exception... et sans preuve.

— La Constitution n'est pas une vérité. Elle fait fonction de loi... et sans en être une... une indication. Toi et moi savons cela. Toi et moi avons retaillé l'ancienne Constitution pour y introduire cet article qui fait d'office du Premier ministre le successeur du Magistrat Suprême, en cas de carence. Et ce P.M. héritera des pouvoirs illimités. Nous n'avons pas prévu ce coup de Léon... Toi et moi avons été les fossoyeurs de notre liberté. Tout ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, nous en sommes responsables. Moralement, cela s'entend.

Le Procureur se redressa pour saisir le cendrier sur pied. Il alluma son Ben Git ; son regard, par-dessus la fumée, fixa la photo de Léon Mignane. Il avait la même photo du président de la République, encadrée, dans son bureau, au-dessus de sa tête.

— Mais, Tonton...

Il n'acheva pas. Un rictus froid figea la commissure de sa bouche.

— Léon Mignane se faisant réélire, avec une Constitution à sa volonté !... C'est du machiavélisme !

Tonton, je me refuse à croire à cet enfantillage, ponctua-t-il d'un mouvement de tête en chassant la fumée.

— Malheureusement, c'est la vérité. Du jésuitisme. Léon est introuvable.

les deux hommes se dévisagèrent.

— Que va faire le peuple ?

Cette question du Procureur fit osciller l'attention du ministre de la Justice. Celui-ci, se perdant dans les spéculations internes et les suppositions, porta sa main à sa bouche. Sa barbe le piquait. Il traîna ses doigts sur ses joues. Elles étaient rugueuses.

Ils évaluèrent l'avenir.

Mettant fin à l'entretien, Cheikh Tidiane dit :

— Nous avons l'air de deux comploteurs.

Ndaw sourit en prenant la main du vieil homme, et dit :

— C'est vendredi, je vais à la mosquée... prier pour tout le monde.

— Je dois avoir maintenant plus de temps à consacrer à Allah. Mais je suis très lourd...

— Tu dois venir avec moi, tous les matins, pour faire du tennis. C'est très bon pour la santé et l'équilibre psychique.

— A mon âge ?

— Et pourquoi pas ? Nous Africains, nous ne faisons pas beaucoup d'éducation physique, arrivés à un certain âge, or c'est recommandé.

— Je vais voir.

Cet échange avait un peu remonté Cheikh Tidiane. Ndaw lui promit des visites.

Cheikh Tidiane, après avoir fait « ses adieux » à ses collaborateurs, gagna la sortie principale. Il déclina

le pot que voulaient lui offrir les membres de son cabinet. Il voulait se retirer sans bruit, disait-il.

A pied, il longea le trottoir côté Palais. Au sommet du bâtiment monobloc, en dessous du drapeau national, flottait le fanion de Commandant en chef des Forces Armées : signe de présence du Chef de l'État. Des touristes, par paquets, bombardaient avec des appareils photo japonais, le garde en faction devant la grande grille fermée. Deux agents en treillis, armés, faisaient les cent pas.

Le bus freina au feu avec des grincements métalliques. Cheikh Tidiane leva le tête. Le conducteur, d'un geste large, lui faisait signe de passer. Par les issues, les passagers le montraient du doigt. Quelqu'un cria : « Bonjour, Doyen Sall. » Il lui rendit la politesse, une fois sur l'autre trottoir.

L'autobus reprit sa route, en direction du port.

Il y a très longtemps qu'il ne s'était vu et senti aussi autonome. Il examinait les façades des immeubles, la devanture des magasins. Des piétons se retournaient sur son passage, ou s'arrêtaient carrément pour le voir. Leurs chuchotements le poursuivaient.

Assis sur un banc, un vigile, se délectant de l'émission religieuse du vendredi, s'était levé à son approche, pour le saluer. Cheikh le lui rendit. Un petit bout d'homme de cireur, allant dans le même sens, lui proposa ses services avec insistance. Il lui sourit.

Un taximan attira son attention par des coups de klaxon intempestifs. Il refusa l'invite. A l'angle de l'école Jeanne d'Arc, il attendit le feu rouge. Le nombre d'autos, filant à vive allure, le frappa.

— Doyen, je vous dépose ?

Cheikh Tidiane se pencha vers le jeune automobiliste, qui lui répéta sa proposition.

— Merci, mon fils, répondit-il, heureux de cette marque d'attention.

Comme une étincelle jaillit ! Il était ébahi de constater qu'aucune personne — européenne ou africaine — ne portait de casque. « En quelle année l'a-t-on abandonné ? » s'interrogeait-il. Il scruta alentour pour en découvrir un. Lui-même ne s'en coiffait plus, il y a belle lurette. « Est ce le climat qui s'est adouci ? Ou alors les gens se sont-ils métamorphosés ? » Il se dit qu'il en parlerait à Djia Umrel. A ce moment du monologue, il passa devant la cathédrale. Un spectacle insolite le figea : un lépreux, les bras entrelacés, les moignons gainés dans de vieilles chaussettes, raclait son dos arrondi contre le mur. Son corps recouvert de haillons oscillait, à droite, à gauche. Son visage atteint, traversé par le fluide sexuel, grimaça.

Le doyen Cheikh Tidiane était choqué...

— Couz (8) Nam Salla, way.

A ce nom de Salla, il fit un bond, croyant qu'on s'adressait à lui. Qui ?... Deux quidams se prenaient les mains, avant-bras, en échangeant les salamalecs.

— Samb ! Et ta famille.

— Mes condoléances, Couz. J'ai appris la triste nouvelle après coup, débitait celui de la famille des Samb.

Il était habillé d'un caftan bleu nuit soyeux, brodé de fils en soie du même ton. Son bonnet-fez, rougeâtre, encorné d'un revers de la main par coquetterie masculine, penchait.

(8) Couz : diminutif de cousin à la française.

— Nous partageons la même douleur ! A toi aussi, Samb, mes condoléances, répondit le Couz Salla, lui rendant ainsi sa politesse. Replet, le visage plein, il exhibait des canines chaussées d'or. Tout de blanc vêtu, il portait une calotte triangulaire au sommet de sa tête rasée, et une écharpe en soie négligemment jetée sur ses épaules. Il dégagait une senteur musquée, tenace. Avec ferveur, il ajouta : « Implorons la miséricorde d'Allah sur elle, et pour nous ! Nous ne vivons que pour mourir. Elle était atteinte de cancer » finit-il par dire comme pour solliciter la commisération de son interlocuteur.

— *Ndey San !*

— Une affreuse maladie ! Elle était charcutée... charcutée... Les seins...

— *Ndey San !*

— Elle me laisse trois gosses. Mourir à vingt-cinq ans. Al lahou Akbar ! Heureusement que ma première épouse a été très compréhensive. Elle a pris en charge les enfants de la défunte, en plus de nos sept enfants...

— *Ndey San !* Parfois nos épouses nous surprennent, dit prosaïquement Samb. Son regard croisa celui du doyen Cheikh Tidiane Sall. Il lui adressa un mouvement du menton en guise de salut, et demanda : Couz, tu es nippé ! Où vas-tu ?

— Je vais au Juma. Le vendredi, je tiens à prier à l'intérieur de la mosquée. Dehors l'asphalte dégage une chaleur insupportable.

— Tous les vendredis après la prière, j'ai des maux de tête.

— C'est la chaleur du goudron qui est cause des élancements. Je te garderai une place dans notre ran-

gée. Je serai à la troisième après l'Iman, côté fenêtre... La première fenêtre.

— Je te remercie, Inch Allah. Encore mes condoléances... Salla.

— Nous partageons la même douleur, Samb.

Malgré lui, Cheikh Tidiane avait tout entendu. Banale conversation, en fait. Des yeux, il suivait le Couz Salla, en pensant au Procureur Ndaw. Le manque de pratique de sa foi ne lui pesait pas. Ceci se limitait aux rites religieux du baptême, du mariage et de la mort. Il venait d'apprendre pourquoi les fidèles se précipitaient à l'intérieur de la mosquée au Juma : la crainte d'une insolation.

Il pivota. Le lépreux gagnait l'autre trottoir. Il se hâta pour rentrer, sentant la fatigue...

Sa villa se situait dans le vieux secteur du Plateau. Il avait acheté cette maison de style colonial, bâtie en pierre de taille, à un prix de faveur, lors de l'Indépendance. Une haie de bougainvilliers la clôturait. Une route en forme de fer à cheval y conduisait.

Djia Umrel Ba le vit pousser la petite porte. Elle posa le livre qu'elle lisait, ôta ses lunettes en fronçant les sourcils, surprise.

— *Joom Gallé*, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me dégourdissais les jambes, répondit-il en s'enfonçant avec précaution dans le rocking-chair.

Il défaisait le nœud de sa cravate et s'attaquait aux boutons de son gilet.

— Attends un peu ! Tu risques de prendre froid, lui dit la femme, et elle appella : Mamadou ?

Le domestique arriva, les reins ceints d'un tablier bleu.

— Apporte un verre d'eau et les pantoufles de *Joom Gallé*.

Des oiseaux pépiaient dans les feuillages.

Mamadou revint avec le plateau : il donna le verre de main à main, et plaça les pantoufles. « Merci Mamadou », prononça le vieil homme en se désaltérant par petites gorgées.

— Peux-tu me dire en quelle année nous avons cessé de nous coiffer du casque ?

— Quel casque ?

— Les casques qu'on mettait sur la tête pour se protéger du soleil.

— Mais il y a très longtemps.

— Je sais cela, *Debbo*. Mais en quelle année les gens ont-ils cessé de s'en coiffer...

La vieille femme le dévisagea, l'esprit au loin. Des doigts, en commençant par le pouce, elle comptait en parlant.

— A l'Indépendance on n'en portait plus. De cela je suis sûre. Bon ! avant ! en 1958, ce meeting avec de Gaulle ? non... Badou s'est planté au centre sans casque. En 1955, Diouldé n'en portait plus... En 1950 ? Non... En 1945-46, les soldats de retour de la guerre, non plus, n'en avaient plus... Je crois que c'est la guerre de 1939-45 qui a ruiné les fabricants. Et les casques perdirent leur prestige...

— C'est ça ! Tu as vu juste. Donc, dès la fin des années 40, le casque n'avait plus son pouvoir d'élégance, de protection. Le monde, notre monde change.

— Est-ce utile de savoir cela ?

— Un savoir inutile ! J'ai observé les gens dans la rue et cela m'a frappé. Je voulais me meubler l'esprit... Tu vas inviter les enfants... Les deux avec leur femme.

Il posa le verre vide et chaussa les pantoufles.

Djia Umrel épiait son mari. Elle était impatiente de savoir ce qui s'était passé cette nuit.

— Le ménage de Diouldé est chancelant.

— Ton fils est un chaud lapin, *Debbo*.

— Tu ne peux pas me dire ce qui s'est passé ?

— Si. Mais laisse-moi le temps de souffler.

Cela dit, il s'allongea en se balançant.

— Tu vas te laver avant de dormir.

Djia Umrel Ba, bien que disposant de trois domestiques, s'occupait personnellement de son homme. Dès que son mari prendrait son bain, elle sommerait ses fils de venir...

## CHAPITRE 5

« La Maison des Cercueils », ainsi surnommait-on le bâtiment du Ministère de l'Intérieur. Corréa en récupérant le local (ancien état-major de l'Armée de l'Air coloniale) y ajouta deux autres étages et gagna l'immeuble de plaques de ciment. C'est cette décoration de façade, lugubre par son aspect, par sa ressemblance avec des sarcophages alignés, qui était la cause de son appellation : Maison des Cercueils. Dans le sous-sol, Corréa avait aménagé une salle de projection pour la censure cinématographique.

Le service des fichiers, la centrale des tables d'écoute, tous les services de surveillance : des gens, des partis politiques, étaient groupés ici.

Corréa régnait en maître dans ce domaine. Il avait succédé au doyen Cheikh Tidiane Sall, qui avait refusé de faire charger des manifestants.

Corréa était fils de métis de Saint-Louis-du-Sénégal. Sa famille était constituée d'une branche d'aristocrates de cette ville, dont les origines dataient de l'établissement des premiers comptoirs.

C'est depuis l'Indépendance que les Corréa, et alliés, nouèrent des liens matrimoniaux avec les Noirs. Jadis, ces jeunes métis, de retour des études en Europe, s'en revenaient avec une épouse. Mais l'Indé-

pendance recouvrée, les jeunes filles métisses, avec la réduction des militaires (de l'Armée coloniale), des colons, des administrateurs, se rabattirent sur les cadres chrétiens à peau sombre. Quelques-unes, pour ne pas rester vieilles filles, se tournèrent vers la foi musulmane, en apostasiant pour devenir deuxième, troisième épouse...

Corréa fut, de tout temps, un adepte du parti de Léon Mignane. Après avoir été ministre des Finances, il céda ce poste à Mam Lat Soukabé, pour se voir confier la sécurité intérieure du pays.

\*  
\* \*

Après la rencontre secrète des ministres d'État, hâtivement, il regagna la « Maison des Cercueils ». Cette absence inattendue du Vénérable, il la ressentait comme une offense personnelle. Dès le début il avait quadrillé la ville, en renforçant les gardes par la Police portuaire, par celle de l'aéroport. Il se fit apporter la liste des étrangers entrés, sortis du pays depuis une semaine, ainsi que celle des nationaux en voyage. Dans les hôtels, la Police avait fait une descente de contrôle très discrète. Cette fouille n'avait rien donné.

Un plan de la ville occupait tout le mur en face de sa table. Il questionnait les rues d'un regard perçant.

Une suite de notes douces attirèrent son attention. Il se retourna avec son fauteuil directorial à pivot et à petites roues. Il adorait ça... D'un doigt, il éteignit la lumière blanche... et décrocha.

— Oui... merci ! Faites-le entrer.

Un homme bien râblé, les yeux injectés de sang, avança.

— Salut Diatta ! assieds-toi.

Diatta tenait un dossier cartonné couleur de sable de dune.

— Alors ?

— J'ai trouvé quelque chose.

Diatta se souleva sur ses hanches pour avancer une feuille sous les yeux de Corrêa. Expert en matière de ballon d'essai et d'intoxication, il s'occupait de la psychologie des masses. Chaque fois que le ministre de l'Intérieur avait un cas, Diatta devait le solutionner. Aujourd'hui, le problème était de trouver, dans les replis de l'actualité, comment rendre le corps du chauffeur de Léon Mignane...

— C'est trop raide, dit Corrêa en levant les paupières.

— C'est que tu voulais une solution rapide. Donne-moi jusqu'à demain — peut-être ce soir. Ce n'est pas facile de vider un fait seul, sans un contre-poids qui attire les gens... Je vais voir encore...

— Trouve quelque chose ! Je t'assure que c'est urgent.

— A ce soir alors... Et notre match avec les fonctionnaires ?

— La Police doit gagner ! L'équipe est en forme...

— Le public n'est pas avec toi...

— Cela est vrai ! Mais devant un beau football, je suis sûr d'avoir la sympathie dès les dix premières minutes. J'ai vu mon équipe à l'œuvre.

— Je connais le chemin... Bye... A ce soir.

— D'accord...

Corrêa se culpabilisait. N'était-il pas chargé de veiller sur le Vénérable ? Assurer sa protection ? Veil-

ler à la sécurité de tous ses déplacements ? L'une des amies du Vénérable ne lui avait-elle pas ouvert sa porte... ces cinq nuits passées ?

Des coups se répétèrent à la porte. Il cria :

— Entrez.

C'était sa secrétaire.

— Bonjour, Monsieur.

— Salut, Aïda.

Elle déposa le volumineux courrier. D'un œil rapide, elle constata la poussée envahissante des poils à l'oreille, au menton, et des cernes noirâtres sous les yeux.

— Es-tu malade ? demanda-t-elle d'un timbre de voix chaleureux.

— Fatigué, seulement.

— Tu travailles trop... jour et nuit... tu dois prendre des vacances.

Aïda avait contourné la table et passa tendrement la main sur la nuque de l'homme, qu'elle pétrissait. Il se laissa faire, le visage contre le ventre de la femme. Ses bras enlaçaient la taille. Il se ressentit... Un bras descendit vers la jambe, pour remonter vers l'entre-cuisse. Un flux chaud le parcourait.

— Quelqu'un attend, chuchota-t-elle, en gardant la tête entre ses mains.

— Couleur locale ?

— Ton cousin Alfred...

— Merde...

Aïda rectifia les plis de ses vêtements avant de sortir.

Alfred entra précipitamment. La coupe de son complet, sa chemise, sa cravate, ses bottes cirées et son attaché-case dénotaient une personnalité légère,

plus facilement versée dans la truanderie que dans des affaires sérieuses. Il embrassa son cousin...

— Excuse-moi Alfred, je suis très occupé. Tu vas m'attendre à la maison.

— Je suis descendu de Saint-Louis dans la nuit. Une urgence ! Jean-Louis, mon frère, gérant de l'hôtel, a été arrêté. A la suite d'une altercation il y a eu mort d'homme. Et des présomptions pèsent sur Jean-Louis. Il est encore en garde à vue.

« Un malheur n'arrive jamais seul », soliloqua Corrèa à haute voix.

— Je ne peux rien pour Jean-Louis. Il faut voir le commissaire de là-bas. Et puis sans le rapport de la police, je ne sais pas ce que je peux faire.

— Voici la copie conforme des dépositions... des témoins. Comme tu peux le lire, Jean-Louis est faussement accusé. Le gars est un voyou... Il est connu de la police.

Corrèa lut attentivement les déclarations des témoins. Il dégustait la limpidité du texte. L'inspecteur ayant dressé l'acte avait du métier. Corrèa décelait la partialité des conclusions. Avec un procès-verbal semblable aucun magistrat ne garderait un prévenu. Il aurait voulu savoir combien ceci avait coûté à Alfred. Brassant des affaires, une haute main sur l'immobilier, toute sa famille lui servait de prête-nom.

— Et la victime ? des parents ?

— Non... Il n'est pas de la ville.

— Que dit le commissaire ?

Alfred avança sa figure vers lui :

— Tu es le seul à pouvoir faire quelque chose.

— Comment ?

La tête en avant, Alfred suggéra :

— Tu fais fermer l'hôtel. Je reconnais qu'il est

miteux, sale même ! Quant à Jean-Louis, le temps de se faire oublier, je l'envoie en France pour une formation touristique. J'en ai même parlé à Jeanne (la femme de Corrèa).

Corrèa devint amère. Alfred avait parlé à Jeanne, pour que celle-ci intercède en sa faveur.

— Bon ! ponctua-t-il avec un long soupir de lassitude.

Il sonna.

Alfred se retourna d'un quart de tour. Il regardait avec attention la femme. Elle avait des formes pleines dans son ensemble indigo, cintré, qui ne cachait rien de sa silhouette. Avec son regard sans nuance, débordant de sous-entendus, il fit un clin d'œil à Corrèa, et cet œil vint se poser sur les lignes proéminentes de la femme : « Un morceau de roi », dit-il tout bas.

Corrèa dicta à la secrétaire une lettre non officielle destinée au commissaire. Il y était question de « fermeture de l'hôtel pour cause de salubrité publique et de l'acheminement de Jean-Louis sur Dakar, si rien ne le retenait, par les moyens de son frère Alfred », conclut-il s'adressant à Alfred.

— Attends dans la salle...

Précautionneux et méthodique, Alfred rassembla ses papiers et suivit Aïda...

Bounama vint faire son rapport, après avoir attendu l'irruption d'Alfred. Joufflu, très avenant, connaissant bien son « patron », il ne s'attardait pas sur certaines appréciations. Il faisait équipe avec Corrèa depuis dix ans. Directeur de Cabinet, il jouissait de tous les avantages d'un sous-ministre. Il commença :

— J'ai fini de lire les projets sur la réforme pénitencière. Vous trouverez mes observations à la der-

nière page. Nos maisons d'arrêt sont archicomblées... Une majorité de jeunes.

— Je vais décortiquer tout ceci ce soir. Assieds-toi, l'invita Corrúa, en détaillant la mise de son directeur de cabinet.

Il portait le traditionnel Trois-Abdou, en bazin blanc. Corrúa se souvint que c'était vendredi, jour de la grande prière : « Alors, quoi de neuf ? »

— La rencontre de foot entre les fonctionnaires et nous soulève des passions. Mais notre équipe est mieux entraînée.

Corrúa, éberlué par tant d'innocence en pareil moment, se mordilla la lèvre, puis la libéra pour demander :

— A propos de « radio-trottoir »...

— Rien que des rumeurs non fondées.

— Quel genre ?

— Le prochain remaniement ministériel. Hormis ce point, rien de particulier, expliqua Bounama.

— Bien, lâcha Corrúa en accompagnant ce mot d'un sourire feint.

Le téléphone résonna. Corrúa, d'un coup de pied, fit rouler sa chaise à pivot, et se pencha sur la table.

— Allô ! Oui. Une minute... Bounama, tu revieras tout à l'heure.

La porte se referma. Corrúa reprit :

— ... Oui ! J'écoute. (A l'autre bout du fil, Adolphe.) Attends, je vais consulter mon emploi du temps... J'ai une visite à faire à mon équipe. Mais je peux me faire remplacer. C'est ça ! Je ne bougerai pas... A tout à l'heure... O.K. !

Corrúa raccrocha. Aïda arriva, traînant derrière elle Alfred. Corrúa ne signait rien sans l'avoir lu, corrigé les fautes grammaticales, placé les signes de ponc-

tuation. Alfred, réjoui, enjoué, étreignit son cousin. Il invita Aïda à venir passer un week-end à ses frais. « Pourquoi n'accompagneriez-vous pas Monsieur le Ministre ? »

Il fila en quatrième vitesse.

— Annule toutes mes audiences... même celles de demain. Je ne suis ici que pour la Présidence. Dis à Bounama que je l'attends.

Corréa se leva de sa chaise. Il s'étira de tout son long. Il actionna la porte coulissante donnant sur sa terrasse, surplombant le carrefour. Une chaleur torride le frappa de face. Un sale temps, se dit-il.

A ses pieds, les branches d'arbres, feuillues, formaient une voûte ombrageante. Un essaim de gens, travaillant à la Radio, se formait. Les gendarmes allaient et venaient. La rame des voitures particulières s'écoulait unité par unité autour du jet d'eau à sec.

Le vacarme d'une moto de grosse cylindrée crevait ses tympanes. L'engin, monté par un couple d'adolescents, se faufilait entre les autos. La fille, le postérieur bien cambré, en blue-jean, collée au conducteur, lui parlait à l'oreille. Ils prirent le virage sur leurs chevilles, pour filer vers le lycée...

Corréa balançait sa tête.

— Oui.

Il se retourna, se ressaisit : le rôle du chef reprit ses droits.

— Bounama, tu vas me remplacer auprès de l'équipe de foot.

— Y a-t-il quelque chose à dire aux joueurs ?

— Juste des mots d'encouragement et la promesse d'une prime supérieure aux autres fois, en cas de victoire.

— Bien...

Le téléphone tinta encore.

— Quelle journée ! s'exclama-t-il.

— Ils sont là, Monsieur...

— Bien, Aïda... Bounama, conduis Monsieur Adolphe dans la salle de travail.

Resté seul, il ouvre un coffre-fort, derrière son bureau, et en extrait un dossier cartonné rouge ; puis sort par une autre porte à sa gauche...

## CHAPITRE 6

Ce vendredi, à la signature de la convention avec le F.I.A., Mam Lat Soukabé se prêta entièrement à son rôle. En seigneur il parapha l'acte sous le feu des actualités filmées. De souvenir de ses plus anciens collaborateurs, il ne fut jamais plus éloquent que ce matin. Adeptes convaincu et convaincant, il imita si bien l'inflexion de voix du Vénérable, que ceux qui l'écoutaient crurent un temps que c'était Léon Mignane réincarné. La cérémonie fut couronnée par un pot au champagne, offert par le ministre d'État chargé des Finances.

Héritier d'un nom prestigieux que l'histoire locale, de génération en génération, avait enrichi, réadapté, nom auquel il s'identifiait. Les griots, chroniqueurs, citaient plus de trente-sept de ses ancêtres morts, l'arme à la main, pour la défense des siens, sur de multiples champs de bataille, illustrant l'histoire du clan. Les mêmes griots y ajoutaient ceux qui ne sont pas revenus des terres froides, des hommes aux oreilles rouges.

Mam Lat Soukabé fut élevé, bercé dès son enfance par les actions héroïques de ses ascendants. Il rêvait d'être le continuateur de cette lignée de héros disparus. Habitué aux louanges, telle une image ciselée,

accrochée dans la galerie du Louvre, il répétait à ses copains d'âge : « N'oubliez pas que je suis un Lat Soukabé ! »

Son père, le Bourba Ayane, chef de canton, qui dirigeait en second commandement des villages sous l'œil vigilant de l'administrateur colonial, savait se montrer soumis.

Le Bourba Ayane avait pour conseiller Gorgui Massamba, griot de naissance, père de Daouda. Les deux pères vécurent en harmonie même si, au sein de leur société, la lisière sociale les séparant était visible. Ils furent circoncis par le même *Ngaman*. Le sang de l'un n'avait pas séché de la lame purificatrice par le souffle du vent de l'aube que, déjà, l'autre enfourchait le mortier, taché de gouttelettes rouges. La goutte de sang chuta sur le prépuce ficelé du second, avant que cette peau impure ne fût tranchée à jamais. Les deux hommes étaient plus que des frères.

Mais l'un était Bourba, l'autre, le titulaire de la geste villageoise. Leurs enfants recevront des éducations qui les distingueront, dès leur tendre enfance.

Et l'école française allait perturber cet ordre. Mais les séquelles, elles, demeureront.

Les deux adolescents feront les mêmes études, recevront les mêmes diplômes, des mêmes facultés.

Léon Mignane, député à Paris, représentant les ruraux, était le correspondant du fils du Bourba. Devenu président de la République, tenant à utiliser l'influence de ce clan, il nommera Mam Lat Soukabé gouverneur.

(Savoir que les gouverneurs de régions relèvent de l'unique autorité du président de la République. Le gouverneur est administrateur-délégué de la commune. Il coiffe les préfets.)

Mam Lat Soukabé se comportait dans sa région comme un Chef d'État, avec voiture décapotable, précédée de deux motards et fanion. Il punissait, fouettait, selon sa convenance, ses subordonnés... Il abusait de ses fonctions... faisait arrêter, ou maintenir des paysans dans une situation très humiliante. Il avait pris goût pour les armes à feu et tirait sur les gens de l'opposition. C'est ainsi qu'il déchargea presque tout un chargeur sur un homme d'Ahmet Ndour, président du conseil des ministres.

Ahmet Ndour s'en offusqua. Le poids de son autorité dans les salons s'en ressentait. Emporté, il décida de sanctionner le gouverneur. Impulsif, en proie à une colère indescriptible, sans modération, il harcela Léon Mignane.

— Comment ce blanc-bec peut-il se permettre un tel comportement, faisant fi des lois ?

— Mais Ahmet, tu te trompes...

— Alors, dis-moi, pourquoi ce faux prince se permet-il de tirer sur les citoyens ? Je suis le Chef du gouvernement. C'est à moi que le peuple s'adresse...

— En effet ! en effet ! J'entends répéter à longueur de journée à la radio, « Monsieur le Président... Monsieur le Président... » Cela crée des confusions, Ahmet !

— En tout cas, je constate que les gouverneurs sont au-dessus du président du conseil des ministres. Nous devons revoir cela... Et ce Mam Lat, je vais le sacquer.

— Mais ! mais ! Ahmet, après tout je suis le Chef de l'État. Il ne faut pas me crier dessus ainsi...

— Nous sommes seuls.

— Raison de plus pour me parler doucement sans

élever la voix. Ce n'est pas l'arbre à palabre, la Présidence.

Ahmet Ndour fulminait. Il était sûr qu'il y avait complicité entre les deux hommes. Sa prunelle gauche, veinée de fibres rousses, avec fixité, pénétrait Léon Mignane. Ce dernier, assujetti, ressentait la pénétration de cet œil, telle des épingles de tailleur qu'on enfonce dans sa chair.

— La loi est valable pour tout le monde, dit Léon Mignane, mal à l'aise, fuyant cet œil insistant qui le lorgnait avec défi.

— Je te répète que tu les protèges, ces gouverneurs. En tant que Chef de gouvernement, je n'ai aucune prise sur eux. Ce sont des intouchables. Nous devons revoir leur statut.

— Mais, mais, Ahmet, que veux-tu ? demanda Léon Mignane, le ton condescendant. Il entrecroisa ses doigts pour les faire craquer, l'un après l'autre. Cette répétition de sons incongrus déplut à Ahmet Ndour. Léon poursuivit :

— Ahmet, tu fais un travail fractionnel au sein du parti. Je suis très bien renseigné...

— Par les gouverneurs ?...

— Qu'importe... Dans quel but fais-tu ce travail ? Que veux-tu ? questionna encore Léon Mignane en se grattant le nez.

Au fond de lui, il n'était pas mécontent de la conduite de Mam Lat Soukabé. Ce coup de poinçon dans la masse orgueilleuse de son second, lui dévoilait la faiblesse de celui-ci. Et la renommée du président du conseil des ministres lui portait ombrage. Ahmet Ndour était plus connu que lui. Il se décida à multiplier ces brèves piqûres pour le pousser à se rebeller.

Avec l'habilité d'un joueur de poker, connaissant les cartes, souriant, affable, il ajouta :

— Tu es le Chef du gouvernement... Je ne connais rien du terrain. Je suis l'arbitre... Je fais mon autocritique, comme tu l'entends, finit-il de dire avec un plaisir pervers.

Il conçut une stratégie.

Ahmet Ndour, sincère, goûta son triomphe.

Qui chevauche un cheval de vent, sera terrassé par le vent.

Les semaines suivantes, il y eut une puissante vague de mutations, de déplacements, de gouverneurs et de préfets. La houle ramena Mam Lat Soukabé à la capitale...

Le président de la République le reçut.

— Mam Lat, le *Guelewar*(9) que tu es ne doit pas canarder les citoyens. Nous sommes en république, lui déclara Léon Mignane en le flattant.

Il attisait et arbitrait les conflits entre ses subordonnées, en utilisant leurs différends à son profit.

Des mois passèrent...

Un matin, une voix lointaine, caverneuse, venue du dedans, entre piles et fils de la « boîte à paroles », tint le pays en haleine.

« Tentative de coup d'État. Ahmet Ndour, président du conseil des ministres a fait évacuer l'Assemblée Nationale par l'Armée. Il refusait le vote d'une motion de censure à l'encontre de sa politique économique, déposée par les députés (de même parti). Il a engagé une épreuve de force contre la république. Le président de la République a décrété l'état d'urgence. »

(9) *Guelewar* : prince.

D'une maison à l'autre, d'un village à l'autre, les transistors, de jour comme de nuit, déversèrent les mêmes émissions. Ma tante, la langue la plus venimeuse et la plus exercée de la contrée, déclarait : « C'est la boîte à paroles qui nous relie à l'Indépendance... La boîte parlante qui ne répondait jamais à nos questions, bavardait. Et ceux détenteurs de ce truc se permettaient d'en ajouter... »

Ahmet Ndour, compagnon de Léon Mignane depuis plus d'une quinzaine d'années, sera conduit en prison...

La deuxième Constitution est révisée. On gomme le poste de président du conseil des ministres. Seul, monarque sans couronne, Léon Mignane, individualisa son pouvoir. « Dans un pays pauvre, il ne saurait coexister une direction bicéphale », concluait-il dans son discours-programme.

Mam Lat Soukabé recevra un maroquin : le portefeuille des Finances et de l'Économie en remplacement de Corréa, qui sera affecté à l'Intérieur. Mam Lat qui faisait son entrée dans le gouvernement comme Argentier sera courtisé, adulé, par les industriels, les commerçants et les hommes d'affaires. Son avenir prometteur, son étoile, gravira un autre échelon ; il assurait l'intérim en l'absence du président de la République. Il prenait du poids dans les deux sens du terme. Son ventre s'arrondissait, les joues s'empâtèrent. Aimant la parade, il se vêtait en conséquence. Des coupes à griffe de maîtres tailleurs réputés. Les cheveux précocement blanchis étaient teints en noir.

Des années de pouvoir présidentiel, solitaire, sans partage, usaient. Léon Mignane, exténué par un surcroît de labeur, faiblissait. Sa vigueur et sa santé se

dégradaient. De longues, très longues minutes de vertige, d'absence, l'ébranlaient. Le doyen du corps médical, Fall, médecin personnel, diagnostiqua une déficience et une vieille anémie galopante. Il lui conseilla d'alléger sa tâche : Vous n'êtes plus jeune. Par décence, le médecin ne lui avait pas dit toute la vérité.

Léon Mignane se confia à Cheikh Tidiane Sall.

— Ma santé me joue des tours. Il serait souhaitable d'aménager un poste de Premier ministre... On ne sait jamais.

— Il faudra une nouvelle mouture de la Constitution.

— Évidemment ! Évidemment ! Je vais même plus loin ; démocratiser la vie politique : reconnaître les trois ou quatre courants de pensée qui circulent à l'intérieur de la société. Le Premier ministre ne doit répondre que du président et, en cas de carence, le remplacer jusqu'à la fin du mandat en cours.

Le doyen Cheikh Tidiane, le Procureur Ndaw et d'autres hommes de loi s'attelèrent à mettre en place une troisième Constitution.

Par voie de référendum, doublé d'élections législatives et présidentielles, les électeurs ratifièrent les trois votes. Léon Mignane, seul candidat à la Magistrature Suprême, sera élu. Son parti (unique) raflera tous les suffrages exprimés. Léon commença son travail de bûcheron. Il élagua un bon nombres de vétérans, pour ne conserver que trois baobabs séculaires : Cheikh Tidiane Sall, Corréa, et Mam Lat Soukabé. Il les maintint dans leurs fonctions (celles actuelles).

Par-devers toutes les objections, Léon Mignane désignera Daouda Premier ministre.

Mam Lat Soukabé, ouvertement, manifesta son désaccord. Il le dit au président de la République.

Léon Mignane réunit ses deux protégés et leur tint ce langage : « J'ai fait votre éducation à tous les deux. J'ai orienté votre devenir ! Je suis convaincu que l'un de vous deux sera mon successeur. Vous devez faire équipe. Vous vous complétez. »

Mam Lat ne s'accommodera jamais de cette situation d'infériorité. Il était discourtois avec le Premier ministre. Il le provoquait par des allusions blessantes. Quant au Chef du gouvernement il n'avait aucun contrôle sur le ministre d'État chargé des Finances et de l'Économie.

Léon Mignane entretenait, suscitait ce climat de rivalité entre ses deux ministres. Il leur promettait sa succession, pour mieux conserver son ascendant sur eux.

Et ce vendredi, Mignane disparu, Mam Lat décida de tenter sa chance. Après la réception, il convoqua son brain-trust. Son ministère était un calque de son clan. Responsable politique de sa région, il disposait d'une clientèle électorale. Il décida d'œuvrer de l'intérieur, pour dessoucher Daouda. Disposant d'une large popularité intéressée, il les convoqua chez lui, après la grande prière. Avant midi, ses émissaires s'éparpillèrent pour appeler ses « amis ».

## CHAPITRE 7

Le vendredi est un jour saint. Jour de prière. Dès le *Fadjar*, c'est la visite aux tombes des défunts. Chapelet à la main, agenouillé à hauteur de la tête du mort, on communique avec lui, on implore la miséricorde d'Allah. D'allée en allée, on visite... les morts... récitant des patenôtres.

Les cadres, les bureaucrates, les fonctionnaires troquaient, ce jour-là, les habits européens pour ceux traditionnels : grand boubou, caftan, sabador, djellabah. L'amalgame des coloris égayait les regards.

Ce même jour aussi, comme un jaillissement des entrailles de la terre, des légions d'éclopés, paralytiques, aveugles, vieux et jeunes, hommes et femmes, prenaient d'assaut l'entrée des cimetières tôt le matin ; ensuite c'était le tour des magasins, des échoppes, des estaminets, des restaurants, des transports en commun, des marchés, des bars, des devantures des banques, des pharmacies, des postes, quémendant l'aumône par-ci, par-là. En ce jour saint, ils s'agglutinaient autour des feux de signalisation... harponnant les privilégiés à voiture.

Ils envahissaient le parvis des *Djouna*, psalmodiant des versets et des cantiques. Des fidèles laissaient tom-

ber des piécettes dans les écuelles, ou sur la peau de mouton élimée.

Les haut-parleurs, rivés aux quatre angles des minarets, aux dômes peints en vert, déversaient la récitation du Coran.

Le vendredi, la reprise du travail, dans les secteurs : public, parapublic, et privé, s'effectuait à 15 heures.

Après la prière du milieu du jour, le temps changea. Le bel et jeune astre câlin du matin, comme vêtu d'une toile de gaze, d'un jaune ancien, perdit de son éclat franc. Le ciel se couvrit petit à petit d'une couche de poussière fine. L'air se fit sec, brûlant, empli de la senteur des effluves sahariens. Il pénétrait, humectait les corps, imbibait les tissus.

Tous les remugles fétides des égouts, des conduites d'eau usagées, des urinoirs à ciel ouvert, des marchés mal entretenus, des tas d'immondices, se mêlaient, blessant les narines délicates des gens habitant le quartier du Plateau — le centre commercial de la capitale.

Le vent soufflait, venant du nord.

## CHAPITRE 8

Les voitures de marque se succédaient devant la maison du ministre d'État chargé des Finances : c'étaient les membres du bureau politique, des députés, de gros commerçants, des ministres. Mam Lat Soukabé, maître absolu de leur fortune ou infortune, s'organisait. D'une manière à peine voilée, il aborda la situation, sans faire d'incursion dans l'arbre de vie de Daouda. Il les alerta sur la situation économique... dont le P.M. était responsable. Il conclut en peignant un marasme pouvant conduire à des émeutes. Effarés, ses interlocuteurs s'enquirent du silence du Vénérable. Il leur répondit qu'il était trop vieux. Par tactique, il tenait en éveil sa troupe avant de passer à l'offensive...

En lui-même Mam Lat Soukabé souhaitait le retour du Vénérable...

## CHAPITRE 9

A 15 heures 37, ce même jour, Mapathé, ministre d'État chargé de l'Information, porte-parole du gouvernement, était tout secoué. Toute sa tension était portée sur le télescripteur. A mesure qu'il lisait, il était pris d'effroi. Il n'entendait pas le crépitement de la machine. La censure était imposée, avec discrétion. Aucune agence ne pouvait envoyer des informations sans être soumise à un contrôle. Les textes codés devaient être déchiffrés.

Mapathé d'un geste vif arracha la feuille pour relire le texte.

*« Depuis ce matin, Léon Mignane, président de la République, n'a honoré aucun de ses engagements. Toutes ses audiences ont été reportées à une date ultérieure. Dans les milieux bien informés, des rumeurs contradictoires circulent.*

*Le ministre d'État chargé de la Justice et Garde des Sceaux, a donné sa démission pendant une réunion top secret, cette nuit. Ce même jour, les banques de la place refusent tout transfert de fonds français, en direction des pays de la C.E.E. et des U.S.A.*

*Des Forces de l'Ordre contrôlent les véhicules, les*

*frontières, ainsi que les aérodromes. Bien que discrète, leur présence est très remarquée en ville.*

*La démission de Cbeikh Tidiane Sall, octogénaire, comme Léon Mignane, a révélé que depuis l'envoi d'un contingent de soldats au Shaba — Zaïre — tout n'allait pas comme avant, entre les générations... »*

Le Directeur de l'Information fit irruption dans le bureau. Il tenait une copie de la dépêche.

— Qui a donné cette nouvelle ?

C'est par ces mots que Mapathé, furieux, le reçut.

— C'est envoyé de Banjul, par l'Agence de Presse européenne, répondit le Directeur, en complet clair.

Son épaule gauche s'affaissait.

Les mâchoires du télescripteur se remirent à mâchonner.

Mapathé s'élança, l'œil gobait chaque mot. Le Directeur, par-dessus son épaule, lisait :

« Fidel Castro est enfin arrivé en Ethiopie... »

Mapathé regagna sa chaise et demanda :

— Est-ce que l'Agence de Presse européenne a un représentant accrédité ?

— Oui. Un des leurs, Kad, a téléphoné trois fois.

— Tu l'as reçu ?

— Non, Monsieur.

Mapathé, attrapa le téléphone, colérique, pour s'écrier : « Oui ! Dites aux journalistes que je suis en réunion de travail. Mais le Directeur va les recevoir. »

Celui-ci écarquilla les yeux, surpris. Il n'était au courant de rien pour pouvoir répondre aux journalistes.

— Tu répondras que ce n'est pas vrai ! Un démenti pour la forme, lui dicta le ministre, qui se sauva par une porte dérobée.

Il se rendit au Palais.

Le jeune Soutapha le conduisit auprès de Daouda, qui avait pris possession du bureau présidentiel.

— Tu as lu ça ? s'enquit Mapathé lorsqu'il furent seuls, en exhibant le texte.

— C'est tombé ici, aussi. J'ai fait appeler Corrèa et Adolphe.

Daouda, à la lecture du flash, était désarçonné. Cette indiscretion bouleversait son plan. Daouda ne cultivait pas sa propre popularité. Il n'avait jamais envisagé la perspective d'une compétition, pour son rôle d'aujourd'hui. Le Vénérable, en maintes occasions, lui reprochait sa timidité, son manque d'allant.

Tantôt en réunion de travail, avec le secrétaire général du Vénérable, Soutapha, il avait fait le tour des questions. Les candidats probables au poste ministériel de la Justice, foisonnaient. La Magistrature doit être ménagée. Le Procureur Ndaw ferait très bien l'affaire. « Il faut un nom en réserve ! Le professeur de droit, Djibril Ngom, est un militant fidèle », suggéra Soutapha. « Bon ! bon ! », admit Daouda, sur ce nom de Djibril Ngom, il ne mettait pas un visage. « Tu le convoqueras ce Djibril Sarr ! mettons demain à 11 heures... Mais auparavant, tu donneras rendez-vous au procureur à 10 heures... pour demain. »

Corrèa et Adolphe arrivèrent ensemble. Le premier avait changé d'habit et s'était rasé jusqu'aux oreilles. Il posa une paire de lunettes noires devant Daouda. Depuis le départ de Cheikh Tidiane Sall, Corrèa était leur doyen d'âge, et le plus ancien compagnon du Vénérable, encore en activité.

— Tu as la dépêche ? demanda-t-il à Mapathé.

— Oui. Il faudrait expulser cette agence... Figure-toi que Kad travaille pour cette agence.

— Kad est sénégalais !

— Il ne me plaît pas ce blanc-bec.

— Tu n'es pas le seul, si cela peut te consoler !

La nouvelle a été envoyée de l'étranger, lui dit Corréa, soupçonnant l'origine de l'indiscrétion, de la réunion de cette nuit. Avec Adolphe, ils avaient trouvé la parade : « Tenir une conférence de presse pour démentir la nouvelle. Le professeur Fall, agrégé en médecine, et médecin personnel du Vénéral, fournirait un certificat médical. » Et d'un ton de grand frère, il poursuivit : le professeur Fall, agrégé en médecine, sera présent à cette conférence. Tandis que toi, Mapathé, tu signeras le communiqué à donner au *Quotidien National*, pour son édition de demain samedi.

— Et le contrôle des voitures ?

— C'est au ministre des Transports à répondre à cette question. Contrôle de routine pour l'Intérieur. Pour les banques, c'est la même chose : s'adresser au ministre d'État chargé des Finances.

Mapathé avait la trouille de la presse, surtout européenne. Le Vénéral ne badinait pas avec les dérapages de langage. « Si Corréa a réponse à tout, pourquoi ne le ferait-il pas à sa place ? », se demandait Mapathé. Habituellement, les conférences de presse étaient préparées. La liste des questions sélectionnées, rendue aux questionneurs.

— Nous adoptons la conférence de presse, décida Daouda, qui, d'instinct, saisit les branches des lunettes. Autre chose, ce soir, à 22 heures, les ministres d'État doivent se retrouver. Un texte sera rédigé, hein Adolphe ?

Le Blanc comprit ce qu'on exigeait de lui. Il acquiesça de la tête.

— Corréa, reste encore, ordonna Daouda.

Les deux autres prirent la direction de la porte.

— Essaie ! Oui..., dicta Corréa.

Daouda mit les lunettes. Les objets prirent une coloration sombre, sans profondeur.

— Ça te change le visage. Un peu large... mais tu dois les garder...

Daouda allégea son cœur en lui parlant de son intention de voir le Procureur Ndaw assumer les fonctions de ministre de la Justice.

— J'ai des réserves à formuler sur lui. Il est trop ami avec le doyen Cheikh Tidiane. Et il ne sera pas facile de lui faire partager nos points de vue. Ce matin, il a été reçu longuement par le doyen. Quant à Djibril Sarr ? Il est sûr et jeune.

Un grésillement feutré se fit entendre. Les deux hommes, pusillanimes, sursautèrent.

Daouda, d'un geste fébrile, arracha les lunettes. Ce numéro était strictement privé. Le cœur en débandade, espoir ! Retour du Vénérable ! D'un timbre enfantin, il articula...

— Allô !... Allô !...

Deux secondes de silence, lourdes, pesantes, accrurent son espoir.

— Allô !... Allô !...

La réponse tarda à venir.

Les deux hommes se dévisagèrent. Des flammes d'espérance brillaient dans leurs yeux. Corréa, expert en matière de table d'écoute, eut le pressentiment que l'appel venait de très loin.

— Allô !... Bonjour Madame. Oui ! Le Président ? répéta Daouda. Un nuage noir voila son front exigu, étalant l'abattement et l'angoisse. La boule de satisfaction qui flottait dans son cœur, il y a quelques secon-

des, telle une motte de karité au soleil de midi, fondit. Une déception sans limite figeait son activité cérébrale. Il était sans réaction : Non !... Non !... Je n'ai pas raccroché Madame. Oui... Oui... le Président...

Rapidement, il murmura à Corréa : « C'est Madame ». Corréa fronça les sourcils, interrogateur. « Madame la Présidente ? » La vive et vieille animadversion refit surface.

A l'époque où il assumait le secrétariat du Président, le Vénérable, en voyage, avait fait parvenir un paquet à remettre à Madame. En fin de journée, il se rendit au Palais. Il n'avait qu'à traverser le jardin pour être dans les lieux. Connu, reconnu, le majordome, occupé ailleurs, le laissa seul. Au bout d'une longue attente, il partit en exploration. A chaque porte, il donna, un, deux, trois coups, avant d'introduire sa tête. Progressivement, il atteignit la chambre à coucher. N'ayant pas reçu de réponse à ses coups, subrepticement, il risqua un ceil.

Abomination ! A travers le grand lit, dans une posture sans équivoque, Mam Lat Soukabé, nu, pelottait Madame.

Il referma les battants, poursuivi par les gémissements de la femme. Ce que ses yeux avaient vu était rejeté par son estomac. Il remit le paquet au majordome, broyant du noir. Homme entier, il ne pardonnait pas à Madame d'avoir trahi « son père spirituel ». Sa haine pour Madame triplait, lorsqu'il pensait à Mam Lat Soukabé. « Oser baiser la femme du président de la République ! Ton protecteur ! Un inceste moral ! », se répétait-il dans son for intérieur. Et lorsqu'il les voyait, danser, échanger des propos en public, tout en restant dans le domaine de l'étiquette

protocolaire, sa rancœur s'aiguissait. Et l'image de l'accouplement se faisait plus vivante. Il oscillait entre la dénonciation de la femme infidèle, ou le silence. Il conclut que le Vénérable, Père de la Nation, sage, respectueux, était au-dessus de ces cochonneries.

— Oui Madame, je suis là ! Je vous écoute...

De sa main libre, Daouda sollicitait l'aide de Corréa. Celui-ci avança son buste pour griffonner : « Il se porte bien ! Ainsi de suite... » Daouda amincit ses paupières pour lire et formula :

— ... Le Vénérable ! Il se porte bien. En effet ! En effet ! Un léger refroidissement. Il fait en ce moment un sale temps. Non !... Oui... Il va mieux. C'est simple il s'est rendu à l'Assemblée. C'est ça ! La dépêche ? rien de vrai... sauf que le doyen Cheikh a effectivement quitté le gouvernement. Ne répondez pas aux journalistes... même à leurs questions écrites. Je vous comprends. Il va vous rappeler... Je ne suis pas dans son bureau. Je suis à la Primature... d'accord ! d'accord ! très bien ! Mam Lat Soukabé ! Je lui ferai la commission... Bonne journée !

En répondant, Daouda avait passé sa main sur son visage comme pour enlever des toiles d'araignée. Le nom de son adversaire enflamma à nouveau sa colère. Il fixa Corréa sans le voir, absent mentalement. Il ne se souvenait plus d'aucune phrase prononcée par lui.

— Je ne souhaite à personne de vivre cette situation. J'avais complètement oublié la famille du Vénérable, dit-il, s'adressant plus à lui-même qu'à son vis-à-vis. Et sur un ton sec : Pourquoi devons-nous cacher la vérité à cette femme ? Au pays ? Dis-le-moi Corréa ?

— Que te répondre ?

— La vérité !

— Je ne la connais pas.

— A ce soir, punctua Daouda.

Congédié, le ministre d'État chargé de l'Intérieur se leva.

Se souvient-on d'un fait analogue, dans l'histoire ? Un président de la République cavale, sans trace. Il repoussa violemment l'idée saugrenue que le Vénérable pût être l'instigateur... Pourquoi ? Et ce chauffeur tué ?

## CHAPITRE 10

Djia Umrel Ba, épouse du vieux Cheikh Tidiane Sall, se demandait ce qu'elle devait préparer pour le repas. Elle s'était entretenue longuement avec Ly, le boy-cuisinier. Celui-ci promit de mitonner l'impossible.

Ses deux fils avaient accepté l'invitation inopinée de leur père. Ils voulurent en savoir la raison. « Une lubie de vieillard », leur avait-elle répondu. Elle appréhendait la rencontre de ce soir entre les deux frères. A chacune de leurs retrouvailles, cela finissait par une querelle politique. Nés d'une même racine, chacun se nourrissait d'une autre sève de vie. Le plus à plaindre, était Badou, le cadet. Aujourd'hui, il n'est pas aisé de se réclamer du communisme. Quant à Diouldé, l'aîné, bon vivant, député, il avait réussi sa vie sociale. Pour ce qui est des brus, chacune avait pris le parti de son homme.

Djia Umrel Ba, très avancée en âge, avide de culture, avait adhéré à un club de lecture. Une fois par mois, elles se trouvaient chez une sociétaire pour débattre d'un livre. Cette occupation dont elle était passionnée, était source d'enrichissement. Le livre du

mois était : *Femme d'Afrique* (10). Se balançant sur le rocking-chair, son esprit ne faisait pas corps avec le texte. Elle se remémorait les confidences de *Joom Gallé* : « J'ai quitté le gouvernement et abandonné la politique... Pour de bon !... Je te le jure... »

— *Joom Gallé*, tu n'as pas besoin de jurer.

La tondeuse électrique passait sur la tête de l'homme, raclant les pousses de poils blancs. Elle passait sa paume sur la surface tondu du crâne. Assis sur le tabouret dans la salle d'eau, Cheikh Tidiane poursuivait, moqueur :

— Ton « ami » Léon a fait la belle...

D'une pression de son pouce, elle arrêta, net, la tondeuse. Elle se pencha d'un côté pour examiner l'homme. Les cordons de peau sous le menton pendaient.

— Léon Mignane, président de la République, est introuvable...

Ils s'entredévisagèrent, muets.

— Un coup d'État ? s'enquit-elle.

— Voyons ! Est-ce qu'on serait, toi et moi, calmement assis, s'il y en avait eu un ?...

Elle ne savait quoi répondre.

— Ton « ami » s'est évanoui dans la nature.

Il lui conta tout ce qu'il savait.

Le rasage fini, Cheikh Tidiane, debout, le ventre flasque, les muscles relâchés, il prit son bain, avant de gagner son lit.

La vieille femme ne parvenait pas (pour l'instant) à extérioriser ses pensées. Elle essaya de trouver un dérivatif à la réflexion, dans la lecture... Rien...

(10) Aoua Keïta, *Présence Africaine*.

Le crépuscule ne dura que l'espace de trois cillements. La nuit vint, épaisse. Le gardien éclaira le jardin.

Elle supervisa la table, donna des indications à Ly pour disposer le couvert en argent de chez Christoffle, acquis avant la deuxième guerre européenne. « Est-ce que *Joom Gallé*, ne peut pas s'abstenir de parler de Léon ? Un propos de travers risque de déclencher des réactions. Cette fête de famille intime ne doit pas être transformée en une tribune pour les deux frères. Et si c'était un coup fomenté ? L'existence de tous était-elle menacée ? » A ce monologue, une ondée froide traversa ses veines. Elle était prête à élever la voix, si besoin était.

— Ly... n'oublie pas les naccos. Le vent vient par ici... lança-t-elle.

— Je vais le faire.

— Tu es debout...

— Tu crois que je n'ai plus de jambes. Et le réveil ! lui retourna *Joom Gallé* surgissant du fond...

— Est-ce que tu peux t'empêcher de leur parler de mon « ami », demanda-t-elle.

— Oui, je ne leur dirai rien à ce sujet.

— Merci...

Cheikh Tidiane s'étonna de ce « merci ». Même vieille, la femme reste femme, monologuait-il, en réglant les jalousies pour orienter l'aération de la salle de séjour.

Badou et Fatimata se présentèrent les premiers. Badou s'était affublé d'un Trois-Abdou en bazin blanc. Il avait discipliné sa barbe et coupé sa tignasse. Son faciès, maigrelet, saillant, s'accentuait. Quant à sa femme, Fatimata, elle portait une tunique coulant jusqu'aux chevilles, qui amincissait sa silhouette. Un

soupçon de khôl s'étalait sur ses paupières. Les cheveux nattés étaient allongés de laine noire.

La belle-mère chaussa ses lunettes pour mieux voir les arrivants...

— Ce sont les Badou, dit-elle en embrassant Fatimata. O ! Fatimata, tu sens bon. Où as-tu dégoté ce *Gongo* ?

— C'est de ma préparation ! Je t'en ferai apporter.

Djia Umrel Ba la renifla une seconde fois. La jeune femme dégageait une senteur aromatique. Se tournant vers le fils :

— Et toi, mon grand, comment te portes-tu ? Laisse-moi te regarder... Tu as maigri...

— Non mère, j'ai coupé ma barbe...

— Fatimata, tu dois profiter du sommeil de ton homme pour lui raser ça. Il ressemble à un pope sans église.

Les deux femmes partageaient la même passion des livres. Elles étaient membres du cercle des lectrices. Elles abordèrent le livre en cours, la vie de l'auteur, ses problèmes en tant que femme, épouse, et sage-femme, militante du Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A.).

— Je ne vois pas *Joom Gallé*, intervint Badou.

— Il se fait beau...

Badou s'esquiva en déclarant : « Je vais aller voir la classe ouvrière », parlant des domestiques.

Entendant d'intempestifs coups de klaxon, Mamadou courut ouvrir le grand portail. La 604 Peugeot, rutilante aux feux des lampes du jardin, avança jusqu'à la première marche du perron.

Diouldé, homme du monde, arborait un complet alpaga cendré, de coupe Dormeul, une chemise et une cravate de chez Yves Saint-Laurent. De sa descen-

dance pular, il avait tous les traits fins et une belle tournure. Le nez surmonté de ses ray-ban. Il aida Eugénie, son épouse, à descendre, et la laissa passer devant.

Eugénie, potelée, le visage ovale, savamment maquillée, atténuait ainsi son épaisseur. Deux pendentifs, certes de poussière de diamant, ornaient ses oreilles. La chevelure, lisse, noire, avait été nouée en une queue.

La vieille femme les reçut avec beaucoup d'affection et d'admiration pour Eugénie...

Installées dans le salon, les deux belles-sœurs parlèrent de leurs enfants, des résultats scolaires médiocres. Eugénie, à côté de Fatimata, tranchait par son teint cuivré et la répétition de ses sourires qui creusaient des fossettes à chaque joue. Les deux frères, en vis-à-vis, se cantonnèrent dans les marais des propos anecdotiques.

*Joom Gallé*, en complet sombre, fit son apparition. Patriarche, il ouvrit en grand ses bras. Une tache de lumière s'accrochait à son front luisant.

— Vous êtes toutes deux très jolies. Ainsi que ma femme bien sûr !

Les deux femmes vinrent l'embrasser. Aux deux hommes, il distribua une poignée de main.

Ly apporta le seau, contenant deux bouteilles de « Cordon rouge », et des verres à pied en cristal.

— Badou, à toi l'honneur.

Il assembla les pans de son boubou, avant de s'armer de la serviette blanche pour sortir une bouteille. Chacun recula son buste en suivant du regard les manœuvres de la main. Le bouchon péta... Une fine vapeur s'échappa du goulot. Et les applaudissements fusèrent. Badou commença par servir sa mère...

puis Eugénie, sa femme, *Joom Gallé*, son aîné, et lui en dernier.

— Buvons à la santé de toute la famille, mes enfants.

Ils trinquèrent. La causerie se généralisa, se divisa, se ressouda. Elle grimpaît, vivante, frénétique, enivrante, passionnante. Elle survola la musique, moderne, classique, traditionnelle ; la littérature, européenne ; le cinéma ; l'éducation ; la télévision ; les femmes ; les enfants... Les deux jeunes couples, prudents, se ménageaient. On se contentait du sens premier de la chose dite. La mère veillait. Elle tenait la conversation avec une main ferme, tel un maître lamineur. Elle saisissait la phrase, la retournait, l'applatissait ou l'arrondissait avant de la redistribuer.

Ils passèrent à table.

Le repas à la Saint-Louisienne, un couscous, agrémenté de raisins secs, sauce d'arachide aux pigeonnoux, avait fait l'unanimité des appréciations des dîneurs.

Le vieil homme, Cheikh Tidiane, réclama le silence après que le domestique eut débarrassé.

— Mes enfants, je tiens personnellement à vous donner la primeur de l'événement. J'ai démissionné de la Justice. Je me suis retiré ce jour de l'arène politique.

(Ils ignoraient la dépêche de l'Agence de Presse européenne.)

Djia Umrel à l'autre bout de la table, face à son mari, épiait les réactions de Diouldé, à sa droite, et Badou à sa gauche. D'une voix toute hésitante, elle prit la parole :

— Nous devons remercier Allah... Beaucoup d'hommes politiques africains, pères de nos Indépen-

dances, moisissent dans les prisons, ou sont morts, ou sont devenus des épaves, végétant, ici en Afrique, ou en Europe. Quant à nous les Sall, père, mère, fils, belles-filles, sommes attablés ce soir pour fêter la retraite bien méritée de *Joom Gallé*. Remercions Allah de cette sollicitude, et buvons à la santé du doyen...

Ils burent.

Eugénie, souriante, déclara :

— Maman a raison ! La politique est une dévoreuse d'hommes. Je suis heureuse du retrait de *Joom Gallé*.

Elle embrassa son beau-père par-dessus la table, et câline, de la main, envoya un autre baiser à sa belle-mère.

Fatimata en fit autant.

— Qui va te succéder ? questionna Diouldé.

De vifs rayons éclairants hachuraient ses ray-ban. Malgré son mouvement de menton, d'homme sélect, il ne se réjouissait pas de ce retrait imprévu.

— Je ne sais pas.

— Tu n'as proposé personne au Vénérable ? On s'attendait à ce que le Procureur Ndaw te remplace.

— Tels sont mes vœux.

— Qu'a dit le Vénérable ?

Djia Umrel expira. La menace grondait. Elle fixa son mari.

— Oh ! ma lettre de retrait date de très longtemps. Léon et le P.M. doivent réfléchir avant d'établir leur choix. D'ici quelques heures, ils auront quelqu'un.

— Ton départ risque de provoquer une crise.

— Une course à un portefeuille manquant, railla Badou.

— Il y a assez de jeunes capables, renchérit la

mère pour étouffer la tempête. Reste à savoir comment *Joom Gallé* va utiliser son temps, maintenant ?

— Pourquoi n'écrit-il pas ses mémoires ? demanda Fatimata, sollicitant une complicité de la vieille femme.

— Une très bonne idée Fatimata.

— J'ai rarement écrit. Même mes discours, je me les répète.

— On peut t'aider...

— Ce mois nous avons pour thème, au club des lectrices : *Femme d'Afrique* d'Aoua Keïta (11). Tu dois le lire, recommanda la vieille femme.

— Il y a aussi le livre du docteur Birago Diop : *La plume rabouée*, énonça Eugénie.

(Elle n'avouera pas qu'elle n'a pas lu le livre.)

— C'est aussi à lire.

Désagréablement la sonnerie du téléphone écorcha les tympans.

— J'y vais, dit la vieille femme, au moment où *Joom Gallé* s'aidait de ses bras, pour s'extraire de sa chaise.

— Je propose un toast, à la fin honorable d'une longue carrière politique, commencée au début de ce siècle et qui prend fin à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle. Père, à ta santé.

Badou leva son verre. Les autres l'imitèrent...

— Mère, on boit à la santé de *Joom Gallé*, dit Fatimata au retour de la vieille femme.

— Diouldé, c'est pour toi, déclara la mère, en prenant son verre des mains de Fatimata.

Diouldé recula sa chaise et se retira.

(11) Aoua Keïta, Présence Africaine.

— Je bois à ta santé *Joom Gallé* ; que nos enfants, nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants, vivent plus longtemps que nous.

— Dans la paix et la fraternité, ajouta Eugénie.

Elle était gaie. Le champagne faisait en douce ses effets. Les cils oints de noir foncé étiraient les yeux. Des fils soyeux, minces, irisaient ses prunelles.

Diouldé revint en se reboutonnant la veste d'un geste impatient, la mine renfrognée.

— *Joom Gallé*, une agence de presse a divulgué la nouvelle. De plus elle insinue que le Président est mourant. Que se passe-t-il ?

— Rien de grave... Rien de grave.

Djia Umrel, entre la question et la réponse, avait clos ses yeux. Elle se dit : « La soirée ne sera plus comme au début. » Son regard croisa celui de son mari.

— Mère, je dois vous quitter. Merci pour ce *Ceere*.

— Attends au moins le fromage...

— Je suis attendu... Une réunion, Eugénie !...

— J'en ai marre de ces réunions bidons. Jour et nuit, c'est la même chose. Un prétexte ! Je ne peux même pas sortir avec mon mari, un soir.

Eugénie, irascible, avait sorti d'une coulée tout ce qu'elle avait au cœur, en jetant sa serviette.

— Basta ! éclata Diouldé, le visage oblique ; les ray-ban effaçaient la lueur méchante de son regard.

— Elle peut rester... Badou la déposera en rentrant, suggéra la mère, le regard implorant.

— Elle fait comme elle veut.

— Une soirée gâchée de plus. Maman, je rentre moi aussi, et s'adressant à son mari :

— Tu peux au moins me déposer avant d'aller encore à ta ré-u-ni-on.

Debout, ils s'affrontèrent des yeux. Diouldé était outragé par le comportement de sa femme devant témoins.

Le couple fit ses adieux.

Cheikh Tidiane reconduisit son fils jusqu'au per-ron. La nuit engloutissait tout.

— C'est Badou qui t'a conseillé de démissionner. C'est comme ton fameux discours.

— Diouldé, j'ai beaucoup vieilli, mais je suis lucide. Badou n'a rien à voir dans mes prises de position.

— *Joom Gallé*, ne sais-tu pas qu'en ton absence, Daouda ne peut pas remplacer le Vénérable... ni être président.

— Pourquoi ? Daouda est plus capable que beaucoup de gens de ton groupe.

— Il ne s'agit pas de cela. Daouda est un casté. Et cela le peuple ne l'avalera pas.

Le vieil homme outré allait dire des vilénies. Il s'en abstint par respect pour lui-même et se maîtrisa pour dire :

— Ta femme t'attend... Bonsoir.

Ils ne se donnèrent pas la main. Le chagrin étranglait le cœur du père. Il attendit. La lourde porte grinça dans la nuit...

## CHAPITRE 11

### Vendredi 22 heures

Ils étaient à l'heure : cinq ministres d'État chargés : des Affaires Étrangères, de l'Intérieur, de l'Information, des Finances, des Armées, plus le jeune Soutapha et le Premier ministre, à ce conclave nocturne. Corréa assurait la direction des débats, en sa qualité d'aîné. Il reconnut l'échec des investigations de ses limiers, en coopération avec quelques expatriés :

— Cette situation est très pénible ! Et voici que la presse internationale (entendez par presse internationale, uniquement la presse européenne) s'en mêle. Demain, nous pourrions répondre aux questions, apaiser des inquiétudes... mais après demain.

Des minutes durant, ce fut une avalanche verbale. Chacun, avec zèle, déploya sa science policière. Pourtant, en présence du Vénérable, tous restaient muets. Aujourd'hui, chacun avait une voix.

— L'Armée est le rempart de la légalité, renchérit Wade, ministre des Armées.

— Notre gouvernement doit continuer à diriger le pays. Nous devons renforcer nos rangs, être solidaires.

Le peuple compte sur nous, conseilla Corr ea en tant qu'ain e, enhardi par l'affirmation du ministre des Armées.

— Pourquoi ne donnons-nous pas tous, ici, notre démission ?

La sonde lancée par Mam Lat Soukabé jeta la stupeur. Muets, un court moment, ils s'entre-dévisagèrent.

— Mais tu es fou ! clama Corr ea, bougeant de son fauteuil.

— Pourquoi serais-je un dingue ?

— On n'abandonne pas un gouvernement, comme  a, sur un coup de tête, reprit Corr ea ; et interrogatif, il ajouta : D'ailleurs à qui remettrions-nous le pouvoir ?

— Primo, au président de l'Assemblée Nationale, secundo, au peuple.

Corr ea détourna son regard vers Daouda. Celui-ci se retranchait derrière la muraille des verres sombres. Psychologiquement, il se sentait prot eg e.

— Je pense que Mam Lat plaisante, dit Maphath e. Néanmoins, il serait honnête que nous disions la vérité au peuple.

Le ministre de l'Information avait de l'appréhension avant sa conférence de presse du lendemain. Toutes les agences avaient repris la dépêche alarmante, sur l'état de santé du président de la République.

— Quelle vérité ? demanda Haïdara, assis à la gauche de Daouda.

— Nous ne pouvons pas louvoyer tout le temps. Tous les journalistes sont à l'affût. En nous taisant, nous ne faisons qu'aggraver la situation ; et nous appara trons comme des complices.

Mam Lat sauta sur les propos du ministre de l'Information.

— Je suis de l'avis de Mapathé. Il faut informer le peuple et au plus vite. La situation que nous vivons actuellement est dangereuse. Et vouloir la geler serait une faute politique.

— Nous devons mesurer, jauger nos responsabilités, et nous comporter en hommes dignes de la confiance du Vénérable.

— Qui est le responsable de cette situation, Corréa ? Prenons la famille du défunt chauffeur. Ses enfants, épouses, doivent le chercher en ce moment. Le Vénérable a disparu... Est-il mort ? vivant ? Pendant combien de temps devons-nous cacher la vérité ? Dans l'intérêt de qui ?

— Personne n'a d'avantages à tirer de cette situation.

— Ce n'est pas vrai, Häidara, l'interrompit Mam Lat Soukabé, ses fortes moustaches auréolaient son visage d'une agressivité foudroyante. Le Vénérable prend sa liberté, et nous laisse dans la merde... Oui, dans la merde... économiquement. Et nous, que faisons-nous ? Attendre son retour, ou accepter le statu quo. Pourquoi ce vieillard se comporte-t-il ainsi ? Quel est son but ? Quel respect a-t-il pour nous ? Pour le peuple ?

— C'est ton grand cœur qui te fait parler ainsi.

— Merde, Corréa, ne me prends pas par les sentiments.

— On peut l'avoir tué, lui aussi, hasarda Häidara, cherchant à combler le fossé entre les deux rivaux.

— Häidara, c'est peut-être vrai ! D'autant plus que le Vénérable n'est pas immortel. Il peut aussi s'être débiné... La cause de cette fuite serait la ban-

queroute. Le pays est hypothéqué pour deux générations. Et ceci n'est pas une supposition. Je l'affirme ! Merde, alors.

— Tu ne peux pas croire que le Vénérable ait tué ce pauvre chauffeur ? Dans quel but ?

— Tous les présidents africains ont les mains tachées du sang d'innocents.

La réplique vivace, sèche, les assomma.

— Tu exagères comme toujours, laissa tomber Wade (Armées) pour éponger les accusations.

— Je te dis non, Wade ! C'est la vérité. De quoi avons-nous peur ? Si le Vénérable a fui, le peuple doit le savoir, s'écria-t-il à nouveau, sachant utiliser sa voix.

Des deux doigts, il défaisait sa cravate de soie...

— Tu es très discourtois ! N'oublie pas que tu parles du NUMBER ONE.

— Je n'ai jamais rampé devant le Vénérable.

Cette phrase aiguillonna la violence verbale. Ils se querellaient, se débattaient, tels des oiseaux rapaces sur la dépouille d'une bête grasse.

Daouda domptait ses pulsions pour ne pas hurler d'indignation. Le fait de savoir que Mam Lat Soukabé sautait Madame accroissait sa haine pour celui-ci. Il se refusait au sabotage proposé par Mam Lat Soukabé. Très vulnérable face à lui, il demeurait sur la défensive. Il n'avait pas la faconde de l'autre. Les contradictions et les utopies, que proférait son adversaire, étaient si flagrantes et enfantines, qu'il se refusait à relever le défi. Il espérait pour lundi... le retour probable du Vénérable, pour mettre sur la balance : « Ou lui ou moi. » Un choix s'imposait. D'ici là, il n'abandonnerait pas le navire en perdition.

Corréa, jouant son rôle de doyen, finit par obtenir le calme.

— Nous sommes tous d'accord sur le premier point. Nous attendrons lundi pour décider de la marche à suivre. Quant au cas du chauffeur, Siin, je donne la parole à Haïdara.

— Rien d'extraordinaire, à ce que je vais proposer, commença-t-il. La diplomatie exige des voies qui ne sont pas toutes et tous les jours orthodoxes. Il est possible de rendre le corps du défunt à sa famille. Pour cela, le groupe que nous composons doit être d'accord. Le professeur Fall, doyen du corps médical, délivrera un certificat et un permis d'inhumer.

Haïdara se tut. Il n'était pas heureux de sa trouvaille. Il laissait entrer trop de temps mort entre ses redites.

— Quelqu'un a-t-il d'autres propositions ? demanda Corréa.

— Je ne m'associe pas à cette géniale idée, répondit Mam Lat.

— Moi non plus, opina Mapathé.

Wade s'efforçait de ne pas fixer Daouda. Les lunettes de celui-ci le gênaient.

— Comment ? Tout un gouvernement se fait complice d'un meurtre, perpétré par qui ? et pourquoi ? Je suis indigné ! Vrai, je le suis jusqu'à la moëlle des os. Tantôt, on a parlé du défunt... Qu'importe d'ailleurs ! Ce qu'on ne nous a pas dit, c'est le nombre de gosses et de femmes, que laisse ce chauffeur... mort ! Il laisse vingt-cinq enfants, trois femmes. Avec de l'argent, une rente substantielle, nous pouvons faire taire tout ce monde, n'est-ce pas, Haïdara ? C'est cela ta bien haute diplomatie ?

En personnalisant cette attaque, Mam Lat cher-

chait à ébranler et à faire pencher le ministre d'État chargé des Affaires Étrangères de son côté. Il avait pour lui Mapathé et Wade. Ce troisième homme lui était utile pour avoir une majorité, avant de s'occuper du Premier ministre. Narquois, il alluma son cigare, épiant la réaction de Daouda.

— Je n'ai rien dit de tout cela, se rebiffa Häidara, évitant de trop se compromettre avec lui.

On ne sait jamais de quel côté tombe le fruit, quand le singe le cueille.

— J'avoue ne pas l'avoir entendu de ta bouche, philosopha Mam Lat en wolof.

— Heureusement !

— Ce que tu suggères est pire. Un père de famille a été assassiné et nous, nous cherchons à masquer les faits. A couvrir qui ? Et pourquoi ? Le plus grave, c'est la complicité délibérée du ministre de l'Intérieur dans cette mise en scène.

— Tu sembles omettre que le cas est politique. L'intérêt supérieur de l'État impose ce triste..., recommande de ne pas dévoiler cette triste situation...

— Corréa ! de la basse politique.

— Alors, donne ta démission.

— Nous y voilà ! C'est ce que tu veux ! Et tu n'es pas le seul à souhaiter mon départ, d'ailleurs !...

Corréa évita de répondre. La décision était irrévocable. Il proposa :

— Une délégation, conduite par le ministre de l'Information, doit prévenir la famille du défunt.

— Qui ? Moi ? interrogea Mapathé, interloqué. Demain, j'ai ma conférence de presse. Mais, toi, Corréa, tu es très bien placé pour être notre messenger. Tu es le plus vieux.

— *Maan* ! Moi ? fit-il.

— Oui !

— Je suis catholique, alléqua Corrêa se débattant, pris qu'il était dans les maillons des regards. D'ailleurs, je ne sais pas comment ces nouvelles se formulaient chez les musulmans.

— Cela est vrai, ponctua Mam Lat, secouant son cigare dans le cendrier.

Il sourit avec dédain.

— N'est-ce pas que j'ai raison ?

— Entièrement raison, Monsieur Corrêa. Respectons nos us et coutumes, ainsi que notre Authénégrographitanus. C'est le rôle d'un homme de caste d'être porteur d'un tel message...

Le mot « caste » fit l'effet d'une douche froide. Décontenancés, chacun chercha où loger son regard. Haïdara abaissa sa nuque. Corrêa eut des chatouillements aux oreilles. Wade se découvrit les doigts, qu'il remuait. Mapathé et Soutapha restèrent spectateurs. Ce dernier était déçu de l'enfantillage de ses aînés.

Daouda demeurait interdit. Ce qu'il ressentait présentement n'avait de comparable que la douleur causée par le viol sur une novice qui vient de prononcer ses vœux monastiques. Son pouce frétillait.

— Tu es un irresponsable, déclara Haïdara s'adressant à Mam Lat. Nous sommes tous des égaux. Je me porte volontaire pour être votre messager.

— Dépassons la « Démocratie villageoise ». L'Afrique se modernise. Nous devons épouser notre époque, ajouta Corrêa en gommant les saillies.

— Tous les deux, vous avez traduit notre réprobation, concernant cette question, dit Wade, qui prenait ses distances ; et pour se montrer objectif, il ajouta : Mam Lat a eu un mot malheureux.

— Non ! martela Mam Lat, coupant la parole au ministre des Forces Armées. Il cherchait à reprendre son emprise sur eux. « Tous, ici, vous savez que je dis vrai. Daouda le sait aussi. Nous avons grandi ensemble. »

Cette fois-ci, Daouda bondit, transpercé par cette seconde provocation. Il arracha ses lunettes. De toute sa taille de girafe, debout, surplombant les autres, son bras, telle une branche parallèle à la table, tremblant de nervosité, l'index pointé vers Mam Lat, il s'égo-silla en wolof :

— Si tu le répètes encore, avec ce doigt-ci, je baise ta mère. Enfant sans père, des bords de puits... Bâtard...

Emporté par son élan, Daouda poussa la lourde chaise qui tomba sur la pointe des chaussures de Haïdara. Un essaim d'aiguilles brûlantes transpercèrent son cerveau. De rapides lueurs blafardes miroitèrent au fond de ses pupilles. Boitillant, Haïdara retint le bras tendu du Premier ministre.

Chacun des deux protagonistes arrosait l'autre d'insanités bien pimentées. On les retenait pour qu'ils n'en vissent pas aux mains.

— Tu es un homme de basse extraction. Inférieur à un esclave. Et tu n'y peux rien... Toi à la tête de ce peuple, mon cul...

— Je suis le P.M., et cela, tu n'y peux rien toi aussi. Toute ta famille dépend de moi... Fils de pute.

— Tu es mon esclave... Tu dois me chanter, lança Mam Lat, et il se retourna vers Corrèa qui se cramponnait à lui. Toi, lâche-moi ! Je n'aime pas les lèche-cul. Dégage !

On s'interposa entre les deux hommes.

Corrèa qui redoutait un coup de poing, ou un

coup de tête de Mam Lat Soukabé, recula. A la hauteur de Daouda, il dit à celui-ci :

— Calme-toi, David-Daouda. C'est de la provocation.

— Je vais te faire démissionner, tout casté que je suis.

— Tu ne seras jamais à la tête de ce pays. Un casté... Merde, alors !

Avec beaucoup de peine, tant bien que mal, l'accalmie s'établit. Haïdara se déchaussa et se massa les orteils.

Mam Lat Soukabé, vaniteux, se taisait. Il avait réallumé son mégot de cigare. L'accès de rage de Daouda, qu'il avait provoqué à dessein, n'était pas pour lui déplaire. Au calcul, cela favorisait sa tactique.

— Nous sommes tous énervés ! Nous avons besoin de repos... Nous allons nous coucher, Messieurs.

Corréa, mettait ainsi fin à la réunion.

Daouda, dans une pose prostrée, luttait contre les premières morsures de l'adversité. Il voyait l'équipe gouvernementale se disloquer. La fissure était profonde. Qui sont ses alliés ? Amis ? Il remit ses lunettes et eut le cran de relever son front. Des zébrures bleues, jaunes, rouges, traversèrent en un éclair le rond de ses lunettes. Il se décida à frapper méchamment Mam Lat... à l'éliminer, à le réduire au silence...

Les ministres d'État chargés des Armées, de l'Information, mettaient de l'ordre dans leurs paperaseries. Mam Lat Soukabé refermait sa Samsonite. « Bonsoir », dit-il en s'éloignant.

— Tu peux toi aussi rentrer, Soutapha, ordonna Corréa, en grand frère.

— Bonne nuit, Messieurs.

— Soutapha !

— Monsieur !

— Soyez ici demain, avant l'heure habituelle, dicta Daouda.

— Bien, Monsieur, approuva-t-il.

Daouda, Corr a et Haïdara restèrent taciturnes, méditant sur l'avenir. Cette discorde de l'équipe dirigeante les alarmait. Une véritable menace de catastrophe, qui risquait de ruiner le pays.

— La nuit porte conseil ! Allons au lit...

A cette nouvelle proposition de Corr a, le trio s'agita...

## CHAPITRE 12

De mémoire des génies tutélaires de la presqu'île du Cap-Vert, jamais nuit ne fut plus sinistre. Dès le crépuscule, les pressions diurnes subtropicales amorcèrent une sarabande de haute voltige, respirant d'un souffle tiédissant. Les alizés, tourbillonnant, prenaient en écharpe les buildings, les antennes de télévision, furetant et sifflant. Un vent frais, chargé d'eau, gémissait. Les carrosseries des autos, au dehors, se recouvraient d'une mousse de rosée. Des feuilles des grands arbres, tombaient de grosses gouttes d'eau.

Dans deux des grands hôtels de la cité se célébraient deux manifestations : dans l'un, deux natifs du pays, membres de la haute société, recevaient leur titre de « Chevalier du taste-vin ». Fiers de leur incorporation dans cette confrérie, l'attitude ostentatoire, ils s'initiaient à tout le sacrement. Dans l'autre hôtel, situé à l'extrême pointe ouest du continent, une soirée se déroulait sous l'égide du « Tourisme Culturel ». Un chanteur français sur le déclin s'époumonait pour ressusciter ses succès d'hier. Son public, plus porté sur les dividendes que sur les sentiments, comptabilisait par fournée le cheptel de touristes à la journée. Les refoulés, les frustrés, les femmes esseulées, lorgnaient la troupe folklorique composée de jeunes

gazelles aux seins drus, aux corps de reptile et d'éphèbes aux biceps solides et aux cuisses musclées, dont se dégageait la senteur fortement salée de leur transpiration.

Cette même nuit aussi, trois personnes ne trouvèrent pas le sommeil... facilement.

La résidence de l'ambassadeur de France se noyait dans une masse de verdure sombre. Tout l'éclairage était orienté vers la haie vive de bougainvilliers.

La sécurité habituelle avait été renforcée à l'intérieur par des soldats en arme. Le vieux gardien indigène, causeur, heureux de cette compagnie, contait ses multiples cantonnements en France et dans les ex-colonies. Il avait préféré le système colonial à cette Indépendance.

Dans son salon blanc laiteux, éclairé avec parcimonie, Jean de Savognard, écoutait un Richter. A cinquante-six ans, il n'avait plus d'appétit sexuel. La musique classique lui procurait une satisfaction égale à l'acte d'amour. Il ne partageait plus sa chambre avec sa femme. Ce soir, ce concert de Richter excitait ses réflexions. « Est-ce que tout va fonctionner comme prévu ? Tous les pions ont été placés. » Ce vide provisoire lui causait d'énormes soucis. Léon Mignane avait été un atout dans le jeu politique de l'Occident, en Afrique. Sa présence assurait l'équilibre du partage du continent. Son influence était bénéfique...

Lorsque la nuit passée, Adolphe le mit au courant que « le processus était engagé », il lui avait ordonné de suivre de plus près son déroulement. Le conseiller

personnel de Léon Mignane suggéra, « en cas de dérapage », de pratiquer la rétorsion économique.

— Quel que soit le régime à venir, nous ne pouvons pas couper l'aide à ce pays...

Il n'en dit pas plus. Et il monologua : « Le Cap-Vert est un point stratégique pour l'O.T.A.N. et une base importante pour la France. Il faudrait éviter les bêtises successives du Bénin, du Togo, du Tchad, de Bangui, et de la Mauritanie », déclara-t-il à haute voix.

— Ce pays doit rester sur notre orbite, coûte que coûte.

— Si cela foire... il est possible de répéter le coup de Bangui.

— S'il est nécessaire, oui. Le Chef d'État-Major reste encore un bon candidat.

Toutes les dispositions ont été prises. Dès son signal, une Force Extérieure d'Intervention débarquera pour protéger les ressortissants français. Jean de Savognard avait misé sur le cheval Daouda. Allait-il en fin de compte s'imposer ? La présence d'Adolphe augurait la continuité. « Pourquoi Daouda n'a-t-il pas voulu d'Adolphe, à cette rencontre nocturne ? Comment savoir ce qui s'est décidé ? »

Il y eut un bruit sec. Jean de Savognard avait poussé un bouton pour éteindre la chaîne HI-FI, et il gagna la véranda.

Des flashes de lumière trouaient l'obscurité...

Le doyen Cheikh Tidiane Sall, après le départ des enfants — invités — demeura silencieux. « La soirée avait été une réussite après tout », dit la vieille Djia

Umrel Ba, contente d'avoir bien su conduire son repas. « Oui », murmura l'homme, ruminant les paroles de son aîné. Plus il les remâchait, plus l'idée des castes lui répugnait. Tout au long de sa vie, il n'avait accordé aucune importance à ces cas. Il avait su prendre ses distances. Alarmé il s'interrogeait : « Ma démission en pareil moment n'est-elle pas une forfaiture ? »

Il alla retrouver sa femme au lit.

— *Joom Gallé*, éteins, dit-elle.

Il s'exécuta.

Djia Umrel se blottit dans ses bras. Sa respiration effleurait la poitrine nue de l'homme.

— Tu crois que le moment a été bien choisi pour te retirer ? s'enquit-elle, tout en sachant que cela avait été un long et pénible combat contre lui-même, pour atteindre ce point de non-retour.

— *Debbo*, je n'ai pas choisi le moment pour le moment, lui répondit-il dans le noir de la chambre.

Ils ne se dirent plus un mot. Ils prêtèrent l'oreille à la grosse branche du flamboyant, que le vent bousculait au-dessus de la toiture et qui raclait les tuiles.

Daouda regagna le « Petit Palais », maison de fonction du Premier ministre.

Guyène, son épouse, après le coup de téléphone du matin, s'était attelée à diverses tâches. Présidente d'associations féminines, elle avait à coordonner, diriger les séances de distribution de dons. Passionnée de bridge, elle s'adonnait deux fois par semaine à des parties de trois à quatre heures. Ce vendredi, elle avait participé au tournoi et avait perdu... une petite somme : cent mille francs... C.F.A.

A 21 heures, elle se rendit seule au cinéma pour voir un film de Ingmar Bergman : « Scènes de la vie conjugale ». De retour, elle ne trouva pas son mari. Elle ne s'en tourmenta pas.

— Ta journée a été longue, dit-elle sans accent de reproche, lorsque Daouda franchit le seuil.

— Oui.

— Tu n'as pas oublié tes cachets ?

— Non.

— Je vais réchauffer ton repas. Le cuisinier est rentré, ajouta-t-elle.

En robe de chambre, elle prit la direction de la vaste cuisine.

— Je n'ai pas trop faim. Des légumes et une soupe iraient très bien, dit Daouda en la suivant.

Il s'assit sur la chaise, les coudes sur la table.

Guyène s'affairait autour des fourneaux à gaz. Allant d'un angle à l'autre, elle se retournait pour lui parler :

— J'ai été voir un film de Bergman. Tu dois en faire autant.

Elle se mit à commenter les scènes.

— Tu aurais pu demander une projection privée, ici.

— Je voulais voir le film avec le public.

— Des fois c'est nécessaire. Tu as payé ta place ?

— Le directeur ne voulait pas, mais j'ai insisté.

— C'est bien. Si tu permets, je vais prendre un bain.

— Je serai prête.

Balançant ses jarrets, Daouda disparut.

Au lit, Daouda, en proie à des visions, sombrait dans les bras de Morphée, par à-coups. La tête du masque (du trône), informe, cherchait à l'avaloir. En

cortège, les *Chiwaras*, sans membres, par bonds, dansant, le poursuivaient en poussant des cris. Déguisé en guerrier, peinturluré, armé d'un fusil à lunettes, Mam Lat Soukabé le traquait, tirait entre ses pattes. Il sautillait, hurlait.

Guyène alluma la lampe de chevet.

Il se réveilla.

— Es-tu malade ?

— Un cauchemar, répondit-il.

Il était en nage, bien que le conditionneur d'air fonctionnât. Il sortit du lit.

— Où vas-tu ?

— Je vais boire un verre d'eau.

Il revint au lit. Guyène prit sa tête et la posa entre ses seins, maternelle.

Dehors le vent haletait.

## CHAPITRE 13

### Samedi

L'abondante rosée de la nuit vécue avait rincé les feuillages en fixant la poussière au sol. Des nuages, lourds, traînant, venus de l'ouest maritime, aveuglaient le soleil encore pubère.

L'indisposition passagère du président de la République ainsi que « l'ignoble agression du chauffeur, père de famille, employé de la fonction publique », bien orchestrées, emplirent la première édition matinale du journal parlé. Les transistors véhiculèrent l'information dans toutes les langues nationales. Le *Quotidien National*, à la Une, accoupla les deux faits, avec des photos à l'appui.

Avant l'aube de ce nouveau jour, les agents de la sécurité ainsi que ceux de l'ordre public, avec leur armement léger, renforcèrent leur position à tous les carrefours. L'opération fut bien conduite, aucune intersection n'avait été oubliée, pour procéder aux vérifications, aux fouilles des véhicules, même attelés.

De longues queues d'automobiles obstruaient les rues, retardant les employés, les ouvriers, les écoliers, les ménagères. On gueulait, tempêtait, injuriait, râlait.

Les coups de klaxon, en concert assourdissant, se relayaient, recouvrant les cris et les hurlements. L'énervement assujettissait tout le monde. Les mastodontes des transports en commun étaient abandonnés sur la chaussée. Les usagers s'éloignaient à pied, avec des commentaires déplaisants, maudissant la police et traitant le gouvernement de sangsue.

Dans le secteur commercial, le Plateau, le nombre de policiers, de gendarmes, attirait le regard. La présence de tant de gens en armes, allant, venant, observant les piétons, effrayait. Au fil des heures de la matinée, les éclopés, les mendiants, les bana-bana, les marchands à la criée : de fleurs, de fruits ; les laveurs de voitures, les petits cireurs, les placeurs de billets de la loterie nationale, fondirent dans la nature.

Un grand vide pesait dans le quartier du Plateau.

## CHAPITRE 14

Haïdara, ministre d'État chargé des Affaires Étrangères, s'était réveillé avec d'atroces maux de tête. Repensant au conciliabule de la nuit passée, il regrettait d'avoir été primesautier. Il se réprimandait de s'être hâtivement porté volontaire pour être le messager de la mort. Maintenant, il ne pouvait plus se dédire. Il échafauda des pyramides de phrases consolatrices, pour présenter la mort du chauffeur Siin, comme un accident. Il se voyait s'entretenant avec un ou deux fils de la victime. Il se composerait un visage empreint de douleur et la compassion dans la voix, il commencerait ainsi : « Il faut accepter sa destinée... Allah donne et reprend ce qu'il a donné. Votre bon, loyal et généreux père que je comptais, en tant que ministre, parmi mes... Non ! Non ! », se dit-il. Le fil de son monologue s'était rompu. Il changea de tactique, et se décida à aborder les faits d'une manière plus circonstancielle. Il y a longtemps qu'il n'usait plus du chapelet en public ; il s'en garnirait la main. Et pour ouvrir la palabre, il réciterait deux sourates du Coran. Les plus faciles. Ces paroles apaisantes, endormieuses, tarirent

Il se tourna, retourna dans son lit. Sa femme dormait, telle une souche d'un ancien baobab. Il l'aban-

donna pour aller préparer son café. Il aimait l'arome bien fort...

Dans la salle de bains, avec son ceillère, il baigna ses yeux. Ses prunelles devenaient de plus en plus vertes. Le retrécissement de son champ visuel, le tourmentait de jour en jour. Aller se faire soigner en Europe, il y pensait, mais, il risquait de perdre son rang dans la hiérarchie, dans la classe dirigeante.

Il prit ses médicaments.

Buvant son café fort à petites gorgées, il épluchait les divers messages reçus, des ambassadeurs qui s'enquéraient des nouvelles du président de la République. Il allait les calmer. Un même texte pour tous. Ce samedi, il avait deux valises diplomatiques à expédier.

Son esprit revint à sa mission de ce matin. De cruelles brûlures le torturaient, faisant naître en lui des remords.

Le commentateur de la radio parla de la conférence de presse du ministre d'État chargé de l'Information et des Relations avec les Assemblées, de l'indisposition du Père de la Nation. Tout ceci n'était pas nouveau pour lui. Il sursauta lorsque le commentateur parla longuement de l'agression dont avait été victime, le vieux chauffeur Siin. Il se marmonnait : « Ils sont fous ! Pourquoi Daouda a-t-il décidé cela, sans m'informer ? »

Il partit en vitesse à son ministère.

Le gendarme le reconnut et lui ouvrit la grille.

De son bureau, il appela Daouda. Ce dernier n'était au courant de rien. Il fallut demander à Mapathé. Il obtint le ministre de l'Information. Nerveusement, il le somma de lui dire ce qui se passait : « C'est un manque de confiance. » Mapathé le renvoya à Corréa. Celui-ci avait quitté son domicile pour

les Affaires Etrangères. Tout lui déplaisait en ce moment. On se méfiait de lui.

On frappa à la porte de son bureau.

Le gendarme ouvrit, derrière lui, Corróa, rasé, frais, avançait.

— J'ai téléphoné chez toi. Mais tu étais ici. Quelle conscience professionnelle ! dit Corróa en refermant la porte.

— J'ai deux valises à faire aujourd'hui. Et je dois calmer les ambassadeurs.

— En effet, ponctua Corróa, en introduisant dans la conversation un ton naturel, pour endormir les suspicions. On n'a pas pensé à eux. A propos, tu devais aller voir la famille de Siin ?

— Justement que se passe-t-il ? Le P.M. n'en sait rien. Mapathé me dit de t'écouter. J'ai entendu le journal parlé...

— Je te comprends, débuta Corróa pour atténuer la déception de Haïdara. N'y voie aucune méfiance. Et je te comprends, répéta Corróa, en le fixant pour faire tomber sa susceptibilité.

Haïdara ne fit aucune objection. Il était délivré de cette corvée gênante.

Corróa, après avoir reconduit Daouda, la nuit dernière, était repassé à la « Maison des Cercueils ». Bien que minuit fût passé, Diatta, le responsable de l'action psychologique, l'attendait. Il avait trouvé « comment dévier, orienter les esprits, en les accrochant à un fait secondaire ». A deux, ils rédigèrent le communiqué et un article pour le *Quotidien National*. Mapathé s'inclina devant ces injonctions de Corróa.

— J'ai été inspiré cette nuit. Tout est réglé. Le fils aîné du défunt a été convoqué pour reconnaître le corps. Le chauffeur a été attaqué par des voyous. Le

médecin légiste a délivré un certificat. Le P.M. en personne représentera le Vénérable aux obsèques, cet après-midi.

Le visage de Haïdara s'assombrit sous l'effet d'idées noires et contradictoires. Corréa lui inspirait de la frousse. Il tripota sa règle en acier blanc. Il se posait des questions : « Pourquoi n'avait-il pas bien veillé à la sécurité du Vénérable ? N'ambitionnait-il pas de faire un coup d'état par glissement des faits ? » Le froid raisonnement du ministre de l'Intérieur lui laissait un arrière-goût de fiel.

— C'est une trouvaille excellente. Tu nous as tous sauvés. Et si le Vénérable avait disparu pour de bon ? demanda Haïdara avec méfiance.

En art politique, il faut avoir des réserves.

— Le pays continuera à exister ! Pour nous, toi et moi, le P.M. assumera les responsabilités de sa charge, répondit Corréa, arborant un mince sourire rusé.

— Ne trouves-tu pas étrange cette absence du Vénérable.

Haïdara n'avait pas eu le courage de prononcer le mot : fuite.

— Si ! confirma Corréa sans ciller, le regard enveloppant la physionomie de Haïdara.

La réponse directe engourdit ses facultés. Une vive douleur, comme un éclair de saison sèche, zigzaguant, alla se loger dans sa nuque. Son corps fut parcouru de frissons. Il sortit son mouchoir pour se nettoyer les yeux en se détournant de Corréa. Haïdara ne pouvait se faire à l'idée que le pays pût survivre à Léon Mignane.

— Il faut attendre lundi pour se prononcer, reprit Corréa d'un ton d'homme expérimenté, aidant son

benjamin à franchir un pont de lianes pourries. Connaissant le chef de la diplomatie, il changea de sujet de conversation : toi et moi devons penser à l'avenir. Nous deux, nous sommes leurs aînés. Même le P.M. David Daouda serait un bon président. Il faut le soutenir. Le doyen Cheikh Tidiane sera remplacé... Quant à Mam Lat Soukabé, c'est une question de jours. Le plus délicat sera de savoir qui deviendra le chef du gouvernement. David montant sur le trône, qui vois-tu, qui puisse être le P.M. ? demanda-t-il enfin avec circonspection.

A cette question, Haïdara était troublé comme une vierge consentante au premier contact charnel avec l'élu de son cœur. Il avait trop longtemps rêvé, attendu cette ascension. Une fraction de seconde plus tard, il déclara :

— Dans l'équipe tu es le plus ancien, le plus ferré pour ce poste. Tu es le seul à pouvoir appliquer la politique du Vénérable, dans son prolongement.

— Tu sais que je ne suis pas l'homme qu'il faut à cette haute responsabilité, riposta Corrêa, ébaudi, et il dit : par contre, toi, je te vois bien là.

— Qui ?... Moi ?...

— Oui, toi. Et pourquoi pas ? enchaîna Corrêa. Je te vois très bien à ce poste de P.M. Tu es connu depuis longtemps comme chef de la diplomatie. Cela compte. En devenant Premier ministre, tu aiderais David-Daouda à asseoir son autorité.

Etre Premier ministre ! Le deuxième homme de l'état ! Haïdara y avait pensé. Il se croyait le plus apte à remplir cette fonction. Il se savait bien coté en Occident. Jean de Savognard lui avait demandé, hier : « Si Daouda accédait à la Magistrature Suprême, qui verriez-vous comme Chef du gouvernement ? »

— Il est trop tôt pour coller un nom !... Mais il y a des gens capables, répondit encore une fois Haïdara.

— Par exemple, quelqu'un comme toi.

Sa noirceur couvrit le flux de sang sur sa figure.

— Je ne sais pas, confessa Haïdara par prudence politique. Si mon parti me le demande, je serai obligé...

— Bien entendu, nous devons obtenir l'aval du parti et de ses instances supérieures. Pour le moment ceci doit rester entre nous deux... Enfin !...

Corréa, volontairement, n'acheva pas sa phrase. Il se leva. Haïdara s'attache à ses pas. A la porte, Corréa dit encore :

— L'enterrement du chauffeur aura lieu cet après-midi.

— Je serai présent.

— Nous nous verrons ! Je te laisse travailler.

Haïdara, mu par l'attrait de devenir Premier ministre, entérina la démarche du ministre de l'Intérieur. La mort d'un homme ne doit pas bloquer le fonctionnement de l'appareil exécutif. Il supputa ses futurs collaborateurs. Ceux de son clan, de sa région, sont aussi capables... Très capables même. Il se fera seconder par eux pour plus de sécurité.

Revenu à sa table, l'esprit soulagé, éclairci, il se sentait puissant, pour ordonner aux ambassadeurs un comportement digne, pendant ces heures tristes que durerait la maladie du Vénéral.

## CHAPITRE 15

Le doyen Cheikh Tidiane Sall s'était levé tôt comme à l'accoutumé, ce samedi matin. Il retrouva les propos de Diouldé, son fils aîné, plantés dans les replis de ses pensées. Honnêtement, il avait servi sous la direction de Daouda sans brandir le problème de caste. En prenant un petit déjeuner copieux, il réfléchissait.

— Tu n'as rien à faire ce matin, tu aurais pu rester encore au lit, lui dit la vieille femme en tenue d'intérieur.

— Il paraît que ce sont les premiers jours qui sont les plus pénibles pour un retraité.

— Viens avec moi... Nous rendrons visite aux petits-enfants.

Elle se servit du thé. Elle le prenait avec du lait et du citron.

— Je ne sais pas encore comment tuer cette journée, mais je dois y arriver...

— Écoute...

Tous les deux prêtèrent l'oreille. La vieille femme fit croître le volume sonore de la radio. Le speaker, le ton appliqué, annonçait la conférence de presse du ministre d'État chargé de l'Information, en présence des journalistes de la presse nationale et internationale,

pour ce matin à 10 heures. Il ajouta : « *il a été mis fin aux fonctions de Cheikh Tidiane Sall, ministre d'État chargé de la Justice et Garde des Sceaux. Cheikh Tidiane Sall né avec le siècle, vu son grand âge, a préféré passer le flambeau aux jeunes : la Deuxième Génération de l'Indépendance. Le Premier ministre a confié à l'Agence de Presse nationale, je cite : "Cheikh Tidiane Sall que nous appelons Doyen par respect pour son grand âge, laisse un vide. Il a été le plus fidèle et dévoué compagnon du Vénérable, notre président de la République. Sa marque sur notre Magistrature et insondable."* Fin de citation. Le Père de la Nation, son Excellence Léon Mignane, président de la République, fondateur de notre idéologie l'Authénégraficanitus, pour sa part, a déclaré dans son style poétique qui lui est personnel, je cite : "Hier, j'ai vu s'évanouir l'étoile du matin des aubes d'alors, de nos vingt ans. Cette étoile, unique, qui s'était levée à l'orient de notre fleuve Sénégal, et qui tour à tour a illuminé Saint-Louis-du-Sénégal, berceau des esprits éclairés qui envoyèrent des cahiers de doléances aux États Généraux à Paris. Cheikh Tidiane, mon aîné, est un modèle, un exemple pour les générations à venir..." »

Cheikh Tidiane Sall bouillait de colère, à tel point que sa bouche se contractait.

— Des mensonges ! Rien que des mensonges, râlait-il.

— Peut-être que Léon est de retour.

— Tu crois ? l'interrogea-t-il sceptique, en haussant ses sourcils.

Cette question lui était adressée autant qu'à elle.

— Je le suppose, lâcha-t-elle d'une voix qu'elle voulut agréable. Elle fouilla de son regard, les lignes du visage du vieil homme, durci par la contention.

Elle parla pour le rasséréner : rien d'humiliant n'a été dit, tu es sain et sauf, et c'est l'essentiel. Toi-même, je t'ai toujours entendu dire que les faits doivent être présentés de telle sorte qu'ils avantagent ceux qui sont au pouvoir.

D'un geste elle arrêta la radio. Elle cherchait à circonscrire un désabusement naissant.

Aucune épouse n'aime voir son époux pris dans les affres de la défaite et des jérémiades intestines.

Cheikh Tidiane sirotait son café, lentement. Il rompait avec une vie active, faite de dévouement à une cause qui était sienne. Les trois-quarts de sa vie, il s'était cru français... citoyen français. Il avait rempli son contrat avec sa patrie d'alors. Avec l'Indépendance de son pays, il avait mué, tel un serpent. Il s'était vu, jouant un rôle salvateur dans les rouages du nouvel état. Ses illusions juvéniles des années 20-30-40, comme celles des années d'adulte 50-60-70, se sont envolées en une nuit. Ses convictions, telle une carapace de stalactites, formée de couches successives d'éducatons différentes — africaine, arabe, européenne — avaient craqué. Pendant que le pays recouvrait sa personnalité (qu'il confondait avec la sienne propre), il avait émondé les pousses parasitaires nées de l'un ou l'autre des troncs culturels qui étayaient son existence...

— *Joom Gallé*, tu as de la visite, lui dit la vieille femme.

Elle avait pincé ses paupières pour distinguer l'arrivant : c'était le Procureur Ndaw.

Il leva ses lunettes pour fixer son disciple qu'introduisait Mamadou, le domestique.

— Bonjour Madame ! Tonton, prononça Ndaw en lui prenant la main.

— Mets-toi... là, ordonna-t-il en bougeant sa chaise et tâtant la cafetière. Ce café est froid...

— Je viens d'en prendre chez moi...

— Non... Non... Un tout petit peu...

— Mamadou, dit à Ly de le réchauffer....

— Oui, Madame, dit Mamadou emportant la cafetière.

— Excusez-moi, je dois m'habiller...

— Faites, Madame...

Elle se retira.

— Tonton, as-tu entendu le journal parlé ?

— Oui. Où ont-ils été chercher ce baratin ? J'ai la nette impression qu'ils s'enferment dans le mensonge. Et c'est très grave...

Une ombre soucieuse se répandit sur sa figure.

— ... Même si Léon est de retour, il y a le cadavre de cet homme.

— Ce matin, la mort de cet homme tombe dans la rubrique des faits divers banals. J'ai reçu une convocation du P.M. pour ce matin.

— Peut-être qu'il va te proposer le portefeuille de la Justice ?

— Peut-être, répondit Ndaw, observant Ly qui se dirigeait vers eux avec la cafetière et une autre tasse.

Le boy servit les deux hommes et déplaça le sucrier, le lait.

La présence du jeune Procureur incita le vieil homme à des confidences pour justifier sa démission.

\*

\* \*

De plus en plus les décisions nous échappaient, à tous les niveaux de l'appareil exécutif. Entouré de

conseillers expatriés, Léon Mignane décidait de tout. Les jeunes ministres avalaient tout. Je me voyais de séance en séance attaqué, agressé même. J'avais fini par apprendre à me taire, tout en participant au travail des ministres. Une fois par semaine.

Ce soir-là, Umrel et moi, étions au salon. Les événements de Kolwezi, au Shaba — ex-Katanga — mobilisaient l'actualité africaine, comme un an plus tôt, jour pour jour.

La voix du journaliste dévidait le sommaire. La V<sup>e</sup> Conférence franco-africaine se tenait à Paris, sous la couverture protectrice du Président français...

*« A l'instant s'achève la V<sup>e</sup> Conférence franco-africaine des Chefs d'État. De source avertie, nous avons appris que certaines délégations présentes sont d'avis de créer une Force Armée Interafricaine d'Intervention, dans les jours à venir, pour suppléer la force d'intervention extra-africaine, constituée de paracommandos, Belges et Français. »* •

— Pas possible ! Non ! Ils sont devenus fous, se répétait Cheikh Tidiane.

Le présentateur poursuivit :

*« Léon Mignane, président de la République du Sénégal, porte-parole de ses pairs, a fait une brève déclaration à leur sortie de l'Élysée. »*

Un chuintement mécanique, lointain, se fit entendre. A travers les ondes, Léon Mignane prit un accent modulé, pointu.

*« Si l'Occident européen ne donne pas des armes aux États modérés, pour nous défendre contre les menées subversives des Cubains et des Soviétiques, nous assisterons à la déstabilisation des États africains. L'envoi d'une force extra-africaine est un devoir humanitaire. »*

Un nouvel accès de colère, plus intense, émergeait. Cheikh Tidiane sursauta pour demander :

— Tu as entendu, ton « ami ».

— Oui, répondit Djia Umrel.

— Qu'est-ce que nous allons foutre là-bas ? Il débloque des âneries... Envoyer des soldats pour défendre qui ? Et quoi alors ?

— Tu sais qu'il ne t'entend pas.

— Veux-tu insinuer que je n'oserais pas lui dire la vérité en face ? riposta-t-il avec vivacité.

L'âpreté du ton fit reculer la vieille femme. D'une course rapide de la main, elle ajusta ses lunettes pour examiner son mari. Elle étouffa en elle la réponse qui chatouillait sa gorge. Le défi l'inciterait à braver Léon pour se prouver son courage. Depuis son discours d'anniversaire, les rapports entre les deux vieillards s'étaient attiédies.

— Écoute-le ! C'est l'appel à la croisade anticommuniste. Vrai, il me rappelle Pascal Wellé des années 20 et 30. Plus européen que le Blanc.

— Si quelqu'un t'entendait, il te soupçonnerait de communisme.

— Moi ?

— Ahan !

Un rire éraillé, bon enfant, fusa de sa poitrine. Il se frappait la cuisse en riant jusqu'aux larmes. Cette gaieté spontanée gagna la femme.

— Léon me dépasse. Qu'est-ce qu'il a derrière la caboche ? Tu peux me le dire, toi ?

Elle ne répondit pas.

Il continua son monologue grincheux.

— Les Français interviennent directement sur le continent : Tchad, Zaïre, Mauritanie, Centrafrique... Sans parler des bases opérationnelles.

— Léon est dans ses NORMES. Et toi, tu fais de la morale, lança-t-elle pour placer son grain de sel.

— Comment ! s'exclama-t-il en redressant son menton.

— Léon est dans ses NORMES, reprit-elle en livrant son opinion. Léon est conséquent avec lui-même. Il n'a jamais varié. Le précédent du Zaïre est payant à la longue. Votre gouvernement — car tu fais partie de ce gouvernement — a toujours été complice de tous les coups fourrés sur ce continent. De la lutte de libération des Algériens à celle du Polisario, vous êtes toujours du côté des vaincus. Vous avez pris langue avec Salazar, Espinoza, ainsi que les tenants de l'apartheid. Vous soutenez une fraction angolaise, financée par la C.I.A. Et j'en passe. Léon est dans ses normes. Toi, tu râles...

La parole est aussi meurtrière qu'une arme à feu. Mais elle ne tue que les nobles de caractère.

*Joom Gallé* était assommé par la diatribe. Cette évidence, plus qu'une incrimination, était perçue comme une accusation. N'avait-t-il pas participé depuis 1960 à toutes les équipes dirigeantes qui se sont succédées ? Homme d'honneur, il prit conscience de sa responsabilité. Démonté, confondu, il baissa son regard, pour dissimuler sa gêne galopante.

— ... Et si on ne peut plus s'exprimer chez soi, où doit-on parler ?...

Djia Umrel Ba regrettait d'avoir émis d'antiques réflexions. Aucune envie de le choquer, de le provoquer, ou de faire étalage de ses opinions ne l'avait mue. Sachant que rares sont les maris qui affectionnent la vérité venant de la bouche de leur épouse, elle brisa le silence oppressant en évoquant sa journée d'aujourd'hui.

Ils passèrent à table conventionnellement.

Le lendemain, à son ministère, il répondit à la communication du Premier ministre. Celui-ci l'avertissait du retour du Vénéral, prévu pour l'après-midi.

Il ne se rendit pas à l'aéroport. Son absence à l'accueil du Chef de l'État ne passa pas inaperçue. Ce manquement à l'étiquette suscita des commentaires dans le milieu dirigeant.

Dans la nuit, Léon Mignane dépêcha une estafette pour s'enquérir de l'état de sa santé. Il l'invitait le lendemain à son petit déjeuner, en précisant : « A 7 heures sans faute. »

Ces invitations matinales à la table du président de la République étaient comme une estampille réservée aux privilégiés.

Ponctuel, Cheikh Tidiane se rendit au Palais. Un garde l'attendait. Un serviteur le conduisit dans la petite salle à manger. La table était déjà mise...

Au seuil de la porte, les deux vieux hommes s'empoignèrent solidement, et en chœur se dirent « bonjour ». Ils ressemblaient à des collégiens sous un préau, cachant encore une farce de la veille. Ils échangèrent des formules de politesse en s'attablant. Leurs gestes étaient identiques : la serviette blanche qu'on pose sur les genoux, la veste qu'on déboutonne, le jus d'orange qu'on ingurgite à petites gorgées.

— Et le voyage ? demanda Cheikh Tidiane, déposant son verre.

— Très bien passé ! Le Sommet franco-africain a été très positif. Tu en as eu des échos...

— Je l'ai suivi de très près.

— A propos, est-il important d'avoir une maison...

— Quoi ? s'enquit Cheikh Tidiane, le front ridé par l'incompréhension.

— J'ai encore trouvé, dans mes dossiers, une attaque de l'opposition crypto-personnelle. Dans son torchon de presse, elle porte atteinte à ma vie privée. Elle ose écrire que je ne possède même pas un terrier dans le pays.

— Léon, désires-tu porter plainte pour diffamation ?...

— Lui faire plaisir ? Non. Que Dieu, non... Je veux seulement savoir si le fait d'avoir une maison, ici, est une chose importante ?

— Jadis, on mesurait le prestige du Chef par le nombre de cases, autour de la toiture maîtresse. En pensant à cela, je me demande comment tu parviens à concilier ton Authénégraficanitus et ta conduite personnelle.

— Serais-tu du même avis que mes adversaires ?

— Léon, cesse de considérer toute vérité qui t'est dite comme un dénigrement. Et c'est vrai, tu n'as même pas un toit de chaume dans ton pays. Alors que tu assumes les charges de Premier Citoyen de la République.

— Je n'ai pas d'économies, Cheikh !

L'arcade sourcilière de ce dernier, garnie de poils blancs, se courba. Incrédule, son œil dégageait une lueur réprobatrice.

— Tu ne me crois pas, Cheikh ? Dis-le-moi au lieu de me fixer ainsi.

— Léon, qui trompes-tu ? Tu possèdes un appartement à Paris, un pavillon en province, en France... Et dans le pays de ton père, tu n'as rien. Tu me la fous mal avec ta réaction toute féminine.

— Mais Cheikh, j'ai des charges ! Je vais emprunter à l'État pour me construire ici une maison.

— Ce n'est pas honnête de ta part... Mais c'est

mieux que rien, Léon. S'il te plaît, ressers-moi de ton jus d'orange.

Le bras obéissant, tendu pour saisir le pot en porcelaine, resta suspendu, indécis. Léon Mignane fit ramper son regard jusqu'au front froissé de Cheikh Tidiane.

— Il est très frais ce jus d'orange. Peut-être sont-elles du Maroc ou de l'Afrique du Sud?... Mais pas de notre Casamance, articula le ministre de la Justice, sans dérober son regard de celui du président de la République.

Il avança son bras.

Léon Mignane surmonta sa contrariété. Il versa en demandant du bout des lèvres :

— C'est assez ?

— Merci, Léon.

Cheikh Tidiane insistait de son plein gré sur son nom pour ôter à ce déjeuner tout caractère protocolaire.

Le serviteur, silencieux, approcha.

— Comment manges-tu tes œufs ? En omelette ou sur le plat avec...

— Sur le plat. Mais un œuf seulement, répondit Cheikh Tidiane, la face orientée vers le domestique.

— Bien, Monsieur le Ministre, répondit-il.

— Pour moi, ce sera deux œufs au jambon.

— Bien, Monsieur le Président.

Léon Mignane l'accompagna d'un bref regard.

Ils abordèrent la digestion, Chez les sujets d'âge avancé, elle est lente et difficile.

— Et ta santé, Cheikh ?

— J'ai vu mon médecin, tout va bien. Touchons du bois.

Cela dit, il se tapa le crâne nu.

— Mais j'ai quelques problèmes. Rien de grave, remarque.

Léon Mignane pratiquait la culture physique d'une manière intensive, pour combattre l'altération musculaire et la senescence mentale. La terreur du troisième âge le poussait à ce comportement.

— Le café, me dit-on, fait défaut en ville, jeta Léon Mignane pour sortir la causerie des rivages embourbés.

— La détérioration des termes de l'échange, opina Cheikh Tidiane, sur la réserve.

Les dénonciations de sa femme lui revinrent à l'esprit.

— C'est ce que je disais dans mon discours, lors de ma visite à l'Assemblée Européenne, ponctua Léon Mignane. Le thème lui était cher. Depuis qu'il avait lu en 1953 le livre : *Afrique complément de l'Europe* (12), il défendait l'esprit du volume. Il s'ébrouait dans la vase de la complémentarité : Eurafrique. Entre deux silences de sa rhétorique, il surprit Cheikh Tidiane qui scrutait son visage. Il se tut.

— L'Eurafrique est une association du cheval et de son cavalier. Et nous sommes les montures, Léon.

— L'Europe nous est indispensable, dit-il en esquissant une moue.

— C'est pour nous défendre qu'elle nous envoie des mercenaires, ou sa force d'intervention extérieure ? Sommes-nous indépendants ou non ?

— Tu fais une confusion, Cheikh ! Ces soldats perdus n'ont rien à voir avec leur pays d'origine.

Léon ! Léon ! Voyons ! l'interrompit-il après avoir

(12) *Afrique, complément de l'Europe*, d'Anton Zischka, édition R. Laffont.

vidé son deuxième verre d'orangeade. Il s'essuya le coin de sa bouche... — Voyons Léon, ne me fais pas prendre des vessies pour des lanternes ! Ces mercenaires ne tuent des nègres que pour de l'argent...

— Tu ne me feras pas croire qu'ils ont un idéal, Cheikh.

— Si, ils ont un idéal. L'action de ces prétoriens se nourrit d'un prétendu complexe de supériorité. Qu'ils combattent pour un certain pouvoir africain chancelant, ou pour la protection des ressortissants d'un pays européen, ou de la civilisation judéo-chrétienne, c'est dans l'intérêt de l'Hexagone... Le centre du cercle. Relis ou lis, les articles de presse qui leur sont consacrés, ou fais-toi projeter les films : « les hexagonaires » — je ne sais si cela se dit — qu'importe, tu vois ce que je veux dire, voient en ces hommes les continuateurs de la grande épopée des bâtisseurs d'empires. Nostalgiques de leur rayonnement d'antan, déçus, amers, les soldats perdus demeurent un reflet éteint de la puissance coloniale.

Le demi-sourire de Léon Mignane s'accompagnait d'un rictus méchant. Il se garda de parler.

Le boy, poussant un chariot garni de plats, refit son apparition. Ils l'observaient officier.

Ils mangèrent, silencieux. De moment en moment, leurs regards se croisaient, se fuyaient. Ils mâchonnaient avec méthode. Vétérans, ils se guettaient...

— Tu deviens politique, Cheikh. Très même. Est-ce que ce n'est pas tard...

— Mieux vaut tard que jamais, Léon. On est en train de récupérer notre Indépendance.

— Je ne vois pas comment. En ce qui concerne la France, elle est un partenaire très loyal.

— Elle est aussi partenaire de l'Afrique du Sud.

Elle lui a fourni son armement ; au lieu de lui envoyer des soldats pour libérer ce pays de l'apartheid...

Léon Mignane sourit par jeu et lança :

— L'aide française est de loin la plus importante. Tu le sais bien.

— Évidemment, persifla Cheikh Tidiane en haussant les épaules. Évidemment. Nous la payons trop cher cette aide, Léon.

— Si je ne te connaissais pas, je dirais que tu traverses des moments très pénibles.

— Et c'est vrai ! J'ai très mal là (il se toucha du côté cœur), en vous voyant vous comporter comme des enfants devant un tiers. La France actuellement est une puissance secondaire, après l'Allemagne Fédérale, le Japon, le Canada et les U.S.A. Quand un état africain est homologué en ami ou modéré, il bénéficie des subsides en rapport justement avec les privilèges concédés aux industries et banques de ce pays. Et eux, banquiers, industriels, avec leur gouvernement, comblent leur infériorité économique par des interventions militaires.

Cette attaque ouverte contre son pays chéri était une atteinte à sa propre personne. Léon Mignane se sentait européen. C'était quelque chose de diffus, comme un courant marin qui palpitait dans ses veines, charriant une vapeur soporifique. Il repoussa sa réaction d'hostilité envers Cheikh. Il aurait été dans un lieu public, il se serait éloigné. Il mangea avec calme, les yeux rivés à son assiette.

— Plus de vingt ans d'Indépendance doivent nous apprendre des choses... ou nous confirmer dans cet esprit de dépendance, reprit Cheikh Tidiane.

Il but un verre d'eau.

— J'ai fait une découverte.

— Laquelle ? demanda Léon Mignane, dardant un regard curieux sur le visage de son aîné.

— Nos « cousins » français, pour rester en famille, sont un peuple laborieux, sain de corps et d'esprit. Pour eux, la démocratie, c'est « oui » ou « non ». Une répétition des élections pour se pourvoir d'un « Grand Chef ». Ils me font penser aux Diolas avec leurs Beekin. Le beekin est un fétiche-roi. Et lorsqu'il cesse d'incarner le totem, les Diolas le fustigent avant de le jeter. Un nouveau beekin est cherché, choisi dans le même bois, qui a poussé dans le même humus. Ils demanderont, avec la même exigence, à ce récent beekin de leur dispenser le même magnétisme que leur feu beekin. Et si ce second fétiche-roi ne leur donne pas satisfaction, ils le renverront, l'injurieront en le couvrant de crachats. Ils se prépareront à accueillir avec le même cérémonial le troisième beekin. Sais-tu où ils vont aller le chercher ?

— Non ! avoua Léon Mignane.

— Dans le tas de cendre des Beekin. Le fétichisme de la démocratie française ! On vote toujours à droite dans ce pays...

Léon Mignane, émerveillé par la métaphore, se répétait chaque mot pour se le graver en mémoire afin de pouvoir la faire sienne en public.

— Hier, je ne t'ai pas vu à l'aéroport, dit à l'improviste Léon Mignane, d'une intonation interrogative.

— Pour la simple raison que je n'y étais pas, laissa tomber Cheikh Tidiane, en se disant à lui-même : « Enfin nous y arrivons. »

Léon Mignane reçut la réponse moqueuse, comme une pointe acérée enfoncée en lui.

— Tout le gouvernement ainsi que les *Kilifè*, étaient présents.

— Les *Kilifè* ainsi que les chefs religieux sont obligés... et pour cause...

Léon Mignane fronça ses sourcils, plein de dépit. Néanmoins, avec une désinvolture feinte, il raya volontairement de son ouïe la réplique acerbe.

Une fois l'an, il accordait une audience publique aux *Kilifè*, dans son Palais. Le maintien et la régénération de la curie féodale lui permettaient de régenter la nomination des chefs traditionnels et des Imans, et du coup de les avoir dans son jeu. Par-dessus les élus, et la Constitution, ces honorables guides spirituels reconnaissaient en lui l'unique chef.

— Pour tous les ministres, accueillir le président de la République est un devoir. N'en as-tu pas été informé ?

— Si, Léon. Le P.M. m'a téléphoné. Je ne voulais pas venir. C'est tout...

Habitué à clore les conseils ministériels, ou à mettre fin à des conversations, ou à faire taire un subordonné avec un « c'est tout », Léon Mignane s'offusqua, ce matin, d'entendre cette expression dans la bouche de quelqu'un d'autre que lui. Avec pondération cependant, il acheva ses œufs, se contraignant à un mutisme calculé. Il savait que son vieux compagnon n'agissait pas fortuitement. Il s'enquit des motifs.

— Peut-être as-tu des raisons ?

Cheikh Tidiane déplaça les assiettes vers sa droite, avant de parler sur un ton confidentiel :

— Lors du Sommet franco-africain, ici à Dakar, en réponse à tes questions, je t'ai dit mes sentiments. A ce V<sup>e</sup> Sommet, je ne souscrivis pas à la création

d'une Force Interafricaine d'Intervention. Cette force n'est rien d'autre que des éléments tentaculaires, pour étouffer les jeunes pousses montantes. Un couvercle oppressif pour maintenir au pouvoir des individus vomis par leur peuple. Votre Armée Interafricaine est une Police destinée à surveiller des intérêts étrangers. Je suis démissionnaire du gouvernement et de mes fonctions.

« Du chantage ! Il me menace de chantage », se disait Léon Mignane, le masque funèbre, féroce. Depuis son soixante-dixième anniversaire, Cheikh Tidiane se rebellait contre lui. Que cachait ce départ ? Quel lobby financier était derrière lui ? Est-il devenu procommuniste ? Léon Mignane voyait à chaque contradiction une atteinte à sa personne ou un début de complot.

— Nous débattons de l'opportunité de cette armée au niveau gouvernemental, objecta Léon Mignane sur la défensive.

Pris au dépourvu, il cherchait à ajourner ce départ qui risquait de jeter le discrédit sur lui et sa politique.

— Rien n'est encore décidé, reprit-il, se forçant à lui adresser un sourire de supplicé. Nous sommes un peuple de démocrates ! Tout se décide au niveau le plus élevé. Tu sais cela.

Léon Mignane jouait avec sa cuillère, le regard baissé. Il suspectait Cheikh Tidiane. Il manœuvra néanmoins pour l'attendrir.

— Sincèrement veux-tu « me quitter ». Me laisser seul, Cheikh ?

— Léon, tu es la première personne à qui je m'ouvre. Même ma femme n'est pas encore au courant, confia Cheikh Tidiane, avec sentimentalité, plein de compassion pour son vieux camarade.

Le courant avait changé. Léon Mignane, rivé à son rôle historique, planté dans son cerveau, et qu'il ressassait jour et nuit, ne saisit pas l'occasion donnée par son interlocuteur. Et cet instant de grande faiblesse de son ministre de la Justice lui échappa par goût du pouvoir.

— Veux-tu être P.M. ?... Avec l'article X, tu seras mon successeur. Tu le mérites bien, proposa-t-il en l'épiant à travers ses cils baissés.

Cheikh Tidiane Sall était exaspéré. Léon se gaussait de lui. Le brusque silence l'agaçait. Il se repentait d'avoir un instant faibli.

— Léon, débuta-t-il en le regardant avec fixité... Léon, je te parle de rendre mon tablier, et tu me proposes quoi ? Tu dois savoir que je n'ai jamais pratiqué l'adultère politique. C'est mesquin, vraiment mesquin de ta part...

Léon Mignane n'avalait pas l'insulte. De ténues taches de lueur d'exaspération scintillèrent dans ses yeux. A flots bouillonnants, son sang chaud lui monta à la tête. Des élancements terribles assaillirent une moitié de son cerveau. Sa boîte crânienne était en flamme.

— On cherche à déstabiliser l'Afrique...

— Léon, interpella Cheikh Tidiane en redressant sa poitrine, ton laïus sur la menace qui pèse sur l'Afrique, garde-le pour d'autres. Ces différents sommets franco-africains m'ont beaucoup fait penser à mon père. Il avait participé à toutes les conquêtes coloniales dans un esprit de « pacifier » les indigènes. On lui disait « qu'il apportait la civilisation ». On destitua un vrai chef indigène, résistant, pour le nommer à sa place. On lui avait inculqué qu'il accomplissait « un devoir humanitaire ». Je me souviens de lui,

mon père. Il était très fier de sa conduite et d'être un auxiliaire. Il reçut même des récompenses pour services rendus à la France. Quelle différence y a-t-il entre ce père et toi ? Mon père, par les armes, avait asservi des gens... par ignorance. On peut l'absourdre... Mais toi, moi ?... Sommes-nous des auxiliaires ? Plutôt des complices du néo-colonialisme. Léon, c'est assez. Suffisamment assez, ponctua-t-il.

Il se croisa les bras, respirant fort... l'œil collé à la lèvre inférieure pendante de Léon.

Léon Mignane rageait, en proie à des troubles mentaux. Il réprima sa colère croissante et lui rappela :

— Que je sache, tu as toujours été membre des gouvernements successifs depuis notre Indépendance. Alors ne viens pas aujourd'hui me parler de ton accès de révolutionnarisme de trente-deuxième heure. Moi, je n'ai jamais caché, moi, mes opinions. Ce soir, il y aura un conseil extraordinaire des ministres.

— Léon, compte sur moi. Et c'est tout ! le devança Cheikh Tidiane, reboutonnant sa veste croisée pour sortir...

Laisse en plan, Léon Mignane fulminait. Une tension grimpante faisait affluer des vagues de caillots dans son crâne. Son front comme pris dans un étau allait éclater. D'un sursaut presque surhumain, il articula « Gaston ! », sa main empoigna la nappe de table.

Quelqu'un surgit de derrière la tenture de velours mauve pour le retenir

\*  
\* \*

## Samedi matin

Le Procureur Ndaw alluma une cigarette et se recroisa les jambes. Il consulta sa montre-bracelet avant de dire :

— Tonton, c'était difficile ! Le malheur de l'Afrique, c'est qu'on ne dit jamais assez la vérité aux hommes politiques.

— Léon a été trop gâté ! Ce que je pouvais lui dire en privé, je ne le pouvais pas en public. La démocratie à l'africaine est publique. A la mode européenne, elle est apprivoisée. Cette dernière méthode me convient, j'étais décidé à quitter mes fonctions, sans claquer la porte...

\*  
\* \*

A 21 heures la porte communicante de la Grande Salle du Conseil s'ouvrit. Léon Mignane, suivi de Soutapha, fit son entrée. Il avait changé de costume. Le regard qu'il promena sur les vingt-deux ministres était lourd de cette lassitude qu'apporte la vieillesse.

Les rumeurs s'assourdirent. Tous les ministres se levèrent, ou firent quelques pas vers lui pour lui serrer la main. Nafissatou (Madame le ministre de la Condition féminine) fit une légère genuflexion, avant de saisir les doigts du Vénérable. Talla, ministre de l'Enseignement supérieur, à même la moquette finissait sa prière. Il se pressa de se rechausser et dit :

— Monsieur le Président, j'ai fini, bredouilla-t-il, son chapelet à la main.

— J'espère, Monsieur Talla, que vous ne nous avez pas oubliés dans vos implorations à Allah.

Prononçant cela, Léon Mignane s'approcha de son trône. Il fit signe à Nafissatou — six personnes plus loin sur sa gauche — de s'asseoir la première.

Les hommes, silencieux, prirent leur place.

Soutapha donna lecture de l'ordre du jour. Daouda — Premier ministre — fit une mise au point. Le président de la République rendit compte du V<sup>e</sup> Sommet franco-africain. Il explicita les raisons qui œuvraient pour la création d'une Force Interafricaine d'Intervention. Parlant, son hémisphère frontal, plat, s'attardait d'un côté à l'autre de la table. Il interrogeait chaque visage, et il conclut :

— Le gouvernement doit être solidaire, afin que le P.M. puisse défendre ce projet devant les députés. L'envoi d'une Force Armée pour préserver l'intégrité du territoire zaïrois est un devoir d'humanité négro-africaine. Ce pays a subi une agression perpétrée par des éléments à la solde d'une idéologie étrangère à notre Authénégrificanitus. Le débat est ouvert.

Les ministres se dévisagèrent. Une crainte révérencielle de se tromper, de dire des choses qui ne cadreraient pas avec la pensée du patriarche, les obligeait à ce mutisme.

— Monsieur le Président...

— L'honneur aux femmes !

Nafissatou avança sa figure, Mam Lat Soukabé rentra sa poitrine.

— Monsieur le Président, le P.M. doit présenter la thèse gouvernementale devant l'Assemblée Nationale. Est-ce dire que le Parti ne sera pas informé ? En outre de combien d'unités sera constituée cette Force Armée Interafricaine ? Je me suis laissé dire que vous serez absent. Est-ce dans le cadre de la création de cette armée que vous voyagerez ?

Léon Mignane obliqua un regard vers Badara, ministre de la Culture.

— Si vous permettez, Monsieur le Président, débuta Badara, et s'adressant à Nafissatou : une université américaine honore notre pays en la personne du Vénérable, en lui décernant le titre de docteur honoris causa.

— Vous savez que je n'attache pas une très grande importance à ces distinctions. En réalité, en me rendant aux States, je rencontrerai le chef de l'Exécutif américain, ainsi que des industriels et des banquiers.

Les mauvaises langues déclaraient : « Qu'il était le Nègre le plus servi en titres par les Européens. » Et une loi avait été votée contre ces dénigrements qui tombaient sous le label de la diffamation.

— Le P.M. doit défendre devant les députés cette proposition du gouvernement, de prélever des troupes dans nos armées. Il serait souhaitable que le peuple puisse suivre le débat... par la voie des ondes. Nous sommes un pays démocratique...

— J'y comptais, Monsieur le Président, renchérit Maphaté, qui savait entendre.

— Monsieur le Président, commença le ministre de l'Hydraulique, il y a quelques mois, nos compatriotes ont été expulsés du Zaïre, sans être dédommagés. Or, un grand nombre de ceux-ci ont participé au développement de ce pays. Ils y ont laissé famille, enfants et biens. Nous — je veux dire notre gouvernement — a été obligé de leur venir en aide. Jusqu'à ce jour, ils n'ont rien reçu... de ce pays en paiement de cette spoliation. Et voilà que, maintenant, nous allons dépêcher nos soldats pour défendre ce même

pays... Monsieur le Président, est-ce que le peuple ne sera pas hostile à cet acte.

Le Premier ministre pointa son index. Simple mouvement de poignet. Le Vénéral, à sa gauche, lui concéda l'autorisation.

— Le ministre de l'Hydraulique a bien situé le problème. Il est vrai que nous sommes tirillés ; soit aller au secours d'un pays frère, envahi par des éléments étrangers, soit, égoïstement, refuser à ce pays frère notre aide, parce que, dans le passé, il a eu un comportement indigne vis-à-vis de nos concitoyens. Nos attitudes et raisonnements balancent entre ces deux pôles. Néanmoins (il empruntait ce mot au langage du Vénéral), il est de notre devoir de savoir qu'en envoyant une fraction de notre armée là-bas, nous accomplissons une action humanitaire. A court terme, ceux qui refuseront cette assistance sembleront avoir raison. Mais dans l'avenir... à la longue... ils le regretteront. Le Zaïre, en cette année, est à peu près ce que l'Espagne était pour l'Europe en 1936-1939.

— De quel bord serons-nous ? Républicain ou Franquiste ?

La sortie abrupte de Mam Lat Soukabé, incisive, désarçonna le Premier ministre. Il se mit à balbutier.

Mam Lat Soukabé, satisfait, s'adossa, chassant la fumée de son cigare, la mine réjouie.

Le doyen Cheikh Tidiane Sall éclata d'un rire sec, au sein d'un silence accablant. Tous l'observèrent. Lui, pouvait se le permettre... Comme il s'est permis de s'habiller, ce soir, en tenue africaine. Un sabador. Une provocation. Léon Mignane avait formellement opposé son veto à cet accoutrement indigène, lors des réunions ou cérémonies officielles.

Le Premier ministre dompta son désarroi et poursuivit :

— Cet engagement d'envoyer notre contingent a été pris au nom de notre pays. Et ce ne serait pas africain de dédire le Vénérable, et d'abandonner un pays frère.

Son regard effilé de biche erra de visage en visage à la cueillette d'un consensus.

Personne n'avait d'avis contraire à émettre (en apparence).

— Bon ! Bon ! s'empessa-t-il d'articuler. Nous sommes d'accord pour l'envoi des soldats afin de compléter cette Force d'Intervention, avec d'autres pays africains frères.

— Quels sont les pays africains que vont y participer ? interrogea encore Mam Lat Soukabé.

— Mam Lat, chacun a le droit de s'exprimer. Mais vous pouvez tout de même demander la parole, intervint Léon Mignane pour séparer ses deux poulains.

— Monsieur le Président, j'ai posé une question. Et je la maintiens.

— Bien ! Tous les gouvernements francophones qui ont participé au V<sup>e</sup> Sommet, de retour dans leur pays respectif, débattent en ce moment cette question. Pour l'heure, nous discutons du principe...

— Léon, de quel principe ?

Le doyen Cheikh Tidiane Sall relançait la discussion. Il avait jugé que c'était le moment d'intervenir. Par deux fois, son regard avait croisé celui de Léon Mignane, de Daouda, de Corréa, et de Haïdara. Sur chaque physionomie, il avait perçu un masque de réserve, d'attention, traduisant l'attente du moment propice pour l'affronter.

Léon Mignane, minuscule sur son trône, réagit mollement. Corrèa et Daouda s'en aperçurent, et de mauvaise grâce, l'œil obséquieux du second traîna vers le Vénéral et il formula :

— Doyen ! C'est pour envoyer des soldats au Zaïre... pour commencer...

— Devant l'histoire, nous avons souscrit à cet engagement, ajouta Haïdara en enlevant une épine à Daouda.

— Je demande le, ou les mobiles ! Pour mieux me faire comprendre, je veux savoir les motivations d'une telle opération de notre armée, même avec un seul soldat... Est-ce clair ?

Le ton décidé du vieil homme jeta un froid dans l'assistance.

— Nous allons passer le principe aux voix, proposa Wade, ministre d'État, chargé des Armées.

— Monsieur le Ministre Wade, un principe ne se vote pas, objecta le doyen, la figure orientée vers celui-ci.

Wade, honteux, se faisait tout petit.

Mam Lat Soukabé sussura à l'oreille de Nafissatou : « C'est un règlement de compte entre deux caciques. » De temps en temps, il pelotait les cuisses de la femme en lui faisant des clins d'œil. Entre ses dents, elle sifflait des sons négatifs.

— Doyen, pourquoi êtes-vous contre ce projet dont l'idée est du président de la République et Secrétaire Général de notre Parti ?

Corrèa se lança dans un prêche de bons et nobles sentiments. Puis il passa la parole à Talla, au bout de la table : « Nous sommes d'un même Parti. La discipline nous fait obligation de nous incliner quand l'intérêt du pays est en jeu. Et notre Doyen sait cela. »

Le ministre de l'Enseignement supérieur usait d'un ton courtois. Au centre de la table, Badara, ministre de la Culture, acquiesçait à chaque phrase par des « Ahan ! Ahan ! » Ses yeux rapprochés ne quittaient pas le profil de l'orateur. Il ajouta « C'est africain, ce que tu viens de dire. Nous devons conserver notre Authénégraficanitus », ravi de pouvoir rappeler qu'il était le conservateur de la tradition.

« On me prend pour un débile », se répétait le doyen Cheikh Tidiane.

— Tout est réglé, maintenant... Nous sommes tous d'accord ?

Les réponses tardèrent à venir. Le Premier ministre refit circuler son regard interrogateur. Un à un, ils opinèrent du chef. Mam Lat Soukabé se refusa à tout geste, soutenant le regard de Daouda.

— Je ne suis pas d'accord, déclara le doyen, posant sur chacun son vieux visage.

Il s'imposait.

Mam Lat sursauta avec un débordement de joie. Il distribua à Nafissatou deux petites tapes. Elle lui murmura :

— « Tu exagères, Lat ! »

Léon Mignane, en maître patient, changea de position, les deux coudes sur les bras du trône. Il considéra les deux rangées de ministres, l'œil morne. Talla, en face, égrenait son chapelet sous la table. Soutapha surveillait le Vénérable, souhaitant qu'aucune crise ne vînt le terrasser. Seuls les intimes étaient au courant des troubles du Vénérable.

— Pourquoi n'avons-nous pas envoyé nos soldats à l'époque combattre du côté des nationalistes de la Guinée dite portugaise ? Et maintenant, pourquoi expédier là-bas nos soldats ? Pour quelle gloire ? Et au

profit de qui ? Tout soldat mort dans cette expédition le sera pour le grand capital : les multinationales. Au lieu de faire de nos jeunes des cadres techniques valables, nous les transformons en chair à canon. Ou alors, Léon n'a pas tout dit...

Ce manque de considération devant les « jeunes » blessa profondément Léon Mignane.

Léon Mignane, après avoir liquidé dans les années 63 à 70 ses compagnons, s'était fait entourer de jeunes technocrates, dociles. Les sachant avides de jouissance, assoiffés d'honneur et de rang, il les comblait de ces petites choses qui tuent en vous toute volonté de réaction, de rebuffade, de désaccord avec le Père-chef.

On assassine la dignité chez tout individu en étant prévenant, en satisfaisant les moindres de ses désirs. Léon Mignane distillait les bienfaits : villas de fonction, de grand standing ; voitures ; nominations en qualité de membres de conseils d'administration, de sociétés mixtes avec jetons de présence. Et mieux, il fermait les yeux sur les détournements des deniers publics.

Face à Cheikh Tidiane, il se sentait seul. Léon Mignane ne voulait pas se dérober devant ses pupilles, au risque de perdre son auréole. Il accepta l'engagement.

— Notre Doyen, sciemment, fait fi de l'agression dont est victime un pays frère. La déstabilisation de notre continent a commencé. Devons-nous rester les bras croisés ? Je ne suis pas un anticommuniste. Il est vrai que dans la famille, on n'en trouve pas un... Heureusement !... Notre pays a un Parti Communiste légal. Quel est le pays au sud du Sahara qui peut le

déclarer ? Notre Parti a pour idéologie l'Authénégrificanitus. Pour ceux qui l'ignorent, je leur conseille de lire ou de relire, les tomes 1 — 2 — 3 de mes *Fraternité* qui ont été écrits avant notre Indépendance.

Léon Mignane parlait avec toute la sérénité d'un vieillard, nourri et alimenté de sa propre vérité. Personnalisant le débat, il le réduisait à son rôle de chef suprême, clairvoyant .

N'avait-il pas sous-estimé Cheikh Tidiane ? Il était temps de se débarrasser de lui. Fidèle à ses habitudes, il évitera de le contrer. Surtout en ce moment. Il procédera par étapes, le dévalorisera pour le rendre impopulaire, ensuite, il l'isolera. Quel que soit son âge, le serpent secrète du venin. L'exercice solitaire du pouvoir l'avait rendu plus vulnérable. Il avait compté sur ses jeunes pour bloquer Cheikh Tidiane. Mais aucun n'avait cette fougue, ce zèle, ce sens du maniement des faits pour le réduire au silence.

— Nous devons être nous-mêmes, et penser pour nous-mêmes, conclut Léon Mignane.

— C'est pour le bénéfice de l'Occident que tu veux envoyer des soldats, Léon. Un point c'est tout ! Depuis 1960, tu n'as fait que défendre, soutenir des causes perdues d'avance... Assez ! Assez !

Finissant de parler, l'octogénaire frappa la table de son poing. On ne le reconnaissait pas sous ce visage nouveau. Mam Lat Soukabé souffla à l'oreille de sa voisine : « Le Doyen est suicidaire », et lui mimait une bise. Nafissatou avec un mou bien féminin détourna son visage vers le Doyen. (Mam Lat la sautera après la réunion dans la 604.)

— Doyen tu es en train de saper les fondements

de notre unité, en t'opposant à la règle de la majorité.

— Une pyramide monarchique, votre majorité démocratique, Corréa. Le président de la République s'est trompé. Et il nous entraîne...

— Doyen, il n'est pas question de Constitution, mais...

— Si, Corréa !... Si, intervint avec éclat Mam Lat Soukabé qui avait des raisons toutes particulières de discuter sur ce sujet. Ce glissement involontaire de la palabre n'était pas pour lui déplaire. A haute voix, il lança : la présidence n'est pas un legs.

— Voilà ce que je craignais, objecta Corréa, d'un ton ampoulé, et offensif : la démagogie du doyen nous entraîne bien loin. Personne ici, sauf le Vénérable, n'a reçu son mandat du peuple.

— Raison de plus pour que son successeur aussi reçoive son blanc-seing du peuple, tonna Mam Lat Soukabé.

Soutapha, en bon berger, de biais, ne quittait pas le Vénérable du coin de l'œil. Il était prêt à le soutenir en cas de défaillance. Léon Mignane gardait le silence, les yeux clos. Il ne pouvait consentir, en pareil moment, au retrait de Cheikh Tidiane Sall. Se faire désavouer par cet ancien et respectable compagnon sur le plan national et international, gênerait son voyage aux U.S.A. Il s'aboucha avec le Premier ministre, qui, à son tour fit signe à Mapathé qui vint s'entretenir avec lui. Ce dernier regagna sa place, avant de réclamer l'attention de tous :

— Je vous propose ce communiqué pour mettre fin à cette séance exceptionnelle. Je lis : « Le conseil des ministres, réuni sous la présidence du Chef de l'État, après un examen détaillé et minutieux de

l'ordre du jour qui lui était proposé, à l'unanimité moins une voix est d'accord pour soumettre à l'approbation de l'Assemblée Nationale, le projet d'envoi d'un contingent de troupes de notre armée, pour renforcer la force armée interafricaine au Zaïre. Le Premier ministre, Chef du gouvernement, exposera aux députés les motivations du gouvernement. »

— C'est tout, Madame, Messieurs, ponctua Léon Mignane en se retirant...

\*  
\* \*

## Samedi matin

— Tu connais la suite ! C'est du domaine public. Léon s'envole pour les États-Unis. Le P.M. qui fait légaliser l'expédition par les députés. L'un des grands défenseurs de la thèse a été Diouldé Sall, mon fils. Étrange, n'est-ce pas ?

Cheikh Tidiane suivait l'évolution d'un lézard aux écailles bleues, qui rampait le long du tronc de l'arbre.

— Tonton, je vais te laisser. Il est bientôt l'heure de mon rendez-vous, dit le Procureur, le regard fixé sur les trois-quarts du visage du vieil homme. Un pénible et diffus sentiment attendrissant le visita. Il demanda pour briser le lourd silence : « Tonton, comment vas-tu passer tes journées ? »

Cheikh Tidiane revint à lui.

— Je ne sais pas encore. Hier, mes enfants m'ont suggéré d'écrire mes mémoires.

— Je suis de leur avis. Tu as vécu le colonia-

lisme, la période d'assimilation, l'Indépendance, et participé aux différents gouvernements.

Cheikh Tidiane demeura perplexe, un temps, muet, l'esprit vagabondant, jouant avec la suggestion de parler de lui. N'avait-il pas été le lustre d'un peuple durant les années 20 — 30 — 40 ? La seule évocation de cette époque, ce matin, l'habitait. Une pensée vengeresse, violente, l'explora. Se venger de l'anonymat de la mort ! Des années durant, il avait tu toute rébellion face à Léon Mignane.

— Tu crois vraiment que c'est utile ?

— Tonton, indispensable. Ta vie doit être connue par toute la jeunesse africaine. Je dirai même que c'est un devoir, dit Ndaw en quittant sa chaise.

Ils firent des pas vers la porte.

— Je reviendrai pour te décider à écrire ce livre, Tonton.

— Je serai là.

Cheikh Tidiane regagna le rocking-chair. C'était son premier samedi d'inactivité qu'il eût à se rappeler. Comme le « *Xun* », bête mystique de la fable de sa culture, mère généreuse, qui avait sauvé sa race, il s'était cru investi de cette même mission. Avec foi et ardeur, il s'y était employé. Il avait subi des vexations, des humiliations. En méditant son passé, il se balançait doucement...

## CHAPITRE 16

### Samedi matin

Le Premier ministre Daouda arrive au Palais de la Présidence. Soutapha l'attendait.

— Bonjour, dit-il au secrétaire du président. Assieds-toi, dicta-t-il en se souvenant des années où il était un bleu dans cette fonction de secrétaire. Lui-même d'autorité s'assit. La décoration des murs n'était plus la même que de son temps.

Soutapha se hâtait de mettre en ordre certains dossiers, étalés sur sa table.

— Tu es un lève-tôt, fit remarquer Daouda.

— Vous m'avez dit, hier, de venir tôt ce matin.

— Ah, oui ! Oui, en effet, admit Daouda d'une voix cordiale.

Soutapha, poliment, lui montra son emploi du temps. « Pour la conférence de presse, la ligne sera installée pour vous permettre de la suivre en direct. » Et finissant, il ajouta :

— Je pense qu'avant de recevoir le Procureur Ndaw, vous devez recevoir les ministres.

— Ah ! s'exclama Daouda le fixant sans insister.

Soutapha se replia sur lui-même. Déjà de sa pro-

pre initiative, il avait orienté toutes les demandes de communication à la Primature. Il hésitait à s'extérioriser. Daouda l'y contraignit.

— Je crois que les ministres voudront avoir des nouvelles du Vénéral.

— En effet ! En effet ! scandait Daouda d'un air grave. Sa physionomie portait les séquelles de sa nuit agitée. Il avait oublié les ministres. En effet, je vais les recevoir, ici.

— Je pense, reprit Soutapha avec docilité, qu'il serait mieux indiqué de les recevoir à la Primature. Lorsqu'ils vous trouveront ici, il se peut qu'ils pensent...

Soutapha était assez limpide dans ses insinuations.

— Vous avez quel âge ?

— Moi ?... Quinze ans de moins que vous, répondit Soutapha.

— Troisième Génération de l'Indépendance » monologua Daouda. Il songea au Vénéral. La grande différence d'âge qui les séparait.

— Je vais à la Primature.

Traversant à pied le jardin, l'adjudant-gendarme se porta à sa rencontre ; le salua, et s'enquit de la santé du président.

— Il y a du mieux ce matin.

— Alhamdoulillah... Nous prions Allah pour qu'il lui accorde une longue vie, et à vous aussi, Monsieur le Premier ministre.

— Merci, chef.

L'adjudant se crut dans l'obligation de l'escorter pour franchir la rue.

Au 9<sup>e</sup> étage du building gouvernemental, Daouda était dans son antre. Un immense bureau avec des fauteuils. Il s'installa ; ses longues jambes se logèrent

confortablement sous la table. « Le pouvoir s'exerce solitairement » lui avait enseigné le Vénéral. Ce matin, seul, l'inconnu du lendemain le terrorisait. Il avait peur. Comme un mineur, à défaut de tuteur, il s'accrochait à son fantôme. Il se violentait en douce pour surmonter ses atrophies innées, et être à la hauteur de ses responsabilités présentes.

Tantôt, avec stupéfaction, il avait entendu le premier flash du journal parlé, commentant l'agression dont a été victime le chauffeur du Vénéral, et son enterrement prévu pour l'après-midi. Haïdara en était surpris. Au téléphone, il avait répondu : « Je ne sais rien ! J'attends Corréa et Mapathé pour être plus renseigné. » Jean de Savognard, l'ambassadeur de France, l'avait aussi appelé pour avoir des nouvelles. Daouda s'était contenté de dévier les questions insidieuses, en répétant : « Rien de changé... »

— Oh ! pardon, Monsieur, s'écria sa secrétaire particulière en refermant la porte.

— Victorine, entrez !

Elle portait une longue jupe rouge, fendue jusqu'aux genoux, avec un chemisier à manches à volants. A chaque poignet, cliquetaient de fins bracelets en or.

— Bonjour, Monsieur. Comment va le Vénéral ?

— Il y a du mieux.

— Vous avez là le courrier et la liste des personnes qui ont appelé. Je me suis permis de leur dire que vous leur fixerez rendez-vous...

D'une main souple, elle décrocha le téléphone, appuya sur un bouton.

— La Primature. La secrétaire du P.M. Oui. Bon-

jour mon général. Excusez-moi, mon général... Je vais voir s'il est libre. Il a quelqu'un dans son bureau...

Les doigts bagués obstruèrent l'écouteur.

— ... C'est le Général Ousmane Mbaye, Chef de L'État-Major Général des armées, sussura-t-elle en plissant ses paupières ointes de khôl.

Daouda accepta la communication.

— Ne quittez pas mon Général... Je vais vous le passer.

Elle garda le combiné un instant, le regard vers l'extérieur, avant de le donner à Daouda, de main à main. Un second cadran clignotait. Diligente, elle répéta : « La Primature. La Présidence ? Soutapha. Bonjour, boy. Il est en ligne. Ne quitte pas, s'il te plaît... » Elle fit signe qu'elle regagnait sa place.

— Bonjour, mon Général... Oui... Le P.M. Vous avez téléphoné au Palais. Il doit se reposer, pas de dérangement. Je l'ai vu tantôt. Je lui dirai que vous avez téléphoné... D'ailleurs, on lui donne la liste des personnes qui se sont manifestées. Bien ! Bonne journée mon Général.

Après la conversation téléphonique, ce fut la ruée des ministres. Pour eux, il avait mis ses lunettes noires. Derrière ce mur de verre, il se sentait un autre. Plus sûr de lui. A chacun, il mentit : « Le Vénérable se remet lentement. Une indisposition passagère. Même alité momentanément, il participe au travail gouvernemental. » Daouda leur prodigua des conseils : Fidélité, Reconnaissance au Père de la Nation. Emporté par un élan irréversible, il maintint ses mensonges avec conviction. Au Cardinal, aux *Kilifë*, au grand Imam, il tint le même langage.

Le poids croissant de sa charge toute nouvelle lui pesait tout en le flattant. Etre celui qui décide ! Le

centre du cercle. Son seul atout était le respect de la règle du jeu constitutionnel.

Victorine réapparut pour lui dire qu'une auto l'attendait pour le conduire à la Présidence. Elle ajouta : « C'est Soutapha qui pense qu'il serait mieux de prendre l'auto. »

Il refit le chemin en sens inverse, cette fois en voiture.

— Des journalistes rôdent autour du Palais, lui dit Soutapha en le recevant, et il l'avertit du risque d'être vu dans la rue.

« De quel droit se réclamait ce jeune pour lui dicter ce qu'il avait à faire ou pas ? » Daouda noya cette réflexion, dans un océan de pensées informulées. Il retrouva le bureau du président de la République. Corréa l'y attendait, en lisant une énième fois le *Quotidien national*. Il lui tendit le journal. En gros caractères gras, le démenti à la Une, à l'étage supérieur. Au centre, une ancienne photo de Léon Mignane. A gauche sur deux colonnes, l'éditorial, sur les semeurs de trouble. En bas, une photo du chauffeur Siin avec deux collègues, sur pied encadrée en noir. La corporation des conducteurs de l'administration lançait un appel à tous les travailleurs pour assister aux obsèques de la victime.

Corréa, sans trop de détails, l'informa sur le cas de Siin. Daouda allait et venait. Il examina une photo du Général de Gaulle, dédicacée à Léon Mignane et demanda :

— Corréa, dis-moi la vérité. La vraie vérité. Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui se passe ?

— On doit l'avoir enlevé ! La Police continue ses recherches. On veut nous faire lâcher les freins. Une guerre d'usure. Quoi qu'il en soit, un vide conduirait

à l'anarchie. Cet après-midi, tu dois assister à l'enterrement du chauffeur.

— Tu penses que le Vénérable a fui ?

A la question de Daouda, Corrèa fourra son index dans son oreille. Les poils naissants le chatouillaient. Les souvenirs de la réunion d'hier se fauilèrent dans son esprit.

— Je ne peux pas le croire.

— Mais tu y as pensé !

— Oui, répondit-il avec amertume. Daouda l'avait forcé à énoncer ce qu'il se cachait. Il se hâta de dire :

— Je ne vois pas la relation de cause à effet.

— La banqueroute de l'état. Mam Lat nous l'a dit. S'il y a désertion, que cache-t-elle ? N'est-ce pas lui, le Vénérable qui depuis notre Indépendance dirigeait le pays ?

Aucune réponse ne vint à l'esprit de Corrèa. A moins qu'il ne les jugeât toutes mauvaises ! Il hasarda :

— Tu as la Constitution pour toi. Tu dois veiller à son respect.

— Un état sans finances.

— Nous sommes samedi. Si d'ici lundi, le Vénérable ne revient pas, nous déciderons.

— Tu as un remède miracle, toi ?

— Qui sait...

Soutapha interrompit Corrèa après avoir frappé. Il venait avec les journaux parisiens. *Le monde, France Soir, Le Matin, La Croix et L'Express*. Il les déposa sur la table et dit :

— Monsieur le Procureur Ndaw est là.

— Je me sauve, moi aussi, lança Corrèa.

— Soutapha faites-le entrer.

Ndaw entra de sa démarche sportive. Il était

étonné d'être reçu par le Premier ministre dans le bureau du président de la République. « La succession est déjà effective » pensait-il. « Grand, mettez-vous là » l'invita Daouda en lui désignant le fauteuil pullman. Par la formule « grand », il lui attribuait le droit d'aïnesse. Daouda, malgré ses lunettes ou à cause d'elles, subissait l'inconfortable sensation de dépendance vis-à-vis du Procureur... Ce manque d'assurance se doublait d'un complexe de culpabilité... « Était-il à sa place ? »

Ils épuisèrent en cinq sec les formules de politesse. Bravant son premier écueil, Daouda se voulait offensif :

— Grand, vous avez appris que le doyen d'âge, Cheikh Tidiane, est démissionnaire. C'était un homme intègre. Une génération passe, une autre vient. J'ai pensé à vous pour la Justice...

Ndaw avait prêté l'oreille. Le creux de son menton s'était accentué. Les yeux de Daouda emmurés derrière les lunettes lui échappaient. Il s'efforça de les fixer.

— ... Grand, à ce poste, il faut un homme compétent. J'avais pris sur moi, devant le gouvernement, de vous faire entrer dans l'équipe.

Ndaw le toisa. Son regard glissa sur le poli des verres. Il lui vint en mémoire cette méditation d'un autre magistrat européen, dont il ne se souvenait plus du nom :

« Les juges auront beau être indulgents, rien ne sera fondamentalement changé, tant que la société — dont émane la loi — n'aura pas été modifiée. Comment ce peuple entend-il l'obtenir ? Notre indulgence en tant que juges, à l'égard de ces gens, ne nous donne qu'une bonne conscience. Cette conscience

apaisante pour nous, n'est que le ravalement de cette société pourrie que nous partageons en tant que représentants des gérantes qui nous gouvernent. Or ces intrigants au pouvoir pensent que gouverner est un gagne-pain ; quant à leur parti politique, c'est une confrérie d'usuriers de conscience. »

Après s'être récité cette tirade, il esquissa un sourire intérieur, les yeux tournés vers un vase en faïence, contenant des roses rouges fanées.

Daouda, encouragé par le mutisme de Ndaw, poursuivit :

— Grand, votre réponse peut attendre... Jusqu'à demain.

— *Boy !* (petit), il te faudra chercher un autre homme.

Pourquoi, *Grand-Bi ?* (le grand).

— Je ne veux pas.

Daouda ne contrôlait plus l'ère de manœuvre, pour forcer cet homme à entrer dans son jeu. Le fil invisible qui les reliait s'était brisé. Le Procureur aurait été une carte maîtresse dans ses mains. Il était reconnu comme étant un homme intègre, inflexible.

— Grand, savez-vous dans quelle situation se trouve le pays ? interrogea Daouda, poussé par cette virulence dont les gens faibles font preuve pour contraindre les autres à partager leur avis.

— *Boy-By.* (mon petit), Léon Mignane est introuvable, répondit Ndaw avec morgue, le regard fixé droit devant lui ; il continua d'un ton impératif : — vous avez un cadavre entre les bras. On a maquillé cela comme un banal fait divers. Nos lois punissent tous ceux qui ont participé à cette falsification de la vérité. Une obstruction à la justice.

Le ton brutal incommodait Daouda. Une avalanche

de gêne fit tressauter le haut de la joue droite du Premier ministre. Un tic qui lui revenait dans les instants de contrariété extrême.

— Grand, il y a l'intérêt du peuple. La raison d'état. Et cet intérêt général vaut plus qu'une vie, avoua Daouda.

— *Boy*, je ne connais pas ce jargon. La loi est pour tout le monde. Le pouvoir est une cité, il faut y être invité pour pouvoir y vivre. Et lorsqu'on force la porte pour s'y introduire, on s'y maintient par la violence.

Vulnérable, Daouda avait été touché, il réagit avec emportement.

— Que je sache, c'est vous et le doyen Cheikh Tidiane qui aviez élaboré cette Constitution qui fait de moi...

— Un substitut.

— Peut-être, mais je suis dans la légalité.

— Je dois reconnaître qu'en apparence, vous dites la vérité. Mais ce sont vos députés qui ont légalisé cette Constitution batarde. L'esprit d'un peuple est au-dessus des lois.

— Qu'est-ce à dire ? interrogea Daouda. Une crispation des mâchoires durcit sa figure.

— Vous et moi, pouvons surmonter les imperfections de la « démocratie villageoise », grâce à notre formation à l'européenne. Et notre peuple se nourrit de son spiritualisme. Cette tradition est encore vivante, chez les cadres supérieurs, au sein de votre parti même.

Une effervescence de paroles acerbes se consumait en Daouda. Offensé dans sa dignité, l'indignation le paralysait. Les sous-entendus de Ndaw rendaient illégi-

time son rôle. Rongé par l'obstacle de sa naissance, sa propre légitimité l'inquiétait.

Jusqu'au départ du Procureur, il dialoguait avec lui-même, assujetti. Il n'a jamais su utiliser les courroies de transmission pour s'élever. Une petite minorité le soutenait ; cette poignée d'hommes était plus intéressée par la conservation de ses privilèges que par son installation sur le trône. Le Vénérable lui avait confié : « Le chef ne doit en aucun cas douter de sa volonté et de sa décision. » Réconforté par cette phrase, il se décida à aller jusqu'au bout. S'il est vrai que dans l'antique Afrique, ceux de sa naissance n'assuraient les fonctions de roi qu'en suppléance, il a été cependant prouvé qu'ils étaient des hommes de parole. Lui-même, n'avait-il pas montré ses capacités ? Qu'est-ce que la caste ? un corps de métier, se répondit-il.

Soutapha s'était doucement introduit. Il toussota pour arracher le Premier ministre à ses pensées douloureuses.

— Monsieur, la conférence de presse va commencer....

## CHAPITRE 17

Le trottoir face à la Maison de la Radio, était assiégé par des journalistes, nationaux et étrangers, des Directeurs d'Agences de Presse, des mouchards, des policiers en civil et quelques membres du parti au pouvoir.

Des rumeurs incontrôlées se répandaient sur la santé du président de la République, sur le combat fratricide auquel se livraient les clans. Les évaluations et les enchères montaient. Le retrait du ministre de la Justice remettait en cause toutes les suppositions. Le doyen Cheikh Tidiane se terrait chez lui, se refusant à toute déclaration.

Deux gendarmes contrôlaient l'accès de la salle, exigeant la présentation de la carte professionnelle.

La salle était exiguë pour contenir tant de gens. Même climatisée, il y faisait chaud. On s'éventait avec son bloc-notes, le *Quotidien National*. On suait. « Cessez de fumer, Messieurs », ordonna une voix. « Et la liberté individuelle, qu'est-ce que tu en fais, dictateur ! » répliqua un chahuteur. Le brouhaha et le vacarme des divers accents de langues, bourdonnaient.

Avec un quart d'heure de retard, Maphaté, porte-parole du gouvernement, escorté du doyen du corps professoral en médecine, Fall (grand amateur de com-

plets de coupe anglaise, son chapeau de tweed sur la tête), et de son Directeur de Cabinet, fit son entrée.

Les trois hommes prirent place derrière une grappe de micros étincelants. Ils étaient mitraillés par des photographes, aveuglés par les éclairages des caméramen de la télévision et des actualités nationales.

— Mesdames et Messieurs, nous nous excusons de ce petit retard, débuta Mapathé, lorsque les remous cessèrent. Nous allons commencer par vous distribuer le bulletin médical établi par le professeur Fall, médecin personnel du président de la République. Pour ceux qui ne le connaissent pas, le professeur est à ma droite. Comme vous pouvez le constater, le certificat médical est contresigné par deux autres éminentes personnalités de la médecine générale...

En quelques secondes, une vague de désordre traversa l'assistance. Chacun voulait obtenir son feuillet. Les pieds des chaises raclèrent les carreaux. Les bras se tendaient, les feuilles passaient d'une main à l'autre.

— ... En plus des certificats médicaux, reprit Mapathé, il y a la déclaration du gouvernement sur le sujet qui nous réunit ce matin. Nous savons combien est parfois difficile l'exercice de votre métier. Néanmoins, hier vendredi, par la faute d'un de vos confrères, une agence, un vent de panique a soufflé sur le pays et à l'étranger. Le gouvernement s'élève contre certaines allégations erronées et tient à rétablir la vérité. Le professeur Fall en sa qualité de médecin, répondra à vos questions, si cela était nécessaire... Quant à moi, je suis à votre disposition. Comme d'habitude, il y a un micro baladeur, vous devez décliner votre identité et le nom de votre journal, ou agence, avant de poser toute question.

Le professeur Fall s'était décoiffé. Une calvitie en profondeur prolongeait son front. Une moustache blanche ornait sa lèvre.

Les questions tardaient à venir.

— Oui ! Vous.

— Alassane, Rédacteur en chef et Directeur du *Quotidien National*. Monsieur le Ministre, je m'adresse à vous. Pourquoi cette sortie massive des forces de l'ordre, et cette fouille systématique des autos ?

Alassane rendit le micro pour s'asseoir.

— Le contrôle des véhicules est une chose normale de temps en temps. Cette nuit, un chauffeur, dans l'exercice de ses fonctions, a été assassiné. Il va de soi que le ministre de l'Intérieur, chargé de la sécurité, ne peut rester indifférent devant de tels actes. La série des agressions perpétrées ces temps-ci doit nous déterminer à enrayer le phénomène. Nous ne voulons pas que notre capitale devienne un nouveau Chicago tropical, ou un Marseille du Sahel. Ce père de famille lâchement agressé, laisse une famille nombreuse...

Mapathé se tut. Il fouilla dans ses papiers avant de reprendre :

— ... Outre cette triste histoire, le ministre de l'Intérieur nous signale qu'une cinquantaine d'autos en situation irrégulière ont été conduites à la fourrière. Cette mesure de sécurité gênante pour les particuliers est une nécessité du moment.

Un chuchotement désapprobateur survola les têtes, suivi de manifestations sonores d'hostilité.

— Vous !

— Henri, correspondant de l'*Europe Soir*. Monsieur le Ministre, primo : pourquoi le blocage des

transferts de fonds vers l'Europe ? secundo : cette mesure est-elle temporaire ? Tertio : pourquoi le contrôle de nos dépêches ? Et pour finir : qui va remplacer le ministre de la Justice, démissionnaire ? Merci.

Henri, représentant de l'*Europe Soir* savait l'ascendant de son journal sur la classe politique africaine. Maphaté, aussi, connaissait l'audience dont jouissait ce canard. Un article favorable écrit par Henri, est une garantie pour les bailleurs de fonds. Avec beaucoup de circonspection, il débita :

— Depuis que nous avons inauguré le siège de la B.C.E.A.O. (13), nous contrôlons notre billetterie. Comme tous les pays membres de cet organisme, nous avons besoin, de temps en temps, de faire nos comptes... Voir nos caisses ! Il n'y a aucune restriction des mouvements de fonds en direction des pays membres de l'U.M.O.A. (14). Ce contrôle est provisoire... Le ministre des Finances, maître d'œuvre, est habilité à vous donner plus de détails. Quoi qu'il en soit, nos partenaires européens n'ont rien à craindre. Le gouvernement garantit les investissements, dans notre pays. Votre seconde question ! Il n'est pas dans les habitudes du gouvernement d'entraver le bon fonctionnement de l'information. Les journalistes de tous bords et de toutes idéologies entrent et sortent dans notre pays comme dans une auberge. Il faut, pour une fois, nous reconnaître notre droit à la surveillance. Une agence a dû être induite en erreur, pour propager une fausse nouvelle. Trop, c'est trop ! Monsieur Henri, vous, vous n'êtes pas censuré, ni même con-

(13) B.C.E.A.O. : Banque Centrale des États de l'Afrique de l'Ouest surnommée : le baobab.

(14) U.M.O.A. : Union Monétaire Ouest Africaine.

trôlé. Donnez de nous des nouvelles qui sont fondées. Je passe à votre dernière question : qui va succéder à Cheikh Tidiane Sall ? Vous ne tarderez pas à l'apprendre... A vous.

— Kad... de l'Agence *Europress*...

Quand il déclina son nom, l'assistance bougea. Le roulis déferla jusqu'au fond de la salle. Ceux debout à la porte, firent une poussée pour accélérer à l'intérieur. On écoutait.

— ... Monsieur le Ministre, je m'adresse au professeur Fall. Monsieur le Professeur, avez-vous vu ce matin le président de la République ?...

— Le bulletin de santé qu'on vous a distribué est daté de ce matin, intervint Mapathé.

— Monsieur le Ministre, vous avez dit, à l'ouverture de votre conférence, qu'on pouvait poser des questions au professeur Fall. Je lui repose une question : de quoi souffre le président de la République ? Le nom de la maladie.

Le professeur voyait tous les visages braqués sur lui. La moutarde lui monta au nez.

Il lissa sa moustache et dit :

— Le président de la République souffre d'une indisposition passagère. Je lui ai conseillé de garder la chambre, pas le lit. Et je n'ai pas pour coutume de diffuser au dehors les résultats de mes diagnostics.

— Monsieur le Professeur, le président de la République n'est pas n'importe quel patient. Et vous, en acceptant de participer à une conférence de presse, vous devez nous informer. Peut-on savoir le nom de cette indisposition passagère ? Nous ne pouvons à notre tour informer qu'en sachant la vérité.

— Quelle vérité ! Quelle vérité ! répétait le professeur piqué au vif, comme si on mettait en doute son

savoir devant des témoins. Il dévisagea Mapathé d'un air mauvais : « Je t'avais bien dit que je ne pouvais pas être présent. Les journalistes n'ont aucune éducation. » semblait-il lui souffler.

Le silence disparut. Telle une digue fissurée, les flots de paroles envahirent la salle. Mapathé qui connaissait la perspicacité de Kad et sa ruse de sioux, calmait le professeur, en lui évitant un excès de propos.

Kad, debout, le micro à la main, perçut le manège du porte-parole du gouvernement. Rompu aux déductions, ses soupçons se fondèrent. Tournant son regard, il croisa ceux d'Alassane et de Diatta — le flic — assis côte à côte.

— Monsieur Kad, prononça Mapathé, pour reprendre en main la situation, on ne peut pas à chaque fois que le Président est enrhumé, faire une déclaration. Votre agence n'a pas respecté les normes professionnelles. J'ose penser que votre hâte d'informer est cause de votre dépêche malheureuse.

— Ce n'est pas Dakar qui a donné le flash, Monsieur le Ministre, mais un pays frère étranger... Enfin, pour la mise au point. Comment se fait-il que vous vous soyiez attardé à publier ce bulletin de santé. Jeudi après-midi, le Président a reçu une délégation. Le vendredi, plus de ses nouvelles... sauf qu'il est souffrant. Que se passe-t-il ?

— Votre chronologie des faits est pertinente, mais très enfantine. Ceci dit sans vous vexer. Au suivant ! A vous.

— Tamba, *Radiodiffusion nationale*.

Kad se rassit. « Quelque chose se passe. Le mutisme sur le genre de maladie, et l'évacuation de sa famille cachent... la vérité. » A nouveau Alassane l'observait.

Mapathé, débarrassé de Kad, se sauva dans les méandres des réponses vagues. Le professeur Fall était heureux d'être oublié. En mettant fin à la conférence, Mapathé les invitait tous, autant de fois qu'ils le désiraient, à venir frapper à sa porte.

La bande sonore sera diffusée au journal parlé de 13 heures.

Décus, embobinés, les journalistes traînèrent la savate devant la Radio. Ils échangèrent des tuyaux et ajoutaient : « Il faut vérifier. » L'éléphant avait accouché d'un souriceau.

Kad fut abordé par deux jeunes gens fraîchement sortis de l'école du journalisme : une fille en pantalon, un veston kaki, le visage franc, nu de tout maquillage et un jeune homme, un peu efféminé ; en parlant, il papillotait des yeux en dodelinant du cou. Coïncé entre deux autos stationnées, Kad se défendait.

— Je ne suis ni directeur, ni financier d'un canard. Je ne suis qu'un simple plumitif... un journaliste... employé dans cette foutue agence.

— D'accord ! Nous voulons faire équipe avec toi, argumentait la jeune fille.

— Nous perfectionnerons notre métier...

— Écrire en toute liberté : être indépendants pour pouvoir écrire la vérité...

— Mademoiselle, entendons par liberté du journalisme la possibilité d'écrire dans la ligne de son quotidien, hebdo ou mensuel. La puissance financière contrôle notre liberté. C'est à l'intérieur du groupe qu'il faut voir sa liberté...

— Mais toi, tu es un journaliste indépendant !

— Pas toujours, jeune homme. Mon patron contrôle mes papiers. En Francophonie-Latine, le journal est lié au parti au pouvoir. Et tout pouvoir quel qu'il

soit est conservateur. Ce que vous voulez faire est un travail d'écrivain et de sociologue. Cela ne paie pas.

— Justement nous ne voulons pas gagner de l'argent, laissa tomber la fille en mettant ses mains dans les poches.

— Le papier, le bic ou l'encre s'achète, sans parler du kilo de riz, du manioc ou de l'igname... ou du couscous, pour se sustenter...

Kad cessa de parler. De loin il observait Alassane et Diatta échanger des morceaux de papier. La fille se retourna, ainsi que son compagnon, pour regarder dans la même direction.

— Vous connaissez ces deux hommes là-bas ?

— Le gros, c'est Alassane, Directeur du *Quotidien National*. L'autre, qui c'est ? questionna-t-elle.

— Professionnellement vous devez le photographe ; mentalement je veux dire : c'est Diatta. Un flic. La Police politique. Un gars très doué pour son métier.

Tous les trois s'entredévisagèrent avant de jeter un coup d'œil vers Diatta qui se dirigeait vers la « Maison des Cercueils ».

Alassane, comme bon nombre de ses semblables, accoutumé au conditionnement de l'air frais — dans le bureau, la voiture, le salon et la chambre à coucher — transpirait. A chaque pas, son mouchoir retrouvait son visage et ses narines en pied d'éléphant.

— Alassane, ces deux jeunes gens cherchent un job, s'empressa de dire Kad en guise d'accueil. Ils viennent de sortir de l'école. Mes amis, Alassane est le big boss de notre *Quotidien National*.

— Passez au journal, leur proposa Alassane pour se débarrasser d'eux. Tu les connais ?

— Je viens de faire leur connaissance, répondit

Kad. Ils semblent avoir les dents longues. Et cela est une bonne chose.

Les regardant s'éloigner, Alassane proposa :

— Tu viens prendre un pot ?

Kad le soupesa sans animosité avant d'accepter.

Ils franchirent la chaussée, esquivant les autos qui ralentissaient à cause du Directeur du *Quotidien National* avec son allure de tortue. Ils pénétrèrent à la Cafétéria : lieux de rencontre des animateurs, des comédiens, des artistes, des techniciens de la radio et du théâtre national. Le fort tapage, le tumulte et leur parlotte agaçaient les oreilles d'Alassane.

Une table était libre, sous l'escalier en bois conduisant à la mezzanine. Assis dos au mur, ils faisaient front à la salle.

— Tu as été très dur avec le prof Fall, dit Alassane qui se calait dans son fauteuil, le ventre en avant.

— J'ai posé des questions ! Il a répondu à côté.

— Que cherches-tu ?

Kad le considéra de profil. La tige du nez défoncé sous le plateau frontal conférait au visage d'Alassane un bas-relief Bambara, représentant l'Ancêtre. Kad avait une piètre opinion du Directeur et Rédacteur en chef du *Quotidien National*.

— Ce que l'on nous cache. De quelle maladie — s'il y a maladie — souffre le Président ?

— Tu n'as pas confiance dans les déclarations du ministre ni dans celles du médecin.

— Non ! Et pourquoi cherches-tu à me convaincre ? Et que fait Diatta dans cette galère ? Un flic n'est pas un journaliste... C'est trop gros... trop.

La serveuse vint prendre les commandes. Kad précisa : un schweppes tonic avec une rondelle de citron

et de la glace. Alassane demanda un baby, et d'un reniflement vida ses narines, puis questionna :

— Qui a informé l'Agence Europress ?

— Je ne savais pas que tu travaillais aussi pour les renseignements généraux, répliqua Kad sans détacher ses yeux du visage de son interlocuteur.

Dans le milieu journalistique, Alassane avait le sobriquet de « passoire ». Il était membre actif du « B.P. » (bureau politique).

— Tu es un vrai anar...

— Et pourquoi pas ! L'Agence a tapé dans le mille. Car tu ne serais pas là à m'asticoter. Et ton ami Diatta ne serait pas là aussi pour espionner.

— Tu es atteint d'espionite, mon ami... Seulement...

La serveuse revint avec les boissons.

Le vacarme s'intensifia, nourri d'applaudissements et de cris. Un comédien plein de verve déclama un poème en wolof de Cheikh Ndao. Le récitant bombait sa poitrine.

— Seulement, reprit Alassane, tu dois choisir tes thèmes ailleurs. Tu attaques toujours le pouvoir. Dans un autre État africain, tu serais en prison en ce moment-ci.

— Le borgne n'aime pas les clins d'œil.

Alassane sifflota, fasciné par une apparition. Une fille filiforme, en pantalon serré, les reins ceints de rangées de perles, portant un mini boubou en mousseline orange, transparent, exhibait ses seins droits. Son entrée déclencha de vives acclamations. Elle virevolta, les bras latéralement levés, tel un cygne noir prenant son envol. Elle exécutait des pas de danse, en ondulant son corps svelte, suivant la cadence des batteurs de fortune qui avaient pour tout instrument : leurs

mains, les cuillères, et les verres. Animal effarouché, elle sautait, rebondissait, repartait pour revenir en souplesse. Silhouette surgissant des ténèbres vers la clarté, elle s'ébattait, désarticulait son corps. Mimant l'amour, elle agrafa un client assis devant elle. Déchaînée, elle fit des mouvements de hanches suggestifs, qu'accompagnaient en écho des « han ! han ! han ! ». Les ovations redoublèrent. Épuisée elle se jeta dans les bras d'un autre.

Alassane l'aurait invitée s'il avait été seul. Il fit signe à la serveuse qui le renseigna : « C'est une ballerine de théâtre. »

— Elle est bien balancée, dit-il à Kad.

— Oui. Merci pour ton pot.

— Et si je veux te joindre ?

— Je n'ai pas changé d'adresse.

— Chez Madjiguène ?

— On ne peut rien te cacher.

Kad était un singulier personnage. En habit africain ou européen, il ornait son cou d'un nœud papillon. Il en possédait une quantité, de toutes couleurs et formes. De jour comme de nuit, il était propre. Il avait obtenu, par deux fois consécutives, le titre honorifique de « Plume d'or » du meilleur journaliste africain de l'année, décerné par ses confrères. Travaillant « en indépendant », il faisait des analyses pertinentes des événements les plus connus, comme des plus anodins en surface, se déroulant sur le continent. Il considérait son métier comme un sacerdoce. L'investigation était son dada. Il avait interviewé Nkrumah, Lumumba, Amilcar Cabral, Moldane, Neto, Nasser, Sékou Touré etc. etc.

Dakar était sa base, son lieu de naissance. Embauché à l'Agence Europress depuis quatre mois, il avait pris connaissance du flash. Depuis vingt-quatre heures, une cascade de faits excitait sa curiosité professionnelle. Selon lui, trop d'éléments contradictoires télécopaient les uns, les autres. Qu'est-ce qui se tramait ?

En quittant Alassane, il allait inspecter les alentours de la « Maison des Cercueils ». Il bavarda avec quelqu'un qui l'avait reçu. Son regard exercé ne quittait pas l'entrée principale. Des gens ordinaires rentraient et sortaient. Il fit le tour du bloc, volontairement, avec le gars qui l'avait abordé. Les sentinelles armées faisaient les cent pas devant leurs guérites en ciment.

Il lâcha le type et se rendit devant le Palais Présidentiel. Des touristes afro-américains d'un certain âge photographiaient le spahi, et le couple de grues couronnées se promenant derrière la grille. Un homme, en bleu de chauffe, balayait le trottoir. Des gendarmes déambulaient. Rien d'anormal ne ridait le morne paysage en fer et ciment.

Sa démarche ne lui révéla goutte.

Il sauta dans un taxi en s'installant à côté du conducteur. La conversation tarda à s'installer. Elle heurtait sur la religion, la cherté de la vie.

— Que se passe-t-il avec les policiers ?

— Patron, ce n'est pas normal, commença le taximan, après avoir surmonté sa méfiance. Ce n'est pas normal ! On parle de la sénilité de Mignane ! D'un remaniement ministériel. Daouda est trop jeune pour être chef. Les ministres s'entredévorent à qui mieux mieux. Les poulets nous rançonnent chaque jour. Mon cousin qui est venu du village m'a dit que ce sont les soldats qui font le travail des douaniers. Ils

fouillent. Ce n'est pas normal, patron. J'ai été militaire.

— Frère, tu as raison ! Ce n'est pas normal ! renchérit Kad, attisant la confiance.

— Par exemple, reprit le gars devenu confiant, ce matin à mon essencerie (15), mon essencier (16) a refusé de me vendre de l'essence au bidon ; et à la radio, on bavarde beaucoup sur le chauffeur-fonctionnaire tué par les voyous. Les flics, au lieu d'arrêter les bandits, s'acharnent sur nous. Rien ne va bien... bien, patron.

— Je suis de ton avis.

— Ce n'est pas normal, répéta le taximan en respectant le feu rouge.

Des gens équipés de talkie-walkies patrouillaient.

Lorsque Kad libéra le taxi, il avait obtenu une émission de radio-trottoir. Ses doutes devinrent des présomptions. Il se tramait quelque chose au sommet de la couche dirigeante... Mais quoi ?...

— Quoi ? lui demanda Badou, le fils cadet du doyen Cheikh Tidiane Sall en sortant du lycée où il enseignait. Il n'affectionnait pas les visites imprévues des journalistes.

— J'ai essayé de joindre ton père au téléphone, mais en vain.

— Mon père est majeur, objecta Badou en ouvrant sa 4 L. Une fois dedans, il actionna la poignée de la portière voisine.

Kad s'engouffra dans la voiture.

Toussotant, l'auto démarra, évitant les groupe-

(15) *Essencerie* : station-service.

(16) *Essencier* : pompiste.

ments des lycéens et lycéennes. Une chaleur poisseuse plafonnait.

— Tu ne trouves pas étrange, la présence de tant de gens en armes.

Badou confia sa cigarette au cendrier branlant, près du volant. Il avait aussi fait la même remarque, mais à lui-même.

Il lâcha avec rudesse :

— Kad, viens-en au fait.

— J'ai toujours pensé que tu aurais été un bon prof de psycho. En effet, je veux rencontrer ton pater. Je joue avec toi cartes sur table. Mon troisième œil me dit qu'il se mijote un coup fourré. Mais je suis dans la brume.

Badou manoeuvrait pour se dégager, coincé qu'il était entre un bus et une grosse chevrolet.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai des pressentiments. Tu peux me rétorquer que ce n'est pas scientifique, commença Kad en pivotant vers lui. Sans conteste, Badou était le portrait craché de son père, sans la barbe. Il écourta ses comparaisons et revint au sujet : « Par le hasard de mes périples, j'ai assisté à des putshs, avortés ou réussis. Aujourd'hui, j'ai les mêmes prémonitions. Mieux, j'ai la certitude qu'il se cuisine un plat infect. Léon Mignane, dit-on, est malade. Les dauphins ne manquent pas. »

Kad lui raconta la conférence de presse et cette façon d'orienter les esprits vers l'agression du chauffeur ; et il finit en demandant :

— Ces jours-ci, as-tu vu ton pater ?

— Hier, nous avons soupé chez lui.

— Le clan des Sall ?

— Oui.

Kad émit des onomatopées avant de lancer :

— Si j'avais pu être une mouche et assister à ce repas familial ! As-tu le texte de son discours prononcé lors de l'anniversaire du président de la République ?

— Non.

— Dommage ! Il a rendu son portefeuille, hier. Et c'est hier aussi que la dépêche est tombée. Coïncidence ! Vous a-t-il informés ?

— Il a quitté la politique...

— Pas le gouvernement ?

— Tu crois que le fait d'être journaliste te permet de fouiller l'intimité des gens, interrogea Badou d'une voix âpre.

— Le meilleur dans mon métier est d'être le plus probe. Ce qui est vexant chez nous africains, et particulièrement chez les politicards, c'est que nous faisons d'un secret de polichinelle une montagne de mystère. Dès qu'un journaliste européen se présente, nous nous précipitons pour tout lui raconter. Or les européens savent tout ce qui se passe en haut lieu.

— Ce sont eux qui sont les conseillers de nos dirigeants avoua Badou malgré lui.

— Donc, je suis obligé de glaner les bribes de nouvelles. Je veux rencontrer ton père. Tu peux m'aider...

Badou, tout à sa conduite, pensait à autre chose. Il avait écouté les informations du matin. Hier soir, en apparté, *Joom Gallé* lui avait posé cette question : « Vois-tu un homme casté à la Présidence de la République ? »

« Qu'est-ce qu'un homme de caste ? Nous ne combattons pas les hommes à cause de leur origine ou de leur confession... Mais, de l'orientation sociale de

leur politique » avait répondu Badou, sans lier la demande de son père à quoi que ce soit.

— Je dois passer à l'Agence avant de rentrer... Si tu es pressé, tu peux me débarquer maintenant.

Badou bifurqua à droite, évitant de justesse deux piétons. La 4 L stoppa devant un vieil immeuble à la devanture verte : c'était une ancienne boutique à trois portes à rideaux métalliques ; celle du milieu était ouverte. Kad l'emprunta.

Le temps de griller une autre cigarette, Kad était de retour, ruminant par-dessus son nœud. En route, ils échangèrent des impressions sur le cours de l'histoire moderne.

— Tu es sûr qu'il se prépare quelque chose, dit Badou, en revenant à la charge.

— Mon troisième œil clignote sans arrêt. En tant que Free-Lance...

— Temporaire, rectifia le professeur par purisme de la langue française.

— Temporaire, répéta Kad. Je veux faire un bon papier — il avait pensé scoop.

— L'écriture ne suffit pas pour changer les choses. Il faut aller plus loin. Tu te souviens de cette strophe de Sembène :

*« J'ai mon élan et mon envergure  
A la dimension du continent  
Mon souffle est à la mesure  
Des vents unifiés soufflant  
Des aubes aux crépuscules  
Des sables nus du Sabara  
Des forêts denses et velues  
Des rives accidentées  
De mon étreinte de ce jour...*

*Surgira demain aurore  
D'une Afrique... Une... »*

— ... Lui au moins, on savait de quel côté de la barricade il se battait, conclut Badou. Il faisait réciter le poème à ses élèves.

— C'était la génération des inoxydables. Une génération de bon cru. J'en conviens, mais nous, nous devons recréer notre méthode de lutte. Nous voici à destination. Là-bas derrière la barrique. Tu descends prendre un pot ?

— Une autre fois. Je vais demander à mon père un rendez-vous, et te téléphoner ensuite.

— Merci, lui dit Kad.

Dès le portail en fer, ouvert, un chien, Lawbé, frétilant de joie, le reçut, les pattes en l'air. Il lui tapota les flancs et le museau avant de gagner le salon.

Angèle, la bonne, se montra. Elle avait été attirée par les coups que Lawbé donnait à la porte.

— Bonjour ange !

Ce nom que l'homme lui avait collé la faisait sourire.

— Madame n'est pas encore là, dit-elle avant de disparaître.

Kad tomba sa veste, dégraffa son papillon ; assis sur le canape en skai, il se déchaussait, un pied s'aidant de l'autre. Il ouvrit son fourre-tout et sortit un bloc-notes. L'esprit en balade, il reconstituait les fragments d'informations : la maladie du Président, la démission du ministre de la Justice, la conférence de presse, le service de sécurité renforcé, l'essence, le

ransfert de fonds bloqué, ce mort qui flotte... Les différentes parties ne se soudaient pas. Il voulait découvrir le fil conducteur qui les liait. Il était quasiment sûr qu'il existait des liens entre ces événements. Il reprit sa lecture, scrutant chaque épisode. C'était l'impasse. Il se pencha pour allumer la radio. Il chercha la longueur d'onde de Radio-France Internationale. Il la trouva. En sourdine chantait Mouloudji : « *comme un coquelicot* ».

## CHAPITRE 18

Daouda avait suivi en direct la conférence de presse du ministre de l'Information dans le bureau du président de la République. Ses réflexions divaguaient. Cela faisait aujourd'hui deux jours sans le Vénérable. Deux jours qui comptaient. Il faudra bien révéler la vérité au peuple ! Mais quelle vérité ? Revers d'une action sociale ? Fuite préméditée ? En prévision de sa déclaration, son sang se refroidissait dans ses veines. Les morsures de la lassitude pesaient sur ses épaules. Sa marge de manœuvre s'amenuisait. Qui va le légitimer ? le rendre licite dans ses fonctions de Chef d'État ? Déjà Mam Lat Soukabé, le Procureur Ndaw, tous deux avaient été irrévérencieux à son endroit en tant que Premier ministre. Toutes les humiliations ainsi que les affronts subis lui remontèrent à la mémoire.

Un semestre avant ce samedi, un journaliste anglais lui avait demandé : « Monsieur le Premier Ministre, on parle de l'après Léon Mignane. Quelle est votre opinion en tant que dauphin ? » Un laps de temps de silence et il répondit : « Une équipe serait nécessaire pour remplacer le Vénérable. Un seul homme n'a ni l'envergure, ni la culture qui le caractérisent. Nous, de la Seconde Génération, nous ne

sommes que ses disciples. Nous souhaitons l'avoir le plus longtemps possible parmi nous. »

Daouda se rappelait cette réponse, comme s'il venait de la formuler à l'instant. Mais au soleil de ce jour, il doutait de sa propre sincérité d'alors. Il n'avait jamais caressé de prétention présidentielle. Il était sans soutien, sans clientèle électorale. Il mesurait son crédit d'homme lige. S'il abandonnait maintenant, ce serait au profit de qui ? Pourquoi à celui-là et pas à lui ?

Soutapha, à pas de loup, revint l'informer que le professeur Djibril Ngom attendait, ainsi que Corrée.

— Faite d'abord entrer Corrée.

Corrée referma la porte et déclara.

— Mapathé s'est très bien tiré de sa conférence de presse. (Il avait écouté grâce à l'enregistrement de Diatta, qui avait dissimulé dans sa poche un magnétophone en miniature, dont le micro avait été fixé à sa boutonnière. C'était sa deuxième visite au Palais, depuis ce matin.)

— ... Voici le dossier de Djibril Ngom. C'est un inconditionnel du Vénérable. Il a déjà fait avorter la grève des étudiants en droit. Et le Procureur Ndaw ?

— Il a repoussé la proposition.

— C'est mieux ainsi. Tu ne dois avoir pour collaborateurs que des personnes que tu peux contrôler. J'ai apporté avec moi un dossier : celui de Mam Lat Soukabé.

Corrée déposa devant Daouda un dossier où était écrit en rouge : M.L.S. CONFIDENTIEL. Daouda lisait en diagonale ; ses doigts effilés faisaient sauter les pages. Par moment, il levait ses paupières sur Corrée, et se replongeait dans sa lecture. Cette littérature emplissait son cœur de satisfaction extrême.

— Tu es bien sûr de ce qui est consigné là ?

— Oui.

— Depuis quand ce dossier existe-t-il ?

La question du Premier ministre était naïve. Chacun d'entre eux avait un dossier. Un sentiment de serviabilité s'empara du ministre de l'Intérieur. Cet état se dissipa aussi vite qu'il avait traversé son esprit.

— Le Vénérable m'avait chargé de ce travail. Avec ceci, poursuivit Corrèa en pointant son index, tu peux lui rabattre le caquet. De sources sûres Mam Lat a pris contact avec les éléments conservateurs, le parti de droite, et aussi des membres de notre parti. Ce dossier te permettra de l'enterrer politiquement. Il nous faudra un journaliste... très coté, en Afrique et en Europe. Je pense que Kad...

Convaincant, Corrèa le regardait avec fixité. La vulnérabilité du Chef du gouvernement ne lui échappait pas.

Daouda, inconsciemment, jouait avec les branches de ses lunettes. Un rictus vindicatif tordait un coin de sa bouche.

— Je vais recevoir Ngom. Ensuite, nous nous voyons... Haïdara, Adolphe et le jeune Soutapha.

Cela dit, Daouda sonna, et mit ses lunettes avec des gestes minutieux.

Corrèa se retira pour aller exécuter.

Djibril Ngom avait la quarantaine. Il portait sur lui son meilleur costume des grands jours. Le Premier ministre lui inspirait des craintes. Les lunettes entraient ses facultés intellectuelles.

Daouda le prit de vitesse :

— Vous êtes au courant de la démission du Garde des Sceaux et ministre de la Justice ?

— Oui, j'ai lu votre déclaration dans le *Quotidien National*.

— Bien, mugit Daouda, audacieux. Vous êtes, depuis votre bac, un militant modèle. Vu vos qualités de militant, le parti et le gouvernement vous proposent le portefeuille de la Justice, qui est vacant.

Djibril Ngom, soit par timidité, soit par débordement de joie, baissa ses yeux.

— Qu'en dites-vous ? demanda Daouda d'un ton bref.

— J'accepte, répondit Ngom d'une voix timorée.

— Très bien.

— Monsieur, il y a des détails à régler.

— Lesquels ? interrogea Daouda avec empressement.

Ngom avait senti le ton sec du Chef du gouvernement.

— Il vous faudra avertir le ministre de l'Enseignement supérieur, ainsi que le Recteur, expliqua Ngom d'une voix d'aplâti.

D'une griffe, la poche de bile de Daouda se vida. Il appréhendait les accusations.

— Pas de problème de ce côté. Tout sera réglé. Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter.

Djibril Ngom avait du mal à se contenir. Il bafouillait des politesses, en secouant la main du Premier ministre avec gratitude.

Dans moins de deux heures, il sera déclaré officiellement ministre de la Justice, Garde des Sceaux en remplacement du doyen Cheikh Tidiane Sall, atteint par la limite d'âge.

A onze heures vingt-quatre, Douada gagna la Salle

du Conseil, d'une allure décidée, le dossier de Mam Lat Soukabé sous le bras.

Corréa, Haïdara, Adolphe, et le jeune Soutapha se redressèrent à son approche. Corréa était frappé par la mutation intervenue. Il s'interrogeait sur les mobiles.

— Mettons-nous à l'autre bout, ordonna le Premier ministre, son regard caché s'était posé sur chacun avant de fouiller la pièce.

Il s'assit sur la chaise de Talla d'un air de défi, bravant le trône vide. Les ministres, de l'Intérieur, des Affaires Étrangères à sa droite. Soutapha à sa gauche. Adolphe, dont ce changement bouleversait les habitudes, se demandait où était sa place. Avec les autres, ou derrière le Premier ministre ?

— Adolphe, mettez-vous à côté de Soutapha, lui dicta d'autorité Daouda.

Le Blanc obéit.

Un vide était rempli. Djibril Ngom a accepté, expliqua Daouda, le visage un rien tourné vers Soutapha ; « où en sommes-nous à l'heure qu'il est ? » Il avait bien articulé sa question, d'une voix qu'il voulait naturelle et ferme, mais, elle trahissait le désarroi intérieur. La brusquerie du Premier ministre consterna Corréa ; il se sentit obligé de parler :

— Je ne peux pas répondre ! Heureusement que sa maladie est crédible. Pour combien de temps ?... Constitutionnellement, tu es l'autorité suprême, acheva-t-il de dire en observant Daouda, qui se figeait dans une rigidité terrifiante.

— Adolphe, quelle est votre idée ?

Le Blanc aurait voulu n'être qu'un simple témoin. Le terrain des hypothèses n'était pas sa propriété. Il avait fait un long rapport à son ambassadeur. Irrité de se sentir obligé de parler, il dit :

— Ce provisoire doit prendre fin. Je m'excuse de parler ainsi...

— Faites, l'invita Daouda toisant le trône vide sans rien éprouver de craintif.

— Merci! vous devez mettre fin à cette situation transitoire. Et le plus rapidement possible...

— Vous entendez par là... que je me substitue au Vénérable ?

Le Blanc et Corrêa se dévisagèrent.

— Je mesure la gravité de mes paroles. Mais plus s'éternisera ce provisoire, sans en être un, et plus les probabilités d'un coup d'état me paraissent plausibles.

— Pourquoi les militaires feraient-ils un coup d'état ? sussura Haïdara. Wade, ministre d'État chargé des Armées est un homme du Parti. Les militaires le respectent, termina-t-il.

Le danger d'un renversement de situation pointait. A leur mémoire défilèrent les noms de Chefs d'États, de ministres, victimes des pronunciamentos. Daouda comprima ses mâchoires, comme s'il avait reçu un coup de massue derrière les oreilles.

Soutapha leva la main et commença :

— Je pense que...

— Depuis ce matin, vous « pensez » lui dit Daouda sans insinuation de sa part, et en lui coupant la parole.

Soutapha baissa ses cils à cause des lunettes, et poursuivit avec entêtement :

— Je pense qu'il serait indiqué de créer un comité de crise, en y incorporant les chefs militaires, les gendarmes. Ceci permettrait d'isoler Mam Lat Soukabé...

— D'autant plus que Mam Lat Soukabé ne chôme pas, ajouta Corrêa.

Soutapha développait ses arguments avec une telle

pertinence et d'une manière si persuasive que les participants à cette réunion n'avaient qu'à s'incliner. Daouda le considéra avec ébahissement. D'avance, il le prédestinait aux Affaires Étrangères.

— Oui, Adolphe.

— Ne pouvez-vous pas rencontrer le doyen Cheikh Tidiane Sall ?

— Pourquoi ? interrogea Daouda, agacé, tel un enfant à qui l'on refusait de se comporter en adulte responsable.

Adolphe, le visage contrit, cherchait un soutien. Corréa fuyait son regard.

— Cheikh Tidiane est un Ancien. Il peut donner des conseils.

Depuis qu'Adolphe parcourait le continent, et fréquentait les Africains, ses pensées se mouvaient au rythme de l'Afrique médiévale, qu'il chérissait. Il abhorrait chez les nouveaux technocrates leur ton de maîtres.

— Êtes-vous sûr que le doyen n'est pas pour quelque chose dans la disparition du Vénérable, hein ? interrogeait Daouda vexé.

Une vive coloration teignit les joues du Blanc. Tous avaient noté le ton irascible du Premier ministre. Ce paravent transparent, dont il était bénéficiaire, lui donnait ce courage autoritaire du patron. Il ajouta, plus pour lui que pour les autres :

— Pourquoi le doyen n'est-il pas revenu sur sa décision ? Il a toujours rêvé de devenir Chef d'État. Il veut que j'aille le chercher... Non ! et non !

— Juste ! renchérit Soutapha qui hissait son étoile.

— Il faut préparer l'allocution.

Adolphe avait du mal à situer cette phrase. Une information ? Un ordre ? En vieillissant Adolphe avait

l'émotivité d'une vieille femme célibataire, face à des adolescents débordant de jeunesse.

— Adolphe, prépare-moi un texte.

La sommation du Premier ministre égratigna sa susceptibilité. Nègre des nègres, il se voyait congédié vers la cuisine. Ruminant son courroux, il partit.

Demeurés seuls, les quatre hommes préparèrent leur plan de bataille.

## CHAPITRE 19

### Samedi/midi trente-huit

— Tu planes, homme.

Madjiguène annonçait sa présence. Elle était vêtue d'une longue et ample camisole à fleurs violettes et vertes, qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Elle jeta son sac à main sur le bahut.

— Ouais, avoua Kad qui émergeait de sa plongée dans l'océan de l'actualité.

— Et ta conférence de presse ? questionna-t-elle.

— Mapathé a déballé ses vieux trucs. Léon Mignane est toujours malade.

— Radio-trottoir émet la même chose. Et cet après-midi, le chauffeur assassiné sera inhumé. Les Imans invitent les musulmans à manifester contre la délinquance juvénile. C'est de l'incitation contre les jeunes, lorsque les parents sont largement déphasés. Tu as soif toi ?

— Oui ! Tout est cousu de fil blanc...

— Angèle ! Angèle !

— Madame !

— Bonjour... Sors-moi de la glace et le Scotch...

Madjiguène Ndoye exerçait le métier de secrétaire

de direction, dans une société d'économie mixte. Agée de trente-deux ans, elle portait pleinement son âge. Elle avait divorcé de son premier mari, un cadre du nom de Attoumane Diop. Elle connaissait bien les gens de la classe dirigeante pour y avoir fait escale pendant son septennat matrimonial. Elle vivait en union libre avec Kad. Ce dernier, en retour, lui payait son courage social par sa fidélité.

L'indicateur de « Vingt-quatre heures en Afrique » ronflait. Les voix des deux commentateurs après un énoncé des têtes de chapitres de l'actualité africaine, commencèrent par le Sénégal.

*« Tenant une conférence de presse ce matin, le ministre de l'Information, porte-parole du gouvernement a opposé un démenti formel aux rumeurs d'hier... »*

*« Le porte-parole du gouvernement sénégalais a déclaré, nous citons : Son Excellence Léon Mignane, président de la République, souffrant d'un refroidissement, doit garder la chambre, selon les indications de son médecin personnel. Fin de citation. Cette voix autorisée met aussi fin aux allégations mensongères d'une certaine opposition. Répondant aux questions des journalistes, le porte-parole a ajouté : La démission du doyen Cheikh Tidiane Sall n'a rien perturbé dans l'équipe gouvernementale dirigée par Daouda, Premier ministre, bras droit du Vénéral. L'ancien ministre de la Justice prend une retraite bien méritée. Son successeur sera connu dans les prochaines heures. Tout au plus, lundi dans la soirée. Fin de citation. Le ministre de l'Information a déclaré qu'il ne se passe rien d'anormal sur l'ensemble du territoire national. Monsieur Mapathé, ministre de l'Information a dit ceci : le ministre des Finances et ses collaborateurs*

*procèdent actuellement à une restructuration des modalités de transfert des bénéfiques, par les entreprises européennes, dont les sièges sont à Dakar. Dès lundi, ou mardi matin au plus tard, la liberté de circulation des fonds sera recouvrée, et non perturbée comme en ce moment. »*

Une musique de kora interrompit le speaker. La voix reprit :

*« Une dépêche de dernière minute nous apprend que le nouveau ministre de la Justice a été nommé. Il s'agit de Djibril Ngom, professeur de droit à l'université de Dakar. Il rentre pour la première fois dans le gouvernement. Il assistera mardi prochain au conseil des ministres.*

*Des nouvelles de la corne de l'Afrique... »*

— Le Président est malade, dit Madjiguène en s'asseyant sur le canapé. Elle avait changé de vêtement ; un caftan léger l'habillait. J'ai entendu dire que le vieux est à l'agonie. Qui va le remplacer ?

Angèle apporta la bouteille de whisky, de la glace et deux verres. Madjiguène servit et lui tendit le sien.

— Qui veux-tu qu'il soit ? Daouda, le P.M. !

— Hein ! fit-elle le regard interrogateur. Un rire malicieux au coin de sa bouche.

— Pourquoi cet air ?

— Tu sais bien que Daouda est casté...

Tel un fromager géant fendu en deux par la foudre, Kad resta bouche bée.

— C'est vrai ! insista-t-elle, surprise de l'étonnement de Kad.

— Que dis-tu ?

— La vérité vraie. Tout le monde sait cela, dit-elle encore, avec un sourire indulgent pour son ignorance.

— Nous ne sommes plus à l'Afrique de la noix

de cola et du dolo... Plutôt à l'Afrique des pommes chips et du Johnny Walker. Les gens de notre génération ont dépassé ce complexe, acheva-t-il de déclarer.

— Tu es trop logique. Crois-tu que moi, si tu étais casté, je vivrais avec toi.

— Nous aurions baisé ensemble.

— Tu es trop logique ! Il n'y a qu'un homme pour penser que baiser est un engagement. Baiser et vivre ensemble sont deux pôles différents. Est-ce que tu as pensé au peuple, aux cadres. Et je sais que Mam Lat Soukabé et sa bande, ainsi que mon ex-mari, s'opposent à Daouda, à cause de sa naissance.

Kad garda le silence. A haute voix, il murmurait ses réflexions intimes.

— Et si le doyen Cheikh Tidiane a démissionné, c'est parce qu'il ne veut pas servir sous les ordres d'un casté. Non !

— Non... Un homme comme lui... Je me refuse à croire à cela.

— Justement, ce sont les hommes comme lui, qui sont les plus conservateurs.

— Buvons à ta santé. Je dois voir ce doyen.

Ils trinquèrent.

— Te rends-tu compte, que tu viens de me donner la clef d'une équation ! Le Président est malade ; son compagnon, l'un des survivants de notre époque ancienne, se rebiffe, abandonne. Pourquoi ? Le fils adoptif adultérin de la politique, héritier désigné par son père protecteur en agonie... se verra refuser son héritage... Madjiguène, tu peux un instant imaginer ce qui se passe dans le pays... et qui va se passer. Une situation explosive, née des caprices de deux vieillards. Quel scoop !

Il avait tout en parlant attiré la femme vers lui.

Elle aimait le comportement imprévisible de Kad. Elle se fit caline, se laissa faire. Il glissa sa main sous l'étoffe. Elle était nue, en dessous. Les doigts de l'homme suivaient, voluptueusement, la courbe des fesses...

## CHAPITRE 20

Les funérailles du chauffeur Siin dépassèrent en ampleur tout ce que le service psychologique avait prévu. Pour en faire une fixation populaire, rien n'avait été négligé : Radio, Télévision, et le bouche à oreille, utilisé dans les transports publics. En moins de sept heures d'horloge, l'assassinat de cet homme était popularisé, commenté dans tous les services publics, parapublics, dans les marchés.

L'émission consacrée à cette mort brutale, sauvage, abjecte, souleva l'indignation. Trente minutes en première écoute, ensuite toutes les quinze minutes. Le thème réabordé, agrémenté de divers témoignages, du chef du parc automobile de la Présidence de la République ; des collègues de travail ; des amis ; des parents ; et de ses grands enfants. On évoquait sa foi religieuse, son assiduité aux prières. Une piété exemplaire. On retraça son rôle de père et mari. On rappela sa générosité, son sens de l'équité entre ses trois épouses, et vingt-cinq enfants.

Anonyme de son vivant, illustre dans la mort, le conducteur Siin, était devenu martyr, victime des temps modernes.

On accusait, condamnait, la jeunesse oisive, parasitaire, débauchée, pervertie, sans morale.

Une foule houleuse, immense, s'étendait du château d'eau à la porte de l'hôpital. Les anciens collègues du défunt, vêtus de complets blancs — la tenue officielle pour les cérémonies — escortaient le corbillard. Ils psalmodiaient des versets de Coran, que la foule derrière eux répétait. Des groupes de sacristains, les calottes blanches sur la tête, les chapelets à la main, s'intercalaient entre l'auto et le cortège. Derrière les hommes de mosquée, le Premier ministre, représentant le chef de l'État, trois fils du défunt, Haïdara, Maphé, Wade et d'autres ministres suivaient. A la rangée d'après, côte à côte, le gouverneur de la région, Corréa, le nouveau ministre de la Justice Djibril Ngom... des Imans... En torrent, ondu-  
lant, on progressait à pas de caméléon.

Des fenêtres, balcons des buildings, les habitants regardaient. On lançait des fleurs fraîches. Elles étaient ramassées, refilées à celui qui précédait. De celui-là à un autre. De main à main, elles arrivèrent au flanc du véhicule. Des passants s'arrêtaient, se décoiffaient, se signaient, ou récitaient des versets.

De temps en temps, une voix étonnante, forte mugissait : « Akkahou Akbar ». En d'autres instants c'était un grondement de gorges. Le ralentissement de milliers de pas, raclant l'asphalte se fondait dans l'écho des chants.

La circulation était interrompue...

Mam Lat Soukabé, escorté d'un détachement de ses acolytes, tous en tenue africaine, rejoignit le convoi funèbre à la hauteur de la cathédrale. Leur arrivée troubla la sérénité du convoi mortuaire, et ne passa pas inaperçue. Corréa eut cette réflexion désabusée : « Démagogie vestimentaire. » Il échangea avec Daouda

des coups d'œil. Mam Lat Soukabé, averti de la présence du Premier ministre ne voulait pas être absent.

Les charognards qui planent au-dessus de l'incendie, le font pour gober leur pitance.

La dépouille recouverte de pagnes de valeur était posée à même le ciment, sur l'esplanade de la mosquée. On s'aligna pour procéder à la prière des morts.

L'oraison achevée, Mam Lat Soukabé et trois autres prirent le cercueil pour le remettre en voiture. Ce geste calculé du ministre des Finances sera interprété comme une action sociale.

Les représentants du pouvoir temporel se retirèrent... La rame des autobus s'ébranla vers le grand cimetière de Yoff, distant d'une quinzaine de kilomètres.

Dans la soirée de ce samedi, une table ronde, réunira un commissaire de police, un représentant de la Gendarmerie, un juriste, un sociologue, une avocate, deux Imans, pour débattre de la recrudescence du banditisme...

L'agression dont avait été victime Siin servirait de base aux débats...

## CHAPITRE 21

Samedi 15 h 21

Kad n'en revenait pas. « Le doyen Cheikh Tidiane a démissionné pour ne pas servir sous les ordres de Daouda. Alors pourquoi est-il resté ministre de la Justice dans un gouvernement dirigé par ce même Daouda. Il espérait être... » D'un coup, il balaya ses déductions. N'ayant pas reçu l'appel de Badou, il se décida à aller forcer la porte du doyen, excité à la pensée de pondre un scoop analytique sur la démocratie africaine.

Madjiguène freina sa B.M.W. métallisée à l'embranchement des chemins. Le secteur était paisible. Les habitants se réveillaient de leur longue sieste hebdomadaire.

— Où se retrouvera-t-on ? lui redemanda Madjiguène, cachant très mal son désir de l'accompagner.

— A la pâtisserie ! Dans une heure et demie.

Elle démarra lorsqu'il disparut derrière la courbe de la haie vive en bougainvilliers.

Kad sonna à la petite porte du jardin et attendit le cœur battant.

Mamadou vint.

— Bonjour ! Je voudrais voir Monsieur ou

Madame, déclarait-il en français, le maintien hautain, après avoir redressé une aile de son nœud papillon. D'autorité, il ajouta : « Allez voir ! J'attends. »

Mamadou le lorgnait avec méfiance. Il hésitait cependant à lui fermer la porte au nez, comme l'exigeait l'ordre reçu. Subjugué, il se disait « celui-ci est un patron ». Il se retira pour revenir ouvrir la porte. Kad le récompensa d'un « merci ». Introduit dans le salon, Kad inspecta le terrain, repéra sa position : avoir le soleil au dos et faire face.

— Bonjour monsieur.

La voix de la vieille Djia Umrel venant du fond le fit se retourner. La figure bien exposée, elle ne s'était pas fardée, les cheveux blancs juste peignés.

Kad tendit sa main, forçant la femme à prendre la sienne. Il s'inclina en profondeur. (C'est un numéro qui lui réussissait souvent.) Djia Umrel Ba était frappée par tout ce cérémonial désuet à la japonaise. Ce qui la choqua jusqu'à l'horripilation était le nœud en soie rose à pois bleu clair. La coupe du complet cintré (mode rétro) tombait bien par derrière. Elle avait en face d'elle un homme bizarre, se dit-elle. « Il ne manquerait plus qu'il me fasse un baisemain. » Ce que Kad s'abstint de faire.

— Bonjour madame. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Je suis journaliste, dit-il en montrant sa carte professionnelle.

Elle eut un frisson en toisant l'intrus avant d'examiner son identité.

— Badou ne vous a rien dit ? demanda t-elle le ton un peu rude.

— Non, madame. Tout au moins je n'ai pas reçu son coup de téléphone avant mon départ de la maison.

Djia Umrel refusait de le croire. Elle avait bien précisé à son fils son refus de le recevoir. Cet importun voudrait lui faire avaler que Badou n'a pas eu le courage de lui dire que sa mère s'opposait à cette visite ? Non content de cela, il se permettait de violer son domicile.

— Peut-être que Badou a téléphoné après mon départ, dit Kad, décidé à s'imposer. Être si près du but... Il n'entendait pas céder facilement.

— Où habitez-vous ?

— A la Sicap. Je suis parti de la maison il y a une bonne petite heure.

— Ah, fit-elle en comptabilisant le temps entre la communication de son fils et la « bonne petite heure ». Elle chercha à le rebouter avec politesse : « c'est vous Kad... »

— C'est mon nom de plume. Je suis une très ancienne connaissance de vos enfants, déclara-t-il voulant mettre toutes les chances de son côté.

— Vous avez étudié ensemble à Paris.

— Bien avant nos années universitaires. Nous étions des copains.

Kad, stimulé par le vague sentiment qu'il marquait des points, s'accrochait.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame ?

Djia Umrel le dévisageait, en se pinçant les paupières.

Elle le dévisageait. Elle se creusait les méninges. Tant de garçons venaient voir ses deux fils ! Et puis il y a un bail de cela. Elle avoua ne plus se rappeler de lui.

— Un triste souvenir ! Votre fille, Néné Mariam, quelqu'un par inadvertance lui avait cassé le bras. A l'époque, vous habitiez la villa qui portait son nom.

La vieille femme était émue par ce souvenir douloureux. Un effet de nerf la contraignit à l'ébauche d'un geste : la paume vers la bouche.

— Oh !... souffla-t-elle, en essayant d'étouffer sa peine que venait de raviver cet étranger, amoindrissant sa volonté de le mettre dehors. Ainsi, c'est toi, se reprit-elle. Je me souviens bien de toi. Tu es devenu un homme. Un grand même. Assieds-toi ! Assieds-toi, mon fils.

Kad s'installa, sans quitter du regard les traits de la vieille femme.

Elle revivait l'incident.

Les enfants s'amusaient à monter et descendre le goyavier, lorsqu'un cri strident déchira l'air : c'était la voix de Néné Mariam Sall. Relevée de sa chute, elle avait une fracture du bras. Le jeune Kabirou Amadou Diop — K.A.D. —, arrêté, était conduit à la Police. Pour ses parents, c'était la ruine. Ils se voyaient dépouillés de leur maison en paiement des dommages et intérêts. Les Sall, dans les années 40, représentaient l'élite : les *tubabs bu/nuls* (1). Néné Mariam déclarait avoir été poussée.

Les notables intervinrent pour l'élargissement du garçon. La palabre durera deux jours et une nuit, avant que Djia Umrel ne cède aux sollicitations de la communauté. Durant tout le temps que la fillette gardera le plâtre, chaque semaine, le père ou la mère de Kad apportera un coq ou des œufs — pas moins d'une douzaine —, qu'on ne refusait d'ailleurs jamais chez les Sall. En représailles, la maison sera désormais fermée aux enfants noirs.

(1) Les tubabs bu/nuls : Européens à peau noire.

— Mon père m'a tellement bastonné le lendemain, que j'en porte encore les cicatrices, dit Kad pour s'absoudre.

— Tu dois savoir qu'elle est morte ! Il y a des années, dit-elle, déplorant son comportement d'antan. Relevant son front, la barre horizontale de la monture des lunettes traîna une ombre sur ses paupières ridées.

— Oui.

Elle orienta son regard par-dessus l'euphorbe splendens. Pendant des mois, après la perte de sa fille, elle s'était réfugiée dans un long mutisme. L'émotivité à fleur de peau, elle réagissait aux paroles, aux claquements des portes et des fenêtres avec une telle agressivité que toute la maisonnée vivait dans la crainte de provoquer ses crises. Plus pour elle que pour la feue demoiselle, un silence pénible, oppressant, s'était installé dans les murs et les meubles. La mère, coiffée du halo de la mort, l'expression immuablement triste, fit subir à ses deux fils et à son mari le martyre à cause de son inconsolable douleur maternelle.

La mort n'existe que pour les vivants.

Pendant des années, elle désirait avoir à nouveau une fille. Mais malheureusement, comme on dit, « *Allah n'exauça pas ses vœux.* » Les couches ininterrompues des ans achevèrent leur œuvre en enfouissant l'existence passagère de Néné Mariam Sall dans l'océan de l'oubli. De sa désolation d'alors, il ne reste plus que la cendre refroidie.

— Tu peux dire que tu m'as remuée, dit-elle comme pour rejeter les derniers lambeaux du passé. Elle poursuivait : « De la famille ? »

— Oui et non, répondit Kad, content de cette diversion.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je vis entre parenthèses avec une femme.

Attachée à la morale de son adolescence, elle reçut cet aveu d'immoralité comme une gifle. Elle demanda néanmoins : « Des enfants ? »

— Moi ?... Non. Elle, elle en a deux de son premier mariage.

— Tu ne veux pas avoir d'enfant.

— Maman... Vous permettez...

— Oui.

— Maman, ce problème d'enfant dépend aussi de la femme qui partage ma vie. Entre Madjiguène et moi, on n'en est pas là. C'est simple, je vis chez elle.

— Tu ne te sens pas diminué en tant qu'homme ?

— Non. Je ne me sens pas l'âme d'un maître de maison. Et j'aime bien Madjiguène.

— Mais vos parents, à vous deux, que disent-ils ?

— Ben ! Mes parents ne se font pas prier pour nous égratigner.

— Mais toi, tu n'en fais qu'à ta tête.

— Mes parents ont vécu leur Afrique. Nous aussi, nous vivons notre époque.

— Y a-t-il beaucoup de couples entre parenthèses, comme tu dis ?

— Difficile à énumérer ! Mais d'année en année leur nombre augmente.

— Que va devenir l'Afrique si le mariage n'existe plus ? L'institution du mariage est une garantie pour toute la société.

— Les gens contracteront des unions pour la morale religieuse, ou communautaire. Cette tradition existera toujours. C'est comme les religions. Mais... des gens vivront en marge de ces institutions, surtout

dans nos villes. Cela ne signifie pas qu'ils sont des asociaux ou des immoraux.

Écoutant Kad lui parler, elle mesurait la mutation qui s'opérait chez les jeunes. Elle avait été guidée par des normes d'une époque : obéissance totale à un père rigide, respect des principes d'une communauté inflexible. Il n'y avait eu qu'un seul homme dans sa vie : Cheikh Tidiane Sall.

Kad, pour mettre fin à cette ingérence dans sa vie privée, revint à ses préoccupations.

— Je voudrais m'entretenir avec le doyen... Et j'avais demandé à Badou de m'aider.

— Tu dois savoir qu'il a quitté le gouvernement.

— Oui.

— Que veux-tu de plus ? demanda-t-elle en relevant son front rembruni. Était-elle si désappointée par la manière de vivre du journaliste ? Elle lança : « Je me méfie des journalistes. »

Kad pouffa et répondit :

— Je veux voir le doyen pour une étude sur l'aspect de la démocratie moderne en Afrique.

— Pour quel journal ?

— Pour le moment, je n'en sais rien. Je gagne ma vie en tant que Free-Lance.

— Bonjour jeune homme, dit le doyen debout au seuil de la porte. Il était en pantalon, et veste d'intérieur. Une aigrette de poils blancs échappait du col de son maillot de corps. Il prit place de l'autre côté de la table, de manière à pouvoir mouvoir ses jambes.

— Devine qui c'est ? lui demanda la vieille femme, sollicitant par des œillades la complicité de Kad.

Le doyen Cheikh Tidiane fronça les sourcils.

— Je confesse mon ignorance.

— Cherche encore, insista-t-elle.

Il rajusta ses double foyer.

— Non... Je ne le reconnais pas.

— C'est le fils de... rappelle-moi le nom de ton père ? demanda-t-elle le plus naturellement du monde à Kad.

— Gornarou Diop.

— Gornarou Diop, répéta Cheikh Tidiane, et il questionna : « Qu'est-ce qu'il avait comme fonction au Ministère ? »

— Tu as « brûlé » ! C'est le garçon qui avait fracturé le bras de Néné Mariam. Tu te souviens maintenant de lui ?

Cheikh Tidiane recula son buste et détailla Kad.

— Eh bien ! Toi au moins, tu peux dire que tu es un repère dans notre famille. Tu étais copain avec Badou ?

— Oui. Je l'ai même vu ce matin. Il devait m'introduire...

Le vieil homme avait demandé à sa femme : « Qui téléphone ? » Elle avait répondu : « Badou, rien de particulier. »

— Tu n'as pas besoin d'être introduit. Que fais-tu dans la vie ?

— Je suis scribe.

— Comment, interrompit la femme, c'est Kad... son nom de guerre.

— Ainsi, c'est donc toi le fameux Kad... L'arbre qui ne fait pas d'ombre aux rois (2). Deux fois lauréat du meilleur plumitif ! Tu peux te vanter d'avoir

(2) Le Kad est un arbre qui ne donne pas de feuilles pendant l'hivernage. Ainsi, en saison pluvieuse, les chefs ne peuvent pas s'abriter sous son feuillage pour regarder les autres travailler.

secoué plus d'un Chef d'État, ébranlé des Ministères et fait sauter des chefs de service. Sais-tu cela ?

— Non ! répondit-il confus de tant d'éloges.

— On va arroser cela, proposa le vieil homme. Je prendrai de la citronnade, s'il t'en reste. Et toi, Kad, un whisky !

— De la citronnade aussi.

La vieille femme en se retirant était (malgré elle) sous le charme du visiteur.

Restés seuls, les deux hommes conversèrent sur la situation en Afrique et dans le monde.

Elle revint avec Mamadou, portant la boisson ; le domestique jeta rapidement un regard sur ce type étrange pour qui la patronne en personne faisait le service. Mamadou était heureux d'avoir eu du flair.

— Buvons à ta santé jeune homme, dit-il après que la vieille eut rempli les verres.

Ils burent tous les trois au même moment.

— C'est très rafraîchissant ! apprécia le vieil homme. A toi, Kad ! Qu'est-ce qu'il y a pour ton service. Tu dois être de ceux qui vont droit au but.

— Ce n'est pas une interview dans le sens classique. Je pressens que des choses se passent, tournent autour de la démocratie, de l'autorité, des hommes actuellement au pouvoir, ou qui y aspirent. Vous me suivez...

— Oui, oui !

— Léon Mignane, président de la République, est légèrement souffrant. Enfin... on le déclare. J'ai assisté à la conférence de presse de Mapathé — ministre de l'Information. Vous, vous quittez le gouvernement pour une retraite bien méritée, selon la radio. Daouda, le P.M., se heurte-t-il déjà à l'adversité ? Trop de

faits, impondérables en apparence, s'entrechoquent, se croisent : cela peut conduire à une déflagration...

Kad se tut. D'un geste de la main, il chassa cette mouche têtue qui rampait sur sa joue. Et poursuivit :

— Pour mon article, je dois voir clair dans ce fouillis.

Cheikh Tidiane se disait : « Heureusement qu'il ne sait pas que Léon s'est volatisé et que son chauffeur a été occis. »

— Tu me demandes de te révéler un secret d'État.

— Je ne le crois pas. Une dépêche d'agence a donné le nom de votre remplaçant : Djibril Ngom.

— Je ne le connais pas.

— Un jeune. Il est du Parti.

— Ah bon, fit le vieil homme. Cette nouvelle le réjouissait. Le Procureur Ndaw avait donc refusé l'offre.

— Vous avez démissionné du gouvernement... Pourquoi ?

— Par convenance personnelle.

— Belle réplique, le complimenta Kad. Pourquoi tant de gens de la sûreté, de la Légion d'Intervention, de la Police politique, surveillent-ils les édifices publics ?

— J'étais ministre de la Justice du temps où j'étais au gouvernement. Seul le ministre de l'Intérieur est en mesure de répondre à cette question.

La physionomie du journaliste s'éclaira d'un sourire. Il avait devant lui un homme aguerri à ce jeu de questions-réponses ; la méfiance qu'il ressentait chez son correspondant l'excitait. Il avait décidé de le faire parler. Il changea de registre, devint prévenant.

— En cas de vacance définitive du pouvoir, est-ce

que le peuple accepterait d'être dirigé par un homme casté ?

Kad avait bien articulé pour faire ressortir la portée de sa question. Djia Umrel sourcilla, son regard alla de l'un à l'autre, et croisa celui de Kad qui, du coin de l'œil, l'épiait.

— Pourquoi cette question ? répondit le doyen. Une tache sombre mobile — l'ombre d'une feuille au dehors — vint cacher ses yeux. L'immobilité du regard trahissait une agitation interne.

— Je voudrais savoir si nous sommes mûrs pour une démocratie moderne. Seriez-vous disposé à servir sous les ordres d'un président de la République casté ?

— Des années durant, j'ai servi sous les ordres du P.M., Daouda. Je condamne cette attitude négative, raciste, d'où qu'elle puisse venir. Hier soir, mon fils m'a soulevé le même cas.

— Lequel ? demanda la femme, sortant de sa réserve.

— Diouldé.

Le mari et la femme se dévisagèrent.

— Pourquoi votre fils n'accepterait-il pas un président casté ? demanda Kad, se souvenant que les Sall descendaient d'une famille régnante. Provocateur, il poursuivit :

— Ce complexe de supériorité de votre fils découlerait de quoi ?

— Nous ne l'avons pas éduqué dans cet esprit de morgue. Sa mère et moi avons de tout temps vécu sur le même pied d'égalité que tout le monde. Tu sembles attacher une grande importance à ce point ?

La vieille femme trouvait que son mari éludait le sujet. Elle fixa Kad qui s'expliquait.

— Cette touche a son impact dans notre société,

et même chez bon nombre de nos cadres européens. L'antique tradition fait encore force de loi — loi par accoutumance — même lorsque, comme aujourd'hui, cette tradition ne répond plus aux réalités contemporaines. En venant vous voir, j'avais cru que cet élément avait été déterminant dans votre retrait.

— Merci de ta franchise, lui lança le doyen Cheikh Tidiane, le rire à la bouche. Il repoussa violemment l'envie de divulguer la disparition de Léon, pour dire : « Ton article est très dangereux. Il peut susciter des querelles, perturber des familles. L'agressivité... chez les jeunes... Non... Non... »

Il se refusait à suivre la coulée de ses réflexions sur le présent, pour s'évader vers le passé.

— Dans ma jeunesse politique, nous ignorions ces problèmes.

— En tant que « Père de notre Indépendance », vous pouvez me donner quelques indications ?

Cheikh Tidiane bougea ses pieds. Il se recueillit un laps de temps.

Kad avala deux gorgées, l'une après l'autre.

— Nous qui avons obtenu notre Indépendance, sans lutte armée, étions issus de toutes les couches de la société d'alors. Nous exerçons des professions libérales, nous étions Instituteurs, Institutrices, Syndicalistes, petits et moyens commerçants, ouvriers, manœuvres, paysans, ménagères, etc. etc. Nous avions foi en l'avenir, et croyions que l'Indépendance recouvrée, tout allait se poursuivre sans convulsions. Nous croyions que le riz, le sucre, l'eau, l'électricité, l'école, les hôpitaux, que tout cela serait à la portée de tous.

Il s'arrêta de parler, accorda un regard à sa femme avant de reprendre.

— ... L'Indépendance n'est — et ne sera — complète que lorsque nous contrôlerons notre économie. Conscients alors de notre carence et de la faiblesse de nos cadres de ce temps-là, nous, « Pères » de l'Indépendance », avons canalisé la génération de l'Indépendance : universitaires, économistes, ingénieurs, agronomes, professeurs, magistrats, d'anciens militaires de l'ex-Armée coloniale, vers la conduite de l'appareil de l'État et pour la bonne gestion des biens de la communauté au bénéfice des populations. Et ces jeunes gens ne tardèrent pas à montrer leurs dents d'hyènes, assoiffés de jouissance. Ils étaient venus au pouvoir les mains vides, mais étaient privilégiés par leurs connaissances. Il se constitua vite une gentry pour s'enrichir le plus rapidement possible avec les deniers publics, usant des discours populistes pour mieux cacher sa concussion. Ayant à sa disposition tous les rouages de la machine, administratif, financier et judiciaire, cette couche se conduisait comme les occupants d'antan, dont elle était devenue l'agent patenté. Cette jeunesse est plus corrompue, dix mille fois plus riche que les groupuscules politisés d'avant nos Indépendances.

Ils gardèrent le silence. Divers bruits sourds leur parvenaient. Le doyen vida son verre et ajouta.

— ... Et depuis, nous assistons à une régénération du culte de la tradition moribonde... Des dépenses somptueuses en toute occasion. Un développement de la mystique religieuse. Un ascendant illimité de certains chefs religieux avec un pouvoir théocratique qui précède parfois la Constitution.

Profitant de la loquacité du doyen, Kad revint à la charge.

— A votre avis, pourquoi le Président a-t-il choisi un homme casté ?

Une avalanche de réponses se bousculèrent dans son esprit. Reculant pour fuir un mince filet de soleil, son crâne reluisait. Le reste de son visage se noyait dans la pénombre.

— Je ne me suis jamais posé cette question, répondit le vieil homme, en y réfléchissant présentement. Il reprit pour lui, s'interrogeant : « En effet, pourquoi Léon s'était-il entêté ? »

— « S'était-il entêté » dites-vous ? Kad sauta sur la phrase et s'enquit : pourquoi ce temps : le passé ?

Cheikh Tidiane abandonna vivement son monologue, et se raidit. La durée de deux cillements. Les plissures de peau en forme d'ailes d'oiseaux réapparurent sur son front. Une annotation de lecture fit surface à son esprit : « Lorsque le chef inamovible se taille sur mesure des textes et des règlements rigides, lorsque ce chef devient fou, on ne peut que tricher avec lui, et tricher pour le reste. »

Djia Umrel avait été saisie par le relâchement, le manque de contrôle de *Joom Gallé*. Elle agrippait la chaise, les veines du dos de sa main saillirent. L'inquiétude, telle une tourmente crépusculaire, s'étendit sur son regard, libérant une respiration rapide. Kad interpréta cette expiration comme un signe conventionnel : un signal d'alarme à l'adresse de son mari. Devons-nous accepter qu'un couple qui a vécu tant et tant d'années, partageant tout, finisse par pouvoir communiquer par des signaux sonores ou muets.

Kad se disait : « Doyen, tu as trop parlé. » Gravant tous les gestes dans sa mémoire, et avec la perfidie de l'innocence, il déclara pour être dans le sujet :

— Peut-être que le président de la République

veut nous initier à la Nouvelle Démocratie. Imposer cela de l'intérieur de la pyramide ?

— Dans un processus d'évolution ce point de vue est défendable, opina Cheikh Tidiane.

— Lui-même l'aurait-il accepté s'il n'était celui qui est au-dessus ? ajouta Kad en posant ses banderilles.

Des sons mouillés échappèrent des lèvres de la vieille femme. Mais involontairement. Bien qu'imperceptibles, ils attiraient l'attention des deux hommes. Soit qu'elle eût peur de ce qu'elle avait à dire (ce dont je doute), soit pour ne pas contredire son homme devant une tierce personne, et pour se conformer aux trois piliers de son éducation — soumission, docilité et modestie —, elle prononça d'un ton de regret :

— Je vous demande pardon.

Malgré son âge, elle se fit humble, abaissa ses paupières.

Kad resta sur sa faim. Il avait perçu des frémissements aux commissures des lèvres de la vieille femme. Il aurait voulu avoir l'opinion de cette femme qui, depuis des lunes et des lunes, avant l'Indépendance, vivait en intimité avec cet homme très respecté : « Que pensait-il de son fils Diouldé ? » Et tout haut :

— Je connais des chrétiennes qui refusent de se marier avec des gens castés. Pourtant, leur religion ignore cet aspect coutumier.

Cheikh Tidiane replia ses jambes avant de livrer ses pensées.

— Les religions ne sont que des superstructures. Elles coiffent, mais ne sont pas les sources de notre culture. La minorité catholique subit l'influence de la culture générale. D'autant mieux que ces gens se bai-

gnent dans la même eau traditionnelle que la majorité musulmane. Il y a eu des jeunes filles catholiques qui ont refusé d'épouser des cadres hautement qualifiés à cause de leur lignage... Elles ne refusent pas pour des raisons de différence religieuse, mais plutôt par peur du qu'en-dira-t-on. Il est difficile de ne pas reconnaître la permanence et le poids de la tradition.

— S'il vous plaît, je poserai une question à Maman... S'il fallait choisir un Chef d'État dont la femme est une femme étrangère à l'Afrique, ou un couple dont le mari casté est le Premier Magistrat du pays, sur lequel des deux couples irait votre choix ?

Un moment aphone, la vieille fixa ses mains.

La pendule carillonnait la demi-heure.

— La première Dame d'un pays doit en être native. Afin de bien préciser ma pensée, je suis pour qu'on interdise à tous et à toutes, mariés à des étrangers ou étrangères, l'accès à des postes hautement politiques.

Elle s'était exprimée sans hâte, ni passion.

Kad sonda du regard le doyen. Le vieil homme se donna un instant avant d'opiner :

— Je ne serais pas aussi extrémiste que ma femme. Néanmoins, je dois reconnaître que pour l'orgueil et la fierté nationale, le couple présidentiel doit être originaire du pays. Des indigènes, même castés.

— N'avez-vous pas peur qu'on vous taxe de racismes, objecta Kad pour la forme, alimentant la discussion.

Cheikh Tidiane se croisa les bras sur la poitrine.

— Pourquoi y verrait-on du racisme ? Qui est ce « on » ? intervint la vieille femme. N'obtenant pas de réponse, elle continua :

— Est-ce qu'à Washington ? A Moscou ? A Pékin ? A Londres ? A Tokio, A Rome ? A Paris... les gens accepteraient d'avoir comme première Dame une Nègresse ? Une originaire d'un État africain ? Ce problème de caste est bien connu et bien vivant en Europe. Ainsi le cas du Prince de Galles — Edouard... je ne sais plus combien — qui avait un choix à faire : une femme roturière ou le trône d'Angleterre ? Cette femme était de sa race, mais pas de sa caste nobiliaire. Il a choisi la femme. Pour toute femme, l'attitude de ce prince est très flatteuse. Plus près de nous, il y a le cas du Président Bourguiba. Personne ne peut mettre en doute son nationalisme et la fidélité de celle qui fut sa compagne durant les années d'épreuves. Mais à l'heure des bilans, dans l'intérêt et l'orgueil de ses compatriotes, il devait choisir une épouse du pays ou se démettre. Il a préféré rester à la tête de l'État et prendre une femme tunisienne. En France même, un Antillais à peau noire allait être intérimaire de la présidence de cette république à cause d'une conjoncture historique. Qu'a-t-on fait ? Le nègre a tout simplement disparu. Notre Indépendance est très récente. Et vous, les hommes, très sensibles à ce « ON ». Lorsqu'on sait la force et la douce violence d'une conjointe dans l'action de son époux, on ne discute pas de cette question.

Elle marqua un temps d'arrêt. Djia Umrel Ba n'extériorisait là que de longues méditations avec plus de pertinence. *Joom Gallé*, surpris, observait sa femme. Elle, sans esprit de contradiction, redressa sa tête pour développer :

— Prenons la question par un autre bout ! Nous connaissons des Chefs d'États, des hommes et femmes

qui se réclament d'une descendance royale — arrière-petit-fils d'un roi, d'un empereur, d'un grand guerrier. Ces noms glorieux du passé cimentent aujourd'hui notre unité. Cet attachement à la légende confère une identité à cette gloire... qui rejaillit sur le clan, la tribu. Les griots sont là pour tailler dans le tissu social, les gestes et faits nourrissant la fierté et la gloire. Un peuple a besoin de ces labels, ces estampilles.

— Peut-être ! Peut-être, Umrel. Mais ce que tu dis est très dangereux, l'interrompit *Joom Gallé*.

— Je suis une citoyenne bornée avec des idées arrêtées... La peur du « ON » est preuve de faiblesse de l'élite, et des gouvernements. Nous vivons comme des galets, ballotés d'un bord à l'autre de deux rives. Lorsque l'africaine convient à nos besoins et notre sécurité du moment, nous nous y cramponnons. Mais dès qu'elle nous chauffe, nous brûle, nous nous jetons à l'eau pour aller vers la modernité importée d'Europe. Nous sommes les éternels fuyards de nos réalités africaines. Dans le cas du Sénégal, cette dualité remonte à très très loin, avant votre naissance...

— Quoi ? s'enquit Kad avec avidité.

— Quoi ! Le vieillard s'emporta légèrement en bougeant. Derrière la transparence cristalline des verres de lunettes, les prunelles vieillottes, cerclées d'un anneau argenté, volèrent de l'un à l'autre. Quoi ? Prenons l'exemple des urbanisés de Saint-Louis, Dakar, Rufisque, Gorée... Ceux-ci, par leur contact séculaire avec les Européens, se crurent être plus « civilisés » que les autres Africains de brousse, de la forêt et de la savane. Cette ostentation s'est aggravée lorsqu'il furent dotés en exclusivité du droit de vote,

et de l'homologation au citoyen français. Les originaires de ces quatre communes, comme leurs descendants, étaient fiers d'être les égaux des Blancs. Ils les parodièrent et acquirent une mentalité prétentieuse... Combien de fois n'avons-nous pas entendu un type de Dakar, Gorée, Rufisque ou Ndar (Saint-Louis du Sénégal) cracher à son cousin rural : « J'étais civilisé avant toi. » Ces aliénés, déracinés, asservis du dedans — dont j'étais et suis encore — furent inconsciemment les plus fidèles et dévoués serviteurs du système d'occupation d'alors...

Le doyen cessa de parler pour respirer. Derrière son regard lointain, profond, ses pensées s'accéléraient. Il reprit :

— Dans les années 1945-1950, Léon Mignane, pour ses campagnes électorales, disait : « Je vais vous libérer des servitudes de l'indigénat... Je vais faire de vous des citoyens... français. » Les paysans l'ont soutenu pour cela. Vingt ans après notre Indépendance, les séquelles de l'asservissement dominant encore nos mentalités. Lorsqu'on parle de produits étrangers... ce n'est jamais de la voiture ou du produit français. L'étranger dans notre pays, c'est l'Anglais, l'Américain, le Japonais, le Russe, le Chinois.

— Dans cet ordre d'idée, j'ai connu des Africains qui ont beaucoup critiqué certains régimes ou idéologies, sans se rendre compte que leur jugement se fondait sur le système européen qui est leur étalon or, termina Kad.

— Justement, s'exclama Djia Umrel. Qu'est-ce qu'on nous propose comme modèle de société par l'intermédiaire des médias ? On nous fait ingurgiter des valeurs surannées qui n'ont plus droit de cité dans leur pays d'origine. Les émissions de la télévi-

sion, de la radio, sont bêtes. Et nos dirigeants, au lieu de prévoir, prévenir, se dérobent. Ni la Russie, ni l'Amérique, ni l'Europe, ni l'Asie ne sont plus des exemples, des modèles pour nous.

— Se retrancher derrière nos traditions, serait un repli dangereux...

— *Joom Gallé*, je ne dis pas cela, l'interrompit-elle... Nous devons arriver à une synthèse... Oui, une synthèse... Je ne veux pas dire un repli... Un nouveau type de société, acheva-t-elle en clignant des yeux.

Une courte pause suivit ses paroles.

Kad les observait. Ce couple du troisième âge l'émerveillait. Il était en admiration devant eux.

— Ton thème est très intéressant, Kad, tu dois bien le travailler, déclara le vieil homme, la fatuité masculine assombrie par le point marqué par sa femme.

— N'est-ce pas que *Joom Gallé* doit écrire ses mémoires, proposa *Djia Umrel*.

— Une très bonne idée, renchérit Kad. Vous devez nous éclairer sur moult aspects du passé. Ceux de ma génération, ainsi que la suivante, ignorent tout des conflits qui ont opposé citoyens français et sujets français — dans une période donnée.

— J'improvise mes discours. Je ne sais pas écrire. Au-delà de deux pages, mes pensées tarissent comme si une page blanche avait le pouvoir de faire fuir mes idées. Je dois être instinctif.

— L'écriture impose une discipline à la réflexion. Chez l'instinctif, la parole coule de source... Vous pouvez facilement enregistrer votre discours. Ensuite, on procédera à la mise en page.

— Et qui fera cela ?

— Je peux demander à *Madjiguène*. Elle est meil-

leure que moi à la machine à écrire. Nous pouvons aussi vous assister.

— Je peux aussi t'être utile. J'ai toutes tes lettres, les coupures de presse, ajouta-t-elle pour lui forcer la main. Avec un livre à écrire, *Joom Gallé* aura de quoi s'occuper.

— Ce sera en quelque sorte notre bilan à nous deux : bilan d'une époque ! Comme titre, ce n'est pas mal, dit-il en interrogeant sa femme du regard.

— Cela sonne commercialement à merveille ! Mais ce n'est pas littéraire, répliqua-t-elle.

— Ah ! s'exclama *Joom Gallé*.

— Quand penses-tu pouvoir commencer Kad ?

— Pour enregistrer, nous pouvons nous octroyer deux soirées par semaine. Quant à la transcription, je vais demander à Madjiguène ses heures.

— Mardi prochain nous pouvons commencer.

— Umrel, tu exagères. Tu décides de notre temps comme ça.

— *Joom Gallé*, si tu n'es pas d'accord, tu peux nous le faire savoir, hein !

Le vieil homme se tut. Un sourire de soumission fit papilloter ses lèvres. Cette plongée dans sa vie avait de quoi l'inquiéter. Avec ce recul pourrait-il être impartial ?... Parler de son père ? De Pascal Wellé ? De Léon Mignane... et de lui-même ?

— Bien, fit Kad pour briser le silence, mardi à 21 heures.

— Je vous invite ta femme et toi à souper...

— Merci maman. Nous viendrons. Doyen, je vous remercie de votre confiance pour cet échange. Je connais le chemin.

## CHAPITRE 22

Kad se félicita de son audace. Il n'était pas déçu de sa visite chez le doyen Cheikh Tidiane. Que signifie « convenance personnelle », et pourquoi « s'était-il entêté » ? Il doit rencontrer Diouldé... battre le fer quand il est encore chaud.

La répétition des appels de klaxon attira son attention sur la B.M.W. de Madjiguène.

— Tu n'as pas été faire tes courses ? demanda-t-il à la femme en prenant place.

— Il y a des gens qui te surveillent...

De l'auto, il vit deux types en complet dans une peugeot noire.

— ... Ils ont un talkie-walkie, commenta Madjiguène en démarrant. On va manger ma glace ?

— Je voudrais d'abord passer chez Diouldé... Le fils du doyen. Tu connais sa femme ?

— Eugénie ! C'est elle qui t'intéresse ? questionna-t-elle en risquant un coup d'œil vers l'arrière.

La voiture noire les suivait.

— Son homme plutôt.

— Dois-je rester derrière pour te couvrir ?

— Non ! Ceux qui nous suivent le feront.

Elle prit la direction de la corniche Ouest. Kad

l'informa sur les intentions du doyen, et de l'engagement la concernant.

Les nuages se dressaient comme des contreforts dans un ciel vide, derrière l'île Aux Serpents. Des colonies de vautours tournoyaient au-dessus de la falaise, glissaient vers l'ancien cimetière musulman, puis prenaient la direction du marché de Médina, pour revenir planer sur la mer.

La route, sans circulation, s'étalait en un ruban noir devant la conductrice.

Le feu rouge à l'intersection l'obligea à s'arrêter.

— Ne t'occupe pas d'eux, conseilla Kad.

— Facile à dire pour toi, rétorquait-elle en repartant avec allure. Elle ralentit. L'œil rivé au rétroviseur extérieur à sa gauche, surveillant la voiture suivante.

Entre le village artisanal de Soumbédioune et la station *Total* la chaussée se rétrécissait : de chaque côté des véhicules étaient garés. Ce soir, le marché aux poissons était animé avec le retour des pêcheurs.

Madjiguène jouait avec la Peugeot... Derrière celle-ci deux autres autos : une Renault et une Honda. Elle serra à droite, ensuite à gauche, freina pour laisser passer un homme portant un gros panier, dont débordaient des têtes et queues de capitaines. Elle clignota pour tourner à gauche ; repartit d'un saut et freina sec... et s'élança à nouveau. La Renault emboutit l'arrière de la Peugeot, dans un bruit fracassant.

Un rire victorieux fusa de sa poitrine.

— C'est très intelligent, lâcha Kad qui s'était retourné pour voir se former un attroupement.

— N'est-ce pas !

— Et toi, tu crois t'être débarrassée d'eux ?

— De ceux-là ?... Oui. Le coup du socialisme à la Léon Mignane paie toujours.

— C'est quoi ce socialisme ?

— Tu signales à gauche pour tourner à droite.

— Pas mal !

— N'est-ce pas !

Après l'Université, la B.M.W. s'engagea dans une rue. Les villas — aux noms de châteaux — bordées de bougainvilliers, rivalisant de façade — du néo-style sahélien —, les portes toutes closes, les fenêtres protégées par des fers forgés, se suivaient à chaque détour. Madjiguène, après la quatrième bifurcation, se gara devant une porte cochère peinte en noir où se lisait en gros caractères blancs : « Attention Chien Méchant ». Elle appuya deux fois sur la sonnerie. Un domestique replet vint leur ouvrir.

— Je viens pour voir Madame, éprouva-t-elle le besoin de dire en suivant le boy vers le salon.

Introduits dans le living-room, Kad promena son regard. A travers les verrières fumées, encadrées d'aluminum, la clarté du jour devenait tamisée. Des haut-parleurs ainsi que les spots orientables se nichaient aux angles. Les rideaux des fenêtres, comme les napperons recouvrant les meubles scandinaves aux formes dépouillées, étaient assortis aux murs blanc cassé. Kad se fit cette observation : « Symboles d'un art de vivre et de réussite ». Son regard au retour de l'inspection rencontra celui de Madjiguène. Ils appréciaient le cadre. Kad allongea son bras pour saisir un ancien numéro de l'*Express*. Madjiguène se contenta d'un *Elle*.

Eugénie, portant un pantalon de zouave en tulle, pincé aux chevilles, perchée sur de hauts talons, le caraco recouvrant la cambrure de ses reins, prononça :

— Madjiguène... Ndoye.

Elles s'embrassèrent. Eugénie présenta ses joues droite, gauche ; droite à Kad qui y déposa des bisous muets. Son Miss Dior embaumait le salon.

— Que deviens-tu, Ma ? (diminutif de Madjiguène). Pas plus tard que la semaine dernière, on parlait de toi. C'était au remariage de Béa. Tu te souviens au moins d'elle.

— Et comment... J'espère qu'elle ne figure pas au tableau... marital.

— Troisième, ma chère... En position de troisième épouse, dit Eugénie en esquissant un large sourire, puis elle laissa tomber : « La vieillesse nous guette. Et toi, que deviens-tu Ma... ? »

Eugénie, enjouée, tapotait la visiteuse. Les éclats doux de leurs voix s'accompagnaient d'interjections, d'onomatopées gazouilleuses. Madjiguène, par son premier mariage avec Attoumane, avait été de la haute société. En vivant avec le journaliste, elle avait pris le large. Elles bavardèrent, évoquant des souvenirs communs.

— Et ton homme ? demanda Madjiguène.

— Hum ! gémit Eugénie revêche. Il vient de l'enterrement de ce chauffeur, tué par les voyous. Il se change pour ressortir, dit-elle avec des arrière-pensées. Vrai de vrai, je suis contente de te revoir.

Avec effusion, elle reprit les mains de Madjiguène et s'adressant à Kad :

— Ne fais pas de misères à ma grande.

— C'est plutôt le contraire !

— Tu le crois ? C'est ce que tous disent, riposta Madjiguène, en riant.

— Je vous sers quelque chose ! demanda Eugénie en se dirigeant vers le bar à l'autre bout du salon.

— Quel plaisir de vous voir, les amoureux...

Diouldé tendit une main à Kad et embrassa Madjiguène en la tenant par la taille pour ajouter :

— ... Tu es toujours plus belle.

— Et toi toujours bonimenteur.

— Eugénie, est-ce que Ma... n'est pas plus belle qu'avant ?

— Bien sûr que si ! Heureusement qu'elle a osé...

— Osez ! Osez mesdames, déclara Diouldé, jovial, fuyant l'orage qu'il avait vu s'amasser sur le visage de sa femme. Et toi Kad, tu gribouilles toujours.

— Je ne sais rien faire d'autre. Et toi, Monsieur le Député ?

— Je défends la République.

— Vous n'avez pas annoncé la couleur. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Je vais faire le service, Eugénie.

Diouldé alla prendre sa place derrière le comptoir en bois d'acajou. Elle vint se mettre avec Madjiguène qui préféra :

— Quelque chose de non alcoolisé.

— C'est ce qui manque dans ce bar, répondit Eugénie, et elle proposa : orange ou citron pressé ?

— Citron pressé ! Il paraît que cela fait maigrir. Je surveille ma ligne... Avec la nouvelle génération d'adolescentes qui arrivent sur le marché, il faut savoir rafraîchir sa salade.

Eugénie s'esclaffa en se couchant sur elle. Toutes deux riaient aux éclats.

Kad rejoignit Diouldé et occupa un tabouret.

— Un whisky ?

— Juste un doigt avec de l'eau plate.

— C'est gâcher la marchandise. Le Chivas se prend *On The Rocks*.

— Va pour le *On The Rocks*, répéta Kad, imitant l'accent de son hôte.

— Il est d'origine. Je l'ai rapporté d'Écosse lors d'un voyage parlementaire.

Diouldé posa deux verres, gainés de paille. Les glaçons tintèrent sous le jet du liquide couleur de fonio.

— A ta santé, *boy...*

— A la tienne *gran-bi*.

La causette se lança sur les souvenirs estudiantins. Des amis, les condisciples, devenus des responsables, des dirigeants, des personnalités dans les organismes internationaux : O.N.U. ; F.A.O. ; UNESCO. Des filles connues, mariées, mères de famille, divorcées, veuves.

— Nous sommes une génération sacrifiée, déclara Diouldé avec mélancolie.

Kad se monologua : « J'ai déjà entendu cela. » Son opinion sur Diouldé était que celui-ci était obsédé par son avenir... sa réussite. Il n'avait pas l'étoffe d'un chef, d'un guide, ni le courage moral de son père, ni celui de son cadet. Sous l'apparence d'homme libre, aux idées larges et généreuses, se cachait l'être docile qui a besoin d'être dirigé.

— Toutes les générations disent la même chose : « Nous sommes des sacrifiés. » Je ne vois pas en quoi nous sommes sacrifiés, nous, l'élite.

— Je vais faire visiter la maison à Ma... lança Eugénie, entraînant l'autre.

— Faites, punctua Diouldé, en suivant des yeux Madjiguène, et s'adressant à Kad : « Tu sais que son mari est très malheureux. Depuis leur divorce, il change de femme comme de chaussettes. Tu es un drôle de jeune frère... Enfin... revenons à notre cous-

cous. Ne juge pas d'après ça (du bras il balaya le salon). Qu'est-ce que l'Indépendance nous a apporté ? Rien... Pas tout ce qu'on espérait. Nous poursuivons la même lutte sur le plan économique. Un combat plus traître, sans armes à feu. Les cadres que nous sommes, nous ressentons de la frustration, nous avons le sentiment qu'on nous vole... ravit quelque chose. Tu n'es pas de mon avis ? » questionna-t-il pour terminer.

Kad ne répondit pas. Il savait où s'achevaient de tels larmoiements. Il pensait autrement. Ce qu'il appelait « Frustration » n'était rien d'autre que les miettes que leur laissaient les multinationales.

— Tu voulais me voir ?

— Oui, *gran-bi*.

Prestement, Diouldé lui tapotait les mains en l'interrompant. Les bouts de ses doigts étaient glacés :

— *Boy-bi*, franchement, je suis désargenté. J'ai été obligé de demander un différé de six mois à la banque. Ma solde de député sert à boucher les trous. Tu es un jeune frère comme Badou, je me dois de te dire la vérité au départ.

— *Grand-bi*, je ne suis pas venu pour te taper.

Soulagé, Diouldé, retrouva son ton badin et se justifia :

— Être député n'est pas de tout repos dans notre société. Tout un chacun croit que tu es friqué.

— Ce n'est pas une raison pour voir en tout un chacun un solliciteur.

— Tu peux le dire, toi. Il y a peu de personnes qui viennent nous voir sans avoir l'intention de nous dépouiller. Tu ignores les contraintes et les servitudes d'être l'élu du peuple. Il y a des collègues qui fuient — je te dis fuir — leur demeure avant l'aube et ne

réintègrent leur domicile que tard dans la nuit... Et très tard même. Chaque électeur se fait un devoir de faire payer son bulletin de vote.

Il but avec lenteur et consulta sa montre. Une grosse Timex.

— Tu es ami avec Mam Lat Soukabé, *gran-bi* ?

— Les Finances ?

— Oui.

— Tu veux être introduit. Fallait m'en parler. Tu veux bénéficier d'un prêt ?

— Je veux le rencontrer, discuter avec lui. Mais pas pour le taper.

— Décidément, tu es un idéaliste.

Depuis qu'il exerçait ce métier, avec une démarche toute personnelle, Kad avait acquis une somme de connaissance sur les gens avec qui il devait parler. Il faisait plutôt un travail de psychologue, que celui de journaliste. Il n'avait rencontré que six leaders qui l'aient impressionné par leur maturité, leur naturel et leur quête d'une réponse exacte : Frantz Fanon, Nkrumah, Moldane, Julius Nyérére, Néto, et Amilcar Cabral.

— Non, je ne suis pas un idéaliste, répondit-il en poussant son verre : *gran-bi*, pourquoi ton père a-t-il démissionné ?

— Ça alors, je n'en sais rien, répondit Diouldé, méfiant.

— J'avais pensé que tu faisais partie « des gens bien informés ». Enfin ! Par contre, j'ai beaucoup aimé ton intervention devant les députés pour l'envoi d'un contingent de soldats au Shaba.

— Ce jour-là, j'étais inspiré. Il y a des jours comme ça, s'exprima-t-il les gestes larges.

Play-boy, il savait utiliser, exploiter la radio et la

télévision qui diffusaient les débats parlementaires, pour soigner sa propre publicité. Son visage était familier à tous les téléspectateurs. Il n'était pas mécontent d'être reconnu dans la rue, les magasins et chez les commerçants.

— Es-tu encore convaincu que nos soldats dépêchés là-bas y défendent la liberté ?

— Et comment !...

Il bomba sa poitrine ; par le col ouvert de sa chemise, à son cou, on voyait pendre deux chaînes en or ; Kad ne voulait pas l'interrompre malgré le ton impératif.

— Ce pays a été envahi ! Nous n'avons fait que témoigner notre solidarité africaine.

— Les autres aussi sont des Africains.

— D'inspiration communisante. Et puis, nous n'avons pas été les seuls à voler au secours de ce pays.

— Cela est vrai ! Maintenant que le Zaïre et l'Angola ont repris leurs relations de bon voisinage... que penses-tu ?

— *Boy*, c'est de la politique. Nous, élus du peuple, nous sommes censés ignorer les relations intimes de Léon Mignane avec des tiers.

— Cela se défend. On dit qu'à l'époque ton père n'avait pas souscrit à cette solidarité. N'est-ce pas une des multiples « convenances personnelles » qui ont amené ton père à se retirer ? Cette démission intervient à un moment critique. Léon Mignane est souffrant. Daouda, le P.M., héritera de la présidence, *gran-bi*.

Kad avait glissé le « *gran-bi* » pour ne pas éveiller ses soupçons.

Diouldé quitta le bar pour revenir avec une boîte de Davidoff, et la présenta à Kad.

— Des cigares ! Trop fort pour moi.

— Tu me surprends, *Boy* ! Tu ne fumes pas, et bois modérément. Alors... Tu serais...

— Je ne suis pas encore pédé. Je bois modérément, je fume, et tu as vu ma femelle de Madji-guène ! Un animal ! Il faut la satisfaire.

Ceci dit, Kad sortit son paquet de Gauloises, en prit une, qu'il alluma lui-même. Diouldé roulait délicatement son cigare entre ses paumes. Il en rompit l'extrémité avant de gratter l'allumette. Le vrombissement de l'avion *Concorde* sur les toitures les contraignit au mutisme. Le bruit s'évanouit, progressivement. Diouldé attendit, pour ensuite dire :

— La démission de *Joom Gallé* n'a surpris personne. Il y a très longtemps qu'il devait le faire. L'amitié qui le lie au Vénérable a fait qu'il est resté au-delà de la limite d'âge.

— La limite d'âge ! Léon Mignane est aussi âgé, non ?

La déclaration de Kad cloua le fils du doyen Cheikh Tidiane. Il n'avait pas fait le parallèle entre les deux vieillards.

— Ainsi les deux vétérans quittent le navire, lança Kad.

Une boutade. Elle prit.

Le poisson est attrapé par le pêcheur, parce qu'il ouvre la bouche.

— C'est vrai ! Léon Mignane est gâteux. Avec parfois des crises d'absences de plus en plus longues et rapprochées. Il ne cesse de parler de son abandon du pouvoir.

— Ton père aurait été un grand président de la

République, dit Kad enflammant l'imagination de son interlocuteur.

— Mon père ! se demanda Diouldé en suçant son cigare, le regard vague. Il se secoua. Mon père aurait pu être président... C'est trop tard. Sais-tu, *boy*, que c'est mon père qui a servi d'étrier à Léon Mignane ?

— Non, *gran-bi*...

— C'est l'histoire ! déclara Diouldé, qui en une seconde rêva de voir son père Chef d'État. L'éphémère rêverie se diluait avec la fumée.

— Comment vont les rapports du P.M. et de Mam Lat Soukabé ? Radio-cancan émet sans arrêt. Daouda gouvernera...

— Sincèrement, tu crois que Daouda sera le second président du pays ?

Diouldé scruta à son tour le visage du journaliste. Celui-ci, la figure mi-goyave, mi-citron, haussa les épaules. Il souffla avant d'ajouter :

— Daouda est une nullité : il fallait le voir tout à l'heure, à l'enterrement du chauffeur Siin. Il me faisait pitié ! C'est vrai ! Un minable. Il est sans crédit populaire, sans surface électorale. Il ne tient que sous le parapluie de Léon Mignane... Non... Daouda n'est pas l'homme qu'il faut.

— Il est le dauphin !... Et il occupe la place.

— Vraiment tu me déçois, *boy* ! Je te croyais plus dégourdi, objecta Diouldé. Daouda ?... C'est un homme de caste.

« Enfin » se dit Kad.

— Toi, moi, ton père, nous obéissons au gouvernement dirigé par Daouda. Et en tant que député, tu as voté l'article qui fait de lui le successeur de Léon Mignane. A ce moment-là, Daouda était-il casté selon votre Parti.

Kad, en parlant, laissait volontairement des blancs.

— Ce jour-là, je n'étais pas présent dans l'hémicycle.

— Mais, tu n'as pas protesté avant le dépôt.

— *Boy*, c'est facile à dire... Pour vous, journalistes, tout est facile. A l'époque, il n'y avait qu'un Parti unique à l'Assemblée. Il y a la discipline du Parti...

— Les inspireurs du projet.

— C'était mon père.

— Tiens !

— Tant que Léon Mignane avait ses facultés, chacun faisait semblant d'accepter cet article. Léon Mignane a été malhonnête. Et si Daouda persiste à vouloir rester, il sera balayé par le peuple. Il ne représente rien... L'homme qu'il nous faut, c'est Mam Lat. Tu dois...

Diouldé déposa son cigare dans le cendrier. Il s'était retourné pour regarder dans la même direction que Kad.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton bidule ?

— Mon sac... s'exclama Kad. La stupéfaction comprimait sa physionomie.

Il descendit du tabouret pour venir vider son fourre-tout sur le comptoir.

— Dont acte ! Je me méfie des journalistes. Tu aurais pu avoir un magnétophone.

— *Gran-bi*, débuta Kad, sidéré par ce manque de confiance, je n'ai jamais écrit ou attaqué votre groupe. Vous êtes des bourgeois nationalistes. En ce moment, il se passe des choses. Cela n'est plus un secret pour personne.

— La confiance incite au contrôle. Bon ! Je te disais que Mam Lat en tant que ministre des Finances

a beaucoup fait pour les « Opérateurs Économiques ». Il a multiplié les entreprises dirigées par les nationaux : les pharmacies, les cliniques privées, le contrôle du marché automobile, les assurances, les travaux publics et le commerce. Un homme aussi nationaliste est plus apte à succéder à Léon Mignane.

— Je dois reconnaître que les nationaux ont pignon sur rue.

— Très bien, si tu le reconnais. Pour nous « Opérateurs Économiques »...

— Opérateurs Économiques ?

— Depuis le film de Sembène, *Xala*, nous, hommes d'affaires, avons changé d'appellation : « Opérateurs Économiques ».

— Sacré Sembène, va.

— Un imbécile, oui. Pour en revenir à Mam Lat, il est l'homme qu'il nous faut : *The Right Man in the right place*.

— *Gran-bi*, si Daouda n'était pas casté, lui accorderais-tu le même crédit qu'à Mam Lat ?

— Mais Daouda est une nullité. Je sais que je me répète. C'est un zéro et n'a rien derrière lui. En outre, le pays n'est pas un domaine familial. Il n'a pas à en hériter. Notre pays est attaché aux valeurs de l'Authénégraficanitus. Et gare à celui qui soulève la colère du peuple.

— Sais-tu que ton père n'est pas du même avis que toi, dit Kad se gardant de lui révéler l'opinion de sa mère.

— *Joom Gallé* est un homme du passé. Depuis des mois, au B.P. (Bureau Politique) nous discutons pour abroger cet article.

— Est-ce que Léon Mignane, en tant que Secrétaire Général du Parti, sera d'accord.

— Le Vénérable est très fatigué. Il doit partir avant qu'il ne soit trop tard.

Encore des menaces se dit Kad. Il retenait là une phrase, une réaction qui avait suivi pour frayer dans son esprit un cheminement logique.

— En éliminant Daouda pour cause de naissance, vous vous comportez comme des monarchistes.

— Non... Ce n'est pas parce que je descends d'une famille régnante, ainsi que Mam Lat qui est aussi un *Guélewar* (3), que nous voulons descendre Daouda. Il y a la démocratie... européenne, et aussi la nôtre, africaine...

« Mystification » pensa Kad en écrasant son mégot.

— Avec Mam Lat, le pays fera un grand bond en avant. Nous varierons nos partenaires économiques. Nous ouvrirons notre pays aux investisseurs japonais, allemands. Et nous supprimerons nos accords préférentiels avec certains pays. Et en ce qui te concerne, tu as vu notre *Quotidien National* ? De la merde ! Je m'excuse, mais c'est vrai. Sorti de la programmation des films, il n'y a plus rien à lire. Demain, tu pourras t'en occuper, lui donner une dimension autre. Donne-moi ton numéro de téléphone, je t'aménagerai une rencontre avec Mam Lat. Pour toi, c'est le moment d'agir.

Kad griffonna le numéro de Madjiguène.

— Tu peux appeler de jour comme de nuit.

— Et la maladie du Président ?

Il coinça le cigare entre ses lèvres et aspira. Il était éteint. Kad lui passa sa boîte d'allumettes. Il

(3) *Guélewar* : prince.

alluma, évacua un panache de fumée. Les ray-ban s'éloignèrent du visage de Kad pour revenir.

— *Boy*, je te fais une confiance ! Nous sommes en banqueroute... Économiquement, zéro. Léon Mignane, c'est du passé. Tu me comprends...

— Je ne te saisis pas, *gran-bi*.

— Je ne peux t'en dire plus. Mais...

— Hey ! les hommes, avez-vous fini votre messe basse, lança Madjiguène, revenant avec Eugénie. Diouldé, vous avez un très beau home. Je vous félicite tous les deux.

— Merci. On fait ce qu'on peut.

— Pouvons-nous partir, Monsieur Kad ?

— C'est toi que j'attendais, répondit-il en reprenant son sac et serrant la main de Diouldé.

Les femmes se réembrassèrent.

Dehors, Madjiguène promena son regard aux alentours avant de démarrer.

— Tu as toujours envie de ta glace.

— Plus que jamais, répondit-elle en passant à une vitesse supérieure.

*« Tout le monde aime le samedi soir. Tout le monde... Tout le monde... »* refrain d'une chanson populaire, chantée dans toutes les langues.

Le samedi efface mentalement la fatigue hebdomadaire. Jour riche de projets, de récréation intense, de jouissance jusqu'à l'extase.

Le samedi après-midi, le Plateau retient sa respiration. Le flot assourdissant des véhicules des jours précédents tarit. Rues désertées — l'affluence bruyante de

la semaine cesse en quelques heures. Centre commercial, administratif, ghetto, il se replie sur lui-même, et se pare de la physionomie d'une banlieue de sous-canton métropolitain.

Dans le ciel, virtuoses du vol libre, les vautours inscrivent des arabesques au-dessus des buildings. Ils émigrent d'un point à l'autre de la ville.

Le « Plateau », étable et hôte d'un père Noël de soleil ; ses magasins, boutiques, restaurants, salles de spectacle étalent le goût et la mode européens...

La nuit, le Plateau est une fenêtre de l'Europe ouverte sur les rives océanes. Une protubérance enfoncée dans le corps du Sénégal, avec ses lumières chaudes... Un paysage coloré, rutilant.

Il fait bon errer le samedi soir sur le Plateau dans ce monde africain sorti de sa brousse humide, de sa savane désertique, de son Sahel desséché, affamé. Piétons, promeneurs, prostituées, homosexuels, lesbiennes, chômeurs, cadres, petits fonctionnaires, grappes de femmes poussant leur nichée, défilent devant chaque vitrine. D'escale en escale, de boutique en boutique; on admire, désire : des chemises de marque, des paires de chaussures pour hommes, femmes et enfants, des complets dernière coupe, des robes de sortie, de cocktail, un parfum, une trousse de toilette, des jouets pour enfants, etc. On emporte son article en rêve. Rêverie d'un univers paradisiaque, symbole d'une vie heureuse, d'une existence modèle.

La nuit, on se rue dans les salles de cinéma pour s'évader... loin, loin, très loin, en Amérique, en France, en Italie, en Angleterre...

Samedi soir. Nuit de plaisir des yeux et des sens. Nuit de ripaille, de bamboche. Riche en espoir, for-

tune en misère, la nuit du samedi est sacrée. Elle est culte. Une religion sans damnation où seule la vie est prêtresse. Au bal, les jeunes gens vivent avec leur corps. Les joies du corps.

*« Tout le monde aime le samedi soir. »*

## CHAPITRE 23

L'invitation d'Alassane — Directeur et Rédacteur en chef du *Quotidien National* — intrigait Kad. Surtout un samedi soir. Ce matin il avait pris un pot avec l'individu. Alassane n'était pas n'importe qui. Homme du clan de Daouda, ses accointances avec Corréa et Diatta — de la Police — n'étaient plus un secret pour ceux de la presse. On le soupçonnait d'être une antenne de la C.I.A. Alassane avait téléphoné deux fois — d'après Angèle. Il avait envoyé une note, libellée à la hâte, pour un dîner : « Entre hommes aux "3 Filaos" ». »

Badou aussi avait laissé une commission : son père refusait de parler à un journaliste. Kad ne se souciait plus du fils du doyen. Il n'était pas question de refuser cette rencontre avec Alassane. « Qui sait s'il n'allait pas lui éclairer des zones encore obscures, lui permettant de descendre en profondeur dans son analyse de la Nouvelle Démocratie à l'africaine ? » L'entrevue avec Diouldé lui avait permis de se faire une opinion sur l'une des fractions. Il lui restait l'autre face à découvrir.

Quant à Madjiguène, ce rendez-vous suscitait en elle des appréhensions. Cet après-midi, elle s'était amusée à semer les suiveurs. Maintenant, elle avait

peur. La nuit tout peut arriver. Avec Kad, elle s'était découverte être une compagne, un être, et non un objet de plaisir. L'homme lui avouait son besoin d'elle. Elle irait au cinéma et viendrait le rejoindre aux « 3 Filaos ».

Le night-club était connu par tous ceux qui se mouvaient dans la Jet Society. Il se nichait dans un écrin de verdure, construit en deux degrés, sur la plage. Le samedi soir, il se transformait en un club privé réservé à ses adhérents. Il leur était loisible d'inviter des amis. Les membres, triés sur le volet, assumaient des responsabilités : directeurs, présidents, chefs, P.D.G., Opérateurs Économiques, etc. L'ambiance rétro des années 50-60, de rigueur, leur remémorait leur jeunesse estudiantine. Chacun avait sa clef et sa bouteille dans son casier personnel.

Une silhouette au bas de l'escalier lui barra le chemin. L'homme, habitué à éloigner les emmerdeurs et resquilleurs, le soupesa avec dédain.

— Je suis invité par Alassane, déclina Kad pour justifier sa présence, debout à la première marche. Il crut nécessaire d'ajouter : « Directeur et Rédacteur en chef du *Quotidien National*. »

— *Vôtre nomme*, articula le cerbère d'un air de se faire comprendre : « Ici, c'est recta. Service — service ! » La lumière ciselaït grossièrement ses bouffisures. Tout en lui confirmait son passé de troupiér.

— Kad — K. A. D.

Le gars sortit une lampe torche plate de couleur rouge, et fit parcourir le jet blanchâtre sur le registre des invités. A la manière dont il déchiffrait la liste des noms, Kad sut que le portier n'avait pas encore décroché son Certificat d'Études Primaires. Il vit le

nom au bas de la quatrième page. Il y posa son pouce, économisa ses piles.

— *Vui... meuseu.*

— Avec ma femme.

Les aspérités de sa figure se crispèrent. De très mauvaise grâce, il reconsulta le registre pour déclarer :

— *Meuseu... n'a pas Madame.*

— Comment ? l'apostropha Kad. Je vous prie d'ajouter son nom.

Le ton arrogant, l'habillement, le maintien de quelqu'un sûr de soi, contraignirent le type à être complaisant malgré lui.

— *Somme nomme ?*

— Madjiguène Ndoye, prononça Kad, en franchissant la dernière marche.

Désarmé par l'orthographe, le portier, penaud, ouvrit la bouche. Les chicots, corrodés par le gros rouge et la noix de kola, ne présentaient plus qu'une ruine dentaire.

Kad lui épela : « Madjiguène Ndoye. »

Pour le gardien, Kad était un *Faub* (4). Une race de gens imprévisibles. Ils viennent avec leurs maîtresses, et déclarent que ce sont leurs épouses. Toute femme qui ne porte pas le nom de son époux n'est qu'une « dépanneuse ». Il tint Kad sous son regard haineux jusqu'à ce qu'il fut avalé par l'obscurité du dancing.

Sur la piste de danse, les couples, étroitement enlacés, évoluaient au ralenti au rythme d'un ancien slow. Les attablés se signalaient par les bouts de cigarettes rougeâtres. Des ampoules dispensaient avec par-

(4) *Faub* — contraction les deux mots : Faux-bruit = *Faub*.

cimonie des rais de lumière sur le carrelage. A pas de chat, Kad naviguait dans le dédale des tables. Des mains secourables surgissaient pour l'aider à prendre la bonne allée.

Kad emprunta le passage. Derrière lui se mourait la voix de la chanteuse.

Alassane dînait avec la danseuse vue ce matin après la conférence de presse. Le reflet d'un abat-jour, habillé de toile jaunâtre, couvrait sa figure d'un masque. Sa compagne tournait le dos à l'entrée. Le décolleté en V de sa robe en satin noir s'enfonçait en profondeur.

— Salut, dit Kad, arrivé près de leur table.

— Enfin ! enfin ! ponctua Alassane, levant son regard. Il avait défait sa cravate, déboutonné sa veste, posé la serviette sur sa bedaine. Enfin... Natou... tu as enfin devant toi Kad. Le fameux arbre ! C'est Natou, laissa-t-il tomber, comme une acquisition récente. Nous avons mangé. Le mouton est bon... Des côtes grillées.

— J'ai déjà mangé.

— Et moi qui t'attendais !

— Je ne vous dérange pas au moins ? demanda Kad sans répondre à la remarque. Il pensait à une rencontre entre eux.

— Mais non ! Je t'avais donné rencart. Il faut savoir marier l'utile à l'agréable.

— J'ai toujours voulu faire votre connaissance, débuta Natou.

Elle débarrassa de la chaise située à côté d'elle son sac. La dépigmentation outrageuse, en plus des deux tons de lumière, lui conférait une couleur de citrouille.

Kad, s'asseyant, lui fit un sourire et lui adressa un merci.

Alassane déplaça le seau où était logée la bouteille de vin et proposa :

— On peut rester au Médoc, ou alors, préfères-tu un digestif ?

— Digestif, opina Natou d'une voix fluette en avançant une épaule, le sourire engageant. L'échancrure du col de sa robe exposait ses seins menus — chose dont elle était contente. Deux chaînes en or ruisselaient entre les deux ronds.

Alassane leva son bras en faisant claquer ses doigts.

— Trois doubles fines Napoléon, ordonna-t-il au garçon. Peut-être as-tu une préférence ?

— Va pour Napoléon, répondit Kad.

— Ainsi, c'est vous Kad ! J'ai lu tous vos articles. Mes frères les récitent, dit Natou. Je disais à Alassane qu'on devrait écrire sur nous, les artistes. Nous faire connaître au peuple.

— Une idée épatante, renchérit Alassane qui sautait sur le sujet pour entraîner Kad. S'il l'écrit, moi je le publie.

— Vrai de vrai, chéri, gloussa-t-elle, en arrondissant sa bouche. Elle vivait sa vie de comédienne et la jouait aux hommes. Déjà, elle se voyait distribuant des autographes.

— Mademoiselle, en ce moment j'ai un travail urgent. Mais Alassane en tant que patron peut désigner un autre journaliste pour cela, si lui-même ne peut pas le faire.

Alassane sourit. Un sourire tranquille. Kad lui avait retourné la proposition.

Le ravissement anticipé de Natou fondit, telle une

motte de karité dans une marmite chauffée. Ses yeux bridés se fixèrent sur Alassane.

— Je vais mettre un journaliste dessus. Tu auras ta photo dans le *Quotidien*, la calma Alassane, tenant à son gibier.

Le garçon déposa les trois verres et servit. Il repartit en emportant les reliefs du fromage.

— Buvons à la santé des femmes.

— Oui, oui, renchérit Natou.

— A une femme répliqua Kad.

Épicurien, Alassane fit entendre un son mouillé de la langue. Des éclats de rires intempestifs en provenance de la plage lui firent tourner la tête vers cette direction.

— Il y a des gens qui vivent, qui profitent de la vie.

— Veux-tu qu'on se baigne ? interrogea Natou.

— Tout à l'heure, lui répondit Alassane d'un air détaché de propriétaire. Après une gorgée de fine, il s'adressa à Kad : « J'ai vu ton boss ! Il n'est pas chaud pour t'accorder une semaine de congés, même sans solde. Je peux t'arranger ça. »

— J'espère que ce ne sera pas avec un médecin comme le prof Fall, lui balança Kad, surpris qu'il lui parlât de sa demande de disponibilité. Ce matin, il avait demandé une semaine à son employeur, en l'absence de tout témoin. Il revint sur cette confidence : « Tu as vu mon patron aujourd'hui ? »

— Oui. Nous avons parlé de toi. Tu sais que les *tubabs* sont en plus complexés depuis que nous affirmons notre personnalité. Il paraîtrait que tu fignoles un papier extra... Je suis intéressé.

— Je vais vous laisser un instant ? Profitez-en. Je suis ici pour rigoler, déclara Natou en se levant. Trois

rangées de perles lui servaient de ceinture à sa robe collante.

— Il devient de plus en plus difficile de trouver une négresse noire. L'africaine perd de sa personnalité à force de se dépigmenter, constata Alassane, accompagnant du regard le postérieur malingre de Natou.

Kad alluma une cigarette.

— J'ai l'intention de créer une tribune libre, et d'ouvrir le canard aux intellectuels et cadres. J'ai même trouvé le titre : *Geew* (5). Ton article doit inaugurer le *geew*. D'abord, un quart du rez-de-chaussée de la Une, et la suite en page deux. Je compte te le confier. Figure-toi que ton patron pensait que je t'avais débauché... Mais revenons à nous. Tu as trouvé un filon : *la Démocratie et ses problèmes en Afrique*. L'idée me botte.

— Je doute que tu publies l'article.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne correspondra pas à la ligne politique poursuivie par ton canard.

— Je veux faire du *Quotidien National* le meilleur journal de notre sous-région.

— Peut-être que tes abonnés ont résilié leurs abonnements, ironisa Kad.

Le ton écorcha la susceptibilité du Directeur. Pourtant, il ne s'en montra pas blessé et dit :

— J'en ai assez du programme des cinémas et des récits des chiens écrasés.

— C'est beaucoup en effet ! Tu vas devenir un innovateur Alassane.

(5) *Geew* : rond, cercle. C'est le mot qui a donné naissance à *Gee-wël* : faire le rond, cercle autour de quelqu'un — par extension *gewel* : caste des griots musiciens.

— Je change le profil du journal.

Là-dessus s'éleva un tapage qui interrompit Alasane. A la table voisine, deux paires de couples s'esclaffaient. Une bouteille de Johnny Walker s'était brisée, répandant son bouquet. L'un des hommes trempa son index dans le liquide par terre, il toucha ensuite tous les fronts. « C'est de ta faute, tu n'as pas voulu faire boire les ancêtres », taquina l'autre homme. « Dans ce cas, les manes des ancêtres ont leur dose pour toute l'année », répliqua le premier, devenu fétichiste.

Alassane murmura, sentencieux : « on doit contrôler les sociétaires. Il y a trop de laisser-aller ».

— Est-il vrai que le Président soit malade ?

— Nous étions ensemble à la conférence de presse ce matin. Tu ne crois à personne.

— Je sais que Mapathé, et le prof Fall, mentent, Pourquoi ?...

— Oui, pourquoi ? redemanda Alassane.

— Je suis venu pour que tu me le dises.

— Qu'est-ce qui te fait douter ?

— Radio-trottoir ! Et depuis ce matin, j'ai beaucoup appris. En outre, je ne suis ni une femme, ni un capital pour t'intéresser à ce point.

— C'est à moi de savoir si tu es capitalisable ou non. La probité intellectuelle nous fait un devoir de n'écrire que sur des faits vérifiés.

— Ah ! réagit Kad, étonné de cette façon de déontologie professionnelle. Qu'est-ce qui se passe, Alassane ?

Alassane se garda de parler. Les escarmouches entre les deux clans se multipliaient. Des replis tactiques, ainsi que des alliances s'opéraient.

— Tu sembles oublier que je suis du B.P. (Bureau

Politique), et responsable de la presse gouvernementale.

— Quelle est la physionomie actuelle de ton B.P. ? Daouda, dauphin putatif, est talonné par Mam Lat. Que fait le patriarche, Léon Mignane ?

— Il est légitime. Démocratiquement légitime.

— Qui ?

— Daouda ! Y a-t-il un autre P.M. ? interrogea Alassane. A la table à côté, on baptisait une seconde Johnny Walker.

— Que reproche-t-on à Daouda ? Sa fidélité au Père de la Nation ? répéta Alassane.

— Quoi d'autre ?

— Quoi ? s'écria Alassane fulminant. La torsion de ses lèvres opprima son menton.

— Pourquoi ses pairs veulent-ils l'éjecter ?

Alassane fit cul sec de son cognac. Il se purlécha les lèvres avec gourmandise.

— Jalousie !... Jalousie, *rek* (6). Nous devons nous insérer dans la modernité. Mam Lat est un féodal. Un mégalomane.

— Mais cette situation est explosive.

— Tu comprends maintenant, dit Alassane d'un ton aimable. Un net recul de la démocratie. Et tout peut arriver.

Cette dernière réplique ramena l'esprit de Kad à son article. Il se posa intérieurement des questions. « Pourquoi Léon Mignane s'était-il entêté, refusant les conseils pour maintenir Daouda ? Lui-même Léon Mignane préparait le lit nuptial à ... »

— Tu parles tout seul ? A quoi pensais-tu ?

(6) Rek : seulement.

La demande était accompagnée d'une tape.

Kad observa la figure d'Alassane avant de répondre.

— A rien.

— Laisse tomber ton papier... Ne fais pas le con. Tu dois miser sur le gagnant. J'ai un bon tuyau. Une fortune !

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Alassane approcha son visage. A ras des cils, un filet d'eau — effet de la coiffe de l'abat-jour — reluisait. Il se fit confidentiel :

— Toi et moi connaissons le pouvoir des mots. Nous savons ce qu'un papier de fond, favorable ou défavorable, peut susciter chez nos dirigeants ou notre classe politique. Tu n'es pas n'importe qui. Tu as un nom. Une surface. Des lecteurs. Tu es un leader d'opinion. Alors, je te propose de laisser ton choix... personnel... mais d'écrire sur Mam Lat Soukabé et sa gestion défectueuse qui va conduire le pays à la faillite. A l'heure qu'il est, ce papier est plus important.

— Pourquoi n'écrirais-tu pas cela.

Alassane redressa sa tête. Les deux cordons de chair grasse de sa nuque reprirent leur valonnement. Il regardait un garçon, tenant un plateau chargé de boissons.

— Franchement, ce papier serait mieux apprécié s'il venait de toi... Voire, signé par toi. Dans notre métier, on bosse pour qui finance. Ma proposition est très honnête.

— De toi à moi, Daouda et Mam Lat se valent. Si Mam Lat est une fripouille, Daouda n'est guère mieux.

— Qui penses-tu vilipender ? « *Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi...* » Diction populaire. Un article

de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut t'apporter de plus ? Un nom au bas de la page. Et douze heures après, cette vieille feuille servira à envelopper des condiments au marché... A défaut de servir de papier hygiénique à la soldatesque.

Alassane, en homme averti, condescendant, reprit :

— ... L'évolution de notre continent est très fragile. Elle ne se fera qu'en dents de scie. Mettons qu'en ce moment, nous sommes dans le creux. Ne te fais pas d'ennemis irréductibles. Le pouvoir chez nous ne peut malheureusement se faire obéir que par la force.

— Alors, dans le creux de la vague, on opprime la critique. C'est du fascisme passif... à l'africaine.

— De suite, le jargon de la gauche européenne. Pourquoi le fait de préserver la démocratie à notre manière serait du fascisme passif ? interrogea Alassane en buvant dans le verre de Natou.

— Je ne suis pas à vendre. Que cela soit pour Daouda, ou pour Mam Lat Soukabé, c'est du kif-kif. Le poisson commence à pourrir par la tête. Et c'est le cas en ce moment.

— Bien ! Bien ! fit Alassane. Je te soupçonne d'être un coco... Et tu viens de me faire une belle démonstration de tes convictions.

— Pour tuer dans l'opinion de la masse, on brandit l'épouvante du communisme. Et ceux qui veulent se maintenir de cette façon au pouvoir sont des assassins potentiels. Si bien qu'il n'y a aucune différence entre les tenants de l'apartheid et un nombre important de nos États Indépendants. Je te charge de dire à Correa et Diatta de ne plus me faire suivre. Je n'ai rien à cacher. Vous lirez mon article.

— Tous les Directeurs de publications installés

hors de nos frontières savent que nous avons... les meilleurs clients. Or pour un Directeur commercial, le marché compte. Qu'est-ce qu'un article... pour un commerçant qui risque de perdre sa clientèle. Tiens !... Natou qui se ramène, avertit Alassane... Tu fais le con mon vieux...

Sa robe, comme une seconde peau, moulait son corps. Franchissant l'espace éclairé, elle se savait contemplée avec concupiscence par les hommes.

— Me revoici, dit-elle.

— Allons danser, ordonna Alassane en lui tendant son bras.

Natou se trémoussait. Alassane faisait son double en volume.

Kad était furieux. On l'intimidait. La menace qui pesait sur lui était la même qui allait engloutir le pays. Quel groupe l'emportera sur l'autre ? Quel bénéficiaire en tirera le pays ? Il se retourna pour voir les dîneurs. Tous de la haute société. Gérants de la chose publique, travaillant pour un pouvoir qui était en train de s'écrouler. Il but d'un trait sa fine, et descendit vers la plage.

Des étoiles piquetaient le firmament. Des feux de position des bateaux au large faisaient reculer l'horizon bouché. Le long du littoral en courbe sinueuse serpentaient les lampes, reflétant leur clarté sur la surface de l'eau sombre. Des baigneurs, drapés de la nuit, s'ébattaient, riaient. Les langues des vaguelettes écumeuses, d'une phosphorescence humide, s'étaient, murmurant dans la monotonie de leurs répétitions.

« Leur réaction en ce moment est une procuration anticipée à leur comportement lorsque l'article verra le jour » méditait Kad. Il grilla des cigarettes en fai-

sant les cent pas le long du rivage. Il regagna le restaurant.

— Tu n'as pas attendu trop longtemps ? demanda-t-il à Madjiguène.

— Je suis là, dit-elle en guise de réponse.

— Je suis content de te revoir.

— Qu'est-ce que tu as fait au portier ?

— Le coup du socialisme à la Léon Mignane.

— N'est-ce pas.

Ils éclatèrent de rire en se dirigeant la main dans la main vers le dancing. Sur la piste, ils s'emboîtèrent l'un dans l'autre au rythme d'un boléro... très, très lent.

Kad et Madjiguène quittèrent les « 3 Filaos » vers quatre heures du matin, sans avoir revu Alassane et sa cavalière.

Kad, en prenant le volant de la BMW, aperçut une feuille pliée entre l'essuie-glace et le pare-brise. Le plafonnier allumé, il y jeta un regard et s'empressa de dire : « Partons ».

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le début des hostilités, dit-il en la lui passant.

Après le raidillon de l'hôtel Téranga, il fit le tour de la Place de l'Indépendance.

A tous les carrefours des voitures de police stationnaient.

Kad acheta une miche de pain chaud à la boulangerie de Médina et ils rentrèrent.

Lawbe — le chien — jappait de contentement en revoyant sa maîtresse. Il voulut entrer dans le salon.

Madjiguène lui intima l'ordre de rester dehors. Lawbe recevait ses ordres en wolof.

— Le processus de désagrégation est engagé, dit Kad en relisant pour la troisième fois le tract délateur.

— Qui en sont les auteurs ? interrogea Madjiguène.

— Je soupçonne le clan de Mat Lat et de Diouldé.

— Mais, ils ne disent rien de Léon Mignane.

— Léon doit être vraiment malade. A moins qu'il ne mijote quelque chose. Le contenu du tract est très révélateur, ajouta-t-il. Il renversa sa tête sur le dossier.

— Est-ce que les gens vont bouger ?

— Il me manque un élément pour affirmer quoi que ce soit. De quel côté est — ou sera — Léon Mignane... Enfin... Tu veux du café.

— Non, du chocolat.

— Le chocolat fait grossir.

— Tu me masseras, dit-elle en ôtant ses talons.

— N'est-ce pas !

— N'est-ce pas.

## CHAPITRE 24

### Dimanche...

Le réveil des faubouriens de Dakar-Plateau fut brutal. D'ordinaire, le dimanche matin s'écoulait paresseusement comme une eau endormie. Le tract, intitulé « *La légalité du vol national* », faisait parler. Son contenu révélateur de la corruption, du népotisme, des malversations et de la dilapidation des fonds publics, indignait, excédait. La précision des informations ne laissait aucun lecteur indifférent. Les noms des bénéficiaires étaient cités : des superfonctionnaires, ministres, députés, chefs et directeurs de cabinet, directeurs de sociétés parapubliques, mixtes, où l'État était actionnaire principal...

Les cours des maisons, les rues, les grandes places, les boutiques, les marchés, abritaient des forums sur ce thème.

Le match de foot de cet après-midi-là entre deux grandes équipes, était relégué au second plan de l'actualité.

Écrasé par les impôts ; écrasé par les retenues pour l'habitat sur des salaires minables, lorsqu'ils vivaient dans des taudis étroits et insalubres ; écrasé par la taxe pour le développement, lorsque la mensua-

lité ne suffisait pas à satisfaire le minimum vital de l'individu, et, qu'en plus, cet individu avait à charge, cinq, sept, neuf, onze à vingt-cinq bouches à nourrir ; écrasé par l'insolence des technocrates, des cadres, roulant en voiture de luxe avec leurs épouses, alors que leurs enfants, leurs bonnes ou boys étaient conduits à l'école ou au marché par des voitures de l'État ; écrasé par le dénuement... manque d'écoles, d'hôpitaux, de dispensaires, de maternités, alors que s'édifiaient des villas de grand standing appartenant à la couche dirigeante ; écrasé par le chômage ; écrasé par l'éducation des enfants, le peuple présentait un terrain propice au succès d'un tel tract.

Les personnes âgées, elles, se contentaient de broder des perspectives rassurantes... espérant une solution venue d'Allah.

Il n'en était pas de même chez les jeunes (garçons et filles). Ceux-là ignoraient le fait colonial et l'antique Afrique, et certaines de ses pratiques religieuses. La vieille Afrique et sa morale, celle des grands-parents, des parents d'aujourd'hui, ne les satisfaisaient pas. La relative liberté des discours prononcés lors des fêtes, des inaugurations, des semaines culturelles, l'exaltation de la culture du passé, les éloges de la solidarité africaine, de la démocratie à l'africaine, ne les flattaient pas, n'éveillaient rien en eux.

Ils étaient nés au moment où le défunt système, en se retirant, avait corrompu, érodé leur société. Déçus par ceux qui dirigeaient le pays, ils ne pouvaient avoir d'autre mode d'expression que la violence. Car la démission des anciens, modérés, timorés, a été remplacée, supplantée par un idéal : le culte du courage, de la bravoure, du nationalisme économique et politique. Leur époque, riche en héros populaires

morts les armes à la main, leur fournissait des exemples, issus d'un même combat, sous d'autres cieux : ils avaient pour noms : Nkrumah, Sékou Touré, Frantz Fanon, Amilcar Cabral, Steve Biko, Che Guevara, Patrice Lumumba, Neto, Oncle Ho.

Tour à tour, ils eurent pour capitale spirituelle Hanoï, La Havane, Accra, Conakry, Alger, Maputo, Luanda, Soweto, Dar-es-Salam. Libres de leur langage, ils trouvaient chez eux, en terre africaine, leurs maîtres à penser : Fanon, Cabral, Nkrumah, Pathé Diagne, Mongo Beti, Amedy Dieng, Nyéréré, Cheikh Anta Diop.

Se fiant à leur instinct, conscients du mécontentement inexprimé des parents, ils parcouraient rues et avenues, brisant tout sur leur passage : feux rouges, voitures de police, transports en commun.

Dans la tourmente de ce dimanche, les lycéens et lycéennes (informés des nouvelles méthodes) utilisèrent une nouvelle pratique de la guérilla urbaine, empruntée aux jeunes Fédayines des territoires occupés par les Sionistes. Le système consistait à brûler sur la voie publique des tas de pneus arrosés d'essence ou de pétrole. D'épais panaches de fumée, dégageant une chaleur étouffante, une senteur nauséabonde, s'élevaient. La forte température émanant des tas de foyers faisait éclater les munitions, les bombes lacrymogènes des forces de l'ordre.

Ni les pompiers, ni les gendarmes ne se risquaient à braver cette mer de feu.

La violence était dans la rue. Des affrontements entre jeunes gens et forces de l'ordre signalés partout.

A 14 heures, la ville changea d'aspect. La rencontre des deux équipes de football sera reportée.

## CHAPITRE 25

### Lundi matin

Les bus et les cars rapides transportaient le peuple de travailleurs vers le centre ville, le port, les secteurs industriels. Les passagers, anonymes, observaient la présence coercitive de la Légion d'Intervention. Dans les regards attristés, les gestes et le mutisme volontaire, transpirait la colère domestiquée.

Les cinq grandes voies d'accès au Plateau étaient bouclées. Dépités, les automobilistes se soumettaient au contrôle.

C'est du Lycée qu'est repartie la contestation, avec l'intrusion d'un peloton de gardes mobiles. L'établissement devint en moins d'une demi-heure un camp retranché où s'affrontèrent adolescents et gardes. Les élèves se répandirent à travers la ville et conquièrent d'autres établissements scolaires publics et privés, jusqu'à l'Université.

Les accrochages se multiplièrent sur l'étendue du Cap-Vert. Les lycéens, les étudiants et la populace détruisaient, saccageaient tout... Les forces de l'ordre ne purent contenir le débordement.

Au fil des heures de la matinée, le Plateau, cœur de la capitale, se mourrait d'inactivité. Le silence de

la rue, l'absence des marchandes de fleurs, de légumes, d'arachides grillées, la disparition des lépreux, des mendiants, des bana-banas, des paralytiques, qui s'agglutinaient d'habitude devant les pharmacies, les banques, les magasins, les épiceries, plongeait le secteur dans la plus déprimante des tristesses.

Les expatriés reconduisirent leur progéniture chez eux et prirent contact avec leurs services consulaires.

Les Libano-Syriens anciennement établis dans le pays, comme les nouveaux débarqués, échappés de l'enfer du Liban avec leurs fils, d'habitude exubérants sur leurs engins à deux roues, réintégrèrent les immeubles paternels.

Hors du périmètre du Plateau, on se livrait à des batailles rangées.

## CHAPITRE 26

Corréa — ministre de l'Intérieur — s'était réveillé ce lundi avec d'affreux maux de tête. Les cernes sous ses yeux, gonflés, pendaient. Son visage avait la couleur de terre cuite des dunes des Niayes. Une subite épidémie, ses cheveux tombaient à chaque coup de peigne, pendant que, dans le repli de ses oreilles, des poils drus poussaient. Son rasoir électrique rabotait ses joues flasques. Il tirait sur la peau pour permettre à la lame d'atteindre la racine. Et, quand il repassait ses doigts sur l'espace tondu, il était rêche. Il utilisait toutes sortes de lotions pour adoucir sa peau. Et cela en vain. Devant la glace, il examinait son visage. Des veinules noirâtres striaient son teint, envahissaient ses bajoues, la tige de son nez. « Je dois faire des analyses » se promit-il.

Hier, dimanche, il avait travaillé avec les différents services de la sécurité.

Dans l'après-midi, avec son cabinet, il s'était rendu au stade pour soutenir l'équipe de la Police. Pour Corréa, la victoire de la Police était sienne. Il ambitionnait de briser les préjugés, d'effacer dans la conscience de la masse l'idée que les forces de l'ordre sont synonymes de forces répressives. Développant

cette conception, le corps urbain de sécurité participait à toutes les manifestations sportives et culturelles.

Malgré un ciel plat sans relief ni profondeur, le stade était archicomble. Une foule aux couleurs vives, chatoyantes, s'entassait dans les gradins. Des marchands de quatre saisons, de rafraîchissements, naviguaient. Une rumeur, sourde, plafonnait.

De loin, côté pourtour Est, voletaient des myriades de feuillettes, chutant sur la tête des gens, qui parfois debout se les disputaient.

Le même manège se signala à l'Ouest, entraînant des tumultes. Les cris s'accrochèrent.

Corréa, de sa place — à la tribune officielle —, crut à une lancée publicitaire. Mais à mesure que le frétillement de la foule s'étendait pour couvrir d'autres parties du stade, il demanda à Bounama : « C'est quoi, ces papiers ? » Bounama ordonna à un agent de lui procurer un spécimen. C'est à ce moment précis que des tracts leur tombèrent dessus. Corréa prit connaissance du texte. Levant la tête, il jeta un regard autour de lui, et ne rencontra que des paires d'yeux qui le dévoraient. Il était le seul représentant du gouvernement.

Des agents zélés voulurent récupérer les tracts. D'un bout à l'autre du stadium résonnèrent les coups de sifflet stridents.

La masse réagit avec des gestes agressifs, en brandissant les tracts. D'un point à un autre se relayaient les cris hostiles : « A bas la Police » « A bas Corréa », « Gouvernement de voleurs ». Des projectiles furent lancés en direction des forces de l'ordre en bas des gradins, et occupant une position indéfendable..., s'étant retrouvé en minorité, le service d'ordre décrocha.

Corréa, protégé, escorté, se sauva.  
Le match était reporté.

A la « Maison des Cercueils », les nouvelles provenant des différents quartiers étaient alarmantes, affolantes. L'agitation, comme une fièvre paludéenne, gagnait toute la capitale.

Corréa téléphona à Daouda au Petit-Palais (même le dimanche Daouda se penchait sur les dossiers. Il avait toujours du retard sur son emploi du temps en tant que Chef du gouvernement). Ils décidèrent de se retrouver à la Présidence, avec Wade.

Après lecture, et étude succincte du tract, ils convinrent que seul Mam Lat Soukabé était l'instigateur d'une telle calomnie. Les noms cités, les numéros de comptes bancaires dévoilés, la description des villas, ne pouvaient provenir que de lui.

— Il faut le faire arrêter pour incitation à la rébellion, propagation de fausses nouvelles, diffamation, etc. etc. suggéra Wade très colérique...

Le coup de téléphone de Corréa avait interrompu ses ébats avec sa troisième épouse.

— D'abord, il faut assurer la sécurité des citoyens. Toute la Police est sur les dents. La Légion d'Intervention est dans la rue. Néanmoins, je dois reconnaître qu'elles sont débordées par les jeunes... avoua Corréa.

— L'Armée doit participer au maintien de l'ordre dit Daouda en regardant Wade.

— Je vais donner ordre au Général Ousmane Mbaye, Chef d'État-Major Général, d'occuper les édifices publics.

A trois, ils décidèrent l'application du plan d'urgence.

Ni hier dimanche, ni ce matin lundi, aucun signe de paix sociale ne s'était esquissé.

Ce lundi, Corr a avait un moral au-dessous de zéro. Il commençait à s'inquiéter et à se questionner : « Est-ce que l'opération sera une réussite ? » Les Radios des pays voisins, ainsi que celles d'Europe, informaient sur la « *situation tragique à Dakar* ». Des hypothèses, des déductions, servirent de matière aux commentateurs.

Daouda lui intima l'ordre de créer au plus vite un Comité de Crise et d'en assurer la direction.

Il mit sur pied un Comité de Crise, avec un choix judicieux, dont Baïdy, commandant la Légion d'Intervention, sorti de *Coût quidan*. Dix ans plus tôt, Baïdy avait monté l'assaut sur les syndicalistes, en laissant dans son sillage deux morts et des blessés en nombre. Une bavure. Depuis des années, il piaffait d'impatience de voir une ficelle sur ses épaulettes. Pour lui, c'était l'occasion de se distinguer.

Médoune, Gouverneur de la région du Cap-Vert, Administrateur de la Commune, Homme politique.

Diatta, qui suivait les événements comme un scientifique. Sa tâche était de cerner, de déceler les orientations.

Wade, le ministre des Forces Armées. Il était bourru, ruminant son mécontentement.

Depuis hier, le comportement des militaires était équivoque. Ils se cantonnaient dans une neutralité bienveillante face aux manifestants. Sur le terrain, les

officiers rétorquaient aux hommes de la Légion :  
« Nous n'avons pas reçu l'ordre de tirer. »

A 9 h 15, les membres du « Comité de Crise » se réunissaient. Adolphe faisait une causerie avec Diatta et Corréa. Le conseiller du président se mouchoit sans cesse. Il reniflait et répétait : « Le temps aujourd'hui est pire que le Simoun du Ténééré. » Peu d'entre eux connaissaient ce coin du Sahara.

Diatta fournissait des détails sur la débacle des forces de l'ordre. Il broda dessus : « Les secousses qui ébranlent en ce moment l'establishment, ne reposent pas sur une vraie idéologie. C'est-à-dire que la turbulence ne prend pas sa source dans la frange de l'opposition légale... ni dans les groupuscules clandestins. Si vous étudiez attentivement les tracts, vous n'y trouverez aucune revendication ouvrière, ni un mot d'ordre politique. De la politique politicienne. »

— Et l'opposition légale ? interrogea Corréa.

Diatta darda sur lui ses yeux sanguins.

— Elle a été prise de court par l'ampleur de la secousse. Si les chefs ne soutiennent pas les jeunes, ils se verront taxés d'opposition collaboratrice... Et face au pouvoir, l'opposition légale ne peut se permettre d'être accusée de fomenter des troubles pour être frappée d'interdiction.

— Alors qui manipule les gens ?...

Diatta obliqua son regard vers le Gouverneur.

— Y a-t-il quelqu'un ? Un pays étranger. Une idéologie importée ? demanda Médoune, le Gouverneur.

— Mam Lat Soukabé, laissa tomber Diatta d'un ton insolent.

Corréa, affranchi du dessous des faits, jugea bon de regarder ailleurs. Adolphe arracha un autre Kleenex de sa boîte pour faire entendre trois sons incon-

grus. Wade (Armées) s'était crispé. Baïdy alluma sa cigarette. Il rageait : « Qu'est-ce qu'on attend pour donner l'ordre de charger ? » Le nom de Mam Lat Soukabé avait jeté un froid sur l'assistance.

Diatta attendit qu'Adolphe eut fini de se titiller les narines avant de poursuivre.

— Mam Lat a pris langue avec les droitiers ; les grands marabouts, les notables, une fraction de l'intelligentsia arabophone, francophone, les mollahs et les ayatollahs, ainsi que les dissidents du Parti de Léon Mignane.

— Le Parti de Léon Mignane est le parti gouvernemental, l'interrompt Wade.

— Diatta, continue s'il te plaît, pria Corrêa en échangeant des regards avec Adolphe.

— Ce soir, Mam Lat réunira des gens chez lui. Il est secondé par Diouldé Sall, le fils aîné du doyen Cheikh Tidiane. Leur objectif est de faire sauter Daouda...

— Quelle est leur orientation ?

Après sa question, Adolphe éternua, en se tapotant les narines, avant de nettoyer ses yeux.

Diatta mesurait d'avance la portée de sa réponse. Son œil gauche roux suivait une traînée de rosée, sèche, serpentant sur le carreau en verre. D'un ton impersonnel, il déclara :

— Il n'est pas exclu que cette frange dissidente du parti majoritaire au pouvoir applique la même politique que celle de Léon Mignane...

— Monsieur le président de la République ! Du respect pour l'autorité suprême, objecta Wade, cherchant à s'imposer devant ce jeune blanc-bec.

— Monsieur le Ministre, je ne manifeste pas

l'irrespect aux gens et aux fonctions qu'ils assument. Mon travail consiste à présenter des faits...

— Enfin ! Enfin ! Rien d'autre ? demanda Corrèa.

— Le journaliste Kad bouge en ce moment. Il prépare un papier... Il a rencontré les communistes, le doyen Cheikh Tidiane, la clique de Mam Lat. Il a dîné samedi soir avec Alassane du *Quotidien National*.

Corrèa et Adolphe se dévisagèrent. Le premier secoua sa tête négativement pour dire : « Il n'a pas accepté. » Le second se mordilla la lèvre inférieure.

— Kad est un très bon journaliste, opina Médoune pour qui la qualité morale suffisait pour protéger un être.

— On peut le neutraliser, ainsi que Mam Lat Soukabé. Nous connaissons leurs repères. Certes Mam Lat est un ministre. Mais en ces heures très graves, aucun ministre ne bénéficie d'immunité parlementaire.

Baïdy vit les regards des deux ministres se braquer sur lui. Il se rendit compte de sa bévue, et déroba ses yeux, en tripotant son béret, caressant l'écusson avec son index.

— On peut arrêter les meneurs des étudiants, des lycéens et les incorporer d'office dans l'Armée. Les autres on les gardera en prison, suggéra Wade pour qui cette solution était l'idéale.

L'aversion subite que Diatta éprouvait à l'encontre du ministre des Forces Armées confirma ses déductions. Cette vieille génération n'osait pas nommer une chatte par son nom. Ne pouvant se contenir, il déclara :

— Arrêter ! Arrêter ! Puis quoi... dévier la tempête ? Les racines du mal n'en seront pas pourries pour autant.

— Seriez-vous de leur côté ? questionna Wade.  
Cette généralisation était trop rationaliste à son goût.

Diatta pouffa. Sa face de hibou se rida.

— Chacun est libre d'avoir ses opinions.

— Je vais aller voir le toubib, dit Adolphe en se tenant le front.

— Peut-être es-tu grippé ?

— C'est ça !... répondit-il en gagnant la porte.

Tôt ce lundi, il avait eu un entretien avec les antennes locales du S.D.E.C.<sup>(\*)</sup>. La relève de Léon Mignane était chose acquise.

(\*) *Service de Documentation Extérieure et de Contre-espionnage.*

## CHAPITRE 27

Le sang attire les requins. Les jeunes gens se ruèrent vers les croisements stratégiques. Déchaînés, ils prenaient d'assaut les commissariats avec du piment, du poivre en poudre... des cocktails molotovs.

Dans la rue, les adolescents contrôlaient, arrêtaient les voitures S.O. (Service Officiel). Le conducteur et ses éventuels passagers devaient abandonner le véhicule et poursuivre leur trajet à pieds.

— Vieux, descends.

— Pourquoi ?

— Pourquoi roules-tu en S.O. ?

— C'est la femme de... le père de... l'oncle de... la mère de... le fils de... la fille de...

— Et nous, qui sommes-nous ?

— Oui, sommes-nous les bâtards de l'Indépendance ? tonnait une voix.

En chœur, les autres répétaient la question.

— Vieux, descends, répétait le premier, l'air décidé.

Le chauffeur obtempérait à contre-cœur et lançait :

— Ce n'est pas ma voiture. Elle appartient à l'État.

— L'État, c'est nous, proclamait celui qui avait déjà l'étoffe d'un guide.

— Mes enfants, j'habite loin, pleurnichait la passagère en s'extrayant de l'auto.

— Nos mères, pères, tantes, sœurs, frères, font des kilomètres et des kilomètres à pied chaque jour... Et l'essence coûte très cher...

Le chef referma la portière avec brutalité.

— Vous finirez vos jours en prison, proférait le chauffeur en colère.

— S'il en est ainsi « pa », avant de partir, tu vas danser.

Aussitôt, la carrosserie devenait un tam tam. Le rythme s'accompagna de battements des mains, de claquements de langues. La mesure était donnée. On faisait cercle autour de l'homme âgé. Le plus audacieux, le visage durci, le poussait vers le *geew*.

La femme, les larmes aux yeux, implorait le pardon.

— Vieux, lève le pied !... Un... deux... Un... Deux... Trois... C'est ça... « pa »... Un... deux... trois... Encore... lève le pied... « pa ».

L'ambiance était joyeuse, les rires fusèrent. Une gaieté enfantine se répandit. La femme ravalait ses larmes pour rire avec eux.

— Laissez-le partir... A pied... ordonna le gosse.

Le *geew* s'ouvrait.

Le chauffeur et sa compagne avec amertume s'éloignaient... Mais l'homme avait gardé la clef de contact.

Ces scènes se répétèrent en plusieurs endroits.

## CHAPITRE 28

Mam Lat Soukabé, depuis samedi, n'avait pas chômé. Cultivant les équivoques, il s'était entretenu avec beaucoup de personnes, tout en restant dans le cadre de son parti au pouvoir.

Dans la nuit du samedi, et la matinée du dimanche, il avait recruté les chômeurs pour ventiler les tracts, et avait pu ainsi couvrir le Cap-Vert. Il n'était pas mécontent d'avoir fait renvoyer le match de foot.

Il recrutait à tour de bras ses alliés, ses compagnons. Cependant, il lui manquait un homme sur sa liste.

Ce lundi à 9 h 30, il fit stopper la 604 Peugeot noire du président de l'Assemblée Nationale grâce à des coups de klaxon intempestifs. « Vraiment ce Mam Lat manque d'éducation » se disait Magatte Kane en demandant à son chauffeur de s'arrêter.

Mam Lat avait (presque) sauté de sa voiture, pour se diriger à pas alertes vers la 604. D'une main ferme, il ouvrit la portière en prononçant :

— Président, j'ai téléphoné... hier et ce matin chez toi.

— On ne t'a pas fait ma commission ? J'ai laissé un message, répondit Magatte Kane. Un peu courbé, il sortit de son véhicule.

Magatte Kane, la soixantaine, s'habillait avec une discrète recherche. Pondéré, courtois, il avait le sourire facile et la patience tenace de ses fonctions de président de l'Assemblée Nationale. Pendant les sessions parlementaires, du haut de la tribune son regard (les foyers de ses lunettes, grossissant, rendaient immenses ses yeux) embrassait l'hémicycle. Il remarquait dans l'assistance un député qui somnolait, ou s'entretenait avec un collègue, ou se comportait d'une façon qui n'honorait pas les lieux. Et avant de passer à un autre intervenant, il faisait des observations du genre : « Monsieur le député un tel... notre maison n'est pas un dortoir... Respectez au moins vos électeurs. » Ou encore : « Monsieur le député, la campagne électorale est close » lorsque c'était un babillard.

Le chauffeur de Magatte Kane lui apporta son chapeau Eden. Il se coiffa en l'inclinant légèrement vers son oreille droite : « merci Abdou » prononça-t-il.

— De quoi s'agit-il ?

— La situation est grave, laissa tomber Mam Lat Soukabé. Il s'agit du Vénéral.

— Décédé ?

La figure de Magatte Kane se rembrunit. Une tachette funeste traversa son iris. Ces jours écoulés, des nouvelles alarmantes lui étaient parvenues. La maladie du Vénéral avait pris une dimension hors du commun. Les députés l'avaient harcelé de questions : « J'ai téléphoné au Premier ministre. Il m'a confirmé que l'état de santé du Président s'améliorait. » Sa réponse restait invariable pour les cent députés.

— C'est plus grave, déclara Mam Lat, et lorsqu'il vit les yeux de lapin du président de l'Assemblée Nationale qui se rapetissaient, il s'empessa de lui ôter

le sentiment de frayeur qui l'habitait : « C'est Daouda ! Il veut ravir le pouvoir. »

— Comment ?...

Il se tut pour rendre leur salut à deux députés qui s'éloignaient.

— ... Tant que la vacance du pouvoir n'est pas reconnue par la Magistrature, le P.M. ne peut succéder au président de la République, répondit-il à sa question.

Mam Lat Soukabé promena son regard aux alentours. Il fit ensuite un pas vers Magatte Kane pour lui confier à l'oreille :

— Léon Mignane a disparu dans la nuit de jeudi à vendredi. Tout ce qu'on dit à la radio, ou qu'on écrit dans le *Quotidien National* ne sont que des contre-vérités.

Magatte Kane se décoiffa pour s'essuyer le front. Ses prunelles balayèrent le fronton de l'édifice où se lisait en lettres dorées : *Assemblée nationale*. Sur les vitres, le drapeau national réfléchissait son image, floue, agitée par un petit vent.

Figure assez typique des années 40 à 60, Magatte Kane, instituteur, issu de l'École Normale William-Ponty, qui s'enorgueillissait d'avoir été la pépinière d'où sont sortis la plupart des premiers Chefs d'États d'Afrique Francophone. (Une bonne partie de ceux-ci furent renversés par les militaires de l'ancienne Armée coloniale.) Il avait participé à toutes les luttes anti-coloniales. Il connut les brimades, les vexations et les déportations d'une école à l'autre, d'une région à l'autre. De tendance modérée, il épousa la théorie de l'Authénégfricanitus de Léon Mignane, et fit cavalier avec lui.

Député, puis vice-président de l'Assemblée Natio-

nale, il fut le plus virulent des orateurs qui s'attaquèrent à l'ancien président du conseil des ministres, Ahmet Ndour. Il fut témoin à charge lors du procès de ce dernier pour tentative de coup d'État. Léon Mignane le nomma président de l'Assemblée Nationale et le dépêcha au Palais Bourbon (Paris) pour y faire un stage. Pendant de longs mois, il apparut comme le n° 2 de la République, avant de se faire ravir sa place de second par Mam Lat. Au fil des années, il perdit sa combativité d'antan, corrodée par la hantise d'être quelqu'un. Il finit par accepter le fait du roi.

— Qui est au courant ? s'enquit-il, refoulant ce qu'il pensait. Il voulait savoir si le peuple était au courant.

— Les Secrétaires d'État !

— Lorsque les magistrats auront fait leur travail, pas de doute, Daouda deviendra le II<sup>e</sup> président de la République, raisonna-t-il très soucieux des règles et des lois.

— Les députés qui ont voté cette loi n'ont fait qu'enregistrer un ordre reçu, récusant Mam Lat.

— Tu sembles oublier que cette loi a fait l'objet d'un référendum. Le peuple l'a votée, et l'Assemblée Nationale l'a homologuée.

— Magatte, cette loi est inique. Aucun président n'a le droit de léguer la République à un autre. Nous ne sommes pas un royaume ni un empire. Léon Mignane a commis une escroquerie morale. Tu dois mesurer tes responsabilités.

— Qui ?... Moi... Et pourquoi ? demanda Magatte Kane en déplaçant sa jambe.

— Parce que le peuple ne se laissera pas faire. Daouda bénéficiant de cet article pourra aussi nous

imposer son fils, ou quelqu'un d'autre de son choix comme président... Tu dois mesurer ta responsabilité et prendre position... maintenant.

Magatte Kane réagit mal à l'injonction. Il détourna sa tête pour regarder un agent en armes debout de l'autre côté du rond-point de l'Étoile.

— Je m'étais ouvert, moi aussi, à Léon Mignane sur le sujet, confia-t-il à regret lorsqu'il fit face.

— Il ne s'agit pas d'une condamnation. Les hommes naissent libres et égaux en droit, parla Mam Lat Soukabé, évitant d'effaroucher la susceptibilité de son correspondant sur un thème aussi délicat que les castes. Il poursuivit, affable : pourquoi ne pas revenir aux dispositions antérieures de la I<sup>re</sup> République ? Après le constat de vacance du pouvoir, le président de l'Assemblée Nationale, en l'occurrence toi, sera intérimaire pour préparer les nouvelles élections ?... Nous sommes du même Parti... C'est simple, non ?

— Notre Constitution a été inspirée de celle américaine... En cas d'empêchement du président, le Premier ministre le remplace automatiquement. En outre, que je sache, tu as servi sous les ordres de Daouda, exposa Magatte Kane avec l'intention de le confondre.

— J'ai été le seul à m'élever contre cette disposition au sein du Comité Central. Et à l'époque, je m'étais ouvert à toi. Il faut être franc. Et lorsque tu fais référence au système américain, tu sembles omettre que là-bas, le vice-président est aussi un élu. Chez nous, tel n'est pas le cas. Nous devons corriger cela avant qu'il ne soit trop tard. Léon Mignane disparu, les règlements de compte vont apparaître en surface.

— Tout ceci... est très délicat, opina Magatte Kane après avoir relevé la hargne du ministre des

Finances. Il consulta sa montre-bracelet. « Je suis en retard. »

— Bien ! fit Mam Lat, viens me voir ce soir à 21 heures, chez moi. Ayant percé la réticence de son vis-à-vis, il acheva ainsi : « L'heure est grave. »

Le ton du rendez-vous était impératif.

— Je dois tenter de me libérer, acquiesça le président de l'Assemblée Nationale. Mam Lat lui inspirait la frousse, et il ne souhaitait pas voir son nom figurer sur les tracts. Il était redevable aux finances publiques de très fortes sommes. Crouler sous la vindicte populaire serait une fin déshonorante pour ses vieux jours et provoquerait une destruction de sa famille.

— A 21 heures, précisa à nouveau Mam Lat Soukabé en le toisant.

Ils se séparèrent.

Le président de l'Assemblée Nationale regagna sa 604 en proie à des sentiments contradictoires.

De l'époque avant l'Indépendance à ce jour, il comptabilisait plus de trente-cinq années de carrière politique. Fort de son passé glorieux — anticolonial — il prodiguait des conseils aux jeunes élus, fier de rappeler les grands moments de la lutte.

Abdou, son chauffeur, démarra doucement.

## CHAPITRE 29

A 10 heures, Bounama vint annoncer l'arrivée des militaires. Quatre en tenue de parachutiste, la casquette à la « Bigeard ». Chacun avait épinglé dessus sa poche de poitrine gauche un macaron où était gravé son nom et son grade.

Le Général de brigade, Ousmane Mbaye, Chef d'État-Major Général des Armées, était suivi de deux Colonels, et du Lieutenant-Colonel, commandant la place de Dakar. Le Général Ousmane, la panse très ballonnée, tel un canari moyen, arborait toutes ses décorations : d'Indochine, du Maroc, d'Algérie, ainsi que les médailles militaires françaises et celles, récentes, reçues depuis l'Indépendance.

— Mon Général, dit Corréa en lui désignant la chaise en face de lui.

— Merci, articula-t-il et d'un geste de sa main, il montra aux autres leur place.

Les deux Colonels, très jeunes en apparence, se mirent à sa droite. L'un sortit un paquet de cigarettes qu'il posa sur la table.

Corréa introduisit, comme il disait : « l'objet de la concertation ». Il déclara que : « Le président de la République recommandait vivement l'institution rapide d'un Comité de Crise, et nous avons été désignés par

lui-même. » Ensuite, il brossa le tableau de la situation. Dégradation du tissu social. Insécurité. Baisse de la production. Menées subversives des agents à la solde d'une puissance étrangère. Il conclut : « L'Armée doit sortir de sa neutralité passive. »

Le Général de Brigade coula un regard à droite et à gauche avant de déclarer :

— Je vous remercie, Monsieur le Ministre, de votre exposé et aussi de votre sens du devoir. Je suis au courant de tout ce qui se passe et s'est passé depuis samedi. Par deux fois, j'ai demandé à parler au président de la République... Et ceci en vain ! Pourquoi ? Et voilà que subitement, tout le monde semble se souvenir de notre existence... Les Armées seront neutres, tant qu'elles n'auront pas rencontré le président de la République.

— Vous savez, mon Général, que le Président est légèrement souffrant. J'ai vu le P.M. ce matin même, qui m'a confirmé que le Vénérable vous recevrait d'ici quelques jours.

— Mon Général, la capitale se meurt d'asphyxie.

— Soyez plus clair, Monsieur le ministre des Forces Armées.

— Faites respecter l'ordre mon Général. Vous avez des armes pour cela... Agissez !... exprima Wade, leur ministre de tutelle. Depuis hier, il réitérait les dispositions obligatoires que l'État-Major Général des Armées rejetait.

— Vous dites ?

— De tirer, mon Général, somma Wade. Son accent ne prêtait pas à confusion.

— Mon Général, la paix sociale doit être rétablie. Si les travailleurs se mettaient en grève, ce serait la

paralyse totale, renchérit Médoune, Gouverneur de la région.

— Vous suggérez, Messieurs, que les militaires tirent sur les gens ?

Une grimace de douleur comprimait un coin de la bouche de Corréa. Il n'aimait pas la présentation brutale du Général et il parla :

— Pas tirer... mon Général... Mais faire respecter l'ordre et l'autorité.

— Comment ?

— En les intimidant, mon Général, répéta Corréa.

Le Lieutenant-Colonel, Gor Dia, le visage ascétique, fixa Corréa.

— C'est un ordre mon Général ! Un ordre du président de la République, Chef Suprême des Armées.

Wade sentit les yeux de Diatta posés sur lui.

De sa poche droite, le Général sortit un paquet de *Dunhill*. Le Colonel Gomis lui alluma sa cigarette. En rangeant le paquet, il dit entre ses dents « merci mon Colonel », et tira voluptueusement des bouffées.

— Je veux voir le président de la République, redit-il d'une voix de réclame.

— Mon Général, je suis votre ministre de tutelle. Vous devez faire cesser l'anarchie. Nous sommes face à un complot, ourdi par des ennemis de la nation. Vous ne pouvez pas nier ceci...

Wade poussa le tas de feuillets devant le Général.

— Nous avons aussi lu les tracts.

— Alors qu'est-ce que vous attendez pour donner des ordres.

Le Colonel Mané fulminait. Il n'apprécia pas le ton du ministre. En lui-même, il monologuait : « Le Général n'a rien d'acide. Il est plutôt tout de miel. »

« Acide », le sobriquet du Général ne lui venait

pas d'un tempérament bileux. Propriétaire de vergers, il fallait que ses fruits amers : oranges, mangues et mandarines, trouvassent un marché. Il avait imposé à l'Intendance militaire leur acquisition pour le dessert des troupes.

— Monsieur le Ministre, vous voulez que nous, militaires, tirions sur la population ? redemanda le Colonel Mané en considérant Wade avec distance.

— Chacun doit remplir ses fonctions, Colonel.

— Où habitez-vous, Monsieur le Ministre ?... interrogea le Colonel Mané moqueur.

— Je ne vois pas de relation entre votre question et la situation qui prévaut actuellement.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Votre devoir, Colonel, en tant que militaire, est d'obéir au gouvernement que le pays s'est donné, rétorqua Wade, offensé de savoir que les officiers ne se soumettaient pas à ses ordres.

— Le même peuple est aussi libre de retirer à ce gouvernement sa confiance. Il n'est pas question que nous, militaires, imposions à ce peuple un gouvernement, ou des hommes qu'il réprouve... Vu !

Finissant avec une rigueur toute cassante, le Colonel Mané tenait sous son regard rageur le ministre des Forces Armées.

Diatta se pencha vers Médoune pour lui murmurer :

— Mané à l'air d'avoir une solide formation.

— Serais-tu pour le pouvoir kaki ?

— Tout pouvoir a un uniforme : qu'il soit en feuilles de palmier, en écorce d'arbre, en plumes, en tunique, en redingote, en bleu de chauffe, en tenue Mao, en soutane, ou en djellaba...

Le Gouverneur de la région du Cap-Vert prit sur

lui la décision de faire surveiller Diatta. Il se désintéressa de lui pour écouter.

— ... C'est le gouvernement qui vous emploie, s'exclama Wade colérique.

— Excusez-moi mon Général, commença Corrêa en affectant un ton doux pour faire tomber la tension. Mon Général, nous sommes tous des responsables. Et cette responsabilité exige de nous des devoirs... Je dois reconnaître que certaines tâches sont plus ingrates que d'autres. Des tâches désagréables de prophylaxie sociale sont confiées à la Police, à la Gendarmerie et parfois à l'Armée. Ceci étant dit, voyons la réalité présente en face. En moins de trois jours, notre capitale n'est plus qu'une ville morte. On cherche à déstabiliser le pays... A réduire le pouvoir central au néant. Cela ne peut pas durer.

Corrêa évitait certains mots pouvant blesser la sensibilité des militaires.

— Monsieur Corrêa, en tant que ministre de l'Intérieur, vous disposez d'un effectif d'hommes assez quantitatif. Ces forces suffisent pour maintenir l'ordre... Vous ne le pensez pas ? intervint encore le Colonel Mané

Corrêa avala sa salive. Il s'efforça d'oublier les incriminations du Colonel pour dire à nouveau.

— Mon Général, nous devons intervenir.

— Tant que je ne serai pas reçu par le président de la République, l'Armée gardera le statu quo.

— Mon Général, vous refusez d'obéir.

Les officiers se consultèrent par des œillades. Diatta suivait la connivence des regards. Corrêa profita du silence pour glisser :

— Mon Général, nous ne sommes que les interprètes du président de la République, Chef Supérieur des

Armées. Ce sont eux qui ont suggéré la création de ce Comité de Crise. Car il y a crise.

— Peut-être ! punctua le Général. Des rumeurs contradictoires circulent depuis vendredi... Qu'est-ce qu'il y a de vrai ? Le président de la République est-il mort ? En voyage ? Ou malade ?

Tous les regards convergèrent vers Corréa.

— Mon Général, le Vénérable doit garder la chambre d'après son médecin personnel le professeur Fall... Vous le connaissez ?

— De nom ! Enfin... Pour ne pas vous faire perdre du temps, voulez-vous transmettre au président de la République que les gradés échelons les plus élevés des trois armées ont décidé de leur neutralité. Nous n'en sortirons que quand le président de la République nous aura reçus.

— C'est un abus d'autorité ! Vous n'avez pas à décider en pareilles circonstances... très... très graves.

Le Colonel Mané se cabra.

— Mon Général, pendant cette attente, les choses peuvent s'aggraver. J'en appelle à votre sens civique... opina Médoune agacé par les prétentions des officiers.

— Je me vois obligé de faire un rapport au président de la République, Chef Suprême des Armées, déclara Wade.

— Vous êtes fou... Monsieur le Ministre, s'écria le Colonel Mané. Vous osez nous menacer.

— Faites ! Faites ! Monsieur le Ministre, dicta le Général. Messieurs les officiers !

Ils se levèrent en même temps que le Général. Un numéro exécuté avec ordre.

— Mon Général il y a méprise...

— Commandant Baïdy ! Commandant Baïdy, tonna le Général.

Le Commandant de la Légion d'Intervention se tint debout pour rester au garde-à-vous.

Le Général de Brigade Ousmane Mbaye, l'air dédaigneux, fit courir son regard sur les civils, effrayés. Médoune, le Gouverneur de la région se voyait arrêté. Mentalement, il élaborait déjà sa défense. Il n'était qu'un exécutant, obéissant aux directives du Vénérable. Une coloration pourpre peignit les joues rapeuses de Corrèa. Il mit tout, tout sur le dos de Daouda et de Mam Lat Soukabé, Diatta s'apprêtait à fournir des renseignements, se disant : « Quel que soit le régime politique, il aura besoin d'agents de renseignements. »

— Il ne sera jamais dit que le Général Ousmane Mbaye a fait tirer sur la population. Vu mon Commandant !

— Vu mon Général !

— Au revoir, Messieurs. Nous connaissons le chemin.

Le Colonel Gomis, ingambe, ouvrit la porte.

Le Colonel Mané, de belle allure dans son battle-dress fermait la marche.

Corrèa réfléchissait. Il garda ses impressions pour lui. Que signifiait ce départ. S'ils ne veulent plus de Wade, qu'à cela ne tienne.

Baïdy s'était retourné vers Médoune.

— Que veut l'Armée ?

— Je n'en sais rien. Absolument rien. Le Vénérable doit prendre rapidement des mesures, répondit le dernier.

— Mes hommes sont démoralisés. On ne peut pas faire une omelette sans casser les œufs. Je peux tâter du gaz lacrymogène, proposa Baïdy au moment où Corrèa perdu dans ses pensées venait à eux.

Une traînée sombre voila le visage de Diatta. Il connaissait la composition chimique de ses grenades : les mêmes que les Américains utilisèrent contre les Vietnamiens ; le corps expéditionnaire français contre les nationalistes algériens ; ensuite la Police française contre les contestataires de mai 1968 à Paris ; les Israéliens contre les Arabes et les Palestiniens ; la Rhodésie de Ian Smith contre les combattants de la liberté ; l'Afrique du Sud à Soweto, en Namibie ; le Portugal contre les nationalistes.

— Avec prudence, suggéra Corrêa, et qui ajouta, ironique : « faute de grive, on mange des merles ».

Le Commandant Baïdy remit son béret avec orgueil avant de sortir.

— Messieurs, vous serez convoqués pour une prochaine réunion.

Cette première rencontre du Comité de Crise fut aussi la dernière.

## CHAPITRE 30

Les accrochages avec la Légion d'Intervention se multipliaient. Les lycéens ainsi que les étudiants se couvraient les narines d'un chiffon mouillé pour faire face aux hommes du Cdt. Baïdy. Débordés par le nombre, bloqués par les incendies de pneus, ceux de la Légion se repliaient, derrière les soldats.

L'air empestait le gaz et la forte senteur de caoutchouc brûlé.

Le grand boulevard avait été vidé. Les piétons le parcouraient à la hâte. Au bas de l'artère, près de la mosquée, éclataient les bombes lacrymogènes. Des cris et des hurlements montaient de toute part.

Pendant que se déroulait cette bataille, des personnes entreprenantes en profitaient pour vider des boutiques.

Venant en amont du boulevard, une camionnette de couleur cendre, bâchée, grimpa sur le trottoir en reculant vers le magasin de chaussures. « Ici on chausse bien et pas cher » disait la réclame en calicot blanc avec des lettres noires.

Un coup de barre de fer brisa en mille morceaux la vitrine de l'étalage. L'auteur de la casse, un énergumène, maître de ses nerfs, réitéra son coup pour élargir le trou. Par cette ouverture béante, il entra.

Deux acolytes de même gabarit, en bras de chemise, les biceps bien en vue, sortirent du véhicule et rejoignirent le premier à l'intérieur.

Ils firent plusieurs voyages, embarquant des caisses dans l'auto, puis vidèrent les tiroirs de la caisse, et déguerpirent comme ils étaient venus.

Des badauds, intrigués (ou faisant semblant), se questionnaient du regard, étonnés que le rideau métallique fût baissé. Un homme, téméraire, s'empara d'une paire de chaussure dans l'étalage.

Le signal du pillage était donné.

Les riverains du boulevard, hommes, femmes, enfants, descendirent de leur étage pour se précipiter dans le magasin. Le vacarme attira d'autres écumeurs. On s'empoignait, s'entredéchirait. Victorieux, les bras chargés de cartons, une paire de chaussures à la main, on ressortait de la mêlée, les vêtements déchirés, sans coiffe.

A l'écart de ce tumulte, deux hommes d'âge mûr marchandiaient serré.

— J'ai le pied gauche ! Je t'achète ton « droit » disait celui en complet tergal kaki. Sa tenue et la coupe laissaient croire qu'il était chauffeur d'une Ambassade, ou d'une grande maison de commerce. Il serrait sous le bras deux boîtes de carton à chaussures.

— A la gloire d'Allah, mon frère, donne-moi ce pied. Tu as déjà deux paires, rétorquait son vis-à-vis.

Celui-ci avait un visage osseux, des tempes creusées, une bouche en forme de museau. Il était vêtu d'un caftan rose... déteint, aux fils usés. Un garçonnet, les pieds nus, la peau grisâtre, tenait dans sa main l'unique pied droit. Ses grands yeux d'affamé dévoraient l'autre chaussure.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? Je te l'achète, répéta le gars en kaki.

— Tu es musulman comme moi. Cet enfant n'a jamais possédé une vraie paire de chaussures... Regarde... C'est le complément...

Il avait réuni la paire. Il examina toutes les extrémités.

Une voix féminine, retentissante, vociférait des insanités contre tous les mâles de la terre. On se retournait pour voir. Elle était dévêtue, et les bourrelets de chair pendaient sur ses flancs. Deux fillettes l'aidaient à transporter dans sa camisole transformée en sac, des godasses. La femme invectivait : « Moi aussi... J'y ai droit... Nous payons l'impôt comme tout le monde. »

Cet entracte refroidit la négociation entre les deux hommes.

— Donne-moi mille francs (7), fixa le père de l'enfant en voyant que l'autre s'éloignait.

— Mille francs pour ça... que tu n'as même pas payé ?... Tu veux dire 150 F.

— Cent cinquante francs...

— Oui. Qu'est-ce que tu vas faire avec... avec 150 F... Tu peux avoir un kilo et demi de riz... Ou lui acheter une paire de chaussures en matière plastique, décida l'homme en complet.

— Baye, as-tu entendu ? demanda le père à son fils en abaissant son regard. Il répéta cent cinquante francs... seulement... Bon... Cinq cents francs. C'est du cuir... Toi qui travailles avec les patrons...

Juste à ce moment de la discussion, tous deux se

(7) 1 000 c.f.a. : 20 F français.

virent bousculés. Par derrière, quelqu'un avait arraché les deux boîtes en carton et prenait la fuite. Le type en kaki criait « Au voleur, voleur », en poursuivant un adolescent très véloce. Il emboîtait le pas à son voleur en appelant à l'aide. Derrière lui, le complice essayait de ralentir son allure en disant : « Papa, écoute... Papa écoute. »

Le jeune avec les cartons creusait la distance en sprintant. Il bifurqua deux fois dans une rue avant de disparaître de sa vue.

Dépossédé, l'homme en kaki respirait fort. Cette petite course l'avait bien fatigué. Il s'arrêta, regarda à droite, à gauche.

Une ambulance, hurlante, descendait le boulevard à toute vitesse. Au carrefour, de minces traînées de fumée s'élevaient des résidus des pneus. Un homme récupérait les objets hétéroclites abandonnés par les fuyards. Il était coiffé d'un casque de la Force d'Intervention.

L'homme en kaki, solitaire, poursuivait sa route. Dans son for intérieur, il maudissait cette jeunesse, dépravée, irrespectueuse. En marchant, il examinait son unique chaussure d'enfant. A plus d'un kilomètre, il finit par s'en débarrasser en la jetant.

Le père et le fils qui le suivaient de loin, se précipitèrent pour la ramasser.

Baye se chaussa, sans nouer les lacets.

— Elles te serrent pas, Baye.

— Non, père, répondit Baye en faisant quelques pas.

— Alhamdoullilah ! Rentrons.

L'enfant tout fier, regardait ses pieds, en trotinant à côté de son père.

Les chaussures étaient en simili-cuir.

## CHAPITRE 31

Lundi 11 h 07

Daouda, Premier ministre, parcourait des yeux le texte que Corr ea, accompagn e de Wade, venait de lui remettre.

— Le Général insiste pour avoir un entretien avec le Vénérable. Les officiers supérieurs ont form e un Comité, comprenant les Trois Armées, informa Corr ea. Daouda posa un regard plat sur chacun.

— Je n'ai jamais été tenu au courant de la formation de ce Comité, débutait Wade qui se sentait fautif. Les militaires profitent de la situation.

 prouvant le besoin de se justifier, Wade fuyait les lunettes de Daouda.

— Il est difficile à l'heure qu'il est de percer leurs intentions. Tu dois au plus vite convoquer le Général de Brigade Ousmane Mbaye.

Daouda sonna. Soutapha arriva.

— Convoquez le Général Ousmane Mbaye.

— Bien.

— Wade, regagnez votre Ministère.

L'interpell e s'était vu congédier. Il sortit sur les pas de Soutapha.

Rest e à deux, Corr ea cassa du sucre sur Wade. Il

rappela la nécessité de le limoger ainsi que Mam Lat Soukabé. « Voir dans quelle mesure on peut faire jouer les accords d'assistance militaire avec la République Française... et cette nuit même. »

« Faire appel... à » se répétait Daouda sans finir la phrase. Une coulée de sang froid le fit frissonner. Le silence se creusa. Il se leva de sa chaise pour aller vers la fenêtre.

— Faire appel à la France, s'exprimait-il en suivant la ronde de deux légionnaires de la Force d'Intervention, chacun avec sa mitrailleuse... Ni notre Armée nationale, ni les agents de la sécurité n'ont été débordés. Pas plus que nos frontières n'ont été violées.

— Ni les forces de l'ordre, ni les gendarmes et autres ne sont en mesure de faire régner l'ordre, argumenta Corrêa en soulevant un canon de son pantalon pour se gratter le mollet droit.

— Que diront les officiers supérieurs.

— L'application de cet accord avec la France est subordonnée à la conversation que tu auras avec le Chef d'État-Major.

— Une décision aussi importante ne peut être prise que par le Vénérable.

— Où est-il ? lui demanda Corrêa, en laissant tomber son pantalon.

— Je te retourne la question ? Tu es ministre de l'Intérieur. Où est le président de la République ?

Daouda revint vers la table, sortit une bouteille de Contrex et prit deux cachets avant de boire.

— Et si tu prenais carrément le pouvoir, proposa Corrêa, sachant que le Premier ministre était de ces types qui ne pouvaient agir que sous une impulsion étrangère.

Reconnu par tous — sur le papier — comme étant le dauphin officiel, il n'avait aucune hâte à intervenir dans le déroulement des faits. Léon Mignane, plus que septuagénaire, n'avait encore devant lui que deux à trois ans de pouvoir. Puis Daouda monterait officiellement sur le trône, sans heurts : une ascension légale. Et maintenant, la situation l'oblige à évincer son tuteur absent !

— Si tu n'agis pas, ce sera Mam Lat. Qui veut le miel doit affronter les abeilles.

— Il y a la Magistrature, le Parti...

— Le Parti est la garantie d'une clientèle électorale. Les bonshommes qui se bousculent à la porte le font pour des intérêts pécuniaires... Rien de plus. Celui qui détient le cordon de la bourse tient la clef des bouches, et façonne les gens à sa guise. Le Gouvernement nomme les magistrats.

Daouda ne pouvait croire à toutes ses paroles tenues par le plus ancien compagnon du Vénérable. Un tel langage l'aurait abasourdi s'il avait été tenu par un autre, dans d'autres circonstances. Est-ce que Corréa ne cherchait pas à l'éprouver ?... A l'enfoncer ?... Pourquoi trahirait-il une amitié de tant et tant de pluies ? Dans quel but ? Il se souvint du jour où le Vénérable avait décidé de couler Ahmet Ndour, président du conseil des ministres de la Première République. Ahmet avait été un allié, sincère, fidèle. Il avait vu comment le Vénérable avait exploité la sincérité d'Ahmet en le poussant vers le précipice.

— Je ne plaisante pas, reprit Corréa... Si d'ici douze heures — les douze heures à venir — tu ne te secoues pas, tout sera fini. Un autre prendra ta place.

Il n'est pas question de laisser le pouvoir aux communistes. Ton adversaire potentiel est Mam Lat Soukabé. Il bénéficiera de l'appui de l'Occident, sous ton pif. Je te confesse que si je n'étais pas métis né en France, j'aurais pris le pouvoir aujourd'hui même... ce soir.

Cette dernière phrase dite avec sincérité dans la voix, étonna Daouda. Il n'avait jamais pensé à la teinte épidermique de Corrèa, ni à l'amalgame de son sang.

— Le Vénérable est-il en vie ? demanda Daouda avec beaucoup de pudeur politique, refoulant les autres questions dans sa gorge.

— Oui, répondit Corrèa levant ses yeux sur lui.

— Mais... articula Daouda pris de fureur intense, incapable d'ajouter un mot à son « mais ». Il était contrarié. Il voulut parler.

Corrèa plongeait son regard insistant dans le sien et :

— Pour le moment, il faut régler le cas des militaires. J'ai donné à la Légion l'ordre de tirer. Les accords avec la France restent notre solution. Tu dois te décider.

Daouda suivait en pensée la courbe sinueuse qu'empruntait le chemin menant au pouvoir suprême. D'un geste, il résonna.

Soutapha vint déclarer :

— La convocation du Général est envoyée.

— Très bien ! Demandez à Haïdara de venir. En passant, dites à Adolphe que je veux le voir.

— Bien, Monsieur.

— Donne-moi quelques heures, d'ici vingt-deux heures à vingt-trois heures, pour réorganiser la

Légion... Ceci au cas où le Général Chef de l'État-Major ne contrôlerait pas les officiers.

Ils devisèrent sur la constitutionnalité du cas.

Ils reconnurent qu'ils étaient dépositaires de la légalité.

Daouda pensa à sa famille.

## CHAPITRE 32

Dès le dimanche soir, Daouda pensait mettre sa famille en sécurité. Il y réfléchit longuement, avec appréhension. Au lit, il révéla à Guylène le « Secret d'État ».

— Je n'ai personne en France. Où irai-je ?

— Dans notre maison. Tu y seras à l'abri avec les enfants.

— A l'abri de quoi ? Tu es mon mari. Je reste avec toi.

— Et les enfants, tu y as pensé ?

— C'est la solution que tu me proposes ?

— Guylène, y en a-t-il une autre ?

— L'as-tu cherchée ?

Le ton était dur. Elle s'accouda sur l'oreiller et écarquillait ses yeux. Daouda, couché de côté, se retourna sur son dos. Il avait commencé, il devait aller jusqu'au bout.

— Je suis heureux que tu veuilles rester... Mais soyons réalistes. Tout peut arriver d'un moment à l'autre. L'absence du Vénérable complique tout.

— Tu as peur qu'on t'arrête ?

— Moi?... Non... Ma famille, oui. Je connais ceux de ma classe. Lorsque tu es à terre, personne ne vient en aide.

Guylène sortit du lit pour chercher une cigarette et un cendrier. Adossée, elle en alluma une...

Par ouï-dire, elle avait appris la tare sociale dont les autres afflublèrent son mari. Par ses lectures, elle s'instruisit des méandres fibreux des castes dans les sociétés wolof, manding, pulaar. Elle évita d'accabler son mari avec des questions insidieuses. Leur fréquentation des cadres, de l'élite, les noyait dans les considérations modernistes. Ils allaient feindre l'indifférence, réduire le sujet à une simple étape évolutive.

A leur installation à Dakar, terre africaine qu'elle foulait pour la première fois, elle désirait être acceptée dans sa belle-famille. Économiquement, elle assistait ses belles-sœurs, les tantes, oncles, neveux, nièces et cousins.

C'est Coumba — la sœur aînée de Daouda — qui enflammera la blessure cachée. A un baptême, Coumba voulut initier Guylène au rôle de sa belle-famille. Elle prit la mouche et se fâcha. Récalcitrante, elle gourmanda Coumba avec éclat, devant témoins. Des femmes et des hommes, intervinrent pour les calmer et expliquer à Guylène « leur fonction de mémoire collective ».

Elle descendait des victimes de la traite négrière. Là-bas dans son île, elle rêvait de la terre africaine... Terre de ses aïeux ! Terre de liberté ! Elle ne pouvait digérer, même par pure forme, d'être de naissance inférieure. Elle avait glané quelques mots wolofs, des plaisanteries, des propos stupides : « *Bambara Geec ! Jam u geec* » (8). Ces épithètes discriminatoires l'ulcéraient à présent.

(8) *Bambara Geec* : esclave originaire des Antilles.  
*Jam u Geec* : esclave venu au-delà de l'océan.

Des mois après l'incident, Coumba vint passer quelques jours à Dakar, avec un enfant à faire élever par son frère. A l'époque, Daouda et ses deux enfants — l'un du premier lit de Guylène — partageaient un appartement. La présence de Coumba et de son enfant créa un climat étouffant. Daouda devait avoir l'avis de sa femme. Coumba ne l'entendait pas de cette oreille. Elle attaquait Guylène. Lorsque celle-ci s'approchait, Coumba lui décochait des regards de mépris.

Guylène vivait cette animosité comme une brûlure sur tout son corps. Cette ambiance de nervosité, d'insécurité pour elle et les enfants, causait de profondes lésions dans son cœur. Elle résistait pour ne pas éclater...

— David/Daouda, crois-tu que si j'étais blanche, ta sœur aurait le même comportement à mon égard ? Cet enfant, nous ne le garderons pas, riposta Guylène avec rigueur.

Daouda saisit l'allusion. Il se défendit très mal de l'accusation de racisme portée contre sa sœur.

— Tu dois essayer de comprendre.

— Quoi ? Dis-moi ce que je ne peux pas comprendre ? Coumba arrive, elle décide de tout. Je ne suis pas prête à tout accepter... ni de toi, ni d'elle.

Daouda ravala le morceau de discours qu'il avait élaboré entre tradition, culture et civilisation.

— Je t'écoute, David, reprit-elle avec hargne. Ses lourdes mâchoires se comprimèrent. Je n'ai pas été élevée dans cette mentalité humiliante. Et pour rien au monde, je ne voudrais que nos enfants héritent du complexe d'infériorité qu'elle véhicule.

Les flèches atteignirent cruellement Daouda. Son affliction d'aujourd'hui lui rappelait l'avanie de Made-

leine durant ses années estudiantines. Il comprenait sa femme, mais il ne pouvait s'arracher à ses racines.

Les jours suivants, il s'employa à se libérer des griffes de sa grande sœur. Il refusa de prendre en charge l'éducation de cet enfant étranger. Il prit ses distances par rapport à sa famille. Avec beaucoup d'attention, il aplanit les difficultés conjugales, vida les poches de fiel qu'avait emmagasinées Guylène. Et lorsque le président de la République coopta Daouda comme Chef du gouvernement, Guylène vit dans cette nomination un acte révolutionnaire. Le bouleversement d'une tradition sclérosante.

— A quoi penses-tu ? demanda Daouda en rompant le silence de Guylène. Il ramenait son regard sur elle.

Des volutes de fumée cachaient une partie de son visage. La clarté nappait sa peau de cette douce teinte de patine de calèche.

— Est-ce que cette situation ne va pas raviver d'autres querelles ?

— Tout est lié, répondit Daouda ayant compris le sens de la question.

Guylène était avertie des escarmouches entre le Premier ministre et le ministre des Finances. Mam Lat Soukabé l'exaspérait avec ses manières de faux baron, sa courtoisie de salon... Elle le soupçonnait d'entretenir avec la Présidente des relations coupables. « Qu'est-ce que tu vas chercher » avait répliqué Daouda à l'époque.

— Je suis femme ! Ces choses ne nous échappent pas. Le Vénérable est trop complaisant avec Mam Lat.

— Ne te fie pas aux apparences. Il n'y a rien entre Madame et cet imbécile de Mam Lat.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier, avant de déposer le tout par terre.

— David, je ne te quitterai pas. Je reste avec toi... Les enfants aussi restent.

Cela dit, elle se glissa sous les draps pour se blottir dans les bras de son mari. Elle se demanda : « Que sont devenues les épouses des Chefs d'États, des Premiers ministres, des députés, des responsables, dont les maris meurent doucement dans les prisons du Continent ? »

## CHAPITRE 33

Daouda s'amusait avec les branches de ses lunettes, l'esprit ailleurs, en regardant Corr ea sans le voir. Il se demandait s'il n'était pas trop faible vis-à-vis de sa femme pour avoir cédé ?

— Guylène a conservé sa nationalité française. Il n'y a pas à s'inquiéter. Nous veillerons sur ta famille.

« Comme sur le Vénérable ! » soliloqua Daouda avant de dire :

— Je n'ai jamais eu la double nationalité.

— Qu'importe.

Adolphe entra. Il avait le nez aussi rouge qu'un piment mûr.

— Excusez-moi, Monsieur. J'étais chez le toubib.

Il se moucha, nettoya ses yeux.

— Y a du mieux ? s'enquit Corr ea.

— Des ordonnances. Les pharmaciens ont fait tomber leurs rideaux. Néanmoins, j'ai ce qu'il me fallait, expliqua Adolphe d'un air de dire : « Je ne quitte pas. »

— Voyez les accords d'assistance militaire avec la France.

Adolphe acquiesça de la tête après avoir lancé un regard vers Corr ea. Au moment de se retirer, il se cogna   Soutapha qui venait annoncer :

- Le Général de Brigade est là.
- Conduisez-le à la salle de conférence.
- Bien, Monsieur.

Soutapha guida le Général Ousmane Mbaye, accompagné du Colonel Mané.

— Mon Général, patientez un peu. Le Président est occupé. Est-ce que je peux vous servir quelque chose ?

— Quoi par exemple ? s'étonna le Général. Se trouvait-il d'un coup dans un mess d'officiers.

— Ce que vous voulez mon Général.

— Un pernod... Et vous Colonel Mané ?

— Pour moi ? Rien mon Général, répondit Mané.

— Bien, ponctua Soutapha obséquieux.

Il alla vers les placards encastrés et fit le service.

— Deux doigts, recommanda le Chef d'État-Major Général en surveillant les opérations.

Soutapha avança le verre dans sa direction et demanda : « C'est suffisant ? » La senteur de l'anisette taquinait ses narines.

— Remplissez d'eau ! J'ai très soif.

— Excusez-moi mon Général.

— Faites, mon petit...

Le verre à la main gauche, il arpentait la salle. Il connaissait ce lieu. A chaque Saint-Sylvestre, le Général de Brigade, Chef d'État-Major Général des Armées, venait présenter les vœux de bonne année au président de la République en présence des officiers supérieurs. A cette occasion, il renouvelait, au nom de tous les militaires, le serment de fidélité et d'allégeance au Chef Suprême des Armées. La répétition des pronunciamentos, qui secouaient les pays africains, ne suscitèrent pas de mimétisme chez eux. Pour éviter

tout élan velléitaire de quelques gradés, les structures de l'Armée furent modifiées. Aucun militaire ne pouvait prendre part aux élections, ni être membre d'un parti politique, ni exprimer par voie de presse ses opinions. A un journaliste qui avait posé la question au Chef de l'État-Major : « Est-ce que les militaires ne sont pas tentés de prendre le pouvoir en cas de vacance du pouvoir. » Le Général avait répondu : « Je ne vois pas pourquoi nous ferions une stupidité pareille. Nous avons tous les avantages et privilèges des élus, sans les inconvénients qu'eux rencontrent. Nous ne nous mêlons pas de la politique. »

Il lui remémora des moments de satisfaction, d'amour-propre. Les deux fois qu'il eut l'honneur de défiler le 14 juillet à Paris. Partant de la Place de la Concorde, vers l'Arc de Triomphe, avec ses troupes noires. Au fil des années passées dans l'Armée coloniale — foyer de sa jeunesse — il revivait certaines de ces grandes heures. Il avait grimpé les échelons grâce à un esprit servile... Au début des Indépendances africaines, un sentiment nationaliste le surprit. Il rejoignit son pays pour former la première Armée nationale.

Aujourd'hui, il était partagé. Que faire ?...

— Bonjour mon Général ! Bonjour Colonel !

— Ah... articula-t-il, le fil de ses réflexions rompu.

Une légère déception ourlait ses paupières. Bonjour Monsieur le Premier ministre, dit-il en lui serrant la main. Il ne s'attendait pas à le rencontrer ; surtout ici, encore moins avec des lunettes noires. « Peut-être qu'il a trop pleuré ! Le Président était un vrai père pour lui » marmonnait-il.

— Vous vous êtes servi !

— C'est le jeune qui m'a servi.

Daouda indiqua la petite table. Ils s'assirent. Le Colonel Mané légèrement à distance. Il déclina l'offre de Daouda de prendre un verre, prétextant le climat étouffant. Ceci amena la palabre sur le temps torride, générateur de maladies. Daouda l'enfourcha pour faire le parallèle entre la situation anarchique qui sévissait depuis dimanche et les troubles dont il souffrait. Il voulait convaincre son interlocuteur et conclut : « Ces faits, mon Général, risquent d'anéantir des années d'efforts, de sacrifices. »

Le Général Ousmane avait croisé ses jambes et avait écouté de façon très attentive. De biais, son regard se fixa sur le visage du Colonel Mané.

— Nous sommes venus pour voir le président de la République.

Respectueux de la hiérarchie, le Général ne nommait pas les gens par leur nom. Il leur attribuait leur rang. Sa réplique répondait à une quête intérieure très troublante.

— Le Président, répéta Daouda.

— Oui.

Daouda enlaça ses bras, creusa sa poitrine. Malgré ses verres fumés, il ne pouvait dévisager l'officier supérieur. Depuis des jours, il mentait à tous. Sur cette pente, il ne pouvait que persévérer. L'énormité de l'éclipse présidentielle — selon lui — ne s'expliquait pas. Sa confiance aveugle, illimitée pour le Vénérable, était telle qu'il ne pouvait le prendre en défaut. Il se méfiait aussi de tous. Corréa lui suggérait de prendre le pouvoir.

— Dites la vérité, Monsieur le Premier ministre, somma le Général en allumant une cigarette.

— Quelle vérité, mon Général ?

— Il n'y en a qu'une seule ! Nous voulons voir le président de la République.

La question frisait la bastonnade morale.

— Je ne sais pas.

L'atmosphère se remplit d'effluves électriques allant croisant à mesure que le silence s'épaississait.

Le Général tira des bouffées.

Son conseiller militaire (un Européen) l'avait mis dans le secret : « Le président de la République a fait la belle. » Il avait lorgné le Blanc d'un air suspect avant de lui répliquer : « J'espère qu'il n'est pas parti avec l'intendance. » Sans l'avouer, son orgueil national en était froissé. Le conseiller avait ajouté : « La place est vide ! C'est le moment de l'occuper... mon Général. » Cette insinuation eut pour effet de le désorienter. Latifundiste, il s'apprêtait à prendre sa retraite et s'occuper de ses terres.

De retour à la réunion du Comité de Crise, il trouva les jeunes officiers prêts à passer à l'action. Il leur conseilla la modération... refusant de se fier aux commentaires des expatriés. Et lorsque le message de Léon Mignane arriva, il se trouva libéré de la hantise que lui causait particulièrement le Colonel Mané.

A nouveau, il rencontra les yeux secs du Colonel Mané. Il observa le bout de sa cigarette pour demander :

— Qui m'a convoqué, alors ?

— Moi, mon Général.

— Vous, tonna-t-il ?

— Oui, mon Général, en tant que Premier ministre.

— C'est plus fort que le roquefort, s'exclama-t-il en soudard. Et la signature au bas de la page ?

— Moi, répondit Daouda persuasif, en s'acharnant

dans les contre-vérités. Mon Général, vous devez connaître la vérité.

— Mais quelle vérité ?

— Le Président.

— Quoi le Président ?

— Il a disparu. On ne le retrouve pas.

Un silence de sépulcre s'installa.

Le Général alluma une autre Dunhill et se resservit. La même dose. L'eau changea de couleur.

— Depuis quand ?

— Dans la nuit de jeudi à vendredi, mon Général, répondit Daouda allégé. Finies les tergiversations.

— Pourquoi avez-vous attendu aujourd'hui pour me le dire...

— Raison d'État, mon Général.

— Raison d'État ! persifla-t-il. L'État, c'est qui ?... Nous Officiers de l'État-Major Général sommes des patates... Des épluchures ! Et lorsque je vous ai personnellement téléphoné pour m'enquérir de la santé du président de la République, vous m'avez menti. Il a fallu que les Blancs, oui des Blancs, m'apprennent la vérité. J'ai par deux fois sollicité une audience du Président. Pas de réponse. Et ce con (il a bien prononcé ce mot à la place d'imbécile) de Wade...

Le réquisitoire avait été déclamé d'une voix forte. L'indignation du Général n'était pas feinte.

— Si vous ne voulez plus de Wade, mon Général, désignez-en un autre... Même un militaire. Mais l'ordre et la sécurité doivent être rétablis.

Des années auparavant, Daouda, jeune Secrétaire, avait été témoin (malgré lui) d'une scène pénible qui avait mis aux prises le Vénérable et le doyen Cheikh Tidiane Sall. Ce dernier menaçait de tout abandonner, et usa d'adjectifs blessants à l'endroit du Chef de

l'État. Le Vénéral approuvait son sourire, évoquait leur passé, leur longue amitié. Beau parleur, le visage noiraud du Vénéral passait par toutes les mines d'un comédien débutant. Il se faisait humble, en posture de flagorneur pour retenir Cheikh Tidiane. Daouda était mortifié de voir son idole dans ces attitudes de solliciteur. Deux jours plus tard, le Vénéral lui prodiga ces conseils :

— David, tu dois savoir ceci. La politique est de nos jours une profession... Le pouvoir une force certaine. C'est très important de retenir cela. Lorsque l'interlocuteur que tu as en face de toi est plus puissant, parce qu'il jouit d'une ascendance supérieure qui peut porter préjudice à ton œuvre, n'aie pas honte de te faire petit. Tu le toucheras au cœur. Le nègre est un être de sentiment... d'orgueil instantané. Il cède à l'humilité. La morale de l'histoire est : la honte entre deux yeux est préférable à l'opprobre en public. Lorsque viendra ton heure, souviens-toi de mes paroles.

Le conseil était à appliquer aujourd'hui.

Mon Général, je suis un fils pour vous (africainement s'entend). J'ai eu peur. Je ne suis pas un vrai homme politique. Je me suis trouvé à ce poste, sans avoir à le chercher. Le Vénéral est pour moi un père. J'ai eu honte pour mon père... et pour moi, son fils. Je reconnais vous avoir caché la vérité. J'ai été désorienté par cette défection du Vénéral. J'ai besoin de vous, de vos conseils.

Le Général de Brigade, Ousmane Mbaye, dévia son regard. Il était touché. Doucement, sa colère s'estompa. Il se gonfla les joues avec la fumée de sa cigarette, prit une autre bouffée, sans en laisser échapper.

Le Colonel Mané toussota.

— La Police, la Gendarmerie et ceux de la Légion suffisent pour maintenir l'ordre.

— Mon Général, prononça Daouda se faisant petit.

— Vous avez reçu la note des Trois Armées ?

— Oui.

— Je me dois de vous dire moi aussi la vérité. Nous ne pouvons pas tirer sur la population. L'Armée restera dans ses casernements.

— Mon Général !

— Comprenez mon fils que... *Caaf da Xëm*(9). Le président de la République décampe... Un abandon de poste... Alors...

— Mon Général, en l'absence du Chef Suprême, je suis investi des mêmes prérogatives.

— Monsieur le Premier ministre, nous ne contestons pas votre rang.

— Alors, mon Général, je me vois obligé d'agir autrement, l'interrompit Daouda en le prenant de haut.

— Mais mon petit : *Caaf da Xëm*, répéta le Général en plongeant son regard dans celui de Daouda.

Emporté par son élan, le Premier ministre ne prenait pas en considération cette phrase wolof... et sa signification.

— Mon Général, je vais faire appel aux accords d'assistance militaire...

Le reste des paroles bondirent dans la bouche du Premier ministre. Le regard froid du Colonel Mané perçait ses lunettes. Culpabilisé, Daouda se justifia.

— Je suis obligé ! Obligé !

— Un conseil ! Faites appel à l'armée vietna-

(9) *Caaf da Xëm* : les cacahuètes grillées sont calcinées.

mienne qui a bouté et les Français et les Américains. Vous n'êtes pas au Zaïre, ni à Bangui, pas plus qu'à N'Djaména.

— Vous vous méprenez mon Général, se rétracta Daouda. Il avait brandi cette éventualité sans trop y croire.

— Nous avons bien compris ! Si on n'exécute pas vos ordres, vous faites intervenir une armée étrangère. Je te répète que *Caaf da Xëm...*

— Pourquoi mon Général ?

— En tant que subrogé président, vous avez trop menti... Trop. Vous signerez votre premier et dernier décret... Au revoir Monsieur le Premier ministre.

Suivi du Colonel Mané comme de son ombre, le Général, de son allure militaire, se retira.

Flottement vertigineux ! Que présageait le refus de l'Armée ? Un adversaire de plus à combattre. N'avait-il pas un disciple, dévoué au Vénérable ? Un inconditionnel ? Par pans, les étapes de sa vie de subordonné, de collaborateur défilèrent. De cruels souvenirs. Pourquoi le choix du Vénérable s'était-il porté sur lui ?... Il n'avait jamais adhéré au militantisme... de gauche ou de droite : il se convainquit qu'on l'utilisait à des fins... Le Vénérable se servait de lui.

Après s'être révolté (mentalement) il ôta ses lunettes. La dimension de la salle s'agrandit. A l'extrémité de la longue table, le trône, surélevé, isolé, semblait le narguer. D'instinct, avec l'élan d'un lion, il se dirigea vers lui. A deux pas, son empressement décrut. Les battements de son cœur s'intensifièrent. Il hésitait. Tout l'ensemble du trône, dans une expression figée, le défiait.

Daouda remonta ses lunettes. Le trône semblait être nu. Les détails, les reliefs s'effacèrent. Il posa sa

main. Le bois, lisse, poli, l'invitait à s'asseoir. Il écouta son cœur... Pas un cri, ni un hurlement. Il récita la Fatihah-al-Kibab et d'autres incantations. Sa formation coranique lui était revenue en mémoire. Il s'assit. Du haut de la place du Vénérable, son regard voilé (à cause des verres) balaya les deux côtés de la table. Il ne rencontra que le vide. Apaisé, une sensation irriguait ses veines d'effluves douceâtres. Si près du pouvoir et se le faire ravir ? Être le numéro 1. C'est un casté ? Bon... Je vais jouer serré... Il s'adossa sur la panthère.

Soutapha et Haïdara firent irruption dans la salle.

Daouda, sans quitter le fauteuil présidentiel, les laissa approcher, sous son regard caché. Intimidés, les deux arrivants foulèrent la moquette, les fronts baissés.

— Asseyez-vous là, ordonna Daouda d'un ton naturel.

Ils obéirent. Haïdara s'était fait petit. D'un froncement de nez, il remonta ses lunettes, c'était son tic.

— La demande est rédigée, informa Soutapha en déposant la chemise, il l'ouvrit devant Daouda, et se tint à deux pas derrière lui, debout.

Daouda prit connaissance du texte, et se tourna vers Haïdara.

— Vous l'avez lu.

— Oui.

— Vous y apposerez votre griffe et celle de Wade... C'est très important que le ministre des Forces Armées vous accompagne.

— D'accord.

— J'ai pensé téléphoner à Monsieur l'Ambassadeur.

— Vous y avez pensé, ou vous l'avez déjà fait.

— J'ai téléphoné, Monsieur, avoua Soutapha regardant la nuque de Daouda qui pour une fois ne s'était retourné vers lui.

— Monsieur l'Ambassadeur sera dans moins d'une demi-heure aux Affaires Étrangères, ajouta Haïdara en complice volontaire.

— Il ne faut pas le faire attendre. En passant prenez Monsieur Wade. Haïdara, c'est tout.

Le « c'est tout », prononcé d'une voix inaudible, était entendu. Haïdara, pétri de son instinct grégaire, homme de la forêt, avait vu dans cette occupation du trône, la place du Père, une continuité du sacré. Il sortit à pas pressé. Sa diligence était nourrie par son besoin d'affirmer sa disponibilité face au nouveau chef.

— Le ministre de l'Information et les techniciens sont là pour votre enregistrement, déclara Soutapha, lorsqu'ils furent seuls.

— Soutapha, qui a signé la convocation du Général de Brigade ?

— Moi.

Daouda se retourna vivement vers lui.

— Vous avez imité la signature du Vénérable ?

— Moi ? s'étonna Soutapha... Moi ?... Non... J'ai toujours avec moi des feuilles en blanc signées par le Vénérable... pour les cas d'urgence.

— Vous me remettrez toutes les feuilles portant sa signature. Vous savez qu'il est en vie.

Soutapha inclina son front.

— Vous semblez, Soutapha, en savoir plus que moi ?

— Oui, Monsieur.

— C'est tout, Soutapha.

Daouda s'accouda pour réfléchir. Quel type de gouvernement allait-il instaurer ?...

## CHAPITRE 34

Ces trois derniers jours, le doyen Cheikh Tidiane Sall avait vécu sa vie en solitaire. Uniquement avec sa femme.

Le samedi après-midi, après le départ de Kad, le vieux couple égrena son passé.

La visite inopinée du journaliste avait apporté des bouffées d'air revivifiant. De vives controverses, gaies, passionnantes, les faisaient se disputer des dates, des noms de familles ou des sobriquets. La vieille femme réfutait les arguments en lui lançant : « Ne me dis pas que c'était avant notre mariage. » L'éclat de cristaux palis par l'air salin scintillait au coin de son œil. « Avant notre mariage ! Tu es drôle, comme toutes les bonnes vieilles » apostrophait le vieil homme qui tenait à sa vérité.

Ils passèrent le dimanche matin à fouiller la correspondance dans les cantines, vieilles malles, armoires, dossiers ficelés. Des colonies de cafards s'évadaient en débandade sur le gazon. Deux domestiques (ceux en service le dimanche) les tuaient à coups de balai, de bâton. « Dois-je relire tout ceci ? » interrogeait *Joom Gallé*. « Il faudra recréer l'ambiance de chaque époque ! Te souvenir de mille et deux mille un détails. C'est très important », l'encourageait *Debbo*.

— On déménage ? demanda Badou de la porte en venant vers eux.

— Je prépare le best-seller du siècle, lui répondit le père avec entrain. Il parla de la visite de Kad. Il était sous le charme du visiteur.

La mère et le fils s'interrogèrent du regard. Elle lui fit un clin d'œil et s'approchant de lui, elle lui confia : « Kad a forcé la porte. Mais, je ne le regrette pas. »

Il embrassa sa mère sur les joues, et lui tendit un bocal rempli de Gongo.

— Vous devriez désinfecter votre maison, dit-il en serrant la main à son père.

— O ! Quel bouquet ! S'exclama la mère ; d'un mouvement de tête elle rejeta le bout de foulard qui lui chatouillait la nuque. *Joom Gallé*, hume ça.

Elle inclina le pot sous le nez de son mari en épiait sa réaction.

— C'est d'avant-guerre... Qualité super...

— Je remercie Fatimata, répéta la mère en refermant le couvercle. Elle se dirigea vers le perron.

— Je peux être utile.

— On trie les publications. Tu suis la chronologie des dates. Tu sais que je commence mardi la rédaction de mes mémoires avec ton ami Kad. Je t'invite.

— Je préfère lire le livre.

— Comme tu veux.

Cheikh Tidiane dépliait les revues, les repliait avant de les ranger de côté. A ses pieds, des boulettes de papier s'entassaient.

Les heures dominicales s'écoulèrent dans un climat de détente. De temps en temps, naviguait d'une main à l'autre une photo jaunie de l'époque coloniale, une vue de l'ancien Dakar, de Saint-Louis (du Séné-

gal), d'anciens condisciples, une coupure de presse, une interview.

On interprétait, commentait, s'attardait sur l'image d'un copain disparu, sur une photo de famille, d'un ministre des Colonies en tournée en Afrique... Là, c'est Paris... La Tour Eiffel... Là, nous sommes à l'Étoile. Un voyage à Rome... Notre premier voyage à bord d'un bateau.

— La vie d'un homme est faite d'emmagasinement de choses futiles, déclara *Joom Gallé*.

— Pas pour l'écrivain. Il est regrettable que seul le Docteur Birago Diop nous ait laissé quelque chose avec sa *Plume Raboutée*... mais...

— Badou, le Président Lamine Gueye a écrit *Itinéraire Africain*.

— C'est vrai ! Je n'y avais pas pensé. Mais aucun de ces deux auteurs n'a donné satisfaction sur son époque. Le peuple est absent dans leurs œuvres.

— Je reconnais là le communiste : le peuple. Déjà, on formule des critiques.

— Là je suis d'accord avec Badou. Ces deux grands hommes n'ont fait que parler de l'insertion dans la francophonie...

— Me voici bien placé ! ponctua *Joom Gallé*.

La discussion eut pour thème la littérature. Chacun avait son idée sur la façon de rédiger une œuvre impérissable.

Doucement, le vieil homme s'en éloigna.

Il ébauchait des chapitres. Ses parents. Son enfance. Ses tuteurs. L'école arabe. Française. Ses études. Pascal Wellé. Les années fortes d'assimilation. La deuxième guerre. De Gaulle. Les Indépendances. Léon Mignane.

Vers treize heures, Badou se sauva.

Après la sieste, ils reprirent leur travail de tri. Ils s'abstinrent de leur promenade hebdomadaire au bord de l'océan.

Vers 19 heures, Mamadou, ayant eu son campos la veille, rentra, leur apportant les nouvelles de l'actualité locale : « Les jeunes se bagarrent avec la Police. Des bus et autocars ont été renversés. » La radio de son côté déclarait : « *Des éléments antisportifs, chauvins, ont perturbé le déroulement de la rencontre comptant pour les quarts de finale de la Coupe Nationale.* » Joom Gallé se jeta sur les ondes, traquant les postes périphériques pour se mettre au courant. Toutes les émissions focalisaient l'intérêt autour d'une rencontre. A Dakar, la Chaîne Internationale retransmettait en relais une émission française : « C'est de l'inconscience » s'alarmait-il à l'adresse de sa femme.

— Si ce match a vraiment été reporté, c'est que Corréa a été débordé. Cette rencontre était très importante pour lui.

A vingt heures, au journal parlé, le commentateur déclara : « *Privés d'un match important, et de très haut niveau, par la faute d'éléments douteux, les amateurs du ballon rond se sont plaints au Ministère de la Jeunesse et des Sports. Ces incidents regrettables sont à condamner...* »

Le reste des propos tomba dans une indifférence totale. Le doyen plaça un disque pour s'évader.

Tôt, le lundi matin, la dégradation de l'atmosphère sociale se confirma par les radios des États voisins. Le même refrain revenait :

« *La capitale du Sénégal est paralysée. Hier un*

*match de football qui devait opposer l'équipe des fonctionnaires à celle de la Police a servi de détonateur aux émeutes. La rencontre a été différée. Lors de ce même match, des tracts dénonçant les concussions de certains dignitaires, prévaricateurs du régime ont été distribués. Tous les observateurs de bonne foi craignent que la lutte entre les deux tendances au sein du Parti de Léon Mignane ne dégénère en émeute. Le président de la République, âgé, est alité, donc écarté des centres de décision ; ce qui préoccupe beaucoup ses amis. »*

— Je n'ai pas lu ces tracts, dit *Joom Gallé*, le front assombri.

La vieille *Djia Umrel* le dévisageait avec cette puissante tranquillité des épouses à douce autorité violente qui contraignaient les maris à se répéter.

— Et si on téléphonait aux enfants, suggéra-t-il sans avoir le courage de dicter sa volonté.

— C'est une bonne idée, répondit-elle consciente de sa force.

Au téléphone, elle eut d'abord *Eugénie*, acrimonieuse. Elle se plaignait de *Diouldé*... qui ne faisait que découcher. « Elle n'était pas loin de souhaiter la fin du monde »... Bon, bon... je vais voir cela avec lui. Il te faut de la patience ma fille. Nous nous portons bien... Bonne journée, se débarrassa-t-elle d'elle. Elle s'adressa à *Fatimata*. Elle avait les tracts... Des feuilles ronéotypées. Elle était seule avec son dernier-né. *Badou* était sorti... En activité ; elle allait les lui faire apporter. « Maman, ne laisse pas *Joom Gallé* sortir. »

— Toi aussi, tu penses comme moi.

— Oui, maman ! Le ver est dans le fruit. « *Cèb*

*lëkë bënë na ngi-cibir* ». Si tu veux, je vais venir te tenir compagnie.

— Merci, ma fille. Viens dès que tu pourras.

— Qu'est-ce que vous vous dites, hurla le vieil homme se sentant inutile.

— *Joom Gallé* râle... A tout à l'heure, dit-elle à sa bru avant de raccrocher.

Venue vers lui, elle lui confirma la distribution des tracts. Elle se cala dans le fauteuil en osier. Elle était décidée à le retenir à la maison... comme une mère avec son enfant turbulent.

— Je suis là, inactif, marmonnait-il entre ses dents, assez haut cependant pour être entendu.

Elle ne répondit pas, se pinça les lèvres avec sévérité.

La matinée passa ainsi. Le vieil homme parlait, écoutait la radio, entrait et ressortait du salon. Elle, muette, le fixait sans un mot. Le vieux Cheikh Tidiane se morfondait dans sa solitude. Il souffrait d'inaction, ces interminables heures d'ennui que connaissent les hommes actifs, lorsqu'ils sont cloués à la maison. Il sortit dans le jardin. La vieille femme le suivit.

— Qu'est-ce que tu as à te coller à moi ainsi ?

— Moi aussi, j'ai le droit de me dégourdir les jambes, non !

Le portail grinça derrière eux.

— Bonjour *Joom Gallé*, lança Fatimata d'un ton joyeux.

Ils s'embrassèrent avant de se mettre sous le flamboyant.

— Je t'ai apporté les tracts.

Fatimata ouvrit son cabas pour déposer la pile de papier devant le vieil homme.

Goulûment, *Joom Gallé* se jeta sur les feuilles.

— Je vais m'habiller, s'excusa la belle-mère en clignant un œil vers son mari.

— Il me reste deux chapitres du livre d'Aoua Keita.

*Joom Gallé* était sidéré. Il avait trouvé son discours intégralement publié.

— Qui a osé m'associer à cette entreprise ?

— *Joom Gallé*, on le distribue dans la ville. Tu peux voir que ce n'est pas signé.

— C'est pas vrai... Là, on me cite... Écoute... Discours prononcé par le doyen Cheikh Tidiane Sall. On n'a pas le droit d'utiliser ainsi mon nom. C'est malhonnête.

Fatimata se taisait.

Djia Umrel revint avec quelque chose à boire. « Regarde » lui intima son mari. Elle lu. Ce texte prenait aujourd'hui une dimension prophétique. Cela accroissait son inquiétude.

— Étais-tu au courant ?

— Cesse tes stupidités ! Comment pourrais-je l'être ? A l'époque je n'avais rien rédigé, se rebiffa-t-il avec la virulence de l'impuissant devant un fait accompli.

— En effet, j'avais oublié ce détail, se rétracta la femme plus par courtoisie que par ignorance.

— Tu te rends compte ! Vous vous rendez compte de ce manque de probité politique. User de mon nom pour leur saloperie...

— Au moins, tu as un texte pour ton livre, hasarda Fatimata.

— Surtout que Kad et sa femme viennent demain.

— Les gens vont penser que je comploté avec ces... ces... ces...

— Fauteurs de trouble, acheva Djia Umrel.

— ... Des fauteurs de trouble... Non des gens sans culture. J'ai bien envie d'aller leur cracher ma vérité à la figure.

Les deux femmes s'occupèrent comme elles le purent, en attendant que l'orage passât. Du coin des yeux, elles le lorgnaient. La présence de Fatimata allégeait les heures. Elle ne pouvait rester déjeuner.

Son départ rouvrit le fossé. Restés seuls, le démon de la politique se réveilla chez le doyen. Il manifesta son désir de sortir.

— Après manger, *Joom Gallé*.

Il se rallia à la suggestion. Ils passèrent à table. Après le repas de *Cebu Jën* (10), la vieille lui apporta son café. Il le but et fit des projets. Il avait des paroles acerbes à dire aux... Il ne finit pas sa phrase. A même la table, il s'endormit. La vieille femme, aidée de Mamadou, le transporta au lit.

Aux regards effrayés, alarmés du domestique, elle répondit : « Je l'ai endormi. Il veut aller dans la rue. » Mamadou resta perplexe ! Oser empêcher son mari de sortir ! Cette vieille est une diablesse.

Le téléphone sonna. Elle accourut de la chambre ; c'était Fatimata. « Je l'ai endormi... Pas de risque. Tu crois ? Son cœur, avec son âge ? Oh ! Ne m'effraie pas, ma fille ! Attends, ne quitte pas, je vais aller voir. » Elle revint dans la chambre à coucher. Le vieillard couché sur le dos, la bouche ouverte, ronflait. Elle passa plusieurs fois le dos de sa main près des narines. Elle sentit le souffle de la respiration. « Il dort comme un vieux gosse ». On se bat en ville ! Heureusement.

(10) Cebu Jën : riz au poisson.

Les heures s'étiraient, son angoisse à elle aussi.

A 20 heures, elle mit la table, écouta la radio, allant de la chambre à coucher au salon... comme elle n'avait pas faim. Un fait exprès, il n'y eut ni appel, ni visite. Sauf Mamadou qui venait voir : « il dort encore ».

La nuit, elle la passa à veiller, sursautant à chaque bruit, entendu ou imaginé. Elle finit par se coucher... à côté, toute habillée.

## CHAPITRE 35

### Lundi nuit

Magatte Kane — président de l'Assemblée Nationale — était stupéfait de trouver tant de gens chez Mam Lat Soukabé. Il lança un regard méfiant sur l'assistance : Le président du Groupement des « Opérateurs Économiques » avec les membres de son bureau ; des responsables syndicaux, des Directeurs Généraux de Sociétés Industrielles, d'économie mixte ; des dirigeants des secteurs nationalisés ; des médecins, des professeurs, des députés conduits par Diouldé ; des membres du Bureau Politique ; du Comité Central ; une bonne fraction de femmes, un peu à l'écart avec le ministre de la Condition Féminine ; des ministres, des dissidents du Parti. Enfoncés dans des fauteuils, rembourés de duvet, recouverts de cuir, ces gens emplissaient le living de leurs chuchotements, en couvrant les chuintements des machines à air conditionné. La fumée du tabac, en montant, auréolait les lampes d'un voile. La lumière sculptait les faces, les joues.

Magatte Kane connaissait presque tous les visages. Dès le seuil, il vit Elimane Baba Gaye venir à sa rencontre. Il ne pouvait pas lui échapper.

— Alors, Monsieur le Président, nous sommes des

orphelins, prononça Elimane Baba Gaye en lui saisissant la main.

Magatta Kane feint un sourire. Il ne savait quelle signification donner à ces paroles.

— Je savais... Je le savais que ce minus nous lâcherait. Il nous laisse dans la gadoue... Connais-tu le Chef d'État africain qui visite le plus le Sénégal ?...

Magatta Kane regarda au loin... vers un homme qui se pétrissait le lobe de son oreille gauche... Prudent, il agrandit ses grosses prunelles d'un air de dire : je ne connais pas.

— C'est Léon Mignane ! ponctuait Elimane Baba Gaye, satisfait de son trait d'esprit.

Le président de l'Assemblée Nationale fixa cet homme qui lui était foncièrement antipathique. Elimane Baba Gaye personnifiait la démesure... le manque de tact. Ancien routier de la politique, il avait milité avec lui. Élu député dans le groupe de Léon Mignane lors des jeunes années de l'Indépendance, il fut exclu du Parti pour indiscipline, travail fractionnel (selon eux, pas moi). Tenace, persévérant, il ne cessait de fustiger « le pouvoir personnel de Léon Mignane ». Homme de foi, tribun de mosquée, il condamnait la dégradation des mœurs. Il était pour le retour aux sources.

Le ton dur, Élimane Baba Gaye ajouta :

— Un Houphouët, tu peux tout dire de sa politique libérale. Mais tu constateras la mutation ivoirienne. Et tu ne pourras jamais mettre en doute son sentiment nationaliste. Il a fait comprendre à son peuple que l'avenir du pays est entre ses mains. Un autre Chef d'État qui laissera quelque chose à son peuple : c'est Ahmed Sékou Touré. Tu pourras reprocher à ce dernier son amour tyrannique de l'Afrique.

Mais il a donné à ses concitoyens un grand sentiment de dignité, de fierté. Il leur a fait aimer la Guinée et l'Afrique en revalorisant les cultures nationales. Et nous ? Nous... que nous laisse le Vénérable ? demanda-t-il moqueur. Son Authénégraficanitus ? De la merde... Nous retiendrons de lui qu'il a été, après Faïdherbe, le meilleur produit de l'ancienne métropole, et le meilleur proconsul que Paris ait envoyé en Afrique francophone.

Cette critique acerbe avait été dite avec mépris. Ses yeux, enfouis sous des arcades sourcillières abruptes, lançaient des étincelles.

Magatte Kane, refaçonné par son rôle de président, savait refouler l'assaut de ses propres opinions.

— Tiens, j'aperçois là-bas Diouldé. Tu m'excuses... Nous reprendrons ce sujet fort intéressant.

Il s'esquiva pour aller rejoindre l'îlot que formaient les élus. En chemin, Kad l'aborda.

— Monsieur le Président.

— Ici, il n'y a pas de Président.

Le ministre de l'Enseignement supérieur, Talla, se joignit à eux et révéla :

— Le nouveau Garde des sceaux a déjà un dossier : celui de Mam Lat Soukabé... Demain, ce sera la grève générale sur l'étendue du pays.

— Pourquoi une grève ? s'enquit Kad.

— Tu le sauras demain...

Magatte Kane fouilla à nouveau les lieux. Ses gros yeux s'attardèrent sur des physionomies très animées : « Est-ce un mouvement irréductible ? » se demandait-il épouvanté. En mémoire lui revenait ce temps lointain où il participait aux réunions clandestines, aux batailles de rues, aux affichages nocturnes. Un léger pincement de cœur le taquinait.

En complet strict, Mam Lat Soukabé, détendu, faisait la navette entre les groupes. Il recevait les arrivants, les conduisait à une place ou leur en laissait le libre choix, selon leurs affinités. Il vint poser une main sur l'épaule de Magatte Kane.

— Alors, Président ! Je suis content de te voir.

— J'avais promis...

Ils décochèrent un regard panoramique en prenant la direction du jardin.

Tous se retrouvèrent au salon à l'invitation de Diouldé. Après les congratulations d'usage et les présentations des personnalités présentes, il débuta : « Ce soir notre réunion est informelle. Elle rassemble des personnes ayant le même souci... notre devenir et celui du pays. » Il enchaîna sur la précarité de la situation : « née de la volonté égoïste d'un homme très âgé et malade, qui ne pense qu'à sa gloire individuelle et éphémère ». Il brossa un tableau sombre. Audacieux (en parole) il fit la critique et l'autocritique de son groupe parlementaire qui avait voté l'article faisant du Premier ministre l'héritier direct du Chef de l'État.

Bel homme, son complet cousu main lui permettait tous les gestes et mouvements. Pour corser ses paroles et faire étalage de ses lectures, il tira d'un texte de Mao Tsé-toung une citation : « Lorsque les chefs dirigeant un peuple se trompent, ils entraînent dans leur erreur tout le peuple. » Il s'attarda sur les causes de la démission de son père. Il demanda à ceux qui étaient présents à l'Assemblée Nationale, le matin de l'anniversaire de Léon Mignane, de se souvenir du discours prononcé par son père...

A ce moment, des feuilles furent distribuées...

Magatte Kane n'en revenait pas. Il savait que le discours inaugural prononcé avait été intégralement enregistré. Il avait pris soin de le conserver dans les archives secrètes. Seul Corrêa, ministre de l'Intérieur, en avait une copie.

Kad était heureux. Il empocha quatre exemplaires. Il avait été invité à assister comme observateur à cette ultime réunion.

Différents orateurs intervinrent. Leur langage était commun, les mêmes mots clefs revenaient : Démocratie. Liberté. Respect du peuple. Indépendance économique. Ils se ralliaient tous à la rectification du fameux article, faisant d'office du Premier ministre le Chef de l'État.

Nafissatou parla d'une voix fluette. Elle fit le parallèle avec la mort du Président Boumedienne (Algérie), de Jomo Kenyatta (Kenya). Elle cita la République de Haïti, où le fils succède au père fasciste. Elle conclut : « Nous ne voulons pas d'un Sénégal gouverné de père en fils. » Une salve d'applaudissements salua la fin de son allocution.

Élimane Baba Gaye se tint debout. Il commença à réciter la Fatihah, les paupières closes. Il rappela son combat personnel contre les colons, contre Léon Mignane, son regard enflammé parcourait la salle. Il parlait avec dureté, d'une voix de roc, avec tout son corps, ses membres : « Il est temps que nous nous disions nos quatre vérités. Nous ne pouvons pas avaliser le legs de Daouda. Un État n'est pas une propriété familiale. Nous avons vu ce qui s'est passé en Iran ? Lorsqu'un peuple est décidé... rien ne peut l'arrêter. » Il finit par faire entendre que seuls les grands chefs religieux peuvent démêler l'écheveau

actuel pour éviter une guerre fratricide qui diviserait le pays. On approuvait par des acclamations.

Mam Lat Soukabé attendit que les applaudissements cessassent. En chef potentiel, il débuta par des phrases condescendantes : « Nous devons éviter le subjectivisme. Entendons-nous bien ! Daouda en tant qu'individu n'est pas mis en cause. Mais un certain article... »

Magatte Kane allongea un peu sa tête pour mieux accueillir les paroles.

« ... Si Daouda arrive au pouvoir de cette manière, nous aurons un début de dynastie... Et ceci peut faire jurisprudence. Nous verrons à la longue l'éclatement de notre unité nationale. Notre République est composée d'ethnies très différentes. »

Mam Lat Soukabé, juriste, diplomate, homme politique, expliquait les tenants et aboutissants de cet article. Le ton était celui d'un marchand de poissons inspiré. Il affichait un visage réfléchi qui ôte toute méfiance. Il proposa comme objectif : « le retour aux normes de la démocratie moderne. Le président de l'Assemblée Nationale, présent parmi nous ce soir, assurera l'intérim en attendant de nouvelles élections ».

Un débat s'engagea. Coordinateur, il dirigeait la palabre. Une obligation collective, chacun devait donner son avis. Cependant, deux personnes se turent : Kad était exclu de la discussion, Magatte Kane se garda de parler.

— Nous n'avons pas entendu le président de l'Assemblée Nationale, fit remarquer Élimane Baba Gaye.

Tous les regards se braquèrent sur lui. Il n'était pas intimidé.

— Monsieur le Président, vous avez la parole, lança Mam Lat Soukabé.

Il se tint sur ses jambes, malgré lui. Il n'était pas du même avis qu'eux. La plupart d'entre eux avait accès aux structures administratives, et pour se faire entendre... Il déclara avec autorité :

— Si le peuple veut changer de Constitution, il n'a qu'à le manifester.

— Comment ? interrompit Élimane.

— Comment ! répéta Magatte Kane... en le faisant savoir à ses élus.

— Ne nous prends pas pour des gosses ! Et nous, nous ne sommes pas du peuple ? Vos élus n'ont jamais entendu la voix du peuple ? Alors pourquoi Léon Mignane a fui ?

— Quoi ? s'écria une voix d'homme.

— Léon Mignane est introuvable. Actuellement le peuple est sans président de la République. Est-ce qu'on informe le peuple ?

Le monologue collectif brouilla toutes les interventions.

Kad tira sur la veste de Magatte Kane ? Ce dernier reprit sa place, en observant les gens. Kad alluma une cigarette en se disant : « Mam Lat est jésuite. Il a été un très bon élève de Léon Mignane. »

— Messieurs, déclara un Capitaine en guise de salutation, en faisant irruption dans la salle. Mesdames, ajouta-t-il en découvrant l'îlot de femmes.

L'atmosphère brûlante passa à la température la plus basse. Tous s'étaient levés, se pressaient les uns aux autres. Un vent de terreur soufflait sur tous les visages.

L'officier était suivi de deux autres militaires,

moins gradés. Le Capitaine à la belle prestance avança jusqu'au centre. Il déploya une feuille :

— Seules les personnes citées vont venir avec nous. Les autres pourront rentrer chez eux.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Mam Lat Soukabé.

— Oui, dites-nous ce qui se passe, renchérit Diouldé.

— Je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Et pourquoi ? Vous n'avez aucun droit de vous introduire ainsi chez autrui. C'est une violation de la propriété privée.

Le Capitaine pivota sur ses talons et ordonna au Lieutenant para : « Faites entrer ». Aussitôt, un peloton armé de fusils mitrailleurs individuels se déploya en tirailleurs dans le salon. On se retournait pour les voir prendre position, les jambes écartées, les canons pointés.

Une frayeur lugubre passa sur les visages.

— Je suis le président de l'Assemblée Nationale, vint dire Magatte Kane qui, des épaules, s'était faufilé jusqu'au Capitaine.

— Vous allez aussi venir avec nous, lui dit le Capitaine après avoir consulté sa liste.

— J'étais ici par inadvertance. Je ne savais pas ce qui se tramait.

— Traître ! Vendu ! s'écria Élimane Baba Gaye, en lui envoyant un coup à la nuque.

En moins d'un cillement, Élimane Baba Gaye se retrouva sur le tapis. Un para lui collait son fusil au ventre.

— Amenez les deux.

— Capitaine, ce n'est pas légal, s'écria Mam Lat.

— Voulez-vous vous taire, Monsieur, l'interrompt le Capitaine. Je vais faire l'appel des noms. Ceux qui

entendront leurs noms sortiront. N'abusez pas de ma patience... Monsieur Mam Lat Soukabé... ministre des Finances.

— C'est moi...

Un soldat vint se mettre à sa hauteur. Ils se dévisageaient avec animosité.

— Monsieur Talla... ministre de l'Enseignement supérieur — Madame Nafissatou... ministre de la Condition féminine...

A mesure que le gradé les nommait, ils se suivaient en direction de la sortie — entre deux haies de parachutistes. Les autres témoins, impuissants, se taisaient.

## CHAPITRE 36

Avant midi, dans le secret le plus absolu, quelques officiers s'étaient rassemblés en cachette, après le compte rendu du Général de Brigade Ousmane Mbaye, Chef de l'État-Major Général, la décision de faire intervenir une armée étrangère fut considérée comme une humiliation pour eux. Ils décidèrent de passer à l'offensive.

— Avez-vous bien réfléchi ?

— Oui, mon Général ! Sauf votre respect, vous devez prendre votre retraite... Veuillez signer votre lettre de démission des Forces Armées Nationales.

Cela dit, le Colonel Mané sortit de l'une de ses poches une feuille dactylographiée. Pris de court, le Général bafouillait...

— Vous ne savez pas ce que vous faites.

— Si mon Général ! Léon Mignane n'est ni malade, ni alité. Et nous savons ce qui se mijote... Voulez-vous signer, mon Général.

Le ton poli, calme, du Colonel Mané, persuada le Général que le mouvement était irréversible. Il s'exécuta... Deux Capitaines l'escortèrent. Deux autres grades allèrent « cueillir le ministre de Tutelle Wade ». Celui-ci confirma le départ de la demande envoyée à Paris. Les militaires l'isolèrent. Pendant ce temps, les

conseillers militaires (des expatriés) étaient rassemblés dans un réfectoire. Le Colonel Mané vint leur dire :

— Messieurs, vous allez être nos hôtes. Les officiers supérieurs ont pris le pouvoir. En vous demandant de respecter la consigne. Aucune communication avec l'extérieur n'est autorisée. Salut.

Vers quatre heures, le Commandant Baïdy, Chef de la Légion d'Intervention, se retrouva seul dans une cellule.

Les régiments en garnison aux frontières, comme ceux en stationnement dans les chefs-lieux de régions, reçurent l'ordre de fermer les frontières, de « boucler » les aérodromes petits et grands, de confisquer tout le matériel de radio amateur... ou de les bloquer jusqu'à nouvel ordre.

Les troupes sortirent des casernes avec leur armement lourd : chars d'assaut, automitrailleuses, canons tractés pour se porter aux cinq axes routiers menant au Plateau. Les soldats, transportés en G.M.C. latil, se déployèrent avec leur attirail. Des sections prirent position face aux bases françaises.

Une confusion générale régnait dans le milieu des dirigeants, ainsi que dans les Chancelleries.

L'aéroport était fermé au trafic. Les passagers en partance ou en transit eurent juste le temps de décoller avant que l'aire d'envol ou d'atterrissage des avions ne soit obstruée par des poids lourds alignés à même la piste.

La population se pressait de rentrer chez elle.

Le soir vint vite. Très vite même, sans crépuscule. L'étoffe nocturne couvrit la capitale et ses environs d'un silence mortuaire.

Le Comité d'Officiers Supérieurs — C.O.S. — avait fait parvenir aux gouvernements français, anglais, soviétique, américain, chinois, belge, allemand, ainsi qu'à ceux d'Afrique, des pays arabes, à l'O.U.A., à l'O.N.U., aux organes de presse internationaux, une dépêche libellée ainsi :

« Comité d'Officiers Supérieurs, État-Major Général des Armées Sénégalaises, honneur vous informer, opposition catégorique tout débarquement soldats étrangers sol national. Stop. C.O.S. garantit vie sauve et biens matériels étrangers installés sol national Stop. Problème interne Stop. Solution interne Stop. Signé Colonel Mané pour le C.O.S. »

Le Comité d'Officiers Supérieurs ordonna à l'ambassadeur de France, ainsi qu'au Général Bastien, Commandant le point d'appui du Cap-Vert, de consigner la troupe (française) dans son cantonnement. En post-scriptum, le C.O.S. interdisait aux avions militaires et civils de décoller...

Le Général Bastien qui attendait les renforts de France était déconcerté par l'ultimatum. Il bouillonnait de rage. On lui passa Jean de Savognard. « Qu'est-ce que cette connerie ? » demandait-il.

— Mon Général, ne faites rien ! Respectez l'ordre reçu.

— Quoi ?... Comment ?... L'opération... Ja... Ja... Zut. (Il se boulaît pour prononcer le mot *JARON* en wolof) Zut !... L'opération *MEROU* a commencé... (11).

— Mon Général...

— Pas de mon Général ! C'est vous qui allez

(11) Les opérations militaires françaises Outre-Mer portent des noms de code de poissons ou de mammifères marins tropicaux.

m'écouter... Rester assis sur mon cul... Ces bougnouls ne peuvent pas tenir 24 heures... Oui ! Oui... Je sais ce que je dis... C'est nous qui leur fournissons du matériel et des munitions... Une journée...

— Mon Général, le problème n'est pas militaire. Il est politique...

— Mon cul.

— Restez à votre place ! Pas de bavure. Vous pouvez obtenir le ministre de la Défense à Paris. C'est politique... ponctua Jean de Savognard avant de racrocher avec brutalité.

Lorsqu'il avait fait parvenir la demande d'application des accords d'assistance militaire, aussitôt l'ordre avait été donné d'apprêter les compagnies d'infanterie basées à Carcassonne, à Castres, pour qu'elles gagnassent Dakar. Huit Transalls, guidés par trois Bréguets-Atlantics, équipés pour la transmission à longue distance, assuraient le transport.

La réception de la dépêche du Comité d'Officiers Supérieurs ruina le projet. Toute l'Europe, l'Afrique, l'Asie, les deux Amériques étaient au courant du coup d'État.

Avant son exécution, le président de la République Française, son ministre de la Défense, le Chargé des Affaires Africaines et leurs experts se réunirent pour la énième fois. Pris entre deux pressions, l'une horizontale venue des « Alliés Européens », l'autre verticale, psychologique, venue d'Afrique, il décida de suspendre l'opération baptisée « Jaron » et d'observer une neutralité de surface.

La flottille aéroportée partie de son cantonnement à 18 heures G.M.T., survolait le Nord-Est du Sahara lorsqu'elle reçut l'ordre de regagner son port d'attache, soit d'aller se poser dans un pays africain ami.

Dans la nuit, les journalistes foncèrent aux nouvelles : Quai d'Orsay, Rue Monsieur, Élysée. Le porte-parole du gouvernement leur lut une déclaration :

« Nous nous abstenons de toute intervention. Nous avons reçu, comme tous les gouvernements des pays des *Neuf européens*, le même télégramme. Si on nous le demande, nous apporterons notre aide. Tel n'est pas le cas aujourd'hui. Aussi rassurant que puisse être le contenu du message reçu, nous disons aux nouveaux dirigeants de ce pays, ce Sénégal cher à nos cœurs de Français ! nous disons donc à ces nouveaux dirigeants de tout faire pour préserver, protéger la vie de nos ressortissants, venus travailler chez eux avec un esprit de sacrifice et de devoir humanitaire. Pour ce qui est de l'ex-président, Léon Mignane, — cet homme exemplaire, un des derniers humanistes de ce siècle — la France dans sa totalité est prête à l'accueillir et en serait fière. Nous savons — par voie de presse — qu'il est malade... Très malade. Nos grands médecins ainsi que nos hôpitaux se feront un devoir de le soigner chez nous. Il n'y a aucune mesure entre le philosophe, le grand homme qu'est Léon Mignane, et l'ex-empereur Bokassa ! » finit-il de dire en réponse à une question d'un journaliste.

## CHAPITRE 37

### Mardi matin

— Cheikh !... Cheikh... Réveille-toi... Cheikh...

Djia Umrel Ba le secouait avec furie. Elle l'appelait rarement par son nom. Sauf dans les moments de très grande émotion.

— Cheikh ! Réveille-toi ! Les militaires ont pris le pouvoir. Cheikh, écoute la radio, dit-elle, désespérée. En s'asseyant au bord du lit, les deux mains sur l'épaule du vieil homme.

Engourdi, les gestes incertains, l'homme faisait de gros efforts pour sortir de sa somnolence. Il se mit sur son côté. La peau de son visage était sillonnée de plissures. Il se suçotait les lèvres, sa langue pâteuse râclait sa bouche. Sa salive était fade. D'instinct, il retrouva ses lunettes sur la table de chevet.

Une voix inhabituelle déclarait :

*« ... "Face à la détérioration du climat social, à l'anarchie régnante, à la prévarication, à la corruption, aux détournements de fonds publics, au pillage systématique de l'économie nationale, le Comité d'Officiers Supérieurs, sous la direction du Colonel Mané, a été obligé de prendre la direction des affaires du pays." »*

*Vous venez d'entendre l'officier chargé de liaison avec la presse. Ce même officier a réaffirmé : "que le Comité d'Officiers Supérieurs était prêt à rendre le pouvoir aux civils. En attendant, les partis politiques sont interdits, le parlement dissout, la Constitution abrogée". Nous citons évidemment », fit remarquer le speaker.*

Un solo de xalam se fit entendre.

Le vieil homme, les membres cotonneux, en tâtonnant, se redressa avec précaution. Elle voulut l'aider. Il repoussa son bras. Une fois debout, il se constata habillé. Après un moment de réflexion, il demanda : « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » En luttant (mentalement) pour sortir des vapeurs.

— C'est toutes les fatigues accumulées... Un coup de bambou.

— Peut-être ! articula-t-il en prenant la direction de la salle d'eau. Quel jour sommes-nous ?

— Mardi.

— Mardi, répéta l'homme en se déshabillant pour prendre un bain chaud... Laisse la radio... Je te dis que j'ai trop faim.

Ils se retrouvèrent à table. Cheikh Tidiane mangea avec appétit. Mamadou joyeux comme un enfant qui voit revenir d'un long voyage un être cher, officiait avec célérité. Des morsures de remords taquinaient la vieille femme. Le moindre mouvement, un choc d'objets, le raclement de gorge de son mari, attiraient son regard. Elle fit montre de prévenance en tartinant les tranches de pain grillées, en tâtant la cafetière pour savoir si le café était encore chaud. Un silence monastique les unissait.

La radio des voisins (des Européens) diffusait la même musique qu'eux. D'ordinaire, ceux-ci n'écoutaient que la chaîne internationale qui n'émettait qu'en français. Pour aujourd'hui, les deux chaînes étaient synchronisées.

« Notre 2<sup>e</sup> communiqué.

*Le Comité d'Officiers Supérieurs porte à la connaissance des étrangers, ou expatriés, vivant parmi nous, à quelque niveau qu'ils travaillent, secteur public, parapublic ou privé, qu'ils doivent soit rester chez eux, soit se rendre à leur service consulaire. Tous les établissements scolaires sont fermés jusqu'à nouvel ordre. Le transport en commun est interdit sur l'étendue du territoire national. Les transporteurs, les directeurs de sociétés, les chefs d'entreprises, seront informés de la reprise des activités. Fin du communiqué n° 2. »*

Un disque de musique nationale.

— Ils ont donc arrêté Léon, dit-elle.

— Il n'est pas nécessaire de l'arrêter pour commettre leur forfaiture, opina-t-il d'un air désabusé, une dépression frontale sur son arcade sourcilière. Le regard chargé de sommeil s'attarda sur le zénith. Est-ce dû à la forte dose du calmant ? Ou la brutale surprise ? « J'ai trop dormi... Trop même » redit-il avec obsession.

Djia Umrel Ba baissa ses cils. L'œil dubitatif de l'homme traîna sur le visage de la femme. Cheikh Tidiane lisait la culpabilité au fil ténu de son regard de sa femme. « Elle m'a drogué » se dit-il.

Le mutisme imposé par le mari élargissait le fossé. Pour combler ce silence dénonciateur qui la mettait mal à l'aise, elle dévidait ses interrogations sur le coup de force des militaires. Cheikh Tidiane, impassible

ble pour être (ou faire) poli, agrémentait ce monologue de « hum ! hum ! hum ! ».

— Madâm...

— Mamadou.

Lorsque Mamadou avait ce visage terrifié, les prunelles fixes, il avait à s'entretenir en aparté. Djia Umrel le suivit sur la véranda. « Il y a un soldat qui demande à voir *Joom Gallé* » confia le domestique sous le sceau du secret.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il veut voir *Joom Gallé*, dit-il.

Ils y allèrent.

— Oui, Monsieur ! renseignait-elle. Elle lut sur le macaron épinglé à la poche de l'intrus : « Lieutenant Ba ». Il est de la même famille que moi.

— J'ai une lettre pour Monsieur Cheikh Tidiane Sall, de la part du Colonel Mané.

— Le Chef du Comité d'Officiers Supérieurs.

— Oui, Madame.

Elle lui tendit la main.

— Je dois la remettre en mains propres, madame.

Djia Umrel le jaugea de haut en bas avec appréhension.

— Vous êtes seul ?

— Oui, madame.

— Suivez-moi.

Elle le précédait.

— *Joom Gallé*, il y a un officier qui veut te voir.

Avec lenteur, il leva son visage sur le militaire. Le Lieutenant claqua des talons avant de lui tendre le pli.

Cheikh Tidiane essuya le couteau, avant de décaucher la lettre. Il lut et accorda son attention au message.

— Dois-je venir avec vous ?

— Je suis à votre disposition.

— Je me vêts.

Il gagna la chambre à coucher.

— Vous prendrez bien un café, Lieutenant Ba. Je suis aussi une Ba.

— Nous sommes, madame, de la même famille. Je prendrai volontiers le café.

— Mamadou, refait du café pour le Lieutenant. Asseyez-vous Ba. Je vais aider *Joom Gallé*.

Mamadou, optimiste, marmonnait : « Ce Ba n'est pas un oiseau de mauvais augure. »

— Que veut le Colonel Mané ? interrogea Djia Umrel lorsqu'elle eut rejoint son mari.

— Lis la lettre, s'il te plaît.

Assise sur le lit, son visage se froissait à mesure qu'elle parcourait le message.

## Chapitre 38

La démographie, selon qui en parle, est une plaie, une digue, ou une eau de jouvence pour les États africains. Les économistes plaident pour la limitation des naissances, ou le planning familial. Pour ces statisticiens, le nombre grandissant des enfants est un frein au développement harmonieux du pays. Les groupes d'opposition trouvent dans cette natalité galopante une bonne monture qu'ils chevauchent, en traitant les dirigeants au pouvoir de carents. Les tenants des rênes du pays, désorientés par le nombre de bouches à nourrir, condamnés à mentir, soulignent leurs efforts dans le domaine de la construction de logements à prix modérés (qui sont, disait ma tante, des cages à bonnes pondeuses), des écoles, des maternités, des ateliers. Chaque année, on parle de réadaptation du plan.

Démographie, étalon or de la politique.

Pour les jeunes gens, le résultat de leur conduite depuis dimanche se faisait sentir aujourd'hui mardi. L'annonce du renversement de Léon Mignane avait été applaudi par eux. Dès l'aube, telles des fourmis sortant de leur fourmilière en longues files processionnaires, ils défilaient dans les rues. Ils encourageaient les militaires : « Pas d'armée étrangère ! Pas de Kolwezi !

Pas de Bangui ! Ni de Tchad ! Ni de Ndjaména. »  
Les slogans fusaient dans une ambiance juvénile.

Deux couples à pied. La rouquine poussait un landau. Elle s'était habillée hâtivement sans avoir enlevé ses bigoudis. Son mari, barbu, portait un enfant de 2 ans au bras. L'autre couple, plus jeunet, se prenait les bras. Ils logeaient sur le même palier. A chaque rencontre avec un Africain — civil ou militaire — ils se tenaient sur le qui-vive.

A l'esplanade de Sandaga, à l'avenue du Président-Lamine-Gueye, deux adolescents décrochaient la plaque portant « avenue Georges-Pompidou ». Le stick des paras (sénégalais) au centre de la place ne se préoccupait pas d'eux.

L'un, grand, son jean serré aux fesses, une chemise dans la même toile, fixait les *tubabs*, d'un air effronté. Il fit signe à son copain, portant un tee-shirt avec l'effigie de Bob Marley en couleur. Ce dernier tenait la plaque enlevée.

— Vous vous rendez au Consulat ? Nous allons vous aider, proposa le déluré avec assurance.

La rouquine s'agrippa solidement au landau, en décochant un regard alarmé à son mari. Celui-ci fit remonter d'un cran l'enfant qui commençait à geindre. Une froide transpiration l'inondait. Le jeune couple resserra son étreinte.

Inspiré, le flandrin au jean délavé, le sourire narquois, la démarche dodelinante, sortit un mouchoir gris sale, s'en entortilla l'index, le leva pour prendre la tête du cortège. Il avait vu cela au cinéma. Le second, avec sa tête de Bob Marley, le rejoignit...

Était-ce un emblème de paix ? De solidarité

humaine ? Ou était-ce l'expression de la vanité victorieuse ? D'un sentiment diffus ? Malgré eux, les quatre Blancs dociles suivaient. Ils descendirent au milieu de l'avenue, vide, sans circulation d'automobiles. Parfois, le guide se retournait pour voir sa troupe. Le Baobab (l'immeuble de la B.C.E.A.O.) bouchait l'horizon. On les observait avec leur fanion insolite. Ils traversèrent en diagonale la Place de l'Indépendance. Après les bureaux d'Air Afrique, à même le trottoir de l'école mixte, d'autres jeunes gens les ovationnaient. Nos deux bons samaritains bombèrent leurs étroites poitrines sous la houle des acclamations.

Après les Nouvelles Éditions Africaines, la rue était barrée par des chicanes. Un commando de l'armée française protégeait l'Ambassade ainsi que le Consulat. Derrière cette frontière, montaient des voix.

Le porte-étendard s'avança jusqu'à dix mètres du para en armes. Un légionnaire. Ils se dévisagèrent. Son compagnon, les mains aux hanches, se tenait à ses côtés. À la vue des Blancs, un gradé ouvrit la chicane pour les laisser entrer. « Bon voyage » leur souhaita le mince. Un sourire plein de sous-entendus dérangerait son visage lisse. « Boy nao nu go. » Cela dit, ils retournèrent pour remonter la douce pente.

## CHAPITRE 39

Emmené en cellule, Daouda avait tout simplement dormi, délivré qu'il était de ses fantasmes. Ni les senteurs nauséabondes, ni le froid des épais murs, ne l'avaient gêné. Il s'était allongé...

Hier nuit, lorsqu'un Capitaine avec son peloton était venu lui notifier son arrestation, il était avec Guylène dans le salon. Elle avait poussé un cri strident... ou plutôt le cri s'était échappé de ses entrailles avant qu'elle ne portât ses mains à la bouche. Le reste s'étranglait en elle. Son expression avait la gravité du désespoir. Daouda lui prit les mains en se mirant dans son regard plein d'effroi. Ils se parlèrent les yeux dans les yeux.

— Prends soin de toi... et des enfants.

Elle acquiesçait sans pouvoir freiner le torrent de larmes qui débordait sur ses joues. Elle reniflait.

— Tu vas m'écouter Guylène ! Tu connais Victorine... ma Secrétaire... Enfin !... Va la trouver. Elle te sera très utile... Ne dis rien.

Elle saisit les épaules de Daouda, se serra fortement à lui. Ils restèrent un temps ainsi.

— Monsieur, nous devons partir, grogna l'officier.

Daouda se retourna vers lui et crut bon de ne pas engager un dialogue. Avec douceur, il dénoua les bras

de Guylène. Derrière lui, il entendait les pleurs de sa femme.

Ce matin il avait eu droit à son jus aigre. Plutôt un bouillon de chaussettes. Il s'en gargarisa. On le conduisit aux toilettes avant de le présenter au Colonel Mané. Dans un coin du bureau, un soldat-secrétaire était assis. Le Lieutenant-Colonel Gor Dia occupait une chaise à distance ; derrière lui besognaient les hommes chargés des transmissions. Au centre de la pièce, Léon Mignane et Soutapha. Ils étaient silencieux.

A la vue du Vénérable, Daouda eut une crampe à l'estomac. Léon Mignane avait vieilli. Sans son massage quotidien, sa peau s'était distendue, relâchée. Les sillons autour de sa bouche accroissaient la chute de sa lèvre inférieure. Son costume trois pièces frippé, sans leurs plis de distinction, les bas de son pantalon tirebouchonnaient.

— David-Daouda, lança-t-il d'une voix fêlée. David... que se passe-t-il ? Je suis le Chef de l'État, Commandant en Chef de toutes les Forces Armées, Secrétaire Général du Parti...

Daouda, en proie à la compassion, regarda en direction des gradés. Réexaminant le Vénérable, sa pitié eut le dessus sur sa révolte contre les militaires.

— ... Je suis encore président de la République de ce pays, proclamait-il en se tapant la poitrine.

Il s'était planté devant Daouda qui le dominait de sa haute taille. Les yeux veinés de fibres rousses étaient vides. Des cernes noir charbon tachaient ses paupières. Les cheveux se décoloraient à la racine et prenaient une teinte de rouille. Il se hissa sur la pointe de ses chaussures en chevreau, mal cirées, poursuivant son monologue :

— ... Ils veulent que je signe ma démission. Moi ?... donner ma démission... Il n'en est pas question Colonel Mané. Qui vous a fait Colonel ? C'est moi... Moi... Votre pronunciamiento sera sans suite. Je ne suis pas comme certains Chefs d'États africains. Le peuple, les notables vont manifester en ma faveur... En Europe, je suis connu... Colonel Mané, vous payerez cher, très cher, votre sédition. David, où est Wade ?

— Il est arrêté.

— Corréa ?

— Aussi.

— Moi on me tue, mais on ne me déshonore pas, exclama le vieil homme, en déboutonnant sa veste, pour exhiber sa poitrine.

Incrédules, tous se dévisagèrent.

— Votre appel à une armée étrangère est tombé à l'eau. Voulez-vous signer votre démission ? Répéta le Colonel Mané en désignant la feuille posée sur la table.

— Armée étrangère... Qui, moi ? Interrogea-t-il. Ses yeux errèrent de l'un à l'autre pour finalement s'arrêter sur Daouda.

Léon Mignane s'octroya un bref temps de réflexion en reculant.

— Quoi, moi ?... Avoir fait appel à une armée étrangère ? J'étais malade... mon médecin... Le Professeur Fall vous le dira. Le Général Ousmane Mbaye peut aussi en témoigner... Corréa... Ce petit Soutapha aussi... Non !... Non... Ce n'est pas moi. David ! David, qu'est-ce que tu as fait. Ainsi, c'est toi... Toi tout seul avec ton ambition...

L'index pointé vers Daouda, il se disculpait. Son visage ridé s'animait. Il esquissa un sourire séducteur,

lança une œillade vers les militaires avant de poursuivre sa plaidoirie.

— ... Je comprends... Je comprends, maintenant. Oui, je comprends, ressassait-il, la lippe au menton.

— Mais...

— Pas de « mais » David ! C'est tout, martelait-il emporté. En père, menaçant, il fit une leçon à son pupille : « ce n'est pas ça, que je t'ai enseigné. Tu manques d'éducation. C'est tout ».

D'un bloc, Léon Mignane fit face aux officiers.

— Colonel Mané, maintenant vous savez qui est responsable. C'est lui...

Sans se détourner il désignait Daouda de la main.

— ... Lui seul est fautif. Il a trahi ma confiance. C'est lui qu'il faut punir. Il n'a jamais été un élu pour représenter le peuple.

Daouda réprimait l'afflux de paroles qui se bousculaient dans sa gorge. Il écoutait les imputations du Vénérable avec étonnement. Il était scandalisé. Sa déception lui donna l'envie de lui vomir toute sa soumission depuis des décennies.

— ... Vous et moi allons constituer la IV<sup>e</sup> République, poursuivait Léon Mignane donnant le dos à Daouda. Vous comprenez, avec mon nom, mon crédit en Europe, associés à votre méthode de discipline, de fermeté, le Sénégal de l'an 2020 sera une terre radieuse. Ne vous laissez pas embobiner par les communistes. Nous devons penser à notre avenir par nous mêmes. David est le responsable. Je le connais... un jeune très ambitieux.

— Ce n'est pas vrai, intervint Daouda en refoulant sa nausée.

— David... David ! C'est tout.

— Non ! ce n'est pas tout, se rebiffait Daouda

véhément. Grâce à sa haute stature, il toisait le Véné-  
rable. Il osait le fixer dans le blanc des yeux. « Ce  
n'est pas tout. Vous êtes l'unique responsable. Vous  
avez monté ce scénario diabolique. Vous avez fui dans  
la nuit de jeudi à vendredi. Où étiez-vous ? Qui a tué  
votre chauffeur, le vieux Siin ? »

— Siin ! Siin, prononça Léon Mignane comme s'il  
venait d'avoir un vide dans la mémoire.

— Oui... Votre chauffeur privé ? Il a été assassiné  
par qui ? Colonel Mané, cet homme a abusé de notre  
confiance à tous. Tout était fait, prévu pour sa gloire  
personnelle. C'est un vieux toqué qui a tout mani-  
gancé. J'ai été son Premier ministre, cela est vrai.  
Mais, c'était lui, lui seul qui décidait des orientations.  
Il avait la haute main sur tout.

— David... Tu n'es pas normal. Tu étais le Chef  
du gouvernement. Qu'est-ce que tu racontes... Un  
peu de tenue... De la dignité ! Cesse de fabuler, apos-  
trophisa Léon Mignane, dégageant une énergie indomp-  
table. La fatigue avait disparu de son visage. Il avait  
retrouvé son allant d'antan, et agressif il lui asséna :  
« David de la dignité ! Sois un noble de cœur au  
moins pour une fois dans ta vie. »

La phrase transperça son cœur. Des éclairs fugaces  
semblaient luire au ras de ses cils. Son visage de pou-  
pée de terre se rembrunit.

Léon Mignane, tel un boxeur, découvrant la faille  
de son adversaire, chargea en redoublant de propos  
amers.

— ... David, ne te dérobes pas à tes responsabilités.  
Sois un *Guélewar*.

— A défaut d'être un pédé.

— David, mesure tes paroles. N'oublie pas qui tu  
es...

— Que veux-tu dire ? s'enquit Daouda au paroxysme de sa fureur.

— Tu sais ce que je veux dire, répondit Léon Mignane en haussant ses épaules en signe de dérision.

Je ne sais plus ce qui a le plus vexé Daouda. L'allusion ou la raillerie.

Toujours est-il qu'il fit deux enjambées pour saisir le revers de la veste du Vénéral. A l'extrémité de son long bras, soulevé, Léon Mignane s'ébattait en parlant. « Voyons ! voyons, David... Qu'est-ce que tu fais ? » Soutapha, les crocs menaçants, bondit sur Daouda. Daouda envoya son poing fermé à la figure de l'assaillant. Soutapha porta ses paumes à son nez ensanglanté.

— David... lâche-moi ! Cela va te coûter cher. Tu sais qui tu es...

Le poing, comme un pilon, martela à nouveau la physionomie du Vénéral qui hurlait : « Ne me frappe pas ». Dès l'assaut de Daouda, comme tous les porteurs de lunettes, Léon Mignane avait ôté les siennes.

Le Colonel Mané, ainsi que les autres, froids, raides dans leur uniforme de combattants, écoutaient les justifications.

— Dis qui je suis ? Dis-le, pédé, cocu.

Insatisfait de sa vengeance, Daouda le souffletait avec des allées et retours de la main. Il réitérait sa question. « Dis qui je suis ?... Dis ?... » Les joues de l'homme portaient les traces des doigts. Des filets de sang dégoulaient de ses narines, de la bouche, pour chuter sur sa cravate, sa chemise et tacher les carreaux. Sa lèvre fendue saignait.

Le Colonel Mané vint défaire la main de Daouda.

— Capitaine, faites venir le toubib.

Daouda respirait fort, libéré du poids de son inhibition paternelle. Il s'était exorcisé. Homme de bureau, il rajusta sa cravate et ses manches.

— Colonel... C'est pour vous.

Mané prit l'appareil : « Ici... P.C. n° 1 Colonel Mané. Je te reçois Gomis. Bon... ! Très bien !... Chacun doit faire ses déclarations : avoir bancaire. Ici... Ou en Europe. Biens immobiliers aussi... Oui. Et pour toute leur famille. »

Le docteur arriva. Il assit Léon Mignane et entreprit de nettoyer le blessé. Soutapha l'assistait.

— Monsieur Daouda... voulez-vous répondre a nos questions ?

Daouda s'approcha de la table. Le sergent lui désigna la chaise et commença.

— Avez-vous un compte bancaire ?

— Oui. Ici et ailleurs.

— Notez ici les numéros et leurs adresses.

Daouda inscrivit.

— Merci. De combien de maisons, d'immeubles, disposez-vous.

— Aucun.

— Vous n'êtes pas propriétaire d'une maison dans le pays, ou d'un appartement ? Et à l'étranger ? reprécisa le militaire en l'observant.

— J'ai acheté un pavillon en France.

— Comptant ou à crédit ?

— A crédit.

— Avec vos économies ?

— L'État m'a avalisé.

— Voulez-vous compléter ce chapitre en inscrivant le montant de la dette, et son mode de remboursement... L'adresse aussi de ce pavillon en France.

Daouda s'exécuta.

— Merci. Dans votre famille, quelqu'un a-t-il bénéficié d'un crédit de l'État ou d'une banque étatique ?

— Ma femme.

— De combien ?

— A peu près cent millions.

— C.F.A. ?

— C.F.A.

— Cette somme a servi à quoi ?

— A construire une maison.

— Vous habitez cette maison avec votre famille ?

Le silence de Daouda obligea le sous-officier à lever ses yeux sur lui, le bic en l'air.

— J'étais logé au « Petit Palais », répondit Daouda en se dominant.

— Ainsi que votre famille ?

— Oui.

— Cette maison construite par votre femme servait à quoi ?

— On l'avait louée.

— Qui était votre locataire ? Son nom ?

— Une Ambassade.

— Inscrivez le nom... Merci. Comment le paiement se faisait ?

— L'Ambassade versait le montant du loyer à la banque.

— Sur le compte de qui ?

— De ma femme.

— Bien ! Avez-vous des vergers ? Champs ?

— Vergers.

— Legs ?

— Achetés.

— Avant d'assumer vos fonctions de P.M. ?

— Pendant.

— Possédez-vous des actes notariés pour ces acquisitions.

— Des titres fonciers.

— Avez-vous facilité des prêts à des amis, cousins, frères, neveux, etc., etc., pendant l'exercice de vos fonctions de Chef de gouvernement ?

— Oui.

— Voulez-vous écrire les noms, adresses, le maximum qu'il vous a été possible de faire ?

Le scribe poussa le registre avec carbones.

Le buste raide, Daouda, sans rature, alignait des noms sans esprit de délation. Le sergent était béat d'admiration. La souplesse et l'harmonie de l'écriture le fascinaient.

— Je ne pense pas avoir tout inscrit par omission, dit Daouda en repoussant le registre.

Le Colonel Mané vint ; des deux mains, il s'appuya sur le bord de la table pour regarder la liste.

— Toutes ces personnes bénéficiaient des largesses des caisses de l'État ? demanda-t-il, le profil tourné aux trois-quarts vers Daouda.

— Oui. Il faut savoir obéir.

— Aucune importance.

— Est-ce que je peux vous demander une faveur ?

— Dites toujours, répondit le Colonel Mané qui s'était cette fois entièrement tourné vers lui.

— Je veux téléphoner à ma femme. Elle est chez une amie.

Le Colonel retraversa l'espace pour consulter des feuillets, et interrogea :

— Quel est le nom de cette amie ?

— Victorine.

— Juste. Elle était votre secrétaire. Votre femme y

est. Sergent-chef...faites ce numéro... Vous pouvez aller...

Daouda se leva. Il alla prendre le combiné.

— Allo !... Victorine... C'est moi le P.M. dit-il... Ne pleure pas. Et ton parfum... il a toujours été de qualité. Passe-moi Guylène... Oui ! C'est moi, Non... Je me porte bien. Si je te téléphone, c'est qu'il n'y a rien de grave. Je voulais avoir de vos nouvelles. Je vais te laisser... Bonne journée chérie.

Le Colonel Mané s'approcha de Léon Mignane. Deux boules de coton bouchaient ses narines, sa face était peinte de mercurochrome, sa lèvre enflée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai pas de maison, ni ici, ni en France.

— C'est ce qui est une honte. Vous n'avez rien... même dans le pays de vos parents.

Cette leçon du Colonel piqua le Vénérable.

— J'ai servi loyalement, honnêtement mon pays.

— Tu es l'être le plus infect qui soit. Tu ne mérites pas la confiance d'un chien, l'interrompt Daouda colérique.

— Moi, j'ai servi l'État. Je ne me suis pas servi de l'État...

— Et ton domaine en France... Les prête-noms existent...

Le Colonel Mané arrêta le bras de Daouda.

— Capitaine, emmenez Daouda.

Le gradé derrière lui, Daouda sortit.

— Vous allez me signer votre démission, déclara le Colonel Mané en prenant brutalement la nuque du Vénérable. Léon Mignane se tordait, penché de côté, fléchi sur ses genoux en grimaçant. Les bouts de coton jumeaux tombèrent.

— Doucement mon Colonel, dit Gor Dia en s'approchant.

Léon Mignane se tâta le cou. De force, le Colonel Mané plaça le bic entre ses doigts. Léon Mignane parapha le bas de la page, où, de sa propre volonté, il mettait fin à son mandat de Premier Magistrat du pays.

Le Lieutenant Ba fit irruption.

— Mon Colonel, le doyen Cheikh Tidiane attend.

— Est-ce que je peux voir Cheikh, sollicita Léon Mignane.

La radio portative émettait son indicatif.

— C'est pour vous mon Colonel.

Mané prit l'écouteur.

— P.C. n° 1. Je vous reçois mon Commandant... Blancs ou Noirs, c'est kif-kif s'ils ont la nationalité française. Les passeurs de billets de banque... Il faut les envoyer à la Maison des Cercueils. Ce sont des fraudeurs.

Cette fois-ci, le téléphone sonna : « Oui... C'est l'État Major Général. Le C.O.S. Ambassade de France... Pour l'Ambassadeur. Ne quittez pas monsieur... Je vais voir si le Colonel Mané est libre.

Le réceptionniste boucha l'écouteur.

— Mon Colonel... l'Ambassadeur de France sollicite une audience.

Mané montra deux doigts en fourche.

— Allo ! Monsieur... Le Colonel Mané est occupé. Je vais vous rappeler dans deux heures. Moi-même. Vous rappeler pour vous fixer rendez-vous... Mettons dans deux heures. Il est... 9 heures... A onze.. Ok. Merci.

Soutapha ramassa les boules de coton pour les réintroduire dans le nez du Vénéral.

L'agent de transmission passa de l'aéroport au Ministère de l'Intérieur. « P.C. 1 à P.C. 3... Vous allez recevoir des passeurs de billets... de l'argent... Deux Sénégalais et deux Libano-Syriens avec des passeports français. Il faudra les asticoter pour avoir des renseignements... *Caaf-da Xëm.* »

— Mon Colonel, le doyen Cheikh Tidiane est là.

— Oui. Capitaine, gardez ces deux hommes dans la même cellule.

— Je...

Le reste de la sollicitation se noya dans sa bouche. Un rictus de douleur aiguë tordait sa lèvre. Soutapha le soutenait... pour s'éloigner.

## CHAPITRE 40

Le Procureur Ndaw accourut dès la demande de la vieille femme. « Un Lieutenant est venu le chercher, muni d'une lettre du Colonel Mané » expliqua Djia Umrel à l'homme. Elle avait des arrière-pensées. Elle n'accordait aucune confiance au ton poli de l'officier.

— Nous allons voir ça, dit Ndaw avec assurance.

Ndaw, par ouï-dire, était au courant des arrestations qu'opérait la junte militaire au sein de la couche dirigeante. Comme nombre de ses pairs le pensaient, ces mesures étaient arbitraires. Afin de calmer les inquiétudes de la femme, il utilisa le téléphone pour avertir des amis et susciter un élan de solidarité. Toutes les réponses étaient identiques. On se terrait pour se faire oublier... On évitait toute situation compromettante... pour avoir des lendemains calmes. « Après tout, le doyen était du régime. Il a quitté la barque, comme un vieux rat avant le naufrage. » D'autres se calfeutraient et répliquaient : « Je connais les militaires. Des fous ! Aucune notion, même primaire, de la démocratie. Marche ou crève ! Et puis, lorsque le doyen jouissait du régime, nous nous étions d'illustres anonymes. »

Ndaw décida d'aller aux nouvelles.

Devant l'entrée de l'État-Major général, une foule

de personnes, jeunes, âgées, hommes et femmes, brandissaient des pancartes de soutien avec des slogans élogieux. Les flashes des photographes jaillissaient. Des journalistes allaient de groupe en groupe, scrutant chaque automobile qui sortait ou entraît. Des informations incertaines circulaient. « Léon Mignane est mort. » « Il a été tué par un officier. » Quelques-uns s'agglutinaient autour d'un transistor.

— « ... Une force d'intervention a été dépêchée la nuit dernière à Dakar. Cette armada aérienne a été détournée en plein ciel vers une autre destination. On a appris ce matin l'arrivée des contingents de paras en République Centrafricaine, au Gabon et en Côte-d'Ivoire.

« Le porte-parole du Gouvernement (français) n'a ni affirmé, ni démenti ces allégations. »

« Par contre, il a déclaré : nous avons des accords d'assistance mutuelle avec certains pays africains. Lorsqu'on nous demande l'application de ces accords... »

— Écoutez, voyons, invita quelqu'un.

— Silence, ordonna un autre.

— Frère, augmentez le volume...

Autour de la boîte à paroles se pressaient les auditeurs.

« Le Professeur Porgurol qui a été pendant une décade conseiller de Léon Mignane nous parle de l'homme. Professeur, vous connaissez bien Léon Mignane.

— Oui. En effet. J'ai eu l'honneur de côtoyer cet homme illustre.

— *Professeur quel homme était-il ?*

— *On peut dire sans se tromper que Léon Mignane est un ami sincère de l'Occident. Un sage africain. Il a été loin... très loin... de certains monarques, empereurs, Chefs d'États pour qui gouverner est synonyme d'enrichissement à outrance. Erudit, de culture tant européenne qu'africaine, il était, selon ses adversaires, un Blanc d'honneur... »*

— Il n'est pas nécessaire d'avoir un ennemi, lorsqu'un ami peut oser déclarer ceci, commenta quelqu'un.

Le Procureur Ndaw s'éloigna avec la foule de gens, en fouillant du regard la cour de la caserne...

L'atroupement se dispersa devant l'État-Major général. Un troupeau de six moutons divaguait d'un trottoir à un autre. Parfois, un homme bourrait de coups de pied une auto stationnée ; d'autres fois, c'était une poubelle, qu'on renversait, qu'on traînait au loin avant de l'abandonner. Le plus « spirituel » se plaçait devant les feux de signalisations, et comptabilisait les secondes écoulées entre chaque feu.

Le reste de la troupe — trois jeunes filles et deux garçons —, en rang, barrait la rue. Les poings fermés, levés en signe d'encouragement, ou de ralliement, ils criaient en chœur « Vive le Général Mané ». Les paras en patrouille leur faisaient aussi des signes.

Ils enfilèrent le boulevard de la République. Devant eux, un bloc crémeux : le Palais Présidentiel. Ils entonnèrent alors un refrain à la mode, en martelant leurs pas, au rythme des paroles. Une des adolescentes, en blue jean, rapiécé aux genoux, la chevelure coiffée en rasta, agrémentée de perles, improvisa une danse...

Le secteur avait l'aspect d'une cité désertée par ses habitants.

— Vous ne pouvez pas rentrer, jeunes, leur dit le sergent para.

— Pourquoi ? questionna celui qui semblait avoir le plus d'influence.

— Consigne.

— Consigne ! répéta le garnement en se retournant vers les autres, et il ajouta : OK *gran-bi...* OK...

Ils piétinèrent devant la grille avant de s'en éloigner en colonne par deux. L'un passa de l'autre côté de la rue, pendant que le reste rasait le mur en pierres de taille rouges en direction de la place de l'Indépendance.

Une jeep avec des soldats passa.

— Hé, *boys*, s'écriait celui de l'autre côté du trottoir.

Il les hélait de la main.

— Visez... celui... là.

Leurs doigts se refermèrent sur les barreaux en fer de la clôture de la « Maison Militaire ». Des paires d'yeux se braquèrent sur le monument de Faidherbe, regardant en direction du Palais.

— Qu'est-ce qu'il a ton truc, Diouf ? interrogeait une fille dont une raie médiane divisait en deux ses cheveux nattés. Sa chemise d'homme lui arrivait aux genoux.

— Quoi?... Vous ne comprenez pas ? demanda Diouf d'un ton impérieux.

Un des garçons, aux yeux en amande, se faufila entre Diouf et la fille. Son front pointu s'incrusta entre les deux tiges de métal.

— Il faut le faire tomber, décréta Diouf, et il lut pour tous : « Faidherbe 1818-1889. »

— Des cordes, suggéra celui coiffé d'un bonnet en laine à la Cabral, et dont le cou était surchargé de colliers.

— Où trouver des cordes ?

Question épineuse d'une fille.

— Il y a un chantier près d'ici. Qui vient avec moi ?

— Si on avait un pain de plastique, opina celle aux tresses en deux parties, la moue sérieuse. Une déflagration pulvérisait Faidherbe — mais en imagination.

— Je viens avec toi, proposa avec hardiesse le garçon au front en pointe.

— Nous nous divisons. Deux par deux.

— Chacun rapportera ce qu'il aura trouvé, ordonna Diouf en prenant d'office le poignet de la plastiqueuse.

Ils se dispersèrent...

## CHAPITRE 41

Dès le troisième coup d'État survenu en Afrique, Cheikh Tidiane dénonça cette pratique en privé avec Léon Mignane : « Aucun responsable ne peut rester indifférent à ces interruptions volontaires du jeu démocratique. Nous connaissons les manipulateurs de putschistes. Ces gens agissent pour des intérêts non-africains. Ils ne font pas cela pour de l'argent. »

— Cheikh. Je suis contre ce jeu. Mais il ne faut pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'un État souverain, avait rétorqué Léon Mignane, qui jubilait à chaque fois qu'un président qui ne partageait pas sa philosophie du pouvoir était renversé. S'adressant à son compagnon, il lui dit tout d'une traite : « Cheikh, tu ne vas pas me dire que les mercenaires ont un idéal... là, je ne te crois pas. »

— Quoi ?... Ne sois pas naïf, Léon. La conduite des mercenaires est actuellement fondée sur une prétendue supériorité de la culture. Ils agissent au nom de leur civilisation... Relis... ou lis, les articles de presse, ou interviews qui leur sont consacrés. Ceux de l'Hexagone voient en eux les continuateurs de la grande épopée des bâtisseurs d'empires. Nostalgiques de leur rayonnement passé, les soldats perdus demeurent un pâle rayon de la puissance d'alors... Ils assu-

rent la pérennité d'une civilisation moribonde qui se veut encore conquérante.

— Cheikh, où as-tu été chercher tout cela. Ces soldats œuvrent pour l'argent, ils n'ont rien à voir avec l'Europe.

— Alors, ils combattent pour qui ?... On combat et combattrà toujours pour un idéal ?

Léon Mignane se garda de répondre, et Cheikh Tidiane, lui, s'offusquait à chaque coup d'État.

Le doyen Cheikh Tidiane, assis face au Colonel Mané, les traits tirés, était muet. Une sévérité de personne âgée comprimait sa physionomie. Son regard circulait d'un militaire à l'autre. L'Armée l'effrayait. Une force puissante, sans esprit de discernement. Un éléphant écrasant un agneau.

— Nous avons besoin de vous, lui redit le Colonel Mané d'un ton poli qui contrastait avec sa pose de baroudeur. Toute l'équipe gouvernementale est entre nos mains. C'est le cas de votre... ami, Léon Mignane... que nous voulons résoudre.

— Que comptez-vous faire de lui ?

— A votre avis, qu'est-ce que nous devons faire de lui ?

L'interrogation, en réponse à sa question, secoua la poitrine du vieil homme. Le rire moqueur, de suffisance, cachait mal son chagrin d'apprendre l'arrestation de son compagnon d'âge.

— Vous ne savez que faire de lui, répondit-il avec amertume.

Le Colonel Mané alluma une cigarette pour se donner une contenance. Il attendait... sa réponse. La détention de Léon Mignane avait soulevé un débat

houleux au sein du C.O.S. Les uns étaient pour un jugement rapide, les autres étaient contre. Un compromis avait été adopté.

— Le garder, comme ses ministres en prison, sans jugement... en espérant que la maladie doucement nous en débarrassera ?

Le cynisme du Colonel accablait le doyen.

— ... Justement, nous voulons éviter tout cela, termina l'officier.

— Alors libérez-le, articula lentement le vieil homme, sans élever la voix.

— Alors pourquoi aurons-nous fait le coup ?

— Justement Colonel, il me plairait de le savoir.

— Vous avez lu les tracts, Doyen ?

— Oui... Peut-être pas tout...

— Et votre allocution prononcée... pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de Léon Mignane ? Peut-être que vous ne reconnaissez plus la paternité de ses paroles ?

— Je ne me dédis pas.

— Rien que votre discours justifierait la situation actuelle.

— Dans la distribution des titres et des fonds, les gradés n'ont pas été oubliés que je sache.

— Pour moult officiers cela est vrai ! Heureusement que ce n'est pas le cas de tous dans l'Armée. A qui profitait cette largesse devenue institution ? Aux hauts placés dans la hiérarchie sociale. Notre souhait est de voir Léon Mignane quitter le pays. Il est votre ami, vous pouvez le convaincre. Vous devez prendre langue avec l'ambassadeur de France.

— Pourquoi moi ?

— Nous pouvons le contraindre. L'embarquer de force...

— N'importe quel notable peut se charger de cette

corvée, comme vous dites dans votre jargon, réfuta Cheikh Tidiane, tout en cherchant une lueur de sincérité dans les yeux du Colonel.

Je ne le crois pas... Chez nous, dans l'Armée, les gradés font les corvées de cuisine, la troupe, les toilettes (par politesse, Mané avait évité de prononcer : les chiottes).

Cheikh Tidiane avait été unanimement choisi par le C.O.S. Les officiers avaient une haute opinion du doyen. Si sa modération en public lui conférait une couverture duveteuse, en privé il osait croiser le fer avec n'importe qui.

— Vous devez savoir, Colonel, que je me suis retiré de la politique. Je n'ai en plus aucune autorité pour être médiateur.

— Doyen, l'interrompit le chef du C.O.S., sentant que la réserve du vieil homme s'effiloçait. Il écrasa son mégot sur le dallage. Doyen... si nous maintenons Léon Mignane, nous serons obligés de le juger... de le condamner. Il va de soi que tous ses collaborateurs seront aussi traduits devant un tribunal, et condamnés.

— Colonel, vous êtes mal placé pour rendre justice après ce qui vient de se passer.

— Aujourd'hui et demain... peut-être. Dans quelques semaines, quelques mois, notre pouvoir sera légalisé par l'opinion publique et la morale internationale. Une armée qui s'empare des rênes des affaires publiques, choque... Pour combien de temps?... Et nous, que savez-vous de nous ? Nous sommes conscients de notre rôle démocratique. Lieutenant, passez-moi les dépositions, demanda le Colonel qui s'était tordu le cou pour regarder à sa droite. « Lisez s'il vous plaît » ordonna-t-il.

Cheikh Tidiane était absorbé par la liste des noms, ministres, directeurs, chefs de cabinet, patrons de sociétés mixtes. Entre la lecture de deux feuilles, il regardait de biais vers le militaire. Il était édifié par cette subtile dénonciation collective.

— Moi aussi, je dois déclarer mes biens.

— Bien entendu... Mais chaque chose en son temps. Vous, vous n'êtes propriétaire que de votre maison. Votre fils Diouldé, député, possède trois immeubles à revenus très substantiels. Badou, votre cadet, est un communiste notoire... sans le sou.

— Je suis resté trop longtemps dans l'arène politique pour savoir que les idées généreuses qui soutendent le début d'un pouvoir, s'émeussent, se corrodent à la longue pour devenir du formol.

— Cette phrase est bien alignée... La féodalité est une chape de l'esprit provincial. Tous les biens détournés, ou mal acquis, seront réquisitionnés... Même notre Général Ousmane n'y échappera pas. Léon Mignane ne nous est pas utile. Il faudra le rendre à sa famille... là-bas.

— Où est-il ? demanda Cheikh Tidiane, toute réticence évanouie.

— On va vous y conduire, déclara le Colonel Mané en donnant des ordres.

Cheikh Tidiane recula sa chaise.

Les arcs de la véranda découpaient leur forme sur le carrelage strié. Dans la cour, des soldats en tenue de combat vaquaient. Des rames de camions s'alignaient, prêts à partir. Au dehors, face à l'entrée de la caserne, une foule de gens anonymes se dressait.

— Cheikh ! Cheikh ! s'écria Léon Mignane d'un ton où perçait l'espoir. Il se suspendit au bras de l'arrivant. Ils m'ont obligé à donner ma démission.

Une usurpation de pouvoir. C'est illégal. Je ne me laisserai pas faire. Toi, tu es de la Justice. Tu dois prendre tes dispositions... Mais... toi... Cheikh.

Léon Mignane recula. A travers ses verres blancs, les paupières vultueuses s'écartèrent douloureusement pour soupeser d'un air suspect son ancien ministre de la Justice. Sa surexcitation fit place à une certaine réserve. Sa bouche se tordit. Une seule narine était bouchée.

Le soupirail dispensait une pâle clarté anémique.

— Tu es dans le coup... Avoue... Avoue-le. Comme ce casté de David/Daouda qui a osé porter sa main sur moi. Tu es venu pour m'achever... Viens !... Viens !... Qu'est-ce que tu attends ! On me tue, mais on ne me déshonore pas. Tu vas me succéder... monter sur le trône... Tu es de mèche avec les truffions... Dis-le !... Dis... le.

— Non ! Non ! Léon, je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé.

Cheikh Tidiane s'abstint de l'accabler. Son cœur était plein d'amertume. Une vapeur aqueuse dans toutes ses articulations. Les larmes lui vinrent naturellement aux yeux. A cet instant, il se rendit compte qu'il aimait cet homme.

— Tu sais, Léon, j'ai rendu mon portefeuille, se justifiait-il.

Ils furent contraints au silence. Des accents de commandements, le moteur d'un camion, emplissaient le cagibi. S'accoutumant à la semi-obscurité, le doyen décela l'ombre de Soutapha, assis sur le grabat.

— Comment vas-tu, fils ?

— Bien, Doyen.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est Daouda.

— Le P.M. ?

— Oui.

— Quel ingrat ! C'est lui qui est cause de tout. Je le traduirai devant la justice pour violence sur la personne du Chef de l'État. Ce minus que j'ai élevé, hissé au sommet...

— Léon, tu vas partir pour la France.

— Ils ont peur de me juger. Je sais me défendre. Je n'ai jamais profité des biens de l'État. Je leur fais peur... Ils m'ont séquestré. Je vais m'adresser aux Droits de l'Homme, à Amnesty International. C'est un complot de communistes par Sénégalais interposés. On a travaillé les militaires. Ecoute-les parler le français. Des analphabètes.

Léon Mignane souffla. En arpentant la pièce.

— Léon.

— Cheikh, cesse d'essayer de me manipuler. Qui me dit que tu n'es pas de connivence avec les soudards.

— Non... Léon... Combien sont-ils ceux qui sont morts dans les prisons, ou qui sont oubliés en résidence surveillée. Un Chef d'État destitué tombe dans l'oubli, l'indifférence générale. Les grandes puissances n'ont d'amis, ou d'alliés, que quand ceux-là servent leurs intérêts.

— Cheikh, tu attaques toujours l'Occident, se révolta Léon Mignane en avançant jusqu'au centre de la pièce. La lucarne haut percée dans le mur dirigeait un rayon de soleil sur sa nuque. Tu oublies que je suis l'initiateur de l'Authénégraficanitus... de l'Eurafrrique... Je ne suis pas comme ceux à qui tu fais référence. J'ai été honoré par toutes sortes de distinctions européennes. Alors tu crois qu'un quarteron d'officiers illettrés peut me remplacer. Même toi, tu es

incapable de me remplacer... Des cancre... Tu dois être heureux de me voir ici.

— Léon, je ne le suis pas... Mais calme-toi, suggéra Cheikh Tidiane, le cœur meurtri. Il s'essuya les yeux.

Léon Mignane exécuta un pas de côté avec la tranquille indifférence des sots. Il se lança dans sa théorie sur : « L'Afrique complément de l'Europe », en gesticulant. Il se laissa aller en étayant son discours de citations latines, germaniques, anglaises et françaises. Dans ses moments de silence, le sourire aux lèvres, son regard coulait d'un angle à un autre. Avec déférence, il inclina sa tête et se murmura « merci ».

— Cheikh, je ne suis pas un bonus comme les autres. Lequel d'entre ces imbéciles peut prendre ma place?... Tu peux le leur dire.

— Si tu y tiens, je leur dirai.

— J'y tiens... hurla Léon Mignane. C'est à eux de penser à leur avenir... Moi, j'ai des soutiens... Rien qu'ici, les notables, les marabouts et j'en passe...

— Léon, rappelle-toi d'Ahmet Ndour. Il était très populaire dans ce milieu. Et lors de son incarcération, aucun de ces gens ne lui a manifesté sa solidarité. Pour ces notables, leur influence est monnayable... Dieu est commerce... Tu te souviens de Dag... Monsieur H. et Lumumba... de Fubert Yulu... des Dahoméens, aujourd'hui le Bénin... des Togolais, Diori Hamani, Modibo Keita, Mocktar Ould Daddah, Bokassa, de Tolbert au Libéria ? Pense à toi, à ta famille. Une fois en France, tu pourras agir à ta guise.

— Je pense, intervint Soutapha.

— Oui, lui accorda le Vénéral.

— Monsieur le Président, avec votre nom, votre renommée, vous lancerez votre appel de France comme l'avait fait le Général de Gaulle en juin 1940 à Londres. Je suis sûr que les banques, ainsi que les fonds d'aide vous écouteront, pour couper les vivres. L'économie du pays sera en faillite. Alors, ils seront obligés de vous faire revenir.

— C'est ça !... C'est ça... Soutapha oui... c'est ça. Tu as raison. Je vois ça d'ici... Oui !... Oui !... Répétait Léon Mignane, le front plissé, silencieux. Il fixait un point imaginaire.

Lui seul entendait les tam-tams, les jung-jungs jouer la marche des vainqueurs. Les griots apologistes le chantaient. Les cloches de la cathédrale sonnaient la délivrance du pays. Léon Mignane savourait sa victoire future. Lui seul voyait les lutteurs, les jeunes filles revêtues de pagnes aux couleurs de poils de gazelles, les femmes chamarées d'or, tous venus l'accueillir, se bousculer autour de lui.

— Léon, nous sommes vieux, âgés. Soutapha a raison.

— Tu crois. Tu le crois, Cheikh.

— Oui, Léon ! Ceci est dans le domaine du possible, répondit Cheikh Tidiane très sceptique.

Léon Mignane s'approchait de lui. En comploteur, il rivait un œil à la porte fermée pour murmurer :

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Ceci dit, entre nous : j'accepte de partir... même maintenant.

Cheikh Tidiane donna des coups à la porte. On l'ouvrit. Il se rendit au bureau du Colonel Mané.

— Il est d'accord. Mais ne partira qu'avec Soutapha.

— Nous aussi. L'ambassadeur de France vous recevra. Le Lieutenant Ba vous servira de garde. Mais

il n'a rien à décider. Si vous voulez prendre contact avec moi, dites-le lui. Bonne chance.

Le Lieutenant lui ouvrit la portière arrière de la Peugeot. « Tiens, Kad », dit le vieil homme apercevant le journaliste entrer chez le Colonel Mané. « Accepter ce qu'on peut refuser est plus honorable que d'imposer son point de vue négatif » se consolait le doyen Cheikh Tidiane. Il se persuada ne pas avoir cédé aux injonctions des militaires. Il avait à sauver un compagnon.

— Ba, passons chez moi d'abord, dicta-t-il en se calant bien dans son siège.

## CHAPITRE 42

Diouf et sa compagne, celle aux deux sections de nattes, jetèrent le cerceau de fil de fer par terre.

— Ils sont en terminale série D ; ainsi présentèrent-ils trois jeunes qui les suivaient à la première équipe revenue avec des cordes.

— Eh... *boy* ! Eh *boy* ! se saluèrent-ils dans un pidgin de « wolof-anglais », tout en discutant ferme sur le topo du travail.

Diouf et une nouvelle recrue poussèrent la grille du jardin. Pas de garde, ni de jardinier. Ils entrèrent... suivis de la meute.

Deux garçonnets (onze et huit ans) bien habillés et chaussés, sortis de l'immeuble de la rue de Boufflers s'approchèrent à pas comptés. Le plus petit, mangeait son pain garni de beurre et de cacahuettes.

— Jo, qu'est-ce qu'ils font les grands garçons, demandait-il levant ses prunelles d'un blanc de farine de manioc sur Jo.

— Je ne sais pas, Paul, lui répondit Jo, qui lançait des regards vers la porte d'où ils venaient de surgir.

Ils contournèrent l'angle du jardin pour voir.

— Qu'est-ce qu'ils disent, Jo ?

— Ils parlent woolof.

— Alors tu ne parles pas woolof ?

— Père a défendu de parler woolof.

— Regarde. Jo... Regarde. Jo... le grand garçon qui monte...

En effet, un jeune avait grimpé sur le socle : c'était celui coiffé à la Cabral. Méthodique, il ficelait la statue.

— Hey ! Qu'est-ce que vous faites, s'écria le sergent para, en venant vers eux.

— On le fait tomber. Votre Lieutenant nous a dit qu'on pouvait le faire, lui déclara avec cran la fille aux rastas. D'un doigt preste, elle écarta la tresse qui la gênait. Le soleil rentrait dans son œil, elle s'écarta de deux pas.

— Le Lieutenant ? répéta le sous-officier, très circonspect. Son regard circulaire balaya les visages juvéniles.

— Oui ! Le Lieutenant. Vous le connaissez... Il est d'accord avec nous... Ce monument représente la puissance coloniale.

— Est-ce que vous avez tué le Vénérable ? On doit le juger devant un tribunal populaire...

— Et révolutionnaire.

— Ainsi que tous les députés et ministres, précisa un autre.

Le sergent se vit débordé. La consigne reçue est : « Éviter tout heurt avec les éléments jeunes... et les femmes. » Trois ans auparavant, lui-même était du nombre de ceux qui exigeaient le déboulonnement de ce vestige humiliant pour l'histoire nationale. Après son bac, sans bourse ni soutien familial, il choisit l'Armée de préférence à la Police. Il ambitionnait de devenir ingénieur en informatique.

— *Boys*, faites cela proprement...

— *Gran-bi*, vous pouvez nous faire confiance, répliqua la fille qui rêvait de plastique.

Divisés en deux fractions, reliés à la statue par les cordes, Diouf donna le signal, ils s'arc-boutèrent : « Oh ! Hisse ! Oh ! Hisse ! » Ils tiraient... tiraient... « Encore boys ! Oh ! Hisse... Il bouge... Il bouge. Oh ! Hisse, boys. » Le bonhomme en bronze chancela... obéissant à l'attraction des forces conjuguées, et s'écroula dans un bruit sourd la tête la première, la face enfouie dans l'herbe.

Emballés, enthousiastes, triomphants, ils se congratulèrent.

Ils donnèrent des coups de pieds à la masse inerte. Diouf ramassa l'épée, brisée. Un des derniers arrivés voulut monter dessus. Il perdit l'équilibre et tomba. Son menton blessé, saignait. Personne n'avait fait attention à lui. Le garçon au béret noir monta sur le socle vide. Il mimait des postures de vainqueurs. On l'acclamait. Il gesticulait sous les applaudissements.

— Diouf, l'interpella une fille. Sène est blessé.

Le nommé Sène, le pan de sa chemise imbibé de sang, s'était accroupi. Ils se groupèrent autour de lui.

Le monument déchu avait perdu de son intérêt.

— Les paras doivent avoir des médicaments.

— On va aller les voir.

A la queue leu leu, ils sortirent.

— Papa ! alerta l'aîné des deux enfants. Craintivement, il prit le poignet du plus jeune, en papillotant des cils.

Un homme, en veston d'intérieur, pantalon de pyjama, pantoufles aux pieds, se dirigeait vers eux, le regard sévère.

— Jo ! je vous ai défendu de sortir, tonna-t-il en

suivant des yeux la bande qui franchissait le talus en direction du Palais.

— Papa, ils ont fait tomber Faidherbe.

— Filez vite à l'appartement...

Sa figure anthracite se chiffonna à la vue du monument couché sur le gazon.

## CHAPITRE 43

Le Procureur Ndaw revint bredouille. Il retrouva la vieille femme en compagnie de sa bru : Fatimata. Celle-ci aussi venait aux nouvelles.

— *Joom Gallé* est revenu prendre ses décorations. Il est allé à la Chancellerie. Avec son âge, j'avais peur que les militaires ne l'arrêtent. Vous me comprenez Procureur.

— Alhamdoulillah, s'exprima Ndaw en pinçant les plis de son pantalon avant de s'asseoir.

— Vous devez avoir soif. Un café ou une orange pressée, proposa Djia Umrel.

— Orange.

— Mamadou... O ! Pardon Ly !

— Madame.

— Presse deux oranges pour le Procureur. Fatimata, tu ne prends rien...

— Merci, maman. Rien...

— Que va devenir le pays avec les militaires au pouvoir.

— La fin de la démocratie, opina Ndaw sentencieux.

— Le tout dépendra de nous tous, déclara Fatimata en fixant le Procureur.

— Comment peut-on...

Djia Umrel n'acheva pas sa phrase. Elle se redressa sur ses reins, l'expression apeurée. Les autres coulèrent leurs regards dans la même direction.

Les enfants de Diouldé ouvraient le portail. La 604 entrait, conduite par Eugénie. Des valises débordaient du coffre arrière.

— Je veux voir *Joom Gallé* !... dit Eugénie tout de go en descendant de voiture. Son visage était nu de tout maquillage. « Les militaires ont arrêté Diouldé, maman. »

Elle pleurait.

La vieille femme l'aida à gagner le perron.

— Je reviendrai voir Tonton, déclara Ndaw.

— Mais votre orange pressée.

— Je reviendrai la prendre.

— Merci d'être venu.

Les femmes restèrent ensemble.

Les domestiques et les enfants déchargeaient les bagages.

## CHAPITRE 44

Le para sentinelle fit stopper la Peugeot. Un officier (blanc) vint parlementer avec le Lieutenant Ba. « Doyen, nous devons continuer à pied » dit-il en lui ouvrant la portière.

La sentinelle rendit les honneurs en apercevant la batterie de médailles épinglées sur la poitrine du vieil homme.

Derrière les chevaux de frise, les expatriés s'entassaient ; assis, ou debout par groupes. Des secouristes bénévoles, de blanc vêtus, voltigeaient d'un point à l'autre. Des déchets de papier, de carton, de bouteilles en matière plastique, en verre, de boîtes de conserve, jonchaient la pelouse, attirant les mouches. Des cris et pleurs d'enfants perçaient le murmure étouffé. Quelques-uns reconnurent l'ancien ministre de la Justice, et l'assaillirent de questions : « Est-ce vrai que le président de la République a été tué ? Pourquoi ce coup d'État a-t-il été fomenté ? » Cheikh Tidiane se garda de répondre.

Dans le hall, l'huissier, un gendarme (blanc), lui présenta une feuille d'audience. Il la remplit en monologuant : « Sacrée bureaucratie. »

— Doyen Cheikh.

Il se retourna : c'était le professeur agrégé de

médecine, Fall. Malgré la chaleur du matin il portait son costume trois pièces et son éternel chapeau en tweed sur la tête. Il saisit le bras du doyen, en le tirant pour s'éloigner du para sénégalais.

— Et votre femme ? demanda-t-il à voix basse.

— Elle se porte bien.

— Elle ne vient pas ?

— Où ?

— Voyons, en France !

Le ton formel renseigna Cheikh Tidiane sur la présence du docteur en ces lieux. La série de questions faisait penser à une consultation médicale, mais cette fois les rôles étaient renversés.

— Tu veux dire que...

— Je n'ai jamais renoncé à ma nationalité. Nous étions Français avant d'être Sénégalais. Toi aussi j'espère... Que... tu... hein ? Les nègres sont tous des fous... Incapables de se gouverner. Tu vas voir Jean de Savognard ? Il ne reçoit que les *tubabs*. Il me laisse poireauter.

Il s'épongea le front. Il croisa le regard d'un Européen qui semblait les épier. Son amour-propre d'authentique Français à peau noire subissait des éraflures. Le ton plaintif, il poursuivit après avoir tourné le dos à celui qui semblait les surveiller.

— Tu ne peux pas imaginer ce que j'ai entendu de vexant... sur les Africains.

— Tout rentrera dans l'ordre.

— Tu le crois ? C'est foutu. Bellement foutu. Quelle vacherie ! Qui pouvait imaginer cette saleté... Le pauvre Léon, il est mort bêtement. Je n'ai jamais voulu entrer dans cette combine.

— Léon n'est pas mort.

— Sûr !... Depuis ce matin, on nous dit qu'il a été tué par les militaires...

— Non ! Il est seulement retenu par les militaires.

— Doyen, on nous attend, vint annoncer le Lieutenant Ba.

— Cheikh, s'écria le professeur en se suspendant à son bras. Il s'était agenouillé (moralement).

— Ne t'en fais pas... Tu ne seras pas oublié.

Le civil qui rôdait autour d'eux les précéda dans la cage de l'ascenseur. Au palier désiré, il demanda à l'officier sénégalais de lui remettre son arme. Le Lieutenant refusa en toisant de haut. Cheikh Tidiane intervint pour déclarer : « Le Lieutenant m'attendra. Cela vous sécurise, Monsieur ? »

— Oui, répondit le rôdeur.

— N'ayez crainte Mawdo (12), dit Ba en pulaar.

Le doyen lui sourit. Le fait d'entendre sa langue maternelle lui égayait le cœur.

Le Premier Secrétaire le conduisit dans son bureau. Il était affable. Il lui proposa un fauteuil.

— Monsieur l'Ambassadeur va vous recevoir. Une cigarette ?

— Merci, je ne fume plus.

— Je n'ai pas assez de volonté. Je m'arrête un, deux mois, puis je reprends.

— Il faut tenir et persévérer.

Une lampe clignota. Le fonctionnaire décrocha l'appareil : « Oui, Monsieur ! Bien !... Nous arrivons. » Il se leva, rectifia sa tenue. Un tic. Cheikh Tidiane l'imita.

Les doubles battants en moleskine les laissèrent

(12) Mawdo : en pulaar : nom donné aux personnes respectables.

accéder dans le vaste bureau de Jean de Savognard où deux plantes grimpantes se lovaient aux fenêtres.

Jean de Savognard vint à leur rencontre. Visiblement, il était enchanté de cette visite. Le premier contact avec le nouveau pouvoir.

Le jeune se retira.

— Enfin !... Doyen, comment allez-vous ?

— Sénégalaisement.

— C'est le cas de le dire, bien que j'ignore la signification du mot. Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose qui m'échappe ces jours-ci, dit le diplomate avec un accent de regret.

Ils prirent place face à la baie vitrée surplombant la mer qui s'étalait devant eux, très calme. Au-dessus de la maigre frondaison verdâtre, et les toitures, le Palais Présidentiel, au sommet duquel flottait le drapeau national.

— Nous avons tous été surpris.

— Désagréablement, confessa Jean de Savognard. Il reprit avec aigreur comme un parrain à son filleul : ceux qui ont fait le coup doivent jubiler.

— Cela va de soi, objecta Cheikh Tidiane sans trace d'ironie. Il n'était pas sans ignorer l'orgueil du diplomate.

— Ils sont en retard... Très en retard... Le temps des pouvoirs militaires est dépassé. Regardez ce qui se passe au Ghana, au Nigéria. L'armée regagne les casernes pour laisser les civils s'occuper des affaires de la cité. Pensent-ils que les Russes ou les Cubains vont les aider... ?

Le ton du Blanc, bien que léger, trahissait son paternalisme. Cheikh en était piqué. Sa tâche ne serait pas facile... Il tenait à relever le défi.

— Je crois que votre gouvernement devait y pen-

ser avant. Quant aux militaires auxquels vous faites allusion, avant de réintégrer leur quartier, ils auront nettoyé l'écurie. Et dans aucun État dit francophone, les soldats n'ont encore regagné leur cantonnement... Quant à Bokassa...

Les grands esprits ne dévient que sur la cruelle vérité.

Jean de Savognard, écorché vif, laissa tomber.

— Nous ne nous immisçons pas dans les affaires intérieures des États. Vous le savez très bien, voyons.

— Non ! Non... Se défendait-il. Toute expression de franchise, venant d'un ex-colonisé traduisait un sentiment d'inimitié. Il reprit : nous conseillons, et nous n'intervenons que lorsqu'on nous le demande.

— Je ne suis pas venu pour défendre ou pour accuser... Plutôt pour sauver Léon Mignane.

— Nous ne nous ingérons pas dans vos affaires...

La réplique n'avait pas attendu. Le visage du diplomate s'illumina. Il dégustait sa vengeance.

Le sourire du doyen détendit l'atmosphère.

— Où est-il en ce moment ?

— Entre les mains des militaires. Ils sont disposés à l'envoyer en France. Et le plus tôt possible... Mettons ce soir.

— C'est une plaisanterie. L'aéroport est fermé.

— Ce sont eux, les militaires, qui le proposent.

— Quelles sont les preuves à votre disposition ? demanda le Blanc, méfiant. Depuis des jours, il accumulait des erreurs. Paris le harcelait.

— Ma parole ! C'est tout ce que je peux vous donner.

— Vous êtes dans le coup, pour bénéficier de cette confiance illimitée.

— Je ne suis pas dans le coup. J'ai été sollicité pour négocier son départ.

— Qu'est-ce qu'ils exigent ?

— Rien. Vous savez que Léon est de nationalité française. Je l'ai vu ! Il est d'accord pour partir. Ou alors, il vous faudra un vaste mouvement humanitaire pour envoyer nuitamment un Mystère le sauver ?

— Quelle est votre opinion sur les événements ?

Cheikh Tidiane suivait du regard le vol d'un vau-tour. Pour lui, tous les Chefs d'État africains sont inamovibles. Ils règnent, nomment ou désignent leurs héritiers, issus de la famille, ou du Parti. Le théâtre de la politique se jouait sur une scène inondée de sang, versé par le peuple. A l'acteur principal d'alimenter les phares de l'actualité braqués sur lui. Après ces réflexions, Cheikh Tidiane éluda sa question directe.

— Je suis contre toute forme d'usurpation.

— Alors pourquoi ne prenez-vous pas la tête de l'opposition. Vous jouissez d'un capital de confiance.

— Non, prononça Cheikh Tidiane comme si on le dépeçait vivant. Je veux sauver un ami.

— Et vous ?

— Moi ?... Quoi ?

— Vous ne voulez pas partir en France ?

La question blessa l'orgueil du vieil homme. Il avala sa colère silencieusement.

— Je suis Sénégalais, répondit-il. Il n'était pas fin négociateur.

— Bien ! Je vais consulter Paris.

— Il y aura avec lui Soutapha, le professeur Fall et sa famille.

Derrière son bureau, Jean de Savognard écrivit et

fit venir le jeune Secrétaire : « Faites parvenir ceci en priorité. »

— Tiens... Pierre... Entrez... Je vous présente le doyen Cheikh Tidiane Sall, ministre de la Justice dans l'ancien régime. Un ami de Léon Mignane. Pierre s'occupe d'une éventuelle évacuation de nos ressortissants. Il est du Consulat.

— Ce travail n'est pas une mince affaire, dit le vieil homme en maniant l'ironie avec politesse. Il avait reconnu Pierre... qui voulait désarmer le Lieutenant Ba... et qui, en bas, le surveillait ainsi que le professeur Fall.

Pierre, le visage en lame de scie, les cheveux coupés en brosse, la bouche sans lèvre, s'habillait tel un chef de rayon de grand magasin. Il s'installa comme chez lui, écoutant Jean de Savognard l'informer des motifs de la visite.

— C'est étrange !... Pourquoi veulent-ils l'expédier en France ?

— Ça, il faudra le leur demander, répondit Cheikh Tidiane. Il éprouvait des réactions négatives depuis l'entrée de Pierre. Il le suspectait d'être un agent du S.D.E.C. (13).

— Comment se fait-il que ce soit vous qui serviez de médiateur ?

La question de Pierre s'accompagnait d'un regard à l'ambassadeur, puis sur le crâne rasé et enfin sur la batterie de médailles.

— Pourquoi pas moi ?

— Avec votre âge et votre expérience, vous êtes l'homme qu'il faut, dit Pierre qui ne pouvait pas se

(13) S.D.E.C. : Service de Documentation Extérieure et de Contre-espionnage.

départir de son paternalisme, et qui pourtant ne parvenait pas à le traiter en subalterne.

Pierre, envoyé à la rescousse pour préparer la succession de Léon Mignane, avait débarqué le vendredi soir. Il était entré en relation avec Corréa et Diatta. Ces deux hommes disparurent dans la tourmente, il demeurait dans le noir.

— Est-ce que le Colonel Mané partage vos idées ? s'enquit-il, cherchant à établir le lien qui existait entre ce vieil homme et les militaires.

— Je ne sais rien du Colonel Mané.

— Quand même ?

Cheikh Tidiane sourit des yeux.

Pierre interpréta cela comme étant le rire de gêne, facile au nègre... même âgé. Faisant et défaisant les Chefs d'États, Pierre ne pouvait se faire à l'idée qu'il pût exister sur ce continent des hommes aux pensées nobles.

Le racisme intellectuel est libéral.

— Nous ne retrouvons pas Adolphe.

— Renseignez-vous auprès de son Excellence, déclara Cheikh Tidiane.

— Justement, je suis sans nouvelles. Vous pouvez nous rendre service.

— Comment ?

— Qu'ils le libèrent en même temps que Léon Mignane.

— Il ne faut pas oublier Corréa, ajouta Pierre.

— Je transmettrai la requête.

— En attendant la réponse de Paris, où pourrai-je vous joindre ? demanda l'ambassadeur.

— Chez moi.

— Léon Mignane y sera-t-il ?

— Monsieur, je ne suis pas le geôlier de Léon.

Cheikh Tidiane prit congé, il retrouva le Lieutenant Ba.

— Alors, s'informa le professeur Fall dès qu'ils surgirent de l'ascenseur.

— Tout se présente bien.

— Vrai ? s'inquiéta Fall en woolof pour ne pas être compris des Blancs.

— Sûr.

— Ma famille est là ! Veux-tu les voir.

— Je suis un peu pressé... Mais ne t'inquiète pas...

De retour à l'État-Major, il rendit compte de sa démarche au Colonel Mané.

— Pour Léon, je voudrais que ses repas viennent de chez moi.

— Le Lieutenant Ba viendra les prendre. Merci Doyen, lui dit Mané dont un demi-sourire de satisfaction éclairait le visage.

De quoi le Colonel le remerciait-il ? En y réfléchissant, il rentra chez lui.

Ses petits-enfants le reçurent avec gaieté. « *Joom Gallé* est revenu ! *Joom Gallé* est revenu », en lui prenant les mains. Il se laissa conduire.

Les deux brus l'embrassèrent. Les larmes d'Eugénie ne l'intriguèrent pas. Il avait lu le nom de Diouldé dans le tas des dépositions.

— *Joom Gallé*, c'est la révolution ?

— Tais-toi, Amath, lui lança Eugénie, sa mère.

— Ce n'est pas la révolution ! C'est un coup d'État.

— *Joom Gallé*, il ne faut pas dire ces choses aux enfants.

— Pourquoi les enfants doivent-ils ignorer cette évidence ?

— Nous en parlerons, toi et moi, intervint *Djia Umrel* avec décision, les yeux dans les yeux. Eugénie et ses enfants vont loger avec nous.

— Tu fais bien.

— Tu veux rester seul ?

— Oui.

— Venez les enfants. Nous allons nous occuper de vos chambres.

La *smala* se dispersa.

Le balancement du rocking-chair tenait ses pensées en éveil.

*Djia Umrel* revint seule, un verre de porto sur un plateau.

*Joom Gallé* examina le verre, avant de la dévisager d'un air sans équivoque. La suspicion de l'homme affligeait la vieille femme. Elle baissa ses paupières pour se soustraire aux yeux accusateurs. Elle murmura « Non » en agitant sa tête, et reconnut ainsi avoir usé de somnifère pour le retenir. Elle se repen-  
tait, une lourde tristesse voilait son front.

*Cheikh Tidiane* la regarda avec grandeur d'âme avant de porter le verre à sa bouche. Il but deux gorgées.

— Le Procureur *Ndaw* est passé.

— Bien... Autre chose... Fais préparer un repas pour *Léon Mignane*... Le Lieutenant *Ba* viendra le chercher.

Elle se retira avec sa tranquille dignité.

## CHAPITRE 45

A midi pile, le Lieutenant Ba vint prendre le repas de Léon Mignane : poulet grillé, salade verte, petits pois, œufs durs, deux rations de fromage, trois bouteilles d'eau minérale, oranges, bananes, cubes de glace, serviettes blanches et couverts.

— Peut-être qu'on pourrait faire parvenir quelque chose à Diouldé, suggéra la mère.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua *Joom Gallé*.

Le vacarme que faisaient les petits l'empêchait de réfléchir rondement. Il se retira dans sa chambre à coucher. Il n'avait pas faim.

Après le repas pris en commun, la vieille le rejoint. Elle s'assit dans le fauteuil au pied du lit.

— Je n'ai jamais porté Léon dans mon cœur, mais je ne lui souhaitais pas cette fin, avoua-t-elle. C'est mieux qu'il l'expédie en France au lieu de le maintenir en détention.

— Je suis aussi coupable que lui. Voilà des décades que je collabore avec lui.

— C'est pas pareil. Et d'ailleurs que veux-tu dire ?...

Il ne lui répondit pas.

— ... Tu n'es responsable de rien. Léon, seul,

gouvernait... Et puis, tu as démissionné avant le coup d'État. Nous n'avons jamais profité du régime.

Elle parlait, parlait, se disculpait devant un juge invisible. Persuasive, elle broda sur la modestie de leur existence.

— Oh ! Tu m'embêtes ! Va voir si je ne suis pas au-dehors, la morigénait-il.

Le désappointement rendit rigides les traits de la vieille femme, telle une déesse de la maternité Lobi. Ses prunelles à l'éclat d'ivoire ancien, huileuses, se piquetaient de pépites argentées. La dignité de soi maintenant haut levés ses cils.

*Joom Gallé* soutint un laps de temps le regard violent de la femme avant de détourner ses yeux vers le mur.

Djia Umrel, telle une ombre crépusculaire sans bruit, évacua la chambre.

L'attente avivait les années de compagnonnage avec Léon Mignane. Ils étaient les seuls survivants des années 20-30. Des flashes-backs en surimpression se chevauchaient. Le temps avait gommé les détails des faciès. Des profils sans contours. Cheikh Tidiane s'ancrait dans ce passé, s'y creusait un lit. Des noms perlèrent. En mémoire remonta son dernier souvenir de Pascal Wellé.

Décédé en France, l'ancien député au Palais Bourbon, Pascal Wellé devait être inhumé à Dakar. Catholique de confession, le chef du clergé lui refusa les rites funèbres de sa foi. L'évêque avec la fougue de l'orthodoxie déclara que : « Pascal Wellé était membre actif de la Loge maçonnique. » Son intransigeance jeta la consternation dans le milieu chrétien ainsi que dans l'administration coloniale.

Quant aux musulmans, il n'était pas question de céder un pouce de leur cimetière à un catholique, fût-il le noir le plus célèbre.

Une délégation composée de catholiques et de musulmans, amis du défunt, demandèrent conseil à Cheikh Tidiane Sall. A l'époque, seul universitaire connu pour sa probité, son intégrité, il devait bien cela au mort : « Pascal Wellé a été ton tuteur à Paris. » Une solution s'imposait ! Cheikh, en trois jours, convainquit les chefs religieux musulmans, ainsi que la commune de donner un lopin de terre en dehors de l'enclos des morts. Ce *modus vivendi* arrangea tout le monde... C'est ainsi que Pascal Wellé eut une sépulture là où elle est.

Le dernier-né de Diouldé et d'Eugénie entra en babillant dans la pièce. Il était âgé d'à peine une année, à l'aide de ses petites mains il tirait le couvrelit.

Le grand-père l'observait. Ses souvenirs s'estompaient... Sauf un, fondu dans d'autres déclarations de Pascal Wellé, il se recomposait les phrases « Je suis noir catholique, j'ai épousé une blanche, et mes enfants sont des métis. Je suis le meilleur choix que vous puissiez faire. » C'était en 1914 que Pascal Wellé avait dit cela. Pourquoi s'en souvint-il ce jour ?

Les soupirs de l'enfant escaladant le lit l'arrachèrent à ses pensées. Les efforts du bout d'homme, la grimace, les menottes fermées sur les tissus, l'émerveillèrent. Il parvint à monter sans son aide, se distrayant avec la chaîne de la montre de poche... « Toi, tu seras de l'an 2020 » lui dit le vieillard. Le bébé monta sur son ventre... en sautillant comme un cavalier. Tous deux riaient.

Les minutes s'allongèrent.

Le petit s'oublia sur lui. Il le déposa sur la moquette pour crier : « Umrel ! Umrel ! »

Le bébé, dérangé, vagissait de plus belle.

— Tu vas te changer, lui lança la vieille femme en prenant le gosse et le câlinant : « Tu as fait pipi sur *Joom Gallé*... hein...! » L'enfant sourit.

## Mardi... 17 heures

— C'est moi ! Oui, moi-même, le doyen Ahan ! Vous prenez le colis, reedit-il avec contentement. Je vais prendre contact avec l'expéditeur, dit-il en épousant le langage de Jean de Savognard, mordu des polars. Nous reprendrons contact dans une petite heure.

Au comble de la joie, il alla s'isoler dans son bureau et composa le numéro de l'État-Major général. Il obtint le Colonel Mané après une minute d'attente : « Le colis est accepté » informa-t-il sans préambule en parodiant l'ambassadeur. L'officier le gratifia d'un « vu » comme une hache au milieu du silence. « Vous devez venir à 21 heures pour vérification devant l'aéroport militaire. »

— Il y a de petits paquets.

— A 21 heures, Doyen, reprécisa le Colonel en raccrochant.

Le geste brutal le choqua. « Avec les militaires pas de sentiment » se consola-t-il. Il précisa à Jean de Savognard : « A 21 heures et des poussières à l'aéroport militaire. »

Ponctuel comme un clerc d'huissier, le Lieutenant Ba se présenta.

Dans la cour de la caserne, avalées par l'obscurité, des formes incertaines de camions s'alignaient. Des bouts de cigarettes rougeoyaient. Des lumières d'autos raclaient l'entrée.

— Bonsoir Doyen, le reçut le Colonel Mané. Je vous présente le Comité d'Officiers Supérieurs.

Tous se tenaient debout. En signe de respect pour lui ? Ou par simple courtoisie ? Il serra toutes les mains. Une dizaine. Il reconnaissait la plupart d'entre eux. La lugubre impression que lui causaient ses procureurs l'éloignait de la scène. Il abominait leur tenue guerrière. Il était civil même dans ses idées. C'est-à-dire que toute uniformité, tout nivellement étaient une atteinte à la libre pensée.

— Asseyez-vous, Doyen, l'invita le Colonel en chef du C.O.S., et vers les autres il donna le signal.

Le vieil homme se dominait pour ne pas hurler sa vaine colère. Il se disait : « Le Nouveau Bureau Politique ».

— Doyen, nous vous prions de ne pas répondre aux questions des journalistes.

« Déjà des conditions », se marmonnait-il en accordant un regard au Colonel Mané.

— Vous m'avez dit au téléphone qu'il y a de petits colis.

— Oui. Il s'agit du professeur Fall, doyen de la Faculté de Médecine, médecin personnel de Léon Mignane et de sa famille. Il y a aussi Adolphe, conseiller personnel de Léon que vous détenez, et Corréa... Personnellement je veux avoir des nouvelles de mon fils Diouldé.

Les gradés s'entredévisagèrent. Du menton, le Colonel Mané fit signe au Colonel Gomis, installé à l'extrémité de la table. Devant lui s'empilaient des

dossiers. Gomis poussa une chemise jaune vers le doyen. Il remonta ses lunettes. Il l'ouvrit et reconnut les écritures de Diouldé.

— Bien, lança-t-il en fin de lecture, surmontant sa propre gêne.

— Nous ne pouvons pas faire de dérogations. Lorsque nous aurons fini de faire l'inventaire de tous leurs biens, ils seront relâchés, lui dit le Colonel Mané.

— Je vous comprends, renchérit-il par probité. Il souffrait cruellement. Mais il ne voulait rien leur devoir par orgueil. Le professeur Fall ?...

Le Colonel Gomis, avec la maîtrise d'un chirurgien, compulsa les feuilles, et à haute voix :

— Lamine Fall, professeur en médecine, et sa famille, occupent une villa de fonction. Il possède deux maisons qu'il loue à l'État. Il a bénéficié de prêts de la Banque de Développement sans garantie pour bâtir ses villas. Il a conservé sa nationalité française. Il renouvelait chaque année son immatriculation au Consulat ainsi que toute sa famille.

Gomis riva son regard dans les yeux du doyen.

— Pourquoi le laissez-vous partir ? C'est un cadre, dit Cheikh Tidiane.

— Nous n'avons rien décidé. La double nationalité est une fourberie. Nous avons besoin de cadres... Mais pas de Faub. C'est lui qui a choisi. Et nous ne garderons personne... même en prison.

— Et Adolphe ?

— Nous n'avons pas besoin de lui, ni de Corrée...

— Donc, tout est réglé, Doyen.

Escorté d'un autre officier, Cheikh Tidiane alla trouver Léon Mignane. Une lucarne diffusait une lumière faiblarde.

— Léon.

— Cheikh, s'exclama Léon Mignane l'air exténué.

— Oui, Léon...

L'ex-président dégageait une senteur de vieille peau restée trop longtemps enfermée.

— Nous partons.

— Le peuple a manifesté...

— Je crois, oui.

— Tu as entendu Soutapha.

— Oui, Monsieur le Président.

— Soutapha, tu viens avec nous.

Cela dit, Cheikh Tidiane prit son ami par le coude et se dirigea vers la sortie.

Les deux septuagénaires prirent place dans la Peugeot. Le Lieutenant Ba monta à côté du conducteur. Des jeeps ouvraient la marche... des camions suivaient.

Cheikh Tidiane domptait le flot de questions qui lui trottaient dans la tête : « Où était Léon lors de son arrestation ? Comment les militaires se sont-ils emparés de lui ? Avait-il agit seul ?... Peut-être qu'il avait été drogué ?... » Léon Mignane était silencieux. Cheikh Tidiane regardait vers l'extérieur.

Ils roulaient vers la route de la corniche Ouest. Des silhouettes de parachutistes se confondaient avec les ombres des arbustes. La réverbération des lampadaires faisait briller l'asphalte mouillé. La couche de poussière, qui plafonnait au-dessus du Cap-Vert depuis des jours, chutait. Une lune de cinq nuits, cerclée de trois anneaux ocres, mirait son disque sur une mer endormie.

Le convoi bifurqua dès le premier embranchement

de la bourgade de Ouakam pour se diriger vers l'aérodrome militaire. Tout le quartier était noyé dans l'obscurité. Le tournoiement des faisceaux rotatifs du phare roulait au-dessus des toitures des hangars, des cimes, des baobabs.

— Cheikh, tu te souviens ?... C'était toi qui m'avait écrit à l'époque... pour me demander de venir.

— Oui, Léon ! C'était le temps de nos rêves, répondit Cheikh Tidiane lorsque leur voiture s'immobilisa. Il se dit : « Et voilà que je t'embarque. Ironie du sort. »

— En effet, acquiesça Léon Mignane d'une voix nette sans bouger.

Des insectes voltigeaient autour d'un rai de lumière.

— Doyen, voulez-vous venir un instant, l'invita le Lieutenant Ba.

— Léon, je reviens.

Sorti de l'auto, l'humidité l'accueillit. Il frissonna en secouant les épaules. La senteur iodée de la mer le pénétra. Il emboîta le pas au Lieutenant.

— Est-il là ? demanda Jean de Savognard lorsqu'il eut fini les salamalecs.

— Oui. J'étais avec lui. Et le professeur Fall ?

— Il est là aussi avec toute sa famille. Adolphe et Corréa ?

— Dans une autre auto.

— Doyen quel sera l'avenir de ce pays maintenant ?

— Le diplomate devait s'approcher du C.O.S. pour

reconnaître leurs intentions. Autrement dit : connaître la coloration politique des dirigeants.

Cheikh Tidiane se garda de répondre. Il ignorait les dispositions du Colonel Mané. Des bruits sourds leur parvenaient. Des ronds de lumières, mobiles, orientés vers le sol, apparurent.

Pierre, à l'œil exercé de professionnel, fouillait les alentours. Le scénario de blocage de l'aéroport, l'action psychologique consistant à faire parvenir à tous les gouvernements européens et africains, aux agences de presse, des dépêches, ne pouvaient pas être conçus par ces seuls types. Il se targuait « de connaître les Africains ». Il s'éloigna pour s'approcher d'un break bâché.

Brutalement, un jet de lumière cru foudroya son visage et s'y fixa. Pierre sursauta, la main en avant en guise de bouclier... « Mais ! Mais !... » piaffait-il.

— Regagnez votre place. Et n'en bougez plus. Vu ! s'entend-il dire d'un ton sévère.

Pierre bougonnait sous sa barbe. Il n'était pas celui qui décide. Rejoignant les autres, il se retournait pour voir s'il était suivi. L'échec de sa mission l'irritait.

Les balises s'allumèrent, éclairant la piste. Les moteurs des camions ronflèrent pour se retirer. Une ligne de sentinelles armées occupait le terrain.

— Doyen, voulez-vous me suivre, ainsi que ces messieurs, vint annoncer un militaire.

Ils se dirigèrent vers un rectangle éclairé.

Au sommet de la passerelle, le Colonel Gomis les reçut. Il les guida dans la carlingue. Comme à la revue de paquetage, l'officier s'arrêtait devant chaque partant.

Adolphe redressa sa tête pour devisager son Excel-

lence. Ses pommettes maigres, saillantes, tendaient sa peau sèche. Depuis deux jours au moins, il ne s'était ni rasé, ni lavé le corps. Corréa, lui, sa barbe lui mangeait le bas du visage, des cernes noirâtres défonçaient la cavité de ses yeux ; le professeur Fall, sans son éternel chapeau, présentait un crâne dégarni jusqu'à l'occiput. Une petite femme, boulotte, épuisée, se recroquevillait à côté de lui. Leurs enfants — cinq — occupaient deux rangées avec des valises. Soutapha, pleurait, la main à la figure.

— Ils sont tous là, fit constater le Colonel, le visage buté.

Le doyen Cheikh Tidiane fit une torsion du corps vers l'ambassadeur. Celui-ci consulta Pierre, derrière lui.

— Léon Mignane suit, ajouta le Colonel en se frayant un passage vers la queue de l'avion.

Le professeur Fall profita du moment pour confier à voix basse.

— Cheikh ! Cheikh ! J'ai rédigé une procuration pour toi. Je veux que tu me bazardes mes deux villas.

Devant l'insouciance de son interlocuteur, Cheikh Tidiane faillit lui crier des insanités.

— Je ne le peux pas.

— Cheikh ! Cheikh ! entre Africains, implora le médecin en essayant de lui fermer les doigts sur le papier.

— Fall, adresse-toi à un autre. Je...

L'entrée de Léon Mignane mit fin à cet entretien. Cheikh Tidiane se porta vers lui pour l'installer un rang devant Soutapha.

— Monsieur va accompagner le Président, déclara Jean de Savognard à l'adresse de Gomis.

— Lieutenant !

— Mon Colonel !

— Avez-vous fouillé la valise aux pieds de ce monsieur...

— Non, mon Colonel.

— Faites-le.

— Il est membre du Consulat, se justifiait le diplomate.

Après la fouille, le Lieutenant exhiba un Smith et Wesson en direction du gradé.

— Lui aussi, il faut le fouiller, ordonna le Colonel.

Pierre, muet de surprise, interrogea son Excellence des yeux, pendant que les mains du soldat le tapotaient de haut en bas. Il tira un 357 Magnum de son étui. Pierre sentit sa gorge se serrer. Il se crispa les mâchoires. En d'autres lieu et époque il aurait aplati ce bougnoul.

— Excellence, ce monsieur Pierre est arrivé vendredi avec des comparses. Ses déclarations à la Police sont fausses, dit Gomis qui, par-dessus l'épaule de son vis-à-vis, fixait Pierre.

— Je suis en règle, déclara ce dernier.

— Assez, monsieur, laissa tomber Gomis. Vous partez avec eux. Et demain soir, vos collègues partiront. Pour vos armes, nous donnerons demain un reçu à votre ambassadeur. Vu !... Doyen... il est l'heure.

Le bras tendu, le Colonel Gomis laissa passer l'ambassadeur et Cheikh Tidiane avant de descendre à son tour.

On referma les issues.

L'avion roulait sur la piste en cahotant. Ses feux de position se réduisaient à mesure qu'il s'éloignait.

— C'est fini. Merci Doyen.

Cheikh Tidiane se retrouva seul dans la Peugeot, avec ses larmes.

## CHAPITRE 46

### Mercredi matin

Cheikh Tidiane Sall s'était levé ce matin avec lassitude. Il était maussade. Il s'était isolé des habitants de la maison. Eugénie et ses enfants étaient venus lui souhaiter une bonne journée, comme à un patriarche.

Cette nuit, en rentrant de l'aéroport, il n'avait trouvé que Djia Umrel lisant sous la lampe à cloche. En s'installant, il avait lancé : « Tout finit par n'être que des souvenirs. » La vieille femme comprit qu'il venait d'embarquer Léon Mignane.

— Kad et sa femme sont venus. J'ai préféré renvoyer le dîner à demain soir. Kad a bien compris...

Cheikh Tidiane passa cette nuit de mardi à mercredi avec le cœur meurtri.

Ce mercredi, il se sentait hors jeu... Très âgé. Il restait là à ruminer sa peine. Vers 9 heures, le Procureur Ndaw vint lui rendre visite. « La vieille m'a dit que tu étais passé hier. C'est... gentil. » Après les préambules, Cheikh Tidiane lui raconta sa journée de la veille, sa rencontre avec le C.O.S., sa médiation pour le départ de Léon.

— Il n'est pas bête, le Colonel Mané. La façon dont il s'est emparé du pouvoir rend irrecevable toute

justice, déclara Ndaw de bonne humeur. Il venait de faire deux heures de tennis.

— Toi et moi, nous croyons à la liberté individuelle. Cette individualisation de la liberté prend le pas chez nous, sur la liberté de la collectivité... Jusqu'à hier, j'avais à peu près la même notion que toi de la liberté et la justice...

— Je sais que le Procureur est un grand amateur de café, dit Djia Umrel suivie de Ly portant un plateau.

— C'est vrai... Et puis le café est mieux préparé chez vous madame.

— C'est un secret de vieille femme, ajouta-t-elle en remplissant les tasses.

L'arôme du café chaud flottait dans la pièce.

— Je vous laisse... entre hommes, dit-elle en s'éloignant.

Après le départ de la femme, Cheikh Tidiane reprit :

— Les militaires vont justifier leur acte par une justice sociale et collective. Au regard de la population, ils apparaîtront comme des justiciers. Ainsi, ce pouvoir né d'une coercition — le mot pris dans son sens ethymologique — deviendra légal.

— Donc, Tonton, le C.O.S. va instituer un état socialiste ?

— Jusqu'à hier, le défunt pouvoir se déclarait socialiste tout en favorisant la malversation, répliqua Cheikh Tidiane grincheux.

— C'est facile de se déclarer juge lorsqu'on a des armes à feu. Il suffit à n'importe quel gradé de planter deux troupiers ici, quatre là-bas, pour renverser un gouvernement.

Cheikh Tidiane but son café, se donna un temps de réflexion avant de dire d'un ton professoral :

— Je peux comprendre ta condamnation de l'acte. Est-ce qu'on ne doit pas prendre en considération la provocation au délit. Une collectivité délègue à un noyau de gens un mandat pour défendre et garantir ses intérêts. Et voici que les mandataires détournent ses biens pour en être les seuls usufruitiers.

— Mais, Tonton, l'Armée n'a pas de statut civil, s'insurgea Ndaw le menton comprimé. Il ajouta : l'Armée ne participe pas aux élections, même si celles-ci sont une mascarade. Et, d'autre part, l'Armée est grassement alimentée.

— Une erreur ! Justement une erreur.

Cheikh Tidiane se tut. Il regardait son petit-fils qui trottait vers eux, les mains en avant. Le grand-père lui tendit les siennes pour le prendre sur ses genoux.

— ... Je disais que c'était une erreur de vouloir écarter les soldats de la chose publique, comme si ceux-ci ne partageaient pas, avec leurs familles élargies, les problèmes quotidiens de la vie. Par contre, on leur demande de garantir les institutions. Une aberration... Ou alors l'Armée nationale est un corps de mercenaires à la solde de qui paie... Ou alors, elle est une armée nationale qui peut se rebiffer contre un certain type de pouvoir qui avalise le vol.

Le marmot se redressa sur les cuisses du vieil homme, enfonça ses doigts dans sa bouche. « Tu es rasant, hein » lui cria-t-il en ôtant les doigts.

— ... Pourquoi le peuple applaudit-il à la chute de Léon... Aujourd'hui ?... Pourtant, il fut une idole... Il y a des années. Aujourd'hui la masse voit dans la chute de Léon le frein à la concussion et à la dégrada-

tion de la vie. Cette élimination d'un pouvoir vomi fait naître l'espoir d'une amélioration de leurs conditions de vie. Je me pose des questions sur l'acte des militaires... Est-ce que cette force bien organisée qu'est l'Armée n'est pas une nouvelle voie à explorer...

— Ah ! Non, Tonton !... La grandeur d'un pays ou d'un État ne se mesure pas à une discipline de fourmis.

— A quoi, alors ?

— A l'habilité, au sens élevé qu'ont les citoyens de leur devoir civique.

— Comme finalité, je te le concède... La démocratie n'est pas verbale, comme le développement n'est plus artisanal. De nos jours, le développement est technique. Sans capital humain, il ne nous sera pas possible de sortir de notre situation de pays pauvre. Nos États actuels ne sont que des clans plus nombreux... Qu'est-ce qu'un pays de 5 millions d'habitants ? Juste une ville en Chine, en U.R.S.S., au Japon, aux États-Unis, aux Indes et en Europe, qui se construit sous nos yeux. Notre servilité même dans le domaine de la pensée, nous affaiblit, nous étouffe, nous sclérose.

— C'est grave ! Très grave même, Tonton, ce que vous dites, apostropha Ndaw. Il avait du mal à cerner les mobiles de son maître. Vous semblez soutenir les putschistes, finit-il de dire.

— Non ! Non... se défendit le vieil homme. Je réfléchissais sur l'avenir... Voir comment utiliser ce cataclysme.

— D'accord !... Mais une voie avec l'Armée n'est pas possible.

— Avec qui alors ?

— Le peuple, Tonton.

Cheikh Tidiane donna un sucre à l'enfant, qui aussitôt l'introduisit dans sa bouche.

— Le peuple, prononça Cheikh Tidiane en observant le gosse suçoter sa langue. Le chômage, la faim, la démographie, le manque de cadres, nous obligent à un choix. La démocratie, telle qu'on nous l'inocule n'est rien d'autre qu'un pouvoir féodal, souple, modernisé. Or la féodalité se refuse à toute modification ou innovation des structures traditionnelles. On nous conseille d'être nous-mêmes. C'est-à-dire ce qu'on était il y a cent ans, pendant la conquête. Foutaise ! Les pays africains qui vont s'affranchir le plus rapidement de la dépendance des autres, sont ceux où les gens ont été moitié militaire, moitié civil, et ont combattu pour leur libération. La démocratie est issue de la base, non du sommet de la pyramide.

Le Procureur Ndaw était sceptique. Sa confiance dans le doyen se relâchait. Il le soupçonnait de complicité avec les militaires. « Pourquoi ne l'ont-ils pas gardé comme les autres ? Pourquoi me tient-il ce langage apologiste de l'action des militaires ? » Et à haute voix :

— Tonton, aucun régime militaire sur le continent ne donne satisfaction.

— Sauf les règnes de Bokassa, Idi Amin, les autres tiennent bien. Nous sommes plus indulgents vis-à-vis des pouvoirs civils. Car la discipline nous effraie. C'est à ce seul prix que nous développerons notre pays.

Ndaw déplaça sa jambe. Il se garda de formuler ses observations. La certitude que son Tonton avait rallié les officiers lui laissait un arrière-goût de fer rouillé. Il se retira avec sa déception.

Le vieil homme le raccompagna, son petit-fils au bras. Cheikh Tidiane était gêné du conservatisme de son neveu...

~  
\* \*

Contrairement à toute attente, le départ précipité du Procureur Ndaw n'affectait pas Cheikh Tidiane. Il se riait même de l'esprit de son jeune ami. Au fil des heures, il canalisa ses pensées vers son autobiographie et se retira dans son bureau.

## ÉPILOGUE

### Mercredi nuit

Après le dîner de ce soir, en remplacement de celui d'hier, les enfants de Diouldé gagnèrent leurs chambres. Les grandes personnes se retrouvèrent entre elles. Le bouleversement survenu dans le pays depuis vingt-quatre heures n'avait en rien altéré l'ambiance sécurisante de la maison. Les domestiques, silencieux, vaquaient à leurs occupations. Des bouteilles de digestif, le seau à glace, de petits verres, trônaient sur la table.

Kad s'entretenait avec Cheikh Tidiane et Djia Umrel. La biographie du vieil homme revenait dans la conversation de la manière la plus insistante. Au bout de la table, Madjiguène tentait de consoler Eugénie, en lui répétant : « Diouldé sera libéré dans quelques jours. Kad me l'a confirmé... Tu sais qu'il n'avance jamais ces choses à la légère. » Cet espoir revigorait Eugénie.

La conversation se généralisa, pour revenir à l'actualité locale.

— Je ne crois pas avoir été le seul surpris de l'irruption de notre Armée sur la scène politique. J'étais plus attentif à la chamaillerie des deux frac-

tions : Daouda contre Mam Lat. Et lorsque, en témoin, j'ai vu les militaires procéder à l'arrestation de Mam Lat Soukabé et de son staff, je me suis dit qu'ils agissaient au nom du P.M., par respect constitutionnel.

— Diouldé était-il avec Mam Lat Soukabé ?

La question de Dja Umrel fit dresser l'oreille de Kad. Il avait volontairement émis le nom de Diouldé pour ne pas accabler Eugénie. Il répondit par un hochement de tête.

— Ils seront tous relâchés, dit Cheikh Tidiane.

Depuis le départ de Léon Mignane, il ne doutait plus des paroles du Colonel Mané.

— Ils ont aussi arrêté Nafissatou, ministre de la Condition féminine, ajouta Madjiguène.

La remarque, toute féministe, passa inaperçue. Ou alors, personne ne se préoccupait de Nafissatou et de ses responsabilités.

— La suite ? s'enquit Cheikh Tidiane.

— Mam Lat préparait ses partisans à descendre dans la rue. Un vaste mouvement qui allait d'Elimane Baba Gaye, chef de file de la droite intellectuelle, aux chefs traditionnels en passant par des éléments aigris, transfuges de tous les partis politiques se réclamant de la gauche locale, sans oublier les opérateurs économiques, parlementaires, ministres, syndicalistes, etc. Mam Lat organisait le blocage de la ville, et la paralysie des rouages administratifs. En tant que ministre des Finances, il retarderait le paiement des salaires des employés de la fonction publique. Son seul objectif était de faire sauter Daouda. Mais, devant ses partenaires, il s'en cachait, argumentant que seul l'article faisant du Premier ministre le successeur du président de la République était à réviser. Et lorsque

la nouvelle de la fuite de Léon Mignane a été connue, chacun se voyait appelé à jouer un rôle... Emporté par la tourmente, le projet de Mam Lat n'eut aucune suite...

— Devant une armée, il faut du courage pour revendiquer des droits... railla Cheikh Tidiane.

— Quant à Daouda, il prétextait la mauvaise gestion financière de Mam Lat pour le traduire devant la Cour des Comptes. En dénonçant le ministre des Finances, il était sûr de le discréditer. Corréa lui avait refilé le dossier secret de Mam Lat. Il faut aussi le dire à la décharge du P.M., il croyait au jeu démocratique. Pourquoi céder la chaise à un autre, qui, comme lui, n'était pas un élu ? Néophyte, soucieux de la parole donnée, il s'accrochait, ignorant qu'on le manipulait...

— Comment ?

— *Joom Gallé*, l'interpella Kad, vous ne m'aviez pas dit samedi, que Léon Mignane était introuvable ?

Deux rais de lumière, furtivement, traversèrent la surface polie d'un des verres des lunettes. Cheikh Tidiane se déplaçait sur sa chaise pour mieux se rassembler. Impossible, il retarda sa réponse, puis alléqua.

— Raison d'État.

— En effet, accusa Kad. Deux éléments m'ont manqué pour découvrir la clef de l'énigme avant l'heure H. Primo : l'assassinat du chauffeur Siin, et secundo, la disparition de Léon Mignane... Les ministres d'États ont tous été des marionnettes... Même vous, *Joom Gallé*.

Offusqué, la mine grave, Cheikh Tidiane regarda fixement Kad. Celui-ci but une gorgée de whisky, indifférent à la colère passagère du maître de céans. Il reprit :

— ... Comment un président de la République de l'envergure de Léon Mignane, une valeur sûre, un étalon politique avec ce qu'il représente sur l'échiquier africain, pour l'Occident, peut-il se permettre cette fugue enfantine, dans un pays comme le nôtre, truffé de barbouzes, d'agents de renseignements de toutes sortes ? Et je ne mentionne pas les conseillers tapis à tous les étages de l'édifice. Alors, comment peut-on expliquer la fuite de Léon ?...

Cette série d'interrogations troublait Cheikh Tidiane. Il déplorait de n'avoir pas questionné Léon, lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans l'auto. Léon lui avait imposé son mutisme.

Madjiguène passa son paquet de cigarettes à Eugénie. Elle en alluma une et se croisa les jambes, tirant sur sa jupe par pudeur.

— ... Pour y voir plus clair, nous devons revenir à Daouda. Seul, et sans soutien populaire, Daouda se vit encadré de Corréa, Adolphe et Soutapha... Haïdara et Mapathé étaient, eux, des comparses... On ne les avait pas affranchis... Un autre était informé : le Général de Brigade Ousmane Mbaye.

— Le Général ? Il est si débonnaire, le pauvre, émit Djia Umrel en posant sa main sur sa cuisse.

— Peut-être, Maman ! que le Général attendait son heure pour se glisser entre les deux adversaires, lorsqu'ils s'affronteraient. Ainsi, il apparaîtrait comme un régulateur. Un coup d'État similaire à celui du Congo avec ses Trois Glorieuses, ou de la Haute-Volta. Le peuple demanderait à l'Armée de prendre le pouvoir. Tout avait été bien monté. L'opération était baptisée : *Caaf Xëmnë*. Le Général Ousmane était un hobereau avec ses fruits acides, et un aristocrate tirant de larges revenus de ses biens immobiliers dans la

capitale. Il n'était pas aimé de beaucoup de jeunes gradés supérieurs... Tel aurait été ce coup de force à blanc. Il consistait à renverser Léon Mignane pour lui sauver la face. Un homme comme Léon ne pouvait quitter la scène sans des ovations et des larmes. Une sortie digne de Shakespeare.

Kad souffla. Il décrocha une ceillade à Madjiguène.

— Et alors ?

— *Joom Gallé*, l'opération réglée comme une horloge suisse se grippa pour ensuite avorter. Le triumvirat — Colonel Mané, Gomis et Gor Dia — transforma la mascarade en un vrai coup d'État. Après avoir neutralisé le Général et ses amis, ils cueillirent Adolphe, Corréa... et s'emparèrent de Léon Mignane dans sa cachette. Evitant de réveiller des soupçons, ils gardèrent le nom de code : *Caaf Xëmnë*. Après avoir arrêté les conseillers européens, ils créèrent le Comité d'Officiers Supérieurs, sous la direction du Colonel Mané. Aussitôt, le C.O.S. ordonna aux soldats français de demeurer dans leur base. Ils alertèrent le monde. Paris, qui déjà sous la demande du Sénégal avait expédié des corps expéditionnaires interventionnistes, se voyait obligé de les débarquer ailleurs...

Cheikh Tidiane, intimidé par les révélations du journaliste, considéra longuement sa femme, et sa bru...

— Et, Léon ?

— Léon... Il se voulait prophète. A défaut d'imprimer son sceau sur le présent, il prophétisait l'indépendance économique pour l'an 2020. Le présent s'effritait sous ses pieds. Conscient de l'échec de sa politique libérale, il ne lui restait plus que ses discours

lénifiants à travers le monde, ses prises de position intempestives allant à contre-courant de l'histoire africaine. Ses protecteurs européens n'arrivaient plus à le freiner dans sa goinfrerie de titres honorifiques. Son idéologie d'Authénégraficanitus ne mobilisait plus la nouvelle génération au pouvoir dans les autres états. Quant au peuple, la politique ou la culture est une question de ventre rempli ou vide. Le Léon des années 40-50 — ou 60 —, n'est plus celui des 80-90. Son étoile a terni... Il ne lui restait que sa sortie... Une belle.

— Comment ?

— *Joom Gallé*, samedi, il vous a échappé : « Pourquoi s'était-il entêté ? »... Vous vous souvenez ?...

Djia Umrel examina son mari. Elle se rappelait bien la phrase de *Joom Gallé*.

— ... Pourquoi Léon tenait-il à faire de Daouda son successeur ? Il savait que Daouda ne faisait pas le poids, et qu'il était inhibé par son problème de caste. Léon a fait cela à dessein pour rehausser sa renommée personnelle. Daouda ou le Général Ousmane Mbaye, c'était bonnet blanc, ou blanc bonnet. Léon Mignane resterait un président d'honneur... Mam Lat n'avait aucune chance. Il traînait derrière lui ses casseroles. Il risquait de porter atteinte à la francophonie. Trop lié aux sectes maraboutiques, qui se rapprochent du monde arabe, il pouvait sous leur poussée proclamer la République islamique. Or le Sénégal doit rester sous le giron de l'Occident. Même vous, *Joom Gallé*, vous étiez sur la liste présidentielle...

— Qui, moi ?

— Oui... Un président de rechange... Mais votre

discours du 70<sup>e</sup> anniversaire de Léon Mignane vous a catalogué.

Cheikh Tidiane cuvait sa furie. Les assertions de Kad l'avaient convaincu. Il se remémorait les paroles de Jean de Savognard : « Pourquoi ne prenez-vous pas la tête de l'opposition ? » Il râla sec. Léon Mignane avait joué double jeu.

— C'est machiavélique ! Pourquoi les autres se mêlent-ils de nos problèmes ? déclara-t-il à bout d'arguments.

— Rien n'est encore achevé, *Joom Gallé*, la France a surmonté son complexe algérien... Elle interviendra encore en Afrique. L'Amérique s'est guérie du syndrome vietnamien... Europe ?... Les mêmes pays qui s'étaient partagés l'Afrique en 1885 à Berlin continueront sous d'autres formes leur pénétration et leur pacification. L'Afrique est l'enjeu de la fin de ce siècle et le sera pour le premier tiers de l'autre à venir... La lutte présente dépasse le cadre local.

Kad se tut. Le silence se creusa.

— Une époque s'en va, une autre commence, fit observer Madjiguène le visage tourné vers Eugénie.

— Ce temps nouveau serait-il plus facile pour les femmes ? demanda Djia Umrel pour cacher sa propre déception.

Du coin de l'œil, elle épiait son mari. Le pli d'amertume autour de la bouche du vieil homme s'était accentué. Mortifié d'apprendre ce qui s'était réellement passé, Cheikh Tidiane s'était replié sur lui-même. On s'était encore servi de lui. Il pensait avoir sauvé un ami... Il n'avait été qu'un pion. Les sourcils

arqués, il ramena son regard vers la vieille femme. Elle lui sourit... Un sourire forcé, de soutien.

Madjiguène disait à ce moment.

— Si l'argent est encore la seule valeur morale pour les hommes et les femmes, il n'y aura aucun changement.

Et si le C.O.S. aussi s'amusait aux dépens du peuple, interrogea Cheikh Tidiane, hors propos.

— Si nous observons ce qui se passe en ce moment, on peut répondre par la négative. Depuis hier, le C.O.S. a réuni les chefs des partis de l'opposition, quelques cadres de l'ancien régime, des hommes de foi, catholiques et musulmans, des syndicalistes, des femmes, des lycéens, des étudiants, pour dégager une ligne générale. Il sera publié : un livre blanc sur le coup d'État ; un programme de redressement économique ; la liste de tous les biens réquisitionnés. Ce qu'on peut dire c'est que l'interrègne sera dur. Très dur même.

— Ah bon ! fit tomber Cheikh Tidiane en esquissant un demi-sourire. Il avait encore devancé l'événement. « Une voie à explorer » avait-il dit au Procureur Ndaw ce matin. Il déclara à haute voix : « Je peux encore être utile au C.O.S. »

— A ton âge !

Djia Umrel s'était exprimée d'un ton tranchant autoritaire. Son accent dénotait sa réprobation. Elle sentit que tous l'observaient. Elle courba à peine la nuque en monologuant : « Pense plutôt à ton livre. Une somme de réflexions pertinentes. Il est temps pour nous tous de découvrir ou de redécouvrir nos centres, nos foyers culturels. Pourquoi devons-nous nous rendre à Paris, à Moscou, à Berlin, à Londres, à Rome, à Bonn, à Washington, à Pékin, au Caire pour

valoriser nos connaissances, ou y ramasser des miettes de savoir sorti des expériences des autres. Est-ce que nous n'avons pas de passé ? D'expérience ? Allah n'est pas à La Mecque, pas plus que Jésus n'est à Rome ! Ton livre doit nous ancrer dans la terre africaine. »

— Pourquoi, *Debbo* ? demanda son mari.

— Ton livre sera aussi utile à tous, répondit-elle en taisant ses réflexions.

Au lit, elle lui fera part de ses pensées et remarques.

Le doyen Cheikh Tidiane confia après un temps de silence :

— J'ai trouvé le titre de mes mémoires...

Attentifs, ils le dévisagèrent.

— *Le Dernier de l'Empire*.

La vieille Djia Umrel, sans hésiter, opina :

— Oui.

## TABLE

Chapitre 1 .....	7
Chapitre 2 .....	29
Chapitre 3 .....	37
Chapitre 4 .....	47
Chapitre 5 .....	91
Chapitre 6 .....	100
Chapitre 7 .....	108
Chapitre 8 .....	110
Chapitre 9 .....	111
Chapitre 10 .....	119
Chapitre 11 .....	129
Chapitre 12 .....	139
Chapitre 13 .....	145
Chapitre 14 .....	147
Chapitre 15 .....	153
Chapitre 16 .....	183
Chapitre 17 .....	193
Chapitre 18 .....	211
Chapitre 19 .....	219
Chapitre 20 .....	224

Chapitre 21 .....	227
Chapitre 22 .....	248
Chapitre 23 .....	265
Chapitre 24 .....	279
Chapitre 25 .....	282
Chapitre 26 .....	284
Chapitre 27 .....	292
Chapitre 28 .....	294
Chapitre 29 .....	300
Chapitre 30 .....	308
Chapitre 31 .....	312
Chapitre 32 .....	317
Chapitre 33 .....	322
Chapitre 34 .....	333
Chapitre 35 .....	342
Chapitre 36 .....	351
Chapitre 37 .....	356
Chapitre 38 .....	361
Chapitre 39 .....	364
Chapitre 40 .....	376
Chapitre 41 .....	381
Chapitre 42 .....	391
Chapitre 43 .....	395
Chapitre 44 .....	397
Chapitre 45 .....	407
Chapitre 46 .....	418
Épilogue .....	424

## ÉDITIONS L'HARMATTAN

### Afrique et océan Indien

- Roland Pichon, *Le drame rhodésien, Résurgence de Zimbabwe.*  
Sylvain Urfer, *Socialisme et Eglise en Tanzanie.*  
Robert Archer, *Madagascar depuis 1972, La Marche d'une révolution.*  
Ph. Leveau et J.-L. Paillet, *L'alimentation en eau de Caesarea de Maurétanie.*  
Daniel Boukman, *Et jusqu'à la dernière pulsation de nos veines.*  
Marcel Roger, *Timor Oriental: hier la colonisation portugaise, aujourd'hui la résistance à l'agression indonésienne.*  
Patrick Mérand, *La vie quotidienne en Afrique noire à partir de la littérature africaine d'expression française.*  
Samora Machel, *Le processus de la révolution démocratique populaire au Mozambique.*  
Collectif, *Palestine et Liban, promesses et mensonges de l'Occident.*  
Cléophas Kamitatu-Massamba, *Zaire: le pouvoir à la portée du peuple.*  
Collectif, *Dossier Zimbabwe.*  
*Le troisième congrès du Frelimo (3-7 février 1977)* (3 brochures).  
Dominique M'Fouilou, *La soumission* (roman congolais).  
J.-Cl. Andréini et M.L. Lambert, *La Guinée-Bissau sur la lancée d'Amilcar Cabral: La reconstruction nationale.*  
Hervé Derriennic, *Famines et dominations en Afrique: paysans et éleveurs du Sahel sous le joug.*  
Julius Nyeréré, *La déclaration d'Arusha dix ans après.*  
Oumar Ba, *Le Foûta Tôro au carrefour des cultures* (Peuls du Sénégal et de la Mauritanie).  
Gérard Meyer, *Devinettes bambara.*  
J.-M. Ducroz et M.-Cl. Charles, *Lexique songay-français.*  
H. Schissel et B. Cohen, *L'Afrique australe de Kissinger à Carter.*  
(Le rapport Kissinger sur l'Afrique australe et ses prolongements français.)  
Collectif, *La France et l'apartheid en Afrique du Sud* (avril 1978).  
Yves-Emmanuel Dogbé, *Fables africaines.*  
J. Audouin et R. Deniel, *L'Islam en Haute-Volta à l'époque coloniale.*  
D. Van der Weid et G. Poitevin, *Inde: les parias de l'espoir.*  
Collectif, *Sahara occidental, un peuple et ses droits.*

- C. Collot et J.-R. Henry, *Le mouvement national algérien* (Textes : 1912-1954).
- Benoît Verhaegen, *L'enseignement universitaire au Zaïre*.
- Collectif, *Zaïre, le dossier de la recolonisation*.
- Buana Kabue, *Lettre ouverte au Président Mobutu et aux autres* (comment éviter une troisième guerre du Shaba ?).
- Collectif, *Théologies du tiers-monde*.
- Collectif, *Chrétiens d'Afrique du Sud face à l'apartheid*.
- Nabil Farès, *Chants d'histoire et de vie pour un peuple sabrawi*.
- Dominique Desjeux, *La question paysanne à Madagascar*.
- Omar Yagla, *L'édification de la nation togolaise*.
- P. Mérand et Sewanou Dabla, *Guide de littérature africaine*.
- Roger Dorsinville, *Renâitre à Dendé*.
- Roger Dorsinville, *Mourir pour Haïti ou les croisés d'Ester*.
- J.C. Zeltner, *Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien*.
- Aboulaye Mamani, *Sarraounia*.
- Francis Bebey, *Concert pour un vieux masque*.

## Antilles, Réunion...

- Collectif, *La traite silencieuse, les émigrés des D.O.M.*
- Alain Lorraine, *Tienbo le rein et beaux visages cafrines sous la lampe*.
- Dany Bébel-Gisler et Laënnec Hurbon, *Cultures et pouvoir dans la Caraïbe*.
- Michel Robert, *La Réunion, combats pour l'autonomie*.
- Collectif, *Djibouti, Antilles, Guyane, Mayotte, Tahiti... Encore la France coloniale*.
- Dany Bébel-Gisler, *Le créole, force jugulée*.
- Axel Gauvin, *Défense de la langue réunionnaise : du créole opprimé au créole libéré*.
- Anne Cheynet, *Les Muselés* (roman réunionnais).
- Joseph Polius, *Martinique debout* (poésie antillaise).
- Claude Souffrant, *Une négritude socialiste, religion et développement chez Roumain, Alexis et Hughes*.
- Germain Saint-Ruf, *L'épopée Delgres, la Guadeloupe sous la Révolution française (1789-1802)*.
- Roselène Dousset-Leenhardt, *Colonialisme et contradictions en Nouvelle-Calédonie, Les causes de l'insurrection de 1878*.
- L.-Ch. William, *Le Foliloque en ou dièze mineur* (récit antillais).
- Collectif, *Quel avenir pour les D.O.M. ?* (Guadeloupe, Martinique, Réunion, Guyane).
- H.A. Seitu, *Agodôme-dachine* (roman martiniquais).
- Dani Bébel-Jislé, *Kèk prinsip pou ékri kréyòl*.

- Françoise Ega, *Lettres à une Noire*.  
 Max Jeanne, *Western* (ciné-poème guadeloupéen).  
 Rosan Girard, *Pour un sursaut guadeloupéen dans l'unité*.  
 Axel Gauvin, *Quartier Trois lettres*.  
 Christian Schnakenbourg, *Industrie sucrière en Guadeloupe aux  
 XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*.

## Quatre-vents

- Charles Foubert, *Portugal 1974-75, les années de l'espoir*.  
 M. Rochard, A.-P. Lentin, G. Arroyo, *Les dominations socio-  
 politiques dans le monde*.  
 Colette Humbert, *Conscientisation*.  
 Michel Séguier, *Critique institutionnelle et créativité collective*.  
 Collectif, *Des femmes immigrées parlent*.  
 Pierre Erny, *L'enseignement dans les pays pauvres, modèles et  
 propositions*.  
 Michel Clévenot, *L'almanach des hommes sans nom*.  
 René Bureau, *Péril blanc, propos d'un ethnologue sur l'Occident*.  
 Collectif, *Marxisme vivant, pratiques et réflexions de militants*.  
 Bertrand Hervieu, *Anciens paysans, nouveaux ouvriers dans  
 l'ouest de la France*.

## Poésie/Prose africaine

- Antoine Abel, *Une torture se rappelle*.  
 Antoine Abel, *Coco sec*.  
 Antoine Abel, *Contes et poèmes des Seychelles*.  
 Fernando d'Almeida, *Au seuil de l'exil*.  
 Joseph Anouna, *Les matins blafards*.  
 J.B. Bilombo-Samba, *Témoignages*.  
 Massa Makan Diabaté, *L'aigle et l'épervier, La peste du Sunjata*.  
 Boubou Hama, *Les problèmes brûlants de l'Afrique*: tome 1,  
 Pour un dialogue avec nos jeunes, tome 2: Changer l'Afrique,  
 tome 3: Prospective.  
 Boubou Hama, *Les grands problèmes de l'Afrique*.  
 Boubou Hama, *Hon si suba ben. Aujourd'hui n'épuise pas  
 demain*.  
 Boubou Hama, *L'Empire Songhay*.  
 Willy-Alante Lima, *Plaquettes et défoliants*.

J.-P. Makouta-Mboukou, *Canatte de l'ouvrier*.  
J.-P. Makouta-Mboukou, *Les exilés de la forêt vierge*.  
Joseph Miezan Bognini, *Herbe féconde*.  
Placide Nzala-Backa, *Le tipoye doré*.  
Pacéré Titinga, *Refrains sous le Sabel*.  
Pacéré Titinga, *Ça tire sous le Sabel*.  
Bernard Zadi Zaourou, *Fer de lance*.

## Théâtre africain

Cheikh Aliou Ndao, *L'exil d'Albouri*.  
Daniel Boukman, *Chants pour bâter la mort*.  
Charles Nokan, *Les malheurs de Tchakô*.  
Ola Balogun, *Shangô le roi éléphant*.  
Gérard Chenet, *El hadh Omar*.  
Condetto Nenekhaly-Camara, *Continent Afrique, Amazoulou*.  
Maxime N'Debeka, *Le président*.  
Charles Nokan, Abraha Pokou, *La voix grave d'Ophimoï*.  
Daniel Boukman, *Ventres pleins, ventres creux*.  
Wole Soyinka, *La danse de la forêt*.  
Wole Soyinka, *Les gens des marais. Un sang fort*.  
Tamsir Djibril Niane, *Sikasso. Chaka*.  
Franz Kayor, *Les dieux trancheront*.  
Maryse Condé, *Dieu nous l'a donné*.  
Boudjema Bouhada, *La terre battue*.  
Zégoua Nokan, *La traversée de la nuit dense*.  
Cheikh Aliou Ndao, *Le fils de l'Almany. La case de l'homme*.  
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Cannibalisme*.  
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Kafra. Biatanga*.  
Fawzi Mellah, *Néron ou les oiseaux de passage*.  
Elébé Lisembe, *Chant de la terre, chant de l'eau*.  
Maryse Condé, *Mort d'Oluwemi d'Ajumako*.  
Bernard Zadi Zaourou, *Les sofas l'œil*.  
Fawzi Mellah, *Le palais de non-retour*.  
Sylvain Bemba, *Tarentelle noire et diable blanc*.  
Alexandre Kuma's N'Dumbe III, *Lisa la putain de...*  
Alexandre Kuma's N'Dumbe III, *Le soleil de l'aurore*.  
Alexandre Kuma's N'Dumbe III, *Amilcar Cabral*.  
Eugène Dervain, *Termites*.  
Luis Ngandu, *La délivrance d'Ilunga*.

Pour plus de précisions sur les titres et les collections  
des éditions L'HARMATTAN, demandez le catalogue.